

**Variations**

Revue internationale de théorie critique

**Julián Bastías Rebolledo**

**MÉMOIRES DE LA  
LUTTE DES SANS  
TERRE**

**RÉCIT D'UN MÉTIS CHILIEN,  
CHRÉTIEN ET AGITATEUR**

**TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI)  
PAR PATRICK CHOUPAUT**

**Variations — La Quatrième Génération**



Julián Bastías Rebolledo

# Mémoires de la lutte des sans terre

Récit d'un métis chilien,  
chrétien et agitateur

Traduit de l'espagnol (Chili)

par Patrick Choupaut

Avant-propos de Mickaël Löwy

Prologue d'Hugo Blanco

**Variations — La Quatrième Génération**

© *Variations* — La Quatrième Génération, Paris, 2013

ISBN en cours

Variations

45 rue Polonceau

F-75018 Paris

[variations@revues.org](mailto:variations@revues.org)

<http://theoriecritique.free.fr/>

<http://variations.revues.org/>

Edition originale :

*Memorias de la lucha campesina*

© LOM Ediciones, Santiago du Chili, 2009

<http://www.lom.cl>

*À ma Mère Leopoldina Rebolledo Figueroa.*

*À mes oncle et tante Lusbenia et Arturo Rebolledo.*

*À mon frère Benjamín Bastías et à mon cousin Orlando Ramírez Rebolledo, qui ont commencé la chaîne qui a permis de protéger ma vie.*

*À Christine Batime, à ses parents Jean et Janine Batime, qui, par leur affection familiale et leur soutien inconditionnel en France, sont parvenus à maintenir ma motivation pour continuer à écrire.*

## Avant-propos

Michael Lowy

Ce passionnant témoignage autobiographique d'un militant du MIR chilien, chrétien engagé, révolutionnaire professionnel et organisateur des occupations de terre paysannes des années 1967-73, nous apprend plus sur les luttes des Mapuches et sur le combat pour une vraie Réforme Agraire au Chili que beaucoup d'ouvrages savants d'historiens ou sociologues. Rédigé par un militant ni repent, ni réconcilié avec l'ordre établi, c'est un document émouvant, qui nous parle des espérances, des colères, des combats et des défaites d'une génération qui a été vaincue, mais qui a planté des graines d'avenir.

## Prologue

Hugo Blanco

Connaître les luttes antérieures n'est pas seulement intéressant, mais aussi utile pour ceux qui continuent à se battre pour un monde nouveau.

C'est une chose de lire les analyses que font les intellectuels, et qui sont valides, c'en est une autre de lire quelque chose d'écrit par les participants eux-mêmes, comme c'est le cas de ce livre.

Nous qui avons participé aux luttes sociales, nous avons le devoir d'écrire sur elles, pour que les combattants d'aujourd'hui apprennent de nos réussites et de nos erreurs. Ils ne doivent pas copier nos luttes, mais apprendre d'elles, si.

Je n'ai pas grande connaissance sur le MIR. J'ai vécu au Chili l'année d'avant le coup d'État et jusqu'à celui-ci. Politiquement, j'ai travaillé avec le Cordon Industriel Vicuña Mackenna, car je considérais et considère encore que les « cordons industriels » étaient les organisations d'avant-garde de la classe ouvrière de Santiago. Le MIR n'y intervenait pas, son travail dans la capitale était dirigé vers les « Commandos communaux ».

Nous qui avons écrit d'autres livres de témoignage sur la lutte, nous avons centré principalement sur les aspects politiques, avec de temps en temps une anecdote personnelle.

Ce livre est différent, il parle du vécu personnel de l'acteur social, du combattant révolutionnaire, avec les angoisses, les doutes, les hésitations qu'il ressent. Il parle des désaccords internes dans les organisations, mais aussi des caractéristiques personnelles des acteurs. Du choc de la « théorie » avec la réalité.

Tout cela n'est pas seulement important dans le vécu, mais aussi politiquement, et a des effets sur les résultats.

C'est là une richesse particulière que n'ont pas d'autres témoignages.

Naturellement, si on interrogeait un autre des acteurs, il aurait une vision différente, en toute honnêteté. Il n'y a pas une vérité, mais beaucoup de vérités.

J'avoue que les premiers chapitres m'ont donné sommeil, mais je sais bien qu'ils sont nécessaires pour comprendre ce qui suit, la lutte pour la terre, les *corridos de cercos*, les prises de domaines. Je suppose que la dictature a détruit toutes ces conquêtes, mais ça n'enlève rien à leur valeur. Elles servent à ce que ceux qui lisent le livre apprennent, et bien entendu elles restent dans la mémoire du peuple mapuche et des paysans de la région. Ces expériences leur servent aujourd'hui pour leurs luttes et leur serviront demain, elles n'ont pas été un travail vain.

L'auteur me demande de parler du présent et du futur, je le fais volontiers :

À notre époque, la lutte indienne et paysanne était fondamentalement pour la possession de la terre. À présent, à cause de la forte attaque du capitalisme contre la nature, les luttes essentielles sont pour la défendre, même si les autres existent toujours.

L'attaque du capitalisme par l'émission de gaz à effet de serre provoque le réchauffement global, qui lui-même cause la disparition de ruisseaux, la réduction du débit des fleuves, la fonte des glaces des montagnes et des pôles, la hausse du niveau de la mer, la disparition d'îles, etc. En outre, le déséquilibre climatique provoque des inondations, des hivers plus froids, des étés plus chauds, des ouragans, des tsunamis...

Ces maux frappent tout le monde, mais sont plus durement ressentis par les Indiens et les paysans dont la subsistance immédiate dépend de l'eau et du climat.

Comme les capitalistes cherchent uniquement à augmenter leurs profits, ils refusent de diminuer l'émission de gaz à effet de serre bien qu'ils sachent qu'elle causera la disparition de notre espèce d'ici une centaine d'années.

Cependant, les luttes environnementales des Indiens et des paysans ne sont pas tant contre le réchauffement global, mais contre les autres attaques du capital envers la nature : les mines à ciel ouvert qui volent l'eau de l'agriculture et l'empoisonnent, l'extraction de pétrole et de gaz qui empoisonne l'eau, la déforestation de la forêt vierge pour exploiter le bois, installer des plantations pour les agro-carburants et l'élevage, l'implantation d'usines hydroélectriques qui volent l'eau de l'agriculture et chassent des milliers de paysans en inondant leurs terres par la construction de barrages, l'agro-industrie qui vole l'eau de la petite agriculture et tue le sol par la monoculture et l'usage intensif de produits agro-chimiques (engrais, insecticides, herbicides).

Des paysans, essentiellement indigènes, luttent et meurent pour la défense de la nature, contre le grand capital et ses serviteurs, gouvernements, polices et armées. Par bonheur, à la défense de la Terre Mère se joignent des secteurs urbains comme la population de Moquegua au Pérou ou celle de Mendoza en Argentine.

À mon avis, c'est la crise finale du capitalisme ; sa manifestation est multiple : économique, politique, écologique, éthique.

La mort du capitalisme est certaine, ce que nous ne savons pas, c'est comment elle se produira.

Si nous parvenons à ce que le gouvernement du monde par les multinationales soit remplacé par le gouvernement de la société dans son ensemble, l'humanité sera sauvée.

Si nous n'y parvenons pas bientôt, le capitalisme périra avec le reste de l'humanité en moins de cent ans.

De sorte que la lutte pour « l'autre monde possible » n'est pas seulement cela, c'est la lutte pour la survie de l'espèce humaine. Espérons que les non-indigènes de la planète la rejoindront.

## Rencontres

### Note du traducteur

Patrick Choupaut

Vous avez forcément connu — il y en a toujours — des gens qui cherchaient comment, en militant où, on peut se montrer le mieux à la fois communiste et libertaire. J'en ai été. Beaucoup, dans cette recherche, ne prennent pas le chemin le plus court. J'en ai sans doute été aussi.

Cela se passait au milieu d'une vague de libération des peuples du Tiers Monde, les années 50, 60, 70 du XXe siècle. Dans ces moments-là, les militants locaux de la Fédération Anarchiste, avec leurs principes non violents, avaient l'air bien pépères, inoffensifs pour le système, aux yeux de quelqu'un qui venait de rendre de très modestes services au FLN algérien et de faire le coup de poing avec l'OAS. En revanche, la figure de *Che* Guevara, révolutionnaire pas seulement en paroles, communiste mais aussi libertaire si on comparait *Le Socialisme et l'homme* à la liturgie moscovite ou maoïste, constituait un modèle enthousiasmant pour un jeune qui en avait encore besoin.

En France, à cette époque, c'était un groupe de filiation trotskiste, la JCR (puis LC, puis LCR) qui canalisait le mieux le guévarisme spontané de cette génération. Va pour le trotskisme, donc... Ce qu'on veut dire par là, c'est qu'on militait davantage sur la base d'un élan révolutionnaire que sur celle d'une conviction intellectuelle, d'un attachement aux écrits des *Maîtres*. Et

on se méprendrait en trouvant quelque dédain dans la description de cette démarche : il est des élans militants qui durent bien longtemps après qu'on a perdu la foi dans les écrits desdits « maîtres ». De toute façon, et contrairement à d'autres groupes se réclamant également du trotskisme, le fait que l'essentiel des batailles révolutionnaires se mène à l'époque dans le Tiers Monde nous protégeait contre toute tentation de « pureté idéologique » : il fallait bien aller chercher chez un Franz Fanon, par exemple, ce que les classiques du marxisme n'avaient jamais étudié.

C'est vraisemblablement ce qui explique que cette génération était plus prête que d'autres à la rencontre avec des courants révolutionnaires ayant une autre histoire, d'autres références, d'autres caractéristiques. Une de ces rencontres les plus marquantes pour l'auteur de ces lignes a été sans nul doute celle avec le mouvement de libération amérindien, d'abord de Bolivie-Kollasuyu au tout début des années 80 du siècle dernier, puis d'autres et d'autres encore pour déboucher sur les zapatistes mexicains à partir du milieu des 90.

Bien entendu, à l'autre bout du monde, il se passait le même genre de chose. De nouvelles organisations se créaient, comme le MIR au Chili, car des jeunes gens qui, jusque-là, n'avaient jamais été tentés par les partis existants, ressentaient l'impérieux besoin de se lancer dans la lutte politique et sociale. L'irruption assez massive en Amérique dite « latine » et en particulier au Chili de jeunes chrétiens en cours de radicalisation allait d'ailleurs changer pas mal de choses, ainsi qu'on le verra dans ce livre. Mus au départ par la compassion, ces jeunes allaient naturellement vers les plus meurtris, les plus opprimés. Dans le sud du Chili, traduisez : les Indiens Mapuches. Or cette démarche n'avait rien d'évident pour les marxistes les plus « orthodoxes » du MIR, qui ne voulaient voir dans les Mapuches que des petits paysans, et rien d'autre, le reste n'entrant pas dans les « critères de classe ». Ajoutez à cela que ces « petits paysans », ayant leur propre culture, étaient nettement moins perméables que d'autres à l'endoctrinement d'où qu'il vienne, et vous comprendrez aisément pourquoi beaucoup de *miristes* ne faisaient pas d'eux la cible privilégiée de leur propagande.

Rencontres, donc. Ce que relate ce livre est ainsi né d'une double rencontre : celle d'un christianisme radical avec un marxisme également virulent, et celle du produit de cette première rencontre avec la tradition mapuche. On verra au fil du récit, par petites touches successives, que les

deux doctrines occidentales, christianisme et marxisme, certaines au départ de détenir la vérité et pénétrées de l'obligation de la communiquer, en viennent dans une pratique ouverte et honnête à plus de modestie vis-à-vis d'autres formes de pensée...

Rencontre encore. Après le coup d'État au Chili, il existait en France des partis équivalents aux partis chiliens qui ont pu accueillir les réfugiés selon leur appartenance : Parti Socialiste, Parti Communiste. Pour les militants du MIR, il a été évident que c'était à son approximatif équivalent la LCR de s'en charger. Paris a vite été saturé, on a cherché autour, notamment à Rouen, de nouvelles capacités d'accueil. Et c'est ainsi que Julián Bastías et Patrick Choupaut se sont rencontrés en 1974, et que malgré bien des différences de parcours souvent sensibles — parfois rugueuses entre le catho et le bouffeur de curés compulsif — est née une amitié toujours solide près de 40 ans plus tard.

Rencontres enfin, pour la petite histoire. Il se trouve que j'ai rencontré aussi les deux autres personnes mentionnées sur la couverture de ce livre, Michael Löwy et Hugo Blanco. Pour le premier, cela n'est guère étonnant, quiconque avait un engagement anti-impérialiste dans les années 70 finissait forcément par participer à un séminaire qu'il animait ; cela m'est arrivé à deux reprises, mais il n'y a aucune raison pour qu'il se souvienne de moi. En revanche ma rencontre avec Hugo Blanco mérite peut-être un petit mot. C'est à La Realidad (Chiapas, Mexique), que nous nous sommes côtoyés, lors de la « Première rencontre intergalactique » organisée par les zapatistes en 1996. Après bien des hésitations, je suis allé le voir pour lui faire un aveu sentimental : ça me faisait tout drôle de me trouver avec lui en personne, dont la défense face à la justice péruvienne avait été l'objet entre 1963 et 1966 d'un de mes premiers combats militants. Il m'est alors, littéralement, tombé dans les bras — il est franchement grand, je ne le suis franchement pas — : « Et moi, couillon, tu crois que ça me fait pas quelque chose de rencontrer quelqu'un qui m'a sauvé la vie ? »<sup>1</sup>.

17 juillet 2012

---

<sup>1</sup>La mobilisation pour sauver la vie d'Hugo Blanco a été unitaire et a concerné plusieurs groupes révolutionnaires, notamment trotskistes. D'autres camarades aujourd'hui impliqués dans la publication en français de ce livre ont également participé à la manifestation de 1966 à Paris, par exemple, alors que nous n'étions pas à l'époque dans la même organisation.

## Introduction

En juin 1982, nous avons reçu ici, à Paris, don Edgardo Enríquez, père de Miguel Enríquez. Nous avons mangé au Quartier Latin. Nous étions un groupe d'anciens étudiants de l'Université de Concepción et quelques militants du MIR. Lors d'une des conversations que j'ai pu avoir avec lui, je lui ai demandé si, à l'occasion de voyages ultérieurs, il m'accorderait des interviews, afin de pouvoir enregistrer et écrire quelque chose sur l'enfance de Miguel. Avec l'affabilité qui lui est propre, il m'a dit qu'il était disponible et qu'il me donnerait les dates de ses prochains passages à Paris. Cependant, a-t-il ajouté, ne serait-il pas plus intéressant d'enregistrer les opinions de militants et de cadres moyens de toute la gauche chilienne ? *« On a déjà écrit suffisamment sur Miguel ; n'oubliez pas, Julián, les anonymes, les gens de la base, qui sont les oubliés de l'histoire »*. Ses paroles lucides sont devenues pour moi des ordres.

J'ai continué mon métier de travailleur social dans les quartiers pauvres de Normandie, et en même temps j'ai commencé des études de Psychologie sociale avec Moscovici, à l'École des Hautes Études en Sciences sociales de Paris. J'ai réalisé cent vingt interviews de révolutionnaires latino-américains, parmi lesquels soixante étaient du MIR. Dans ces interviews, il y avait en outre des paysans, des ouvriers, et des gens de tous les milieux sociaux. Cela s'est déroulé à la fin des années quatre-vingts et au début des années quatre-vingt-dix. J'ai pu faire quelques conférences et écrire des articles. Une *compañera* paysanne m'a dit : *« Maintenant, c'est vous-même que vous devez interviewer, racontez ce que vous avez vécu, ça nous intéresse aussi »*. Il m'a semblé que ce qui était le plus à la portée de mes capacités était d'essayer de raconter des récits véridiques, dans lesquels j'avais été acteur et témoin. Et c'est en m'y attelant que j'ai découvert qu'activer ma mémoire me faisait revenir beaucoup de faits, jusque dans leurs moindres détails.

C'est ainsi, motivé et aidé par des amis, que j'ai reconstitué une bonne partie des événements de la lutte paysanne à laquelle j'ai participé de la deuxième moitié des années soixante à 1973. J'espère n'offenser ni les acteurs ni leurs familles. Ma seule intention est de m'approcher le plus possible de la vérité, dans le but que cela soit compréhensible et utile pour les nouvelles générations.

L'objectif de ce livre est de raconter la rencontre entre des jeunes chiliens et un secteur du peuple mapuche, qui dans les années 60 et 70 ont mené une lutte commune pour la récupération de la terre usurpée et pour la Réforme agraire. Ces récits ne prétendent pas décrire la complexité des facteurs objectifs comme le feraient des sociologues ou des historiens, mais plutôt l'action de personnes mues par leurs valeurs de justice sociale. La totalité des faits rapportés est authentique, aussi invraisemblables que certains d'entre eux puissent paraître. On n'a fait que les modifications nécessaires pour protéger des lieux, des personnes et des familles.

La première partie se déroule entre 1966 et 1969. Elle traite des premiers contacts entre des universitaires de Concepción et des paysans mapuches d'Arauco, pendant le gouvernement d'Eduardo Frei. Ces premières expériences expriment l'immaturation d'une relation qui n'était pas encore politique. Nos convictions humanitaires découvraient la misère du peuple mapuche et ceux-ci écoutaient avec méfiance et curiosité nos idéaux révolutionnaires.

La deuxième partie va de juin 1969 jusqu'au début des années 70 et décrit l'intégration progressive dans la province de Cautín des premiers militants miristes que nous appelions « les professionnels de la révolution ». Le fait que nous vivions en permanence dans les réductions mapuches a rapidement donné des fruits. En moins d'un an, nous avons redécouvert le système d'usurpation des terres, face auquel les *compañeros* mapuches nous ont proposé comme forme de lutte les *corridos de cerco*, c'est-à-dire le fait de déplacer les clôtures pour les remettre à leur place initiale et légitime. En moins de quatre mois, juste avant la prise de fonctions d'Allende, nous avons mené à bien 40 *corridos de cerco* sans aucun blessé du côté paysan.

La troisième partie, de l'élection d'Allende au coup d'État militaire de 1973, rapporte la multiplication des *corridos de cerco* et le début des prises de domaines. Le contexte de l'Unité Populaire a protégé nos mobilisations, permettant ainsi l'arrivée de nouveaux acteurs politiques dans notre lutte. De cette manière, les Mapuches et les Chiliens se sont regroupés dans des organismes alternatifs de pouvoir populaire dans le but de mener à bien le processus de réforme agraire.

## Avertissement

Le lecteur doit savoir que dans les différents récits, l'auteur est nommé de différentes manières, à cause de mesures de sécurité, à cause de la culture du parti, et aussi des coutumes et de la relation fraternelle qui est née entre militants étudiants du MIR, militants paysans mapuches et chiliens du MCR et du MIR. C'est ainsi que ces noms et surnoms sont les suivants :

— *Horacio*, nom politique officiel à l'intérieur du MIR (utilisé depuis l'époque de Concepción).

— *Julián*, mon vrai nom, sert rarement, plutôt parmi les amis, dans le secteur chrétien ou simplement dans des situations particulières.

— *Enrique*, nom « politique » utilisé dans certaines régions de la précordillère, comme Cunco, Villarrica, Bío Bío.

— *Witránalhue* (*Huitranalhue*), nom que m'a donné Chachay Quinchavil pendant la préparation de la première *corrida de cerco* à Imperial. Plutôt utilisé par les *compañeros* paysans de la région côtière.

— « *Huitra* », diminutif de *Huitranalhue*, utilisé plutôt par les camarades mapuches les plus intimes ou des amis.

Le récit de la Première *corrida de cerco*, dans tout son déroulement, est bien fidèle aux faits grâce à quelques notes que l'auteur avait prises à l'époque et qui ont été conservées. Cependant, quelques-uns des dialogues, malgré l'effort d'authenticité, ont été complétés avec ceux de la Deuxième *corrida de cerco* qui a eu lieu à Lautaro (Vega Larga).

L'auteur, ayant participé à ces deux premières Actions Directes, a préféré en faire une synthèse du fait de leur similitude. Cependant, les « personnages », l'ambiance et l'originalité de cette première action ont été respectés.



Première partie  
Entre l'Université de  
Concepción et l'Arauco

## La jeune fille de Santiago

Je devais avoir vingt ou vingt-et-un ans quand j'ai vécu mes premières expériences de marches solitaires dans la campagne de la région mapuche. Trois ans plus tard, je serais devenu un professionnel de la révolution, un activiste paysan, permanent du MIR, occupé tous les jours à la lutte paysanne. Mais à cette époque, dans les années 1966-67, j'étais un étudiant miriste qui profitait des week-ends et des vacances pour connaître un peu mieux la réalité de notre peuple originaire.

En compagnie d'autres camarades ou simplement d'étudiants, d'amis qui s'intéressaient à la question mapuche, naissaient des réflexions spontanées, parfois surprenantes, mais toujours intéressantes. Probablement à cause de nos vingt ans et de l'exigence de nos principes, nous vivions notre vie de groupe plus authentiquement que d'autres jeunes universitaires, indifférents à la justice sociale. Nous ne dressions pas de barrières à la transparence. Nous nous formions auprès des autres. Le dialogue était perméable et essentiel. De cette façon, nous, les rares *compañeros* de l'Université de Concepción qui étions solidaires de notre peuple aborigène, nous défendions la singularité de notre vie communautaire. En ce sens, certaines des choses que je discutais dans ce groupe n'intéressaient pas le Parti, et, de la même manière, mes amis indigénistes n'avaient aucune curiosité pour les points de vue politiques ou doctrinaux du MIR.

Dans nos sorties avec quelques miristes et « indigénistes » se produisait une communauté de vie qui nous permettait à tous d'apprendre des Mapuches lors de nos séjours dans les réductions<sup>2</sup>. Les liens de fraternité que nous cultivions paraissaient nous protéger d'une réalité inconnue, et rendaient plus légères à supporter nos critiques et autocritiques. Nous dénoncions ouvertement tout signe de racisme, de même que tout excès de paternalisme ou de romantisme.

Chacun de nous croyait interpréter le mieux les diverses expressions culturelles des Mapuches. En partageant leurs masures, nous nous chuchotions avant de nous endormir : « *Pourquoi tu n'as pas accepté la couverture que te proposait la dame ?* », « *Tu lui as parlé trop sèchement, au gamin* », « *Observe pas tant, t'as l'air d'un anthropologue !* ». Sur les chemins, le lendemain, sans témoins mapuches, nous poursuivions nos critiques et autocritiques. Nous nous disions plus clairement ce que nous aurions dû dire ou faire :

« *Tu aurais dû accepter un autre bout de galette, puisqu'on te le proposait si gentiment* ».

« *Mais t'as pas vu que tous les enfants avaient encore faim ?* »

« *T'aurais pas dû parler autant de politique, je suis sûr qu'ils n'en comprenaient pas un mot, ici, t'es pas dans un forum universitaire* ».

Dans l'une des communautés autour de Didaico ou Tremulemu, il nous est arrivé un jour que, très fatigués, nous nous sommes couchés avant les maîtres de maison ; eux, ils sont restés à bavarder autour du feu. Nous n'arrivions pas à nous endormir, curieux d'entendre ce qu'ils disaient. Comme s'ils s'étaient rendu compte de notre intérêt, ils se sont mis à parler en *mapudungún*<sup>3</sup>. Vexés, nous nous sommes parlé en anglais, déclamant des poèmes appris au lycée. L'important était de leur faire croire que nous aussi nous avions des secrets à nous dire. Il nous venait des rires nerveux de les voir intrigués et incapables de comprendre.

Ce n'est que le lendemain que nous avons pu rire de nous-mêmes et du ridicule qu'il y avait à nous infantiliser de la sorte.

---

<sup>2</sup>Terme religieux au départ : il désignait les territoires indigènes administrés par tel ou tel ordre (jésuites, franciscains...). Avec le temps, il a perdu cette spécificité pour s'appliquer à ce qu'ailleurs on appelle des réserves indiennes (*NdT*).

<sup>3</sup>Nom de la langue mapuche (*NdT*).

Tous ces souvenirs récents m'accompagnaient dans ma marche solitaire de fin d'après-midi. Mesurant mes forces, avec l'obscurité qui tombait et la distance qui me restait pour arriver aux communautés, j'ai décidé de passer la nuit dans la première maison que je trouverais. Après en avoir repéré une, je me suis approché par le sentier qui y menait ; je savais que les chiens ne m'attaquaient jamais, ce qui surprenait souvent les gens. C'était peut-être parce que je cultivais la confiance en moi, que je me faisais tous les jours cette réflexion : « *tu fais le bien, il ne peut rien t'arriver* ». À chaque fois, c'était le même dialogue avec les métayers installés autour des communautés :

« *Vous ne craignez pas les chiens, ils le sentent. Qu'est-ce que vous faites par ici ?* »

Rapidement, après m'être présenté, je leur parlais de notre groupe *Ayllu*<sup>4</sup>, de ses objectifs, de comment nous l'avions fondé, des efforts que nous faisons les week-ends en essayant de partager avec les Mapuches et de les aider. Parfois, je leur parlais aussi de notre communauté chrétienne qui vivait dans un bidonville et s'occupait des alcooliques, et d'une autre partie de la paroisse qui s'appêtait à se rendre à Puerto Saavedra, également en communauté. Tout cela était sujet de conversation là où j'arrivais.

Quand je retournais à l'université après mes sorties, mes camarades miristes me posaient des questions sur la densité de la population, le type d'arbres, les forêts, les buttes, les collines, les cours d'eau, les villages, les contrôles policiers, s'il y avait des lapins ou des fruits sauvages comestibles à l'intérieur des forêts. Il faudrait bien se nourrir de quelque chose si nous nous lancions dans la guérilla.

Mes camarades chrétiens, eux, s'intéressaient surtout aux conditions de vie des gens, à leur santé, si les enfants avaient assez à manger, s'il faisait froid ou non à l'intérieur des masures, etc.

Je voyais que mes *compañeros* de la paroisse universitaire qui se rapprochaient du MIR, ou de positions de rupture avec le régime dominant, se donnaient le temps de découvrir les auteurs marxistes, les stratégies ou tactiques militaires. Avec une grande douleur ils tentaient de comprendre, comme moi, la nécessité de la violence révolutionnaire. Au contraire, pour mes camarades marxistes purs et durs du MIR, quand nous, les chrétiens, exprimions la misère et la souffrance de notre peuple, démontrant ainsi notre propre sensibilité et notre solidarité, nous étions considérés comme

<sup>4</sup> Mot qui dans les langues quechua et aymara (Pérou, Bolivie, Équateur...) désigne la communauté villageoise indienne traditionnelle (*NdT*).

réformistes ou en tout cas peu politiques. Toute lutte sociale était secondaire pour le MIR à ce moment-là ; elle n'avait d'intérêt que si elle pouvait devenir un tremplin pour une lutte armée que l'on considérait inévitable, mais sans savoir comment y parvenir.

Dans notre monde chrétien, qui se préparait lui aussi pour une probable lutte de classes aiguë, on disait que si le peuple y allait, nous y allions aussi. Il fallait se radicaliser avec notre peuple. C'était lui « le seul Seigneur de l'histoire », comme le dirait Germán Cortés, prêtre assassiné pendant la dictature.

C'est ainsi qu'en bien des lieux d'action et de réflexion sociales était en gestation ce qui, quelques années plus tard, deviendrait « Chrétiens pour le socialisme ».

Nous étions de petits embryons de ce qui serait ensuite une réflexion et une pratique plus profonde, se référant à la Théologie de la Libération et en matière sociale à Paulo Freire. Pendant qu'on débattait encore à l'université sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, nous, nous disions que l'engagement chrétien ou révolutionnaire consistait à partager et à lutter avec les plus pauvres.

Mes réflexions étaient aussi simples que cela quand je suis arrivé chez cette famille de métayers descendants d'italiens. Je respirais à fond, me préparant à supporter les préjugés qu'on entendait chez tous les métayers et qui étaient toujours les mêmes. Toutes leurs « analyses » commençaient par « on raconte que », « il paraît que », pour introduire une série de préjugés, de mensonges et de mythes, « *tous les jours ils se bagarrent entre eux* », « *ils sont feignants et ivrognes* », « *ils font de la sorcellerie pendant leurs cérémonies* », « *c'est des gens qui boivent pas de lait* », « *ils veulent pas s'intégrer à la société chilienne, et quand on leur construit de belles maisons, ils continuent à faire du feu dans la salle, comme dans les rucas<sup>5</sup>* », etc. Je n'en laissais pas passer une, je réfutais et expliquais aimablement les erreurs et les pièges de tels contes, au moins, ça, ça resterait, me disais-je, il y a toujours quelque chose qui reste. Comment feraient-ils pour boire du lait, leur disais-je, puisqu'ils n'ont pas une seule vache, et s'ils en avaient une ils la mangeraient avant qu'elle meure de faim, parce qu'il n'y a pas assez d'herbe, parce que pour avoir de l'herbe, il faut avoir assez de terre, et ainsi de suite. Tout était réfutable, et il fallait se montrer patient, c'était toujours la même chanson.

---

<sup>5</sup> Maison traditionnelle mapuche à toit de chaume ou de joncs (NdT).

Les métayers sont sortis m'accueillir sans méfiance. Il n'y avait en eux aucun trait de métissage, ils étaient tous blonds aux yeux clairs. Moyennement pauvres, accueillants, ils s'exprimaient avec difficulté et respect mutuel. Les adultes et les enfants paraissaient heureux. Cependant, il y avait en eux le racisme de ceux qui se trouvent tout près du « danger » de la différence.

Après l'obligatoire préambule d'observation mutuelle, d'échange de politesses, de minimum de confiance obtenue de part et d'autre, je me suis proposé d'empêcher qu'ils me racontent leurs idées toutes faites sur les Mapuches, afin de ne pas passer encore un mauvais moment et de pouvoir dormir. Pour cela, j'ai éveillé leur curiosité sur le quartier universitaire, sur la beauté de la ville de Concepción, etc. Hélas, la question inévitable arrive toujours : Qu'est-ce que vous venez faire dans cet endroit perdu, jeune homme ?

Dès que j'ai commencé à leur expliquer les objectifs de notre groupe *Ayllu*, ils se sont mis à rire, et en même temps à s'excuser de rire, ajoutant que c'était une perte de temps et qu'eux connaissaient bien les Mapuches :

*« Nous pouvons vous assurer, jeune homme, que ces gens-là ne changeront jamais, nos parents et grands-parents, dans ce coin, ont toujours eu des ennuis avec eux. C'est vrai que certains sont serviables, me disait l'homme, il y a un petit Mapuche qui passe souvent nous casser du bois pour une assiette de soupe ».*

*« Mais il y en a d'autres qui peuvent être drôlement violents »,* disait la femme qui nous tournait le dos devant sa grande cuisinière en fonte, en me préparant deux œufs à la *color*<sup>6</sup>.

En dehors de leur racisme, il me semblait que j'enviais la modestie et la naïveté de ces Chiliens, avec leur vie familiale riche et intense, bien que probablement réduite à eux seuls. Comment avoir une vie sociale plus large, avec des distances si importantes ?

Tandis que chacun d'eux m'avertissait que je ferais mieux de renoncer, qu'il était très dangereux d'entrer dans les réductions, qu'ils étaient bizarres et imprévisibles, qu'on ne pouvait pas leur faire confiance, je pensais : *« Ils ont l'air heureux en voyant si peu de monde dans un coin d'Araucanie si isolé. Et moi, est-ce que je suis heureux de vivre dans une grande ville, avec un grand accès à la culture ? Je suis en train de m'en échapper peu à peu,*

<sup>6</sup> Condiment en usage dans les couches les plus populaires du sud et du centre du Chili ; vraisemblablement d'origine mapuche, il consiste en un mélange de saindoux, de piment séché, d'ail et de sel, et se conserve très longtemps (*Note de l'auteur*).

*d'elle, des possibilités professionnelles et de la réalisation personnelle qu'elle m'offrait* ». De temps en temps, j'approuvais d'un « mmm » et mon regard se promenait entre la poêle, les maîtres de maison et une statuette de Saint Sébastien de trente centimètres avec une flèche peinte, installée sur une boîte en fer-blanc de biscuits McKay couverte d'un foulard, ce qui lui donnait du même coup un aspect d'autel. Les deux enfants et le chien ne me quittaient pas des yeux, suivant chacun de mes gestes. Après une petite eau chaude pour faire descendre le fricot, ils me parlaient à la troisième personne :

— Si le jeune homme veut se coucher, il doit être fatigué, nous lui faisons un lit dans la chambre des enfants.

Alors que j'essayais de m'endormir, mes spéculations existentielles continuaient à m'assiéger. Qui est le plus libre et heureux ? Eux, dont l'horizon est la clôture de leurs terres et quelques collines ? Ou moi, qui n'avais pas de clôture et dont les collines se transformaient jour après jour en montagnes inaccessibles ?

Les enfants chuchotaient et semblaient m'observer et se moquer un peu de moi. Ils devaient être habitués à dormir chacun dans leur lit ; mon arrivée bousculait leur confort.

J'ai commencé à préparer mentalement la journée du lendemain, les contacts que j'avais, les objectifs à atteindre, les méthodes à employer... Je n'avais guère, parce que je me laissais envahir par d'autres soucis. « Facile, l'unité de tous les paysans pauvres ! » m'étais-je imaginé à partir des livres et de l'université. En passant à présent d'un côté à l'autre, parmi les métayers chiliens et les Mapuches chiliens, je voyais la distance énorme, le travail colossal pour les rapprocher, pour qu'ils se comprennent. Ils avaient des conditions de vie similaires, me disais-je. Alors pourquoi ne pourraient-ils pas acquérir dans un futur proche une même conscience politique ? Chaque fois que je passais la nuit chez des métayers, j'essayais d'aborder le sujet de l'unité. Pourquoi ne pas louer en commun une batteuse, ou un tracteur, ou former une coopérative ? Certains me répondaient que s'ils n'étaient pas unis entre eux, la négociation serait impossible, que les Mapuches sont très différents... Mon défi, mon objectif le lendemain, dans la communauté où j'allais, était de proposer une ébauche de fédération de petits propriétaires mapuches, pour faire avancer l'unité par localités ou par régions.

Le lendemain, à mon départ, comme dans les bons westerns américains, ils étaient tous à la barrière du jardin, me faisant au revoir de la main. Le chien m'a accompagné un bon bout de chemin ; il a fallu que je me fâche pour qu'il me laisse.

En m'éloignant de la famille de métayers, je pensais toujours à l'idée d'unité, et il me semblait que Lénine avait dit que tout niveau supérieur d'unité se produirait forcément grâce à l'agent extérieur, porteur d'une théorie, d'une nouvelle façon de se regrouper.

Dialoguant avec moi-même tandis que je cherchais par où continuait le sentier, je me répondais que Marx dirait qu'une idée n'est correcte que lorsqu'elle correspond aux intérêts et aux besoins du peuple.

En ce sens, j'allais leur proposer quelque chose de nécessaire et utile pour eux : en se fédérant, ils allaient avoir plus de moyens pour travailler la terre, obtenir des crédits plus importants, etc.

En restant réaliste quant à la mésentente entre métayers et Mapuches, il me semblait que la fédération pourrait s'élargir ensuite, s'étendre et créer une conscience unitaire de peuple lié à ses traditions de lutte. Un objectif indigéniste me paraissait moins utopique comme mécanisme d'unification que de créer des alliances avec les métayers, à cause surtout de l'orgueil et du racisme de ces derniers. En tout cas, je ne me posais pas encore clairement le problème à l'intérieur du MIR, ni à l'intérieur du groupe *Ayllu*.

Ma position balançait d'un côté à l'autre. L'indigénisme pur et dur me semblait trop beau, romantique et peut-être réalisable à très long terme si les Mapuches arrivaient à en ressentir la nécessité. D'un autre côté, il me paraissait logique que se fasse une unité des plus pauvres de la campagne, métayers et Mapuches ; puisqu'ils avaient les mêmes besoins, ils devraient avoir les mêmes intérêts. Tout le problème était là : les métayers n'avaient pas conscience d'avoir les mêmes intérêts.

Je ne voyais pas très bien à cette époque quelle lutte de classes unitaire pourrait avoir lieu alors que souvent les métayers que je rencontrais s'identifiaient avec les grands propriétaires terriens, parlaient d'eux comme de bons voisins et leurs égaux. Des Mapuches, en revanche, ils parlaient presque comme de leurs ennemis ou de leurs inférieurs.

Je rencontrais souvent des descendants de Français, d'Italiens ou d'Allemands qui portaient le même nom de famille que le plus grand latifundiaire de la région, et qui étaient même des parents directs, cousins, oncles... Ils disaient eux-mêmes : « *Nous, nous sommes les Wagner ou les Duval pauvres, mais nous sommes de la même famille* ».

Les camarades du MIR ne savaient pas que j'allais dans la région d'Arauco. J'avais parlé de mon voyage seulement à quelques amis du groupe *Ayllu* ; à Pancho, de la paroisse universitaire et à mon frère Orlando. Je n'ai rien dit aux camarades de mon Parti parce qu'ils se seraient moqués de moi à cause du seul contact que j'avais : deux jeunes filles mapuches qui participaient à Santiago à une association d'employées de maison. Ce contact m'avait été donné par une autre jeune Mapuche déjà mariée et installée à Concepción. Je l'avais connue à l'association d'employées de maison organisée par le MOC, mouvement des ouvriers chrétiens, qui fonctionnait à la cathédrale de la Place d'Armes de Concepción.

Je me disais que si certaines de ces jeunes Mapuches participaient au MOC au travers d'une association d'employées de maison, elles devaient avoir un bon niveau de conscience politique. Si elles revenaient souvent à leur communauté, elles pourraient m'aider à l'organiser. Le père de ces jeunes filles était le dirigeant du comité de petits propriétaires de sa communauté.

J'emportais pour ce monsieur une ébauche de projet de fédération de petits propriétaires, et pour les jeunes une idée sur la manière de créer une base de jeunes du MIR. Je pensais que cette base pourrait sans inconvénient fonctionner tantôt à Santiago, tantôt en Arauco à la campagne. Donnez-moi seulement l'entrée, disais-je souvent ; avec ma capacité de persuasion, je dois atteindre mes objectifs. Avec de la volonté et du courage, un miriste peut tout réussir.

Pour ce qui est de la fédération, je ne voyais aucun obstacle. J'avais compris qu'il fallait éviter de créer des structures, associations, institutions, fédérations pour qu'elles soient contrôlées par un parti ; pour moi, c'était ça, faire de la politique d'un genre nouveau. Cette façon de tenir compte en priorité de l'intérêt des gens, je l'avais déjà employée dans la première Association des Foyers Universitaires de Concepción. Et comme je n'avais aucune appréhension concernant la capacité de comprendre de mon peuple aborigène et que mon projet était clair, ils allaient le digérer. Tout était transparent, il n'y avait pas de magouille, ça devait marcher. Il est vrai que dans l'ébauche de fédération mapuche de petits propriétaires il y avait des règlements et des statuts qui correspondaient plutôt à notre vie universitaire. Mais en tout cas, ils peuvent les modifier, me disais-je.

Mes marches dans la campagne étaient synonymes d'introspection permanente ; en ce sens, je n'ai jamais été seul. On emporte sa famille, son quartier d'enfance, ses camarades les plus proches, ses souvenirs personnels qui se croisent avec les plus récents, les dernières discussions et désaccords dans le Parti, qu'est-ce qu'on va nous dire ou pas, quelle est notre stratégie, est-ce que la voie insurrectionnelle est compatible ou non avec le foyer de guérilla...

En même temps que je commençais à reconnaître le lieu que j'avais aperçu de loin une fois, je me suis souvenu de notre responsable militaire, car nous en avions déjà un à cette époque, qui me rappelait souvent, lorsque nous nous croisions au comité régional : *« N'oublie pas ma demande : à chaque fois que tu iras à la campagne, tu dois monter à une certaine hauteur pour dessiner et décrire le paysage ; nous n'allons pas attendre le dernier moment pour évaluer les lieux où on peut, ou pas, pratiquer la guérilla »*.

J'ai bien failli ne pas faire mon devoir de cartographe ; je m'apprêtais à ne pas le faire quand je me suis souvenu que Bauchi<sup>7</sup> me disait toujours : *« Un miriste doit être un cadre complet, un cadre politico-militaire »*. J'ai sorti mon cahier, trouvé un endroit pour m'asseoir, et fait mon devoir d'apporter des éléments à la préparation de la guérilla. J'avais déjà suivi une préparation à Nahuelbuta<sup>8</sup> ; le contraste était énorme par rapport à cette région toute pelée, avec une terre argileuse qui s'effritait de partout. La bonne terre et les bonnes forêts se trouvaient encore dans les propriétés patronales. À quoi cela rimait-il de me faire décrire la topographie de lieux où même la survie normale des paysans actuels n'était pas possible ? Il fallait faire confiance aux spécialistes : ils lisaient plus de livres militaires que nous, ils étaient en contact direct avec Miguel, et il était probable qu'ils nous demandent tout ça uniquement pour nous former mentalement à la chose militaire. Une discipline pour nous rappeler que le politique sera toujours, en dernière instance, subordonné au militaire. Probablement pour

---

<sup>7</sup> Bautista von Schouwen (1943-1973), le second dirigeant du MIR après Miguel Enríquez (NdT).

<sup>8</sup> Aujourd'hui parc naturel réputé, la cordillère de Nahuelbuta, située à l'ouest d'Angol entre les fleuves Bío Bío et Imperial, est un lieu très important pour les Mapuches. Elle a aussi été terrain d'entraînement à la guérilla pour le MIR (NdT).

que nous ne nous laissions pas embobiner par le réformisme social. Pour ne pas oublier que l'affrontement définitif des classes sera violent, cruel et militaire. La technique, l'information, la préparation anticipée, feraient partie de nos possibilités de victoire.

Mais là où, d'après moi, ça coinçait, c'est que nos dirigeants voulaient former les cadres moyens à l'art militaire, mais en tenir à l'écart les militants de base. On verrait bien plus tard les graves répercussions de cette attitude : pendant la période convulsée juste avant le coup d'État militaire, des secteurs importants du peuple, à la ville ou à la campagne, demandaient des armes et une instruction militaire accélérée à nos militants de base ; ceux-ci étaient obligés de répondre « il faut attendre les consignes *d'en haut* », ou d'improviser des initiatives artisanales minimum sans utilité pratique. Bauchi nous disait : « *Nous devons tous apprendre, et surtout les dirigeants et les cadres moyens, à penser politico-militairement* ».

— Et les militants de base aussi, ajoutais-je à chaque fois.

À quoi on me répondait que j'étais trop idéaliste, et incapable de penser qu'il y avait dans toute organisation une majorité qui devait apprendre à se soumettre à une minorité plus capable, mieux préparée à diriger. Ce sujet était l'une des bagarres qui revenaient toujours entre Bauchi et moi.

Ayant accompli mon « devoir militaire », j'ai rangé soigneusement mon cahier de notes martiales au fond de mon sac à dos et je me suis consacré à regarder l'une des maisons de la famille mapuche qu'on m'avait indiquée. La *compañera* du MOC de Concepción m'avait dit :

— Ils vous attendent, ils sont au courant de votre arrivée ; l'une des sœurs sera là.

Il était facile de repérer le foyer de la famille qui m'attendait. Quand on a des parents qui travaillent à Santiago, cela se voit de loin. Une petite maison de bois et de zinc en construction, et une mesure typique, collée à une humble pièce qui semblait être la cuisine. Pour se protéger de l'eau et des inondations, toutes les mesures de la communauté étaient construites sur les collines.

Une jeune fille d'à peine plus de vingt ans est sortie m'accueillir aimablement, me faisant entrer dans la maison en construction dont l'intérieur était déjà bien habitable. Habillée entièrement comme une habitante de Santiago plutôt snob et déguisée en blonde, elle s'est présentée par ces mots :

— Comment ça va ? Qu'est-ce qu'il y a pour ton service ? Mets-toi à l'aise.

Elle m'a présenté une variété de boissons de la ville, Bilz, Papaya, Pepsi.

— Mon père est allé chercher du Nescafé pour toi — pour vous (elle rectifiait d'une voix à peine audible) — : il y a une petite épicerie tout près.

Elle n'était pas en mini-jupe, mais en pantalon à pattes d'éléphant très ajusté.

— Je suis celle du milieu de la famille, et excuse-moi, tout le monde me dit que je suis la plus hardie, j'ai du mal à pas tutoyer les gens ; si ça t'embête...

— Non, ai-je menti, je suis seulement surpris — comment lui expliquer l'effet que me faisaient ses vêtements.

— Ah oui, je m'habille autrement quand il y a des cérémonies, ici, ils ont du mal à comprendre que maintenant, je suis de Santiago.

Et a commencé tout un dialogue intense sur ce que maintenant on appelle l'identité de chacun ; nous avions tous les deux presque le même âge, et je crois avoir été généreux en lui racontant rapidement ma vie, mes parents séparés, l'effort d'une mère de la classe moyenne pour me mener jusqu'à l'université...

Je me suis surpris à raconter ma vie sans cachotteries, les anecdotes et les incompréhensions familiales, et peu à peu j'en suis arrivé à m'intéresser aux problèmes de la région, de la communauté. Quand elle se levait pour aller chercher des biscuits, un cendrier ou autre chose pour m'être agréable, j'en profitais pour me demander à moi-même : *« Il est en train de m'arriver quelque chose, j'ai déjà vécu cette situation, je ne me souviens plus où. Pourquoi je me sens bien à parler de moi, pourquoi tant d'intérêt de sa part à tout savoir ? Ça devrait être le contraire. En plus de révolutionnaire, je suis étudiant en sociologie, je devrais m'oublier moi-même et plutôt tâcher d'appréhender le lieu, de m'emparer de ses problèmes, de sa mentalité. Un futur guérillero doit laisser des traces dans le village, de sorte qu'on parle de nous en bien quand nous serons dans la guérilla et qu'on nous soutienne d'une manière ou d'une autre »*.

De temps en temps, elle sortait voir si son père revenait, restant alors sur le seuil où sa belle silhouette ressortait plus encore. La cigarette à la main, elle gesticulait à l'appui de ses questions et arguments. Quelle personne étrange, elle m'inhibe et en même temps sa loquacité et sa capacité de dialogue me fascinent. Mais où est-ce que j'ai vécu quelque chose de semblable ? Le temps passait et son père n'arrivait pas ; le plaisir de la conversation s'est arrêté immédiatement quand j'ai réussi à me souvenir où j'avais déjà vécu semblable situation d'envoûtement. C'était à Orompello, à Concepción, dans les bordels. Pendant que certains des camarades de la cité

universitaire allaient coucher avec les prostituées, nous étions quelques autres à rester à boire de l'alcool et à écouter les histoires de la vie des filles. Curieusement, à moi, il m'arrivait le contraire, il y avait toujours une fille pour s'intéresser à entendre une partie de ma vie.

À présent, je comprenais pourquoi la jeune fille m'avait dit, à un moment de la conversation, qu'elle connaissait d'autres étudiants comme moi, et qu'elle était allée à des fêtes avec eux. Comme si je ne voulais pas croire à cette hypothèse, je me suis dépêché de lui lire mes ébauches de projets d'organisation d'employées de maison et de la probable fédération indigène de comités de petits propriétaires. Elle ne s'est intéressée à rien de tout ça, tous mes efforts ont été vains. Au contraire, la conversation devenait de plus en plus triviale, et nous riions en nous rapprochant toujours davantage. Bien que ce soit une fille belle et gracieuse, j'ai pu me contrôler au nom de la morale révolutionnaire de cette époque. On avait le droit d'aller plus loin dans ce genre d'aventure juvénile, mais à condition, selon nos coutumes révolutionnaires, que ce soit avec des filles de bourgeois. Aucun de mes camarades, chrétiens ou miristes purs et durs, n'aurait compris que je sois passé à l'acte dans de telles circonstances. Quand on fait de la politique, on fait de la politique ; surtout avec une femme du peuple.

Son père n'arrivait toujours pas, et malgré la tombée de la nuit, j'ai décidé de partir et de retourner dormir chez les métayers.

Je suis parti désenchanté, abattu, comme si j'avais vécu une situation inattendue et invraisemblable. Sur le chemin entre la communauté et la maison des métayers, je me disais que personne ne nous prépare pour ce genre de choses, ni le curé de la paroisse universitaire, ni mes camarades du comité régional. Au moins, me disais-je, demain je vais essayer d'en parler avec mon frère Orlando, ou avec Pancho Vergara, *compañero* et ami de la paroisse universitaire.

Le mystère du père qui n'est jamais rentré de son achat de Nescafé, et de l'erreur sur le contact que m'avait donné la *compañera* de l'association d'employées de maison liée au MOC est resté en moi pour toujours.

J'ai évité de lui transmettre ma propre désillusion ; j'ai essayé d'oublier au plus vite ce jour d'échec. Pourquoi était-il si difficile d'entrer dans ces lieux malgré nos bonnes intentions ? J'étais prêt à ne leur parler ni de Cuba, ni du Vietnam, ni du MIR ; je voulais seulement qu'ils fassent un pas en

avant dans leur conscience politique, dans leur organisation. Mauvais contacts ? J'aurais dû rester dans la communauté cette nuit-là ? « *Tu aurais dû rester dans la communauté cette nuit-là* », m'a répondu le curé Guido Lebret, quinze jours plus tard à Talca.

— Ça a été une erreur de partir. Qu'est-ce que tu crois, Julián ? Rien n'est jamais perdu. D'où sors-tu qu'il y ait contradiction entre la prostitution et la politique ? Ça, c'est de l'angélisme et de l'idéalisme, de croire qu'il y a contradiction dans de telles conditions d'exploitation ; tu te trompes, un vrai révolutionnaire chrétien peut et doit créer de la conscience politique à partir d'une telle situation de misère et d'exploitation.

Le curé Guido, ami et confident de Talca, était surnommé « le shérif », parce que lorsqu'il se pointait à « Diez Oriente », le quartier des bordels, les proxénètes se passaient le mot, ils préféraient fichier le camp à toute vitesse plutôt que de le croiser. Quand il allait dire la messe dans ces endroits et qu'un des proxénètes entrait pour l'entendre, il le virait à coups de poings et sortait même parfois son revolver. Il me racontait qu'il avait bien des problèmes avec l'évêque qui l'accusait de « jouer les justiciers ».

« *Moi, je fais tout simplement mon devoir de chrétien* », ajoutait Guido.

Ce prêtre travaillait avec son camion, et a fondé des foyers pour sortir des jeunes filles de la prostitution.

Après le coup d'État militaire, j'ai eu l'occasion de me rappeler la jeune Mapuche, quand je me suis trouvé caché dans un de ces lieux. Le jour où je suis arrivé, on donnait une fête. Au centre de la fête, une enfant très semblable à la jeune fille de Santiago, aussi jolie qu'elle, mais avec dix ans de moins ; elle devait avoir dans les douze ans, et je pense qu'elle était mapuche. J'ai demandé aux filles un peu plus vieilles si elles fêtaient un anniversaire, et elles m'ont répondu que non.

— C'est elle, elle nous est arrivée du sud, elle se prostituait depuis deux ans, et ça fait six mois qu'elle est avec nous ; c'est seulement hier qu'elle a souri pour la première fois. Aujourd'hui, on fête son premier sourire.

Tous ces jours-là, j'ai pensé que la jeune fille de Santiago avait probablement aussi commencé toute gosse, et qu'il devait y en avoir des centaines d'autres dans ce pays, et qu'elles allaient sûrement se multiplier sous la dictature.

## À la conquête de notre premier grand dirigeant mapuche

Armés de la phrase favorite de Luciano Cruz citant Danton : « *Pour faire une révolution il y a besoin de trois choses : de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace* », nous discutons avec mon ami Darváez la possibilité de nous rendre dans les réductions mapuches les plus combattives. L'idée était de leur proposer le soutien solidaire d'une partie des universitaires, du MIR, de la Fédération des étudiants de Concepción (FEC) ou de notre groupe *Ayllu*. Ce qui nous intéressait était que les Mapuches les plus combattifs ne s'isolent pas, qu'ils se sentent soutenus, et d'un autre côté que les universitaires découvrent comment vivaient nos aborigènes.

À cette époque-là, probablement vers 66 et 67, j'avais essayé de donner une continuité à notre travail chez les paysans, qui avait toujours été sporadique. J'avais des difficultés à l'intérieur de notre Comité régional de Concepción, je n'étais pas sûr que mes camarades croient dans la perspective de mon travail et dans mes expéditions à la campagne. En revanche, Pedro me motivait et m'aidait presque en cachette des autres camarades dirigeants. Il m'avait offert une parka de guérillero et me donnait de temps en temps de l'argent pour le car. Marco Antonio Enríquez s'intéressait aussi à mes tribulations. J'avais l'impression que le reste de mes camarades dirigeants, y compris Bauchi et Miguel, suivaient plutôt les conflits déjà ouverts, il fallait être là où la lutte de classes s'exprimait. De fait, eux-mêmes avaient participé à une prise de domaine avec des Mapuches il y avait plusieurs années, en Arauco. Comme mon travail n'était pas encore reconnu, je devais me consacrer à des situations de conflit. Dans une certaine mesure, je cherchais un peu à imiter mes deux principaux dirigeants.

Je ne voulais ni nier, ni cacher ma double participation. Mon appartenance au MIR et au groupe *Ayllu*. Il fallait se montrer transparent, dire tout à tous, et s'il y avait des choses à cacher (des questions stratégiques ou tactiques), j'exposais aux uns et aux autres les raisons pour lesquelles nous ne pouvions pas tout nous dire. Il n'était pas facile de démontrer que nous, les miristes, étions des militants d'un autre type, parce qu'il y avait en même temps le problème de l'efficacité. Pour réussir nos plans, nous étions obligés de nous cacher de nos ennemis présents et futurs. J'avais confiance en mes amis d'*Ayllu* et je leur expliquais l'importance de se rendre dans les zones conflictuelles, car celles-ci faisaient partie des plans du MIR. Je cherchais aussi, par cette forme de sincérité, à démontrer à mes camarades qu'ainsi, à long terme, nous construirions une image de l'identité de notre parti plus positive et politique qu'en trompant les gens. Je pensais que cette attitude, il fallait la cultiver aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du MIR. Bien des comportements contraires que j'avais vus dans mon parti en construction, et parfois en moi-même, me démontraient qu'il s'agissait d'une reconstruction quotidienne, tant collective qu'individuelle ; le meilleur de notre humanité doit se reconstituer tous les jours. Beaucoup d'entre nous venaient d'autres partis, et je ne voyais pas pourquoi disparaîtraient du jour au lendemain les relations de compéage, la soif de pouvoir, le sectarisme, l'esprit de fraction.

Le fait de me rendre dans la zone de conflit me permettait de gagner la confiance de Miguel, de Luciano, de Bauchi, de Jorge Fuentes et d'autres encore. Je recherchais assidûment la reconnaissance de mes camarades, sans laisser de côté mon réel engagement auprès de mon peuple aborigène. Institutionnellement, j'ai été homologué comme membre du Comité régional de Concepción grâce au camarade « *Rana*<sup>9</sup> » Muñoz, *compañero* pêcheur reconnu par tous comme un excellent cadre ouvrier – intellectuel autodidacte, qui m'a proposé de manière très noble son propre poste de direction, montrant ainsi qu'il n'avait pas de goût pour le pouvoir. En effet, *el Rana*, peu de temps après avoir été élu responsable de la Commission paysanne, est venu me voir pour m'offrir sa responsabilité, proposition qu'il a réitérée à l'intérieur du Comité régional en disant : « Il faut voir les choses comme elles sont : moi, je ne peux pas travailler avec les paysans quand je suis en mer, et Horacio est actif et trouve des contacts en divers endroits ; il vaut mieux pour tout le monde et il est plus logique que ce soit lui qui assume cette tâche ». Je lui ai été très reconnaissant de son attitude, mais je

---

<sup>9</sup> « Grenouille » (NdT).

ne me voyais pas à la hauteur politique du *Rana* ; lui avait le soutien et la reconnaissance de tous les secteurs, de ses amis trotskistes, des *compañeros* ouvriéristes, de ceux qui venaient de l'avant-garde, etc. Le fait de ne pas avoir été élu en assemblée m'a poussé à me mettre en quatre.

Je vivais ma pratique politique de façon intense et créative, mais il me manquait la lecture doctrinale, malgré les livres que me repassait Bauchi.

Un jour j'ai reçu un curieux et perspicace message du père de Miguel Enríquez, et bien qu'il me l'ait dit directement, il fallait l'interpréter entre les lignes. Don Edgardo Enríquez (je ne me souviens plus s'il était déjà recteur), sortant d'un petit cortège qui inspectait la réfection du quartier universitaire, m'a salué et m'a dit : « *Julián, votre groupe Ayllu a été bien accepté sur le plan académique, maintenant c'est à vous de démontrer que votre association va préserver son autonomie vis-à-vis de la politique* ». Je ne savais pas quoi répondre, et j'ai dit quelque chose qui n'était pas de moi (j'avais dû l'entendre quelque part) : « *La droite a toujours utilisé la culture universitaire pour servir ses intérêts* ». Alors, il m'a coupé la parole et m'a dit : « *Je ne parle pas de la droite, je parle de vous, de vous, de vos amis et des principes différents que vous préconisez* ». Et il est parti.

J'ai pensé que don Edgardo attendait quelque chose de nouveau de moi et du MIR. J'ai compris que chacun devait assumer sa responsabilité pour défendre ses convictions sans cesser de tolérer et de respecter la diversité. À cette époque, dans notre université, en même temps que notre parti gagnait des adeptes et de l'influence, on avait des doutes sur l'utilisation excessivement partisane que nous pourrions faire du front large qu'était le MUI et de divers organismes étudiants, culturels et corporatifs. Doutes envers nous-mêmes, qui nous accompagneraient bien des années dans notre environnement politique, rendant difficiles nos alliances et aléatoire notre crédibilité. Cela s'est passé avec tous nos fronts intermédiaires (FTR, MPR, FER, MCR), et aussi avec les organismes de pouvoir populaire que nous avons contribué à créer : Cordons industriels et Conseils communaux.

« *Mais où sont les limites entre le sectarisme et la loyauté envers nos convictions ? La vérité — disait Somerset Maugham — tient sur le fil d'un rasoir* ».

Y aurait-il certains contextes sociopolitiques de crise qui, inévitablement, dans le tourbillon de l'action, vont imposer aux protagonistes une façon d'opérer contradictoire et en opposition avec leurs principes fondateurs ? Y a-t-il toujours le temps et la qualité de réflexion pour décider convenablement, efficacement et éthiquement ? L'homme nouveau est-il possible avant la prise du pouvoir, ou est-ce là un luxe petit bourgeois ?

Tout ce genre de réflexions était à l'ordre du jour parmi nous, et parfois nous nous torturions avec nos polémiques.

Nous formions un petit groupe de camarades miristes, enthousiasmés par le « travail de masses », et quelques-uns par le groupe *Ayllu*, à l'affût de nouvelles de « révolte » qui viendraient de la Région mapuche, pour voir à quoi nous pourrions servir et ce que nous pourrions faire. C'était notre façon d'aider à rompre avec ce cercle vicieux de défiances et d'élucubrations idéologiques ; nous devons connaître directement la réalité sociale et les conditions de vie de notre peuple.

Un jour, un camarade est arrivé avec le journal *El Sur*, où on parlait de la prise d'un domaine par Alberto Turín, près de Capitán Pastene. Il fallait alors réagir rapidement, « *avant qu'arrivent les communistes* », disions-nous.

L'option était correcte. C'était un conflit de plusieurs années, et qui renaissait périodiquement. Comme dans bien d'autres, il s'agissait d'usurpation de terres. Les paysans s'étaient montrés combattifs ; leur dirigeant faisait de fréquents séjours en prison. Notre idée, à ce moment-là, était de faire sa connaissance. Nous étions au courant de la qualité de ce dirigeant, parce que nous étions déjà allés dans d'autres communautés autour de celle d'Alberto. Mais, auparavant, nous n'osions pas l'approcher, nous pensions que nous « ne faisons pas le poids » face à ce grand dirigeant.

Au cours de nos derniers voyages dans la région a mûri en nous l'idée de nous rapprocher. On nous a dit dans la communauté de Didaico que Turín et ses gens n'avaient plus d'espoir, et qu'en plus le Parti communiste l'avait laissé tomber, et les avocats aussi.

La réactualisation du conflit nous motivait pour l'action. C'était l'occasion pour le MIR de passer à un autre type de travail politique. Pour les *compañeros* du groupe *Ayllu*, c'était le moment de démontrer qu'ils n'étaient pas mus seulement par une simple curiosité anthropologique, et qu'il n'y avait pas qu'en étant au MIR qu'on pouvait voir la réalité à fond et chercher à la transformer.

Nous avons discuté démocratiquement dans *Ayllu* et reformulé nos différences. Les plus apolitiques allaient s'intéresser à la valorisation des traditions culturelles mapuches. Les étudiants du service social de notre groupe allaient intervenir plus dans les questions de santé, d'alimentation, etc. Quant à nous, les quelques miristes du groupe *Ayllu*, nous étions assiégés de « blagues-vérités » fraternelles, qui formulaient nos prétentions partisans spécifiques : « *Vous, vous voulez rencontrer des Mapuches révolutionnaires et guérilleros* ». Nous en riions tous et nous prenions l'air « gêné » à propos de nos différents intérêts, sachant bien qu'ils se complétaient, même si nous avions l'intuition du caractère transitoire d'une telle complémentarité.

Miguel aurait probablement dit que la durée d'une telle fraternité dépendrait du degré d'intensification de la lutte des classes. Nous ne savions pas combien de temps nous allions rester ensemble, mais nous étions convaincus que notre intérêt pour les Mapuches nous maintiendrait sincèrement unis pendant un temps indéterminé.

Entre miristes et non miristes, nous nous racontions nos difficultés et incompréhensions dans nos entourages respectifs. Dans le cas des non miristes, ils devaient se défendre de leurs familles, amis et camarades de classe qui leur disaient : « *les gens du MIR sont en train de vous manipuler* », « *ils vont vous endoctriner sans que vous vous en rendiez compte* ». Dans notre cas, nos camarades et dirigeants les plus dogmatiques nous demandaient : « *Comment va ta base Ayllu ? Quand est-ce que tu vas nous récolter au moins deux militants ?* » ; d'autres, plus modérés, mais incrédules et méprisant la motivation de nos amis d'*Ayllu*, nous disaient : « *Tes amis sont des dilettantes en mal d'exotisme ; ils vont apprendre quelques mots en langue mapuche et vont aller raconter des anecdotes dans leurs fêtes de bourgeois* ». Mais je n'ai pas trouvé ce type d'attitude parmi mes amis d'*Ayllu*, je l'ai trouvée des années plus tard, pendant la période de l'Unité populaire, chez quelques universitaires du MUI qui arrivaient à la campagne pour vivre nos expériences.

Dabé, mon ami philosophe, Darváez, philosophe et poète, et moi, entre autres raisons à cause de la culture marxiste large que nous tâchions d'acquérir, veillions à l'autonomie du groupe *Ayllu*.

L'humanisme et le bon état d'esprit qui régnaient dans ce groupe nous ont permis d'apprendre à respecter et à connaître la réalité mapuche sans lunettes doctrinaires, et en même temps, dans mon cas, m'ont amené à une radicalisation progressive, à un engagement de plus en plus fort avec la lutte pour la terre des communautés mapuches, situation que j'étais loin d'entrevoir au moment où nous nous sommes convaincus de la nécessité d'aller en Arauco.

Quand je me suis aperçu que la décision de connaître et de soutenir Alberto Turín était devenue collective au sein du groupe *Ayllu*, mon souci s'est centré sur la façon d'arriver là-bas sans avoir de problèmes avec la police, étant donné que la région était archi-contrôlée. Sous aucun prétexte il ne devait se produire un échec dans notre tentative de gagner un grand dirigeant mapuche. Je suis allé parler à mon ancien professeur d'Arts plastiques de Talca, don N. Navarrete, qui depuis quelque temps se proposait de donner à Concepción une conférence sur l'origine grecque des Mapuches. Mon professeur était membre de la Société scientifique du Chili, et sa maison était un vrai petit musée. Comme je savais qu'il était l'ami du préfet de Concepción, le général Carlos Prats<sup>10</sup>, je lui ai proposé une négociation : moi, je lui trouvais un endroit pour sa conférence, et lui m'accompagnait pour parler avec le général. L'affaire s'est faite rapidement, mon professeur a témoigné devant le militaire de notre idéalisme, et du besoin que nous avions d'entrer dans la région d'Arauco avec un sauf-conduit (« *pour que ces jeunes gens puissent aider ces pauvres Mapuches* »). Je suis sorti de la préfecture avec la sensation d'avoir réussi ma première « ruse miriste ».

Je ne me sentais pas trop bien, j'avais trompé deux personnes pour le bien de la cause ; je crois que c'est à ce moment-là que j'ai appris à dédoubler ma personnalité en répondant de façon « angélique » au Général, qui m'interrogeait avec un intérêt et une sympathie sincères.

Nous n'avons pas été nombreux à être choisis pour aller voir Alberto, je crois que nous étions trois. Avec notre carte de présentation, nous avons mangé et dormi au commissariat de Traiguén. Nous avons été bien accueillis, et le lendemain bien orientés, par les carabiniers. Ils nous ont

---

<sup>10</sup> Militaire légaliste qui, plus tard, restera fidèle au gouvernement d'Unité Populaire, et sera pour cette raison assassiné par l'extrême droite peu de temps avant le coup d'État du 11 septembre 1973 (*NdT*).

signalé, pour notre sécurité, les endroits pas fréquentables (en particulier, ne pas nous approcher de Capitán Pastene, village voisin de la Communauté du « terrible Turín ») et dit de les prévenir si nous avions des problèmes dans les réductions.

Alberto Turín vivait dans une misère absolue que je n'avais jamais vue, même dans les endroits les plus pauvres de Puerto Saavedra ou de Tirúa. Il n'y avait même pas de poules, ni un malheureux chien pour nous aboyer après. Je me souviens de sa maison, construite sur un sol aride et blanchâtre, sur une colline exposée à tous vents. Ni arbres, ni plantes pour la protéger. Comment ne pas lutter quand on vit dans de telles conditions ? Je n'ai pas gardé d'image de sa famille parce que, je l'ai compris plus tard, il la protégeait des étrangers comme il le faisait pour les membres de sa communauté. Alberto était méfiant ; c'était un bon interlocuteur, mais il évitait de nous montrer les siens.

Nous sommes arrivés jusqu'à lui grâce à l'instituteur de l'école la plus proche, à qui nous nous sommes présentés avec l'intention d'offrir l'aide désintéressée des universitaires de Concepción.

Ma première impression, plus que d'admiration, a été de fascination face à un responsable mapuche qui vivait et décrivait la lutte des classes d'un ton posé. Combien y avait-il d'années de lutte derrière cet état d'absence totale d'anxiété ? Combien d'humiliations vécues, causées probablement non seulement par les grands patrons, mais aussi par les *huincas*<sup>11</sup> pauvres et « demi-sel » de Capitán Pastene et de Traiguén, qui l'ont amené à vivre avec naturel et flegme toute lutte, tout conflit de classes ? Il était loquace sur ses ennemis et nous décrivait historiquement toutes les luttes de ces lieux, ainsi que celles des communautés qu'il appelait « jaunâtres » ou « fréistes<sup>12</sup> ». — Quel dommage ! lui répliquais-je. Pourquoi se couper de ces réductions qui pourraient changer d'avis ? Alberto répondait catégoriquement qu'il n'y avait rien à faire avec ce genre de gens. Il a été surpris quand nous lui avons dit qu'à Diádico et Tremulemo, d'autres communautés nous avaient indiqué comment parvenir jusqu'à lui. L'un de nous lui a demandé si c'était son Parti communiste qui l'empêchait d'avoir des contacts avec des Mapuches démocrates chrétiens. Il nous a répondu qu'il préférerait ne pas aborder ce sujet. Nous avons interprété cela comme la conséquence d'une déception ou d'une rupture douloureuse avec son parti. Nous avons respecté son état

<sup>11</sup> Les blancs, en langue mapuche (*NdT*).

<sup>12</sup> Du nom d'Eduardo Frei, dirigeant de la Démocratie chrétienne, au pouvoir à l'époque (*NdT*).

d'esprit, mais en avons profité pour introduire notre alternative marxiste face à celle du Parti communiste. Nous lui avons expliqué que nous, nous ne pouvions pas concevoir de laisser à l'écart un militant de parti et dirigeant de masses. Nous lui avons proposé l'assistance légale de nos camarades avocats à Concepción. Il ne disait rien, mais écoutait attentivement, ponctuant de « ça doit être ça... », et à nos propositions d'aide, il répondait « peut-être bien... ». L'un de nous a eu l'idée de lui dire qu'il vaudrait mieux qu'il vienne quelques jours à Concepción. À notre grande surprise, il nous a répondu qu'il allait y penser et que nous repassions le lendemain. Comme c'était prévu, nous sommes allés à l'école pour discuter du soutien que nous pourrions apporter à l'avenir, aider avec du matériel scolaire, des vêtements, des médicaments... La politique ne devait pas nous empêcher de faire du travail social.

À cause du froid et de la fatigue, nous nous sommes couchés tôt. L'instituteur nous a fait dormir dans une salle de classe. Le lendemain, Alberto nous a dit : « *laissez-moi de l'argent pour le voyage, et dites-moi quel jour je dois arriver à Concepción* ». Au moment de nous séparer, il a ajouté : « *J'aimerais bien discuter avec des ouvriers de Lota* ». « *Vous en faites pas, on va vous arranger tout ça, et même d'autres rencontres* », lui avons-nous répondu.

« D'autres rencontres », c'est ce qui a prédominé pendant son séjour. Il s'était sans doute imaginé que celui-ci serait discret. C'est tout le contraire qui s'est passé : la nouvelle de son arrivée a suscité une véritable convulsion parmi les intellectuels, les militants du MIR, et encore d'autres secteurs de la gauche universitaire. Tout le monde voulait déjeuner avec lui au restaurant universitaire ou l'emmener dormir dans sa chambre. Nos sociologues lui ont donné un cours accéléré de formation politique, ainsi que sur notre vision de l'histoire de la lutte des classes au Chili. Beaucoup de cadres moyens voulaient se mesurer politiquement à lui. C'était l'époque et le lieu où on croyait à la magie du discours politique : plus on parlait vite, et plus on pouvait caser de citations doctrinales. Chacun était sûr de son apport à l'éducation politique d'Alberto Turín. Celui-ci, se couchant très tard, avait bien du mal à se lever le matin pour recommencer l'école de cadres que nous lui avions improvisée.

Tout le monde me demandait si je le trouvais changé. « *Je lui ai éclairci bien des confusions* », me disaient les uns, et d'autres commentaient : « *Je lui ai exprimé clairement, courageusement, quelques vérités sur le communisme stalinien* ». Nos intellectuels en profitaient pour expérimenter

de nouvelles pédagogies de formation politique. Tous reconnaissaient que c'était un excellent élève, qui écoutait attentivement et comprenait tout. Il ne réfutait jamais nos points de vue, alors nous en déduisions qu'il était d'accord avec nous. Nous avions notre premier dirigeant mapuche.

Un de ces jours-là, Alberto m'a demandé : « *Qu'est-ce que je fais, compañero, si je me trouve nez à nez avec un des fils des patrons contre lesquels je suis en train de mener la bagarre ?* » Je n'ai pas su lui répondre, mais à moi, ça m'a permis de lui expliquer la diversité des groupes sociaux dont provenaient les universitaires, que tous n'étaient pas fils de patrons, qu'il y en avait beaucoup de la classe moyenne qui étaient boursiers, comme moi, et que dans l'avenir il devrait ouvrir ses luttes au soutien universitaire. Je lui ai expliqué en outre qu'il n'y a pas pire chose que s'isoler et qu'il vaut mieux se faire soutenir par plusieurs partis que par un seul. « *Les patrons ne sont pas seuls, Alberto, eux, ils passent leur vie à faire des manœuvres avec toute sorte de gens pour défendre leurs intérêts* ».

Je progressais dans ma complicité avec lui, et je me disais en moi-même : « *je pressens que nous allons devenir amis et camarades, et que ça va nous permettre d'entrer en profondeur dans le peuple mapuche* ». En même temps s'est produite, dans la salle de la Loterie de Concepción, la conférence sur l'origine grecque des Mapuches. Je n'ai pas voulu y aller, parce que je connaissais déjà les arguments de mon ancien professeur. La conférence s'est mal terminée, avec de grandes polémiques très conflictuelles. Quelqu'un a dit qu'il y avait un Mapuche au quartier universitaire, et certains ont proposé d'aller lui mesurer le crâne pour corroborer ses déductions. Un anthropologue sensé leur a dit que cela ne se faisait pas. Moi, je m'apprêtais à faire sortir en cachette mon invité du quartier, parce que les journalistes qui étaient présents à la conférence se proposaient d'être témoins de la « mesure scientifique ».

De plus, il a fallu que j'intervienne auprès d'autres « accélérés » de mon parti qui voulaient le faire parler en assemblée étudiante pour démontrer comment le MIR se développait dans le peuple. Voulant m'assurer qu'Alberto ne sorte pas frustré de tout ça, je l'ai mis en contact avec des *compañeros* pêcheurs trotskistes bien combattifs, avec lesquels il a discuté toute une nuit. On l'a aussi accompagné à Lota, pour qu'il fasse la connaissance des mines et des mineurs de charbon.

Avant son départ, il a fallu qu'il prenne des paquets de revues cubaines et de *Granma*, ainsi que de *Pékin Information*. Quelques intellectuels, des professeurs, lui ont offert leurs textes et les manuscrits des cours qu'ils lui avaient faits, ainsi que des documents pour préparer le prochain cours de marxisme qui lui serait donné dans quelques mois. Il emportait un bon chargement de lectures politiques. Avant de le conduire au car, nous lui avons demandé s'il voulait d'autres livres, qu'il pouvait choisir lui-même parmi tous ceux que nous avons lus ensemble. Il nous a répondu par une demande qui nous a surpris : un sac de farine. Le prêtre de la paroisse universitaire nous a aidés à faire une rapide collecte, et nous l'avons laissé au car avec son sac de farine et nos revues.

Nous nous étions mis d'accord sur le fait qu'il revienne quelques mois plus tard avec d'autres *compañeros* mapuches pour une semaine de formation politique plus intensive, mieux préparée.

Quelques jours plus tard, nous n'avons pas reçu comme prévu une correspondance d'Alberto, mais une de l'instituteur de la petite école nous disant de ne pas envoyer davantage de revues ni de journaux parce qu'Alberto « *s'en sert pour faire du feu et pour d'autres "besoins"* ». Il nous disait en outre que si nous voulions vraiment l'aider, Alberto accepterait encore de la farine. L'instituteur ajoutait que nous étions jeunes et idéalistes, mais qu'il valait mieux que nous sachions qu'Alberto Turín n'avait jamais quitté et ne quitterait jamais le Parti Communiste.

La nouvelle s'est répandue aussi vite dans le quartier universitaire que lorsque nous l'avions amené. Personne n'a plus voulu faire une nouvelle collecte pour envoyer de la farine, et nos intellectuels soutiens financiers refusaient de nous donner de l'argent pour aller dans les réductions.

Les idéologues, sociologues et conseillers politiques du MIR se sont empressés de citer à nouveau Lénine, là où il critiquait la conscience politique des paysans et des peuples aborigènes.

Cette polémique s'était calmée dans le quartier universitaire pendant le séjour d'Alberto Turín, mais maintenant elle revenait avec plus de force que jamais, et il se faisait l'unanimité sur l'apolitisme et l'opportunisme de la paysannerie.

De mon côté, j'ai évité les soirées et les manifestations, et je suis revenu à mon autre passion : le football. Gardien de buts de l'École d'Éducation, et n° 2 de la Sélection universitaire. Quand je passais par le campanile en direction du stade avec mon sac de foot, j'entendais les blagues de *compañeros* du MUI, du MIR ou d'autres partis : « *Donne-moi encore un*

*peu de farine », « toi, les Indiens te mettent des buts entre les jambes ». Je leur répondais parfois sans m'arrêter : « Racistes, ignorants ». Eux répondaient en me criant : « Entraîne-toi mieux que ça, qu'ils te refassent pas passer pour un con ». Je me disais en moi-même : « vous verrez, vous verrez de quoi sont capables les Mapuches... vous verrez bien ».*

## Avec Luciano Cruz et Jorge Fuentes à la campagne

Nous vivions au MIR en 1967 de sérieuses contradictions au niveau national. Il se produisait une certaine renaissance de la lutte sociale de ces secteurs à qui le gouvernement de Frei avait laissé des espérances. Nous, à l'exception des *pobladores*<sup>13</sup>, nous étions toujours dans notre milieu d'origine : l'université. Ponctuellement, il arrivait que nous sortions de notre milieu ambiant pour aller peindre des slogans anti-impérialistes ou visiter des contacts à Lota<sup>14</sup> ou en Arauco, plutôt les fins de semaine. Malgré tout, nous étions déjà un peu plus de mille militants au Chili. Luciano s'affirmait comme le grand dirigeant des étudiants de Concepción, et Miguel venait d'être élu secrétaire national du MIR, à vingt-trois ans à peine. Lors de ce Congrès, même le courant trotskiste avait soutenu la candidature de Miguel ; par conséquent, il avait été le seul candidat. Sur cent trente-et-un délégués, on a su que seuls quatre-vingt-trois ont voté pour lui, ce qui lui a suffi pour gagner, mais aussi pour créer un certain malaise, de la confusion et du désarroi chez nous, qui étions les cadres moyens guévaro-miguélistes. Sans être bien informés, nous ressentions nos problèmes internes. Il y avait de l'inquiétude, de l'incertitude, de l'impatience. Nos problèmes d'identité organisationnelle avaient des répercussions individuelles sur nous, dans notre pratique politique et dans nos rapports. Nous nous irritions facilement les uns contre les autres. Quelques militants s'en allaient pour toujours, claquant insolemment la porte ; quinze jours plus tard ils revenaient, travaillant avec fièvre. Je me disais qu'accumuler tant de doutes et de contradictions n'est pas bon pour la santé...

---

<sup>13</sup> Habitants des *poblaciones*, c'est-à-dire des bidonvilles (*NdT*).

<sup>14</sup> Ville minière (charbon) célèbre pour sa combativité et ses traditions de lutte (*NdT*).

Je me donnais un court délai pour tirer au clair mes idées et prendre des décisions. Je me sentais tiraillé de tous côtés. Mes prestations étaient médiocres en tant que dirigeant étudiant, en tant que sportif, en tant qu'étudiant, en tant que fils ou que frère. Et en tant que miriste ? Pleines de hauts et de bas. Bonnes dispositions pour le combat de rue et les entraînements à la guérilla. Actif dans l'éducation politique de notre base universitaire. Persévérant dans mes déplacements en région mapuche. Mais franchement en dessous de tout par rapport à ma fonction de membre du Comité régional de Concepción.

— C'est ça, ta base politique, camarade ; tu ne peux pas manquer nos réunions. Il n'y aurait pas un fléchissement dans tes convictions ? — m'interpellaient mes camarades dirigeants.

Comment leur expliquer que je n'en pouvais plus des *compañeros* qui faisaient étalage de leurs vertus révolutionnaires en polémiquant à l'ombre du campanile de l'université, ou de ces autres qui écrivaient des brochures en ruminant des postulats doctrinaux ? Pourquoi aucun de ces prétentieux ne venait-il quand je l'invitais en Arauco ou à Lota, pour connaître la réalité de notre peuple ?

Je doutais même des dirigeants que j'appréciais. Jusqu'où iront-ils dans la pratique, eux qui connaissent si bien la théorie révolutionnaire ? Parmi eux tous, lesquels seront capables d'aller jusqu'à la guérilla ? Lesquels exerceront confortablement leur profession libérale ?

Moi-même, qui mettais tant de soin à créer des méthodes pédagogiques pour transmettre nos convictions marxistes aux nouveaux venus, jusqu'où parviendrais-je à être conséquent ?

Le thème des contradictions petites bourgeoises que décrivait Robinson Rojas dans un article de la revue maoïste *Causa M.L.*, que j'utilisais dans nos formations de base à l'université, me perturbait énormément en ces jours de préparation de notre sortie à la campagne de fin de semaine. J'allais me retrouver deux jours avec les camarades qui montraient peut-être le moins de doutes, quel dialogue, quelle conversation allais-je pouvoir soutenir avec eux ! De plus, ces derniers temps, j'avais eu de sérieuses altercations avec chacun d'eux. Des altercations dans le cadre du climat fraternel-familial qui régnait dans notre mouvement. Cela faisait deux ans qu'avec « Troskito » nous nous formions ensemble, tant sur le plan universitaire que sur le plan politique. Bien que nous ayons le même âge et que nous soyons amis, je me sentais loin d'être à sa hauteur.

Tous les deux, nous nous disions cadres moyens, en cours de formation auprès de nos grands dirigeants, mais nous savions aussi que moi, j'étais encore un bon spécimen porteur des valeurs hésitantes de la classe moyenne. Jorge me le disait sans prendre de gants, me charriant fraternellement :

— Ne te torture pas tant, Juliancito, tu ne pourras jamais effacer ton origine de classe.

Luciano était pour moi inaccessible ; comme je l'avais accompagné dans des situations que nous considérions comme difficiles à l'époque, il aurait pu y avoir plus de complicité entre nous ; ce n'était pas le cas, il m'intimidait. Même avec Miguel, je communiquais plus facilement. C'était une période difficile ; notre camaraderie pouvait s'affaiblir ; n'importe quel incident pouvait provoquer un sérieux éloignement. C'était ce qui venait d'arriver avec Luciano. À peine dix jours auparavant, nous nous étions trouvés ensemble, ainsi que deux autres camarades, à la première de *Sacco et Vanzetti*. Il est intervenu à la fin avec un discours qui touchait juste, et que nous avons ensuite analysé tous les deux. J'ai noté avec satisfaction qu'il m'écoutait attentivement quand j'ai parlé de l'effet produit sur le public et sur les camarades sympathisants que nous avons invités. Quand je lui ai dit que le parallèle entre le monde ouvrier du début du XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis et la lutte sociale sous le gouvernement de Frei avait été insuffisant, il a accepté la remarque.

Tout a changé très vite une semaine plus tard, dans la lutte de rue, sur la place bordant le quartier universitaire. Cela faisait déjà deux heures que durait l'affrontement avec la police. Au milieu des poursuites, des jets de pierres, des matraquages et des gaz lacrymogènes, un groupe de nouveaux camarades, dont je « m'occupais », m'a averti qu'ils avaient enfermé, à côté du local de la Fédération des Étudiants de Concepción, un étudiant qui était en fait un flic infiltré ; il avait été reconnu par deux étudiants qui le connaissaient. Avec quelques camarades, nous avons réussi à tirer Luciano du cœur de la bagarre grâce à cette capture que nous lui offrions avec fierté, et lui avons proposé de nous accompagner à la FEC pour que ce soit lui qui l'interroge et qui prenne une décision.

Luciano s'y est opposé ainsi :

— Camarade Julián, de quel droit attaquez-vous un jeune sans défense, qui a dû faire des sacrifices pour entrer à l'université, et qui n'a probablement aucune autre possibilité pour financer ses études que de travailler pour la police ?

Mes camarades et moi, nous nous sommes regardés, surpris, sans dire un mot. Après le retour de Luciano à notre avant-garde du combat de rue, nous sommes allés libérer notre « prise de guerre » avec toutes les excuses possibles au jeune étudiant-policier, qui est parti en silence et à toute vitesse, jetant de temps en temps des regards en arrière et parfois s'arrêtant un instant.

Le lendemain, j'ai rencontré Luciano sur le parvis de l'université, où il était en conversation avec Juan Saavedra et Pedro Henríquez. Comme j'avais toute confiance dans la maturité des deux camarades qui l'accompagnaient, je lui ai dit devant eux que son attitude avait été démagogique et irresponsable, parce qu'en plus elle m'avait mis en porte-à-faux devant les camarades que je dirigeais. Juan Saavedra a trouvé l'anecdote savoureuse et n'arrêtait pas de rire, mais en se prononçant plutôt de mon côté. Pedro a dit que dans une lutte, même de rue, il y a toujours des incidents et des malentendus inévitables. J'ai répondu à Pedro que lui qui cherchait toujours l'unité et l'équité les plus larges, il était à présent injuste avec moi et avec la bonne foi de mes camarades de base. J'ai pris congé fraternellement du petit groupe, mais mon attitude évidente de victime incomprise a obligé Luciano à m'adresser quelques mots aimables dont il avait le secret ; tandis que je m'éloignais, j'ai entendu ses paroles dans mon dos :

— Ne t'en fais pas, Julián, nous allons faire un si bon travail à la campagne ce week-end que le *Comandante* Miguel va nous décorer, on va avoir le temps de discuter, ne t'en fais pas, tout va s'arranger.

Jorge Fuentes était surnommé « Spartacus » par les étudiants parce qu'il faisait des discours dans les amphis de l'Université, bousillant les cours des professeurs réactionnaires, grimant parfois sur les tables pour haranguer les étudiants. Son action était toujours accompagnée d'une cour du MUI et du MIR. À moi, il m'était difficile d'assumer ce type d'agitation.

Nous affirmions dans nos réunions que nous avions hérité ces méthodes de Recabarren lui-même. Condescendants à mon égard, mes camarades du MIR me disaient :

— Toi, tu es d'un tempérament calme, Julián ; c'est pas grave, si tu ne peux pas faire comme nous, contente-toi de bien observer la réaction de l'assemblée pendant notre intervention, lance les applaudissements et les cris ; comme ça, tu feras ce qu'on attend de toi.

C'est le type d'agitation que tout révolutionnaire doit être capable de mener n'importe où ; chacun de nous doit apprendre à vaincre la peur du ridicule, nous disaient nos « grands hommes ».

Jorge Fuentes, dans sa stratégie agitatrice, postulait qu'il fallait donner la priorité aux gamins de propédeutique, puisqu'ils étaient encore en marge de tout, qu'ils n'étaient pas encore stabilisés.

J'avais joué mon rôle, quand Jorge est monté sur une chaise, à l'Institut de Biologie du quartier universitaire, pour dénoncer l'inconséquence du professeur par rapport à son passé maoïste, puisqu'il était à présent un actif démocrate chrétien. Il l'a traité de réformiste opportuniste et de traître à la cause marxiste-léniniste. J'ai soutenu l'action, poussé à applaudir et à lancer des cris d'approbation, mais j'ai pensé que « Trosko » était allé trop loin en humiliant un monsieur sans défense qui en tremblait, et qu'avec nos cris nous ne laissions pas se défendre.

— Pourquoi t'as pas dialogué, « Trosko » ? C'est une forme de totalitarisme, ce qu'on est en train d'imposer ! — lui ai-je dit à la sortie de l'amphi.

— La masse était avec nous, camarade, m'a répondu Jorge.

— Bien préparée et bien manipulée par nous-mêmes, camarade — ai-je riposté.

— Qu'est-ce que tu racontes, Julián ? Assume tes actes, tu étais chargé de faire de l'agitation.

— Je ne dis pas qu'il ne fallait pas faire de l'agitation, moi, ce que je dis, c'est qu'il fallait lui donner la parole ou s'en aller, à partir du moment où il s'est mis à trembler. Ce monsieur voulait parler, et nous, on lui clouait le bec avec nos cris. En plus — ai-je poursuivi — qu'est-ce que ce monsieur a à voir avec l'impérialisme américain et la guerre du Vietnam ? Encore un peu, et tu le rendais responsable du napalm que les yankees balancent au Vietnam !

— Tout est lié, camarade Julián — m'a-t-il répondu. Il y a une stratégie mondiale de l'impérialisme américain ; au Chili, c'est l'Alliance pour le Progrès et les agents de la CIA déguisés en Volontaires de la Paix ; et au Vietnam, c'est la guerre ouverte et totale.

La discussion a continué après le repas du soir :

— Pourquoi ne pas respecter le fait que quelqu'un change d'opinion politique ? Il n'y a aucune faute là-dedans. — J'ai insisté sur le fait qu'il s'attaquait trop à la petite bourgeoisie — Tu es en train de te tromper d'ennemi, Jorge !

— On parle de la petite bourgeoisie aisée, camarade Julián. On pourrait même dire la moyenne bourgeoisie.

Nous avons voulu aller chercher nos référents théoriques au foyer universitaire, mais il était trop tôt. C'était un jour de collage d'affiches et peinture pour le Vietnam et Cuba. Ils ne reviendraient pas avant onze heures du soir. Je l'ai accompagné jusqu'à sa chambre, qu'il partageait avec Ramón Castillo, le chef du PCR sur l'université.

Jorge continuait à me répondre catégoriquement :

— Chaque occasion doit être mise à profit pour la propagande révolutionnaire, camarade Julián, nous devons démasquer les renégats petits bourgeois, où qu'ils se trouvent.

Ramón Castillo est entré dans sa chambre et s'est installé au milieu de tous ses livres de marxisme et de maoïsme, se positionnant théoriquement. Son érudition était grande, et on disait que seuls Miguel, « Trosko » et López, qui lisait Hegel dans le texte, faisaient le poids face à lui.

Avec sa fine dialectique d'étudiant en philosophie marxiste, Ramón a introduit avec modération le thème de la révolution culturelle, et nous a démontré au passage que l'opportunisme des classes moyennes était universel. Il a également soutenu « Trosko » Fuentes quand celui-ci a affirmé que tout intellectuel devait être harcelé par les révolutionnaires pour le pousser à se prolétarianiser.

Étant donné que le rapport de forces m'était défavorable, je leur ai dit qu'on ne pouvait pas avancer dans le débat contre la complicité de deux copains de chambrée, et que je reviendrais à la charge un autre jour avec mes arguments.

— Pour qu'on ne se quitte pas fâchés, on va te raccompagner jusqu'à ta chambre — m'ont-ils dit.

Dès que nous sommes sortis du foyer central, comme s'ils s'étaient mis d'accord, ils m'ont conseillé fraternellement d'arrêter d'éduquer la base miriste universitaire avec l'article critique sur la petite bourgeoisie du MIR de Robinson Rojas :

— C'est un truc qui n'aide pas à l'unité de fer que tout parti marxiste léniniste doit construire.

Je me suis lassé de leur répéter que tout militant a le droit de savoir quels sont les valeurs et les mobiles psychologiques de son action.

— Dans ce cas, camarade Julián, il y en a beaucoup qui cesseraient de lutter. Le fait de ne pas savoir est aussi source d'action.

Je suis rentré dans ma chambre indigné d'entendre un tel cynisme dans leurs arguments, même s'ils ont fini par me dire qu'ils blaguaient.

— Blagues ou pas, lisez *Le Socialisme et l'Homme*, du Che, ça vous fera du bien — ai-je dit en leur claquant la porte au nez.

Mon frère Orlando, qui était resté au foyer à étudier son Droit romain, m'a demandé ce qui m'arrivait. Je lui ai tout raconté, en ajoutant que pour moi la prochaine sortie à la campagne avait beaucoup d'importance, et que je me sentais prêt à m'éloigner du noyau fondateur du MIR si ça se révélait nécessaire.

— Je vois pas bien ce que tu ferais sans le MIR, il est tellement important pour toi que petit à petit tu as abandonné tout le reste — m'a répondu Orlando.

— Je pourrais rester comme sympathisant ou comme militant de base. Le MIR va avoir besoin de bons professionnels, quand on arrivera au pouvoir — ai-je répliqué.

— Ça fait un moment que je te vois osciller entre des positions extrêmes, Julián. Plus qu'un révolutionnaire, tu ne serais pas un désespéré ?

— L'université me déstabilise, Orlando ; tant de parlotte révolutionnaire alors que nous sommes si loin du peuple...

J'ai laissé mon frère tranquille dans la salle d'étude. Je suis allé me coucher en compagnie de mes soucis. Il y avait diverses attitudes de mes camarades dirigeants qui provoquaient le doute chez moi. La ligne politique me paraissait claire, quoiqu'en cours d'élaboration ; mais on avait le temps, nous étions un parti naissant. Ce qui me préoccupait principalement, c'était de remettre à plus tard notre essai d'insertion dans la classe ouvrière. Nous n'allions tout de même pas attendre pour prendre contact avec les travailleurs le moment de lancer la guérilla ! Nous avions prouvé que nous pouvions mobiliser des milliers d'étudiants dans les grandes villes du Chili, mais les universitaires sont des rebelles occasionnels, pas un groupe qui le soit par nature. Ils ne participeraient pas forcément à une lutte armée. Pour rester au MIR, j'avais besoin de vérifier que les ouvriers étaient perméables à nos positions et que nos dirigeants sauraient arriver jusqu'à eux. Dans le cas contraire, je retournerais au Parti communiste, le parti de la classe ouvrière chilienne, où j'avais milité quand j'avais quinze ans.

Nous nous étions levés tôt, pour être à l'heure à la sortie de Lota. Là-bas, nous devons retrouver Luciano Cruz pour continuer en auto-stop jusqu'à Carampangue. Le fait de ne pas partir ensemble de Concepción obéissait à des mesures de sécurité que nous devons prendre afin de nous préparer à un futur proche, où nous serions recherchés par notre ennemi de classe, comme nous nous le disions avec solennité.

Assis sur le trottoir, les pieds dans le caniveau, j'essayais de me concentrer sur la lecture de *Et l'acier fut trempé...*<sup>15</sup> que m'avait offert Bauchi. « Trosko » Fuentes m'empêchait d'avancer dans ma lecture :

— C'est pour les débutants, ça, Julián, va plutôt aux sources du marxisme.

Cette matinée avait commencé très mal pour moi. « Trosko », non content de gêner ma lecture, s'est permis plus tard de me donner son habituelle leçon de morale prolétarienne. Lorsqu'est arrivé le minibus qui nous conduisait à Lota, j'ai voulu négocier le prix de la place avec le chauffeur. Malgré mon insistance, celui-ci n'a rien voulu savoir ; je suis allé m'asseoir au fond du bus en maugréant. « Trosko », prenant place à côté de moi, m'a asséné son « analyse de classe » sur ma conduite :

— Quel manque de respect pour le travail d'un chauffeur de minibus, camarade ! De quel droit lui demandes-tu une remise, Julián ? Parce que tu es un pauvre étudiant boursier ? Lui, c'est avec chaque ticket qu'il gagne son salaire, lui, il vend sa force de travail, comme tout ouvrier. Je t'ai déjà dit qu'il fallait que tu lises *Travail salarié et capital*.

Pratiquement jusqu'à Lota, j'ai dû subir un sermon de « catéchisme communiste » de mon camarade Fuentes. La seule chose que j'ai osé lui répondre, ça a été que sa critique me paraissait injuste et excessive, étant donné que mon intérêt pour le peuple, je le démontrais dans mes visites aux communautés mapuches d'Arauco, et je lui ai rappelé que j'étais le responsable paysan du Comité régional de Concepción. Il m'a répondu d'un ton guindé :

— Mais vous n'avez pas été élu par l'Assemblée, camarade Horacio.

Après vingt minutes de silence, j'ai commis l'erreur d'affirmer, têtu :

— De toute façon, un chauffeur ne fait pas partie de la classe ouvrière, camarade « Trosko », c'est un employé, il est de la classe moyenne !

---

<sup>15</sup> Roman autobiographique de Nicolaï Ostrovski (1932), qui exalte l'héroïsme ouvrier pendant la guerre civile de 1918-19 dans la toute jeune Russie Soviétique (*NdT*).

Aussitôt, Jorge s'est fâché et a repris son sermon précédent, et cette fois avec des arguments scientifiques, d'après lui ; je ne sais pas où il les avait pêchés. Je le soupçonne de les avoir inventés pour l'occasion. Je ne le lui ai pas dit, pour ne pas avoir à l'entendre pendant tout le trajet.

Bauchi (Bautista van Schowen) m'avait prévenu un jour où nous déjeunions au Nuria, un restaurant fréquenté par les étudiants en plein centre de Concepción, que Luciano ne tendait pas le pouce aux voitures de grand luxe. Bauchi considérait que c'était très excessif de pousser la lutte des classes jusqu'à ce genre de détails, et que ça pourrait entraver notre sortie à la campagne.

Après avoir retrouvé Luciano, nous avons traversé à pied Curanilahue en direction de Carampangue. Ce qui nous fatiguait le plus, c'était l'attitude de Luciano, qui nous imposait les marques de voitures auxquelles nous avons le droit de faire signe :

— Faites ce que vous voulez, vous êtes libres d'arriver avant moi.

Il savait très bien que nous n'allions pas le laisser seul. Son « alliance de classes » avec la petite bourgeoisie appauvrie n'était pas d'un grand rendement ; plusieurs petites Renault et Citroën étaient déjà passées. Avec « Troskito », nous rigolions, Luciano vociférait, tendant les mains vers l'arrière des voitures :

— Petits bourgeois, arrivistes !

Luciano nous avait assuré qu'avec ces modèles et ces marques, nous arriverions rapidement ; sur les modèles, il était prêt à transiger. Maugréant et marchant dos aux voitures, il continuait à tendre le pouce. Ensuite, il vérifiait le contenu de classe :

— Celui-ci, ça doit être un prof arriviste, celui-là, un commerçant à la noix, et celui-là, un cadre de banque, et il déblatérerait ainsi en continu sur les familles de Concepción qui avaient les moyens.

— Pourquoi tu ne te tais pas un peu, Luciano, s'il te plaît ? Tu ne pourrais pas raconter une blague, plutôt ? Oublie un peu Marx, Althusser et Poulantzas, par moments. Tu ne peux pas passer ton temps à mettre tout le monde dans des petites cases de classes ; repose-toi, détends-toi, regarde le paysage, le soleil, sois pas aigri, Lucianito.

— C'est pas que je mette tout le monde dans des cases, répliquait Luciano. Le dernier qui est passé, je le connais, je sais que c'est un jeune avocat, c'est un ami de mon cousin.

« Troskito » m'a proposé de continuer tous les deux et de laisser Luciano à ses caprices. À deux, c'était plus facile d'être pris qu'à trois, et les ouvriers nous attendaient. Nous avons déjà fait quelques kilomètres depuis Curanilahue. Luciano, de son pas d'athlète, nous a laissés en arrière pour nous donner la priorité.

Entre « Trosko » et Luciano, il y avait de la transparence et de la complicité. Luciano, bien qu'il soit notre grand dirigeant, avait cette particularité de se laisser parfois mener comme un gamin par ses meilleurs amis. Je ne crois pas que j'aurais été capable de le traiter comme le faisait « Troskito ». J'admirais et j'enviais cette familiarité qui apparaissait si spontanément dans notre vie de parti naissant.

Sur le plan idéologique, « Trosko » était comme le filleul de Luciano ; nous avons inventé un système de parrainage politique pour mieux nous former.

Nos référents nous offraient des livres, les discutaient avec nous, nous allions ensemble à des spectacles culturels, au cinéma. C'est à partir de cette proximité, et du fait de participer ensemble, que se formeraient aussi les cadres moyens de direction de notre parti. Une relation semblable à celle qui existait entre l'apprenti et le maître au Moyen Âge. Nelson Gutiérrez se formait avec Miguel, moi avec Bauchi, et ainsi de suite.

Il me semblait qu'il y avait encore dans le MIR un certain équilibre de courants, qui permettaient à des miguélistes, des guévaristes, de cohabiter avec des trotskistes et des anarcho-syndicalistes. Dans ces occasions de possible concurrence, nous nous déplaçons presque tous. Nous avons dû arriver, séparément, à une dizaine de militants à cet endroit de Carampangue. Parmi ces divers courants idéologiques représentés, on remarquait des attitudes et des convictions différentes.

La majorité avait déjà une certaine histoire révolutionnaire, avait fait partie de divers groupes maoïstes, trotskistes, ou des partis de la gauche traditionnelle. À ce qu'il semble, s'il existait cet intérêt imprévu et urgent pour une expérience solidaire avec des ouvriers, cela était dû à la proximité d'un nouveau Congrès national. Tous les secteurs du MIR voulaient présenter un travail avec des militants ouvriers pour appuyer leurs stratégies respectives. Il fallait démontrer qu'on menait un travail avec la classe ouvrière. En réalité, cela débouchait seulement sur des contacts ou des liens d'amitiés avec des ouvriers.

Il y avait un camarade d'une cinquantaine d'années qui ne décollait pas d'avec moi ; il me semblait très sympathique, et n'arrêtait pas de parler ; il se disait ouvrier, et en avait l'air ; il paraît qu'il avait été ouvrier du bâtiment, pêcheur artisanal, qu'il avait vécu et lutté, disait-il, en bien des endroits du pays. Pour des jeunes de dix-huit ou dix-neuf ans comme nous, qui n'avions pas été de distingués militants des jeunesses communistes ou socialistes, nous vivions ce genre de situation avec un sentiment de culpabilité. Nous écoutions surpris cet authentique cadre ouvrier autodidacte qui se montrait libertaire par rapport à ces structures de parti que nous autres respections à l'excès, selon lui.

— Tout, dans la vie, a un contenu politique, m'a-t-il dit en s'approchant à quelques centimètres de moi et en me fixant dans les yeux.

— Sûrement, ai-je répondu craintivement, et j'ai baissé les yeux.

Tant de conviction me déstabilisait. Il nous disait qu'il avait milité dans tous les partis de gauche, et participé à la création de tout ce qui pouvait exister dans le pays comme mouvements révolutionnaires. Cette expérience lui aurait enseigné que les mêmes familles gouvernaient toutes ces organisations.

— Ils sont tous de la même classe, et tout en étant ennemis, ils se fréquentent assidûment.

Il connaissait par cœur l'histoire de tous les groupes et racontait comment on l'avait viré de chacun d'entre eux, et le contenu des grands discours qu'il parvenait à faire avant de s'en aller. C'était pour lui un motif de fierté que de se faire expulser de toute structure qui commence à devenir rigide. Il racontait les histoires des anarcho-syndicalistes espagnols avec la même passion que nous, nous racontions celles de la guérilla cubaine. Il nous perturbait en essayant de nous prouver que Neruda avait livré des anarchistes à Staline.

Juan Luis, qui était entré au MIR six mois après moi, et qui appartenait à la bourgeoisie de tradition des alentours de Santiago, était fasciné d'avoir rencontré ce qu'il appelait « un type pareil ». Il me disait qu'avec le temps il apprendrait à l'appeler camarade.

— Ça y est, j'ai quelque chose à raconter à ma nana, et même si j'ose pas encore discuter directement avec les ouvriers forestiers, rien que pour avoir connu ce monsieur, ça valait la peine de sacrifier mon week-end — me disait Juan Luis.

— Tu dois lui dire camarade — insistais-je — qu'il n'entende surtout pas que tu l'appelles monsieur, et fais un effort pour le tutoyer.

Nous reconnaissons dans ce cadre ouvrier tout le savoir qu'il nous livrait, l'effort didactique qu'il faisait pour nous transmettre les traditions organisationnelles des courants révolutionnaires. Nous craignons ses arguments convaincants sur la nécessité de la violence dans l'histoire. Il nous surprenait, parce qu'en parlant de Plekhanov et du « Rôle de l'individu dans l'histoire », il citait les Thèses sur Feuerbach en les accommodant à sa sauce, ce qui donnait des phrases du genre : « le sang nécessaire qui irriguera l'avenir de l'histoire ».

« Trosko » Fuentes, qui était connu pour avoir été un grand militant et dirigeant des Jeunesses Communistes et du mouvement lycéen de Santiago, connaissait bien les erreurs à ne pas commettre dans la formation des nouveaux militants. Après avoir écouté un bout du cours de notre professeur de révolution, il est venu lui faire quelques observations :

— Va doucement avec eux, à cause des ornières ; on n'a pas tous les mêmes origines ni les mêmes inhibitions sur la violence nécessaire. Je sais pas si toi, tu es né avec ces dons ; en ce qui me concerne, ça m'a coûté pas mal de maux de tête d'arriver à accepter tout ça.

— Je vous comprends très bien camarade « Trosko », je le dis avec grand respect et fraternité ; venant de vous, d'une grande tradition familiale communiste, je fais mon autocritique — a répondu avec une certaine solennité « notre maître ouvrier autodidacte ».

Quel camarade étrange ! Après tout ce qu'il avait dit contre les communistes, voilà qu'il manifestait un respect inouï pour une famille de tradition ouvrière et communiste. Ce que je n'ai pas voulu dire à « Trosko » — et j'ai convaincu Juan Luis de ne pas le faire non plus — c'est que ce camarade avait parlé aussi contre les « petits bourgeois » qui dirigeaient le MIR. Je ne comprenais pas bien pourquoi c'était un défaut d'être d'origine petite bourgeoise, et sa façon de le dire m'avait paru offensante et mal intentionnée.

Je n'ai jamais su pourquoi, depuis que je suis au Parti, on m'a toujours fait des confidences d'un côté et de l'autre, on me racontait sa vie privée ou le manque d'honnêteté d'un dirigeant ou de tel militant. Je n'ai jamais rien fait pour arrêter la confidence, ni pour l'encourager ; les gens déversaient tout sur moi. Avec le temps, je suis devenu une mémoire souterraine du Parti. Heureusement pour moi, plus tard, j'ai pu partager ce genre d'informations et de préoccupations avec quelques amis de la communauté catholique universitaire. Bauchi aussi a commencé à m'écouter. Même chose avec « el Coño » Aguilar.

Je me rendais compte que « Trosko » avait peur que notre cadre ouvrier révolutionnaire ne nous gagne à des positions anti-miguélistes. Ça me dérangeait que « Trosko » doute de ma loyauté envers nos fondateurs.

Notre maître anarchiste était une sorte d'encyclopédie ambulante de la révolution toujours à la portée de la main, mais ce n'était pas nous qui décidions de l'ouvrir ou pas. L'attaque personnelle contre beaucoup de dirigeants nous irritait pas mal, et plus encore la facilité avec laquelle il parlait du coût et des sacrifices d'une révolution, comme si plus il y avait de cadavres jonchant le chemin, plus celui-ci serait court et la révolution profonde.

En plus d'organiser les files de vieillards, de femmes et d'enfants pour soigner leurs infections et maladies, nous, avec Juan Luis, nous bavardions avec les gens et les invitions à la réunion du dimanche après-midi. Nous espérions qu'en voyant directement cette réalité, nous nous formerions mieux.

Pour essayer de me sentir utile, j'ai pris un cahier et un crayon. Je me suis risqué à demander aux ouvriers de pouvoir visiter les maisons où ils habitaient. J'étais déjà en train de faire des colonnes, maison, nombre de pièces, conditions de vie, et de faire une liste d'objets et d'espace pour une évaluation ; j'ai dit, en souriant, à Juan Luis :

— Tu vois : la sociologie au service de la révolution.

— Combien d'enfants par chambre ? Pisé, brique, ou bois ? — demandais-je aux ouvriers.

Comme, à ce qu'il semblait, ils ne me comprenaient pas bien, même s'ils attendaient que j'aie fini d'écrire, je leur reposais la question :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas commencer par connaître vos maisons, si ça ne vous dérange pas trop ?

Les deux travailleurs se regardaient entre eux, et ne pouvaient pas s'empêcher de rire.

— Mais on y est, dans nos maisons !

— Je ne comprends pas, leur ai-je dit, je croyais qu'on était sur votre lieu de travail.

En observant mieux autour de moi, je me suis rendu compte que nous étions arrivés à un endroit pelé au sommet de la colline. D'un seul coup, j'ai tout compris, même si j'avais du mal à me convaincre de ce qui se présentait devant moi : un conglomérat d'environ deux cents *rucas* en bois, les unes à côté des autres, séparées seulement de quelques mètres, et constituant une

sorte de cercle où il restait des troncs et quelques arbres à moitié débités. C'étaient des *rucas* sans toiture, faites de perches entrecroisées, où on ne pouvait entrer qu'en se baissant. Rien à voir avec la pauvreté des mineurs de Lota ni avec la misère des bidonvilles que j'avais visités. Ici, tout était adapté à la production de marchandises. Pas une fleur, pas une jardinière, pas une bouilloire, ni une cuvette ; rien que des restes de bois, de l'humidité, de la boue et des cailloux. À intervalles plus ou moins réguliers, aux endroits les plus plats et les plus propices, il y avait des espèces de trous pas très profonds, protégés du vent par des pierres de taille moyenne collées les unes aux autres ; à l'intérieur, il restait des bouts de bois à moitié brûlés, des cendres et du charbon. De tous côtés on voyait des bidons de conserves vides, avec de grandes oreilles de fil de fer et bien noircis par le feu.

Des êtres humains pouvaient donc vivre dans ces conditions ? C'étaient seulement des groupes d'êtres vivants, ou c'étaient des familles d'humains qui vivaient là ? Le doute vous assaillait aussitôt.

Au milieu, la machine, comme un monument, comme un monstre sacré qu'il fallait servir en lui offrant son sang, sa santé, comme dans un sacrifice des temps antiques. Toute la vie alentour était fonctionnelle, et ne visait qu'à faire marcher cette scierie ambulante.

Luciano et « Luminoso », nos deux meilleurs étudiants en médecine, indignés, disaient qu'ils n'avaient jamais vu autant de maladies évitables. La rage de Luciano était si forte que nous avions peur qu'il ne fasse pas bien son travail de santé. Chacun à sa manière essayait de le calmer.

Il s'est produit soudain une urgence avec un patient qui, d'après ce que disaient les « docteurs », devait être pris en charge rapidement ; on ne pouvait pas attendre quelques jours de plus, il fallait qu'un médecin professionnel fasse un diagnostic.

Luciano a proposé d'aller sur-le-champ en chercher un et de rapporter des médicaments. L'endroit le plus proche était à quinze kilomètres ; il n'y avait pas de moyen de transport, et une réunion préparatoire avec quelques ouvriers forestiers était déjà programmée pour l'après-midi. Le débat a été court :

— Pense à la réunion, Luciano, ce gars ne va pas mourir dans les trois jours.

— Sa maladie peut devenir irréversible, je vais à pied chercher le médecin, la santé d'un être humain vaut bien plus qu'une réunion. Vous pouvez la faire sans moi. Pour un révolutionnaire, il n'y a rien d'impossible !

Et en disant ces mots il s'est retourné et a disparu entre les buissons.

Personne n'a su comment il a fait, mais il est revenu une demi-heure plus tard, montant un cheval à cru ; travailleurs comme étudiants, nous avons supposé qu'il l'avait pris dans l'un des domaines contigus. Riant de notre surprise et de lui-même, il a fait tourner le cheval, et le maniant comme s'il voulait le faire cabrer, il a levé la main droite, mort de rire, et a lancé comme le *Llanero solitario*<sup>16</sup> :

— Hue, Vif-Argent !

Il n'a pas disparu dans un nuage de poussière, comme dans les bandes dessinées, mais nous a laissés éclaboussés de boue.

Une heure et demie plus tard, nous l'avons vu revenir heureux avec les médicaments, et il nous a annoncé en plus la venue du médecin de garde qui, par chance pour le malade, était un médecin socialiste. Celui-ci a fait tout son possible pour se dépêcher. Il est arrivé en jeep avec tout le nécessaire quelques heures après.

Je n'avais jamais vu Luciano aussi épanoui, pas même lors de ses meilleurs discours dans les assemblées universitaires, qu'ici, à s'occuper des gens.

Nous nous consacrons tous à collaborer avec notre équipe de santé, en profitant de ce qui nous restait de lumière du jour.

Quelques étudiants en médecine nous sollicitaient pour prendre des notes et rédiger des ordonnances en inventant des croquis, puisque les gens étaient analphabètes. D'autres nous demandaient d'organiser les files en fonction de l'urgence, de l'âge, ou de l'ordre d'arrivée. Nous nous sentions tous utiles ; rien n'interrompait notre dévouement à cette tâche. Pendant des heures ont disparu nos rivalités et nos ambitions. Face à la souffrance et à l'injustice montait en nous un fort sentiment d'indignation. Nous avons rempli également la mission de leur rappeler la réunion du dimanche après-midi et d'insister sur la nécessité de suivre les indications médicales.

La nuit arrivée, les étudiants se sont regroupés autour d'un feu de camp.

Pendant bien des années j'ai gardé en mémoire cet étrange samedi soir. J'espérais que nos dirigeants nous feraient une analyse de tout ce que nous avions vécu cette nuit-là ; de nos opinions sur ce qui s'était passé pendant la journée, de nos observations sur la misère constatée, du rôle de l'extrême pauvreté dans la théorie marxiste ; ou de la perspective stratégique pour ce secteur social que nous étions en train de découvrir ; c'étaient là des thèmes que nous aurions pu traiter.

<sup>16</sup> Version espagnole du feuilleton américain radiophonique, puis télévisé *The Lone Ranger*, très populaire dans toute l'Amérique Latine (*NdT*).

— C'est quoi ces histoires de secteur, de groupe social, ou de perspective ?  
 — a dit un professeur d'histoire, qui venait d'arriver dans sa vieille deux-chevaux. Ce conglomérat d'êtres vivants représente un monstre anachronique.

Un autre camarade renchérisait :

— Avec eux, pas moyen de nous mobiliser, même pas de faire de la sociologie marxiste. À part constater qu'ils sont des objets, qu'ils sont le carburant humain qui fait tourner la machine, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Ils en sont à peine au commencement de la révolution industrielle.

Notre professeur d'histoire est reparti pour Concepción le soir même dans sa Citroën en nous disant :

— Je ne peux pas rester. S'il n'y a aucun ouvrier qui soit venu à notre feu de camp, je ne vois pas pourquoi ils viendraient demain à notre réunion.

— Je le regrette pour lui, a dit un des *compañeros* organisateurs une fois la voiture perdue de vue, c'est un passionné de méthodes pédagogiques pour expliquer le marxisme aux ouvriers.

Trente ans après, en faisant le bilan de ma participation à des centaines de feux de camp comme celui-là, je ne me souviens pas d'un seul qui se soit passé de la même manière, sans aucune présence des intéressés eux-mêmes. Comment expliquer cette distance ? Peut-être étaient-ils éreintés par le travail de la semaine. Les avions-nous invités clairement, ou avions-nous fait comme si c'était évident ? Y avait-il en eux une crainte, ou une inhibition face à l'inconnu ? Le professeur qui était rentré avait-il raison ? Ces travailleurs se trouvaient-ils en dehors de toute catégorie classique ? En chacun d'eux il y avait quelque chose d'un déraciné, d'un lumpen, d'un délinquant, d'un Mapuche, d'un mineur de charbon, d'un paysan, d'un chômeur. Un tel amorphisme social permettait de faire d'eux la main d'œuvre la moins chère du Chili. En fusionnant avec la machine, en devenant ses esclaves, ils avaient fini par perdre toute identité. Même parler était pour eux un luxe : il semblait que les mots se soient transformés en murmures et en gestes vityaux.

Un étudiant en sociologie a dit à haute voix :

— Nous nous trouvons devant un prolétariat bâtard. Si vous me le permettez, camarades, je vous donne un diagnostic de sociologie marxiste. En m'appuyant sur Lukacs, je peux vous affirmer que ces gens-là vont avoir besoin de bien des années avant d'être classe pour soi, étant donné qu'ils ne sont pas encore classe en soi.

— Pourquoi tu dis ça, *compañero* ?

— C'est une affaire d'observation, camarade. Ils ne reçoivent pas de vrais salaires, ils touchent très peu en argent et le reste en provisions ; ils n'ont pas de contrat, il n'y a aucune reconnaissance à leur égard des services publics ni des assurances, pas plus que des syndicats et confédérations ouvrières ni de l'Inspection du travail. Ces ouvriers n'existent pas pour la société chilienne. Et ce n'est pas tout, ils n'ont pas d'horaires stables, ils n'ont pas de maisons où se refaire une santé et entretenir leur force de travail. Ils vivent endettés envers l'entreprise, n'ont pas de congés, ne peuvent pas aller dans les villages et n'ont aucune information. Le prof avait raison, nous avons devant nous le processus d'accumulation primitive du capital.

Cette conversation n'a pas pu se poursuivre, car la majorité des présents a été attirée par une guitare qui est sortie de je ne sais où. Nous avons entonné du Violeta Parra, du Víctor Jara et des chansons de la Guerre civile espagnole, et ça a été la fête. Au milieu de la nuit, « Trosko » et Luciano ont présenté *la liste des cuirs à tanner*, deux pages de noms de personnages de l'université sur lesquels chacun devait dire ce qu'il savait ou ce qu'il imaginait. Blagues, histoires, demi-vérités, commentaires divers. Nous y sommes tous passés, personne n'était à l'abri. Étudiants, professeurs, recteur, directeurs d'instituts, employés, militants et dirigeants de partis politiques. Sur tous, il y avait des anecdotes ou d'autres raisons de rire. À quatre heures du matin, nous nous moquions encore des présents comme des absents. Même la vie sentimentale de « nos *comandantes* » s'invitait à la fête. Ce qui aurait pu être sérieux ou politique devenait amusant ou spirituel, comme les conflits verbaux et physiques que nous vivions avec les camarades du Parti communiste. Au centre de l'animation se trouvait « Trosko », infatigable, remémorant des situations, des noms, et inventant des ragots au passage. Dans l'intérêt porté à ses « victimes », il n'y avait rien de malsain, mais plutôt de l'affection, pour elles et pour nous qui l'écoutions. « Trosko » ne tenait pas compte des bâillements de certains d'entre nous. Quand on avait passé en revue plusieurs fois les noms de la liste, il nous racontait ses propres anecdotes ou allait puiser dans son intarissable collection de blagues. « *L'important, nous disait-il, c'est qu'on soit tous bien ; pas la peine de faire la tête, le grand jour viendra* ».

— Prenez encore du café, *compañeros*, à quoi bon se coucher, il va bientôt faire jour.

Il nous imposait son énergie et sa joie.

— Mon problème, « Trosko », c'est l'état où je vais être demain.

— Tu y es, Julián, tu y es. Tu ne vois pas que ça s'éclaircit ? On est déjà demain.

C'est comme ça que l'aube est arrivée. Le soleil naissant n'a pas empêché plusieurs d'entre nous de dormir quelques heures. Allongés, enveloppés dans nos parkas « de guérilleros », nous nous protégeons en même temps du froid qui venait par le dos et de l'excès de chaleur qui arrivait encore du feu de camp.

Ni « Trosko » ni Luciano n'ont dormi, leurs blagues et leurs éclats de rire troublaient un peu notre sommeil. Nous entendions aussi de temps en temps des formules de préparation d'ordonnances. La bonne humeur de nos deux leaders n'empêchait pas leur abnégation obstinée. Debout, parfois accroupis, ils ouvraient des boîtes et des flacons, séparant et classant les médicaments.

Ce dimanche-là, pendant la journée, a continué le travail que nous avons réalisé le samedi : soins médicaux et propagande pour la réunion du soir. Le docteur « invité », qui était revenu avec sa jeep, homologuait les ordonnances et écrivait des lettres de présentation pour quelques malades qui devraient aller à Curanilahue ou Cañete. Nous espérions tous qu'ils puissent y aller.

Quand nous tombions sur quelqu'un qui, à notre avis, pourrait dans un futur indéterminé s'intéresser à la politique ou défendre les siens, nous lui remettions l'adresse de *compañeros* syndicalistes de Lota. Bien que nous ne croyions pas trop à ce qu'ils puissent faire quelque chose, nous nous sentions satisfaits du devoir accompli. Un jour ou l'autre, un contact à la ville pourrait leur être utile.

Nous avons fait notre possible pour inviter quelques personnes à partager nos casse-croûte du midi. Personne n'a accepté, on aurait dit qu'on était dans un autre pays. Une telle apathie n'était pas de bon augure pour notre principal objectif : la rencontre politique avec les travailleurs lors de la réunion clandestine prévue pour le soir. Malgré tout, nous avons continué à informer sur le lieu secret et l'heure de la rencontre.

À la fin de la journée, nous avons bien nettoyé nos traces, pour éviter aux ouvriers de possibles difficultés avec leurs chefs. Nous sommes allés nous installer avec nos sacs à dos dans le coin du rendez-vous.

Assis en un cercle d'environ quinze mètres, nous étions une dizaine de miristes à attendre notre public. Personne n'arrivait. Impatients, nous ne nous parlions plus tout bas, nous nous regardions les uns les autres, en espérant qu'un bruit de branches nous annoncerait l'arrivée de notre premier

ouvrier. Il y avait une demi-heure que nous nous trouvions dans cette sorte de pré oublié par la scierie. Bien protégé par les ronces et la broussaille, il constituait un endroit idéal pour une réunion clandestine. Nous ne comprenions donc pas le pourquoi de l'absence de nos invités.

L'arrivée des deux premiers nous a permis de penser qu'il ne s'agissait que de retard et que rien n'était complètement perdu. Les deux *compañeros* n'osaient ni s'asseoir, ni se séparer l'un de l'autre. Sans montrer la moindre préoccupation quant à l'heure, ils ont été surpris quand on leur a demandé s'il arriverait d'autres travailleurs et les raisons du retard ; ils nous ont répondu :

— On est pas en retard ; on nous a dit le dimanche soir, à la tombée de la nuit.

Les autres sont arrivés un à un, malheureusement pas par mesure de sécurité, mais par une sorte d'individualisme de l'extrême pauvreté. La vie avait toujours été ça pour chacun d'entre eux : une affaire personnelle.

Face à une vingtaine d'ouvriers, Luciano a commencé son discours. En quelques mots rapides il a axé son intervention sur l'explication de qui nous étions et de ce que nous cherchions en les aidant. Ensuite, il leur a fait un bilan sur l'état de santé de tous et de leurs familles. Il leur a parlé de leurs maladies les plus fréquentes et de la façon de les éviter. Il leur a fait aussi diverses recommandations concernant l'utilisation des services de santé de la ville. En une demi-heure, Luciano leur a expliqué bien simplement l'égalité et l'universalité de la condition humaine. Concrètement, il a décrit de façon comparative nos besoins vitaux à nous, les universitaires, et les leurs. Avec des exemples bien accessibles, il expliquait les demandes vitales de tout être humain. Cela faisait rire nerveusement les ouvriers, comme quand en classe on parle à des enfants de sexualité. Sa méthode pédagogique semblait être de monter et descendre du plus concret à un certain degré de conceptualisation, en voyageant sur une spirale en mouvement qui intégrait les réalités concrètes individuelles et collectives, qui revenait insister par moments sur le fait que nous sommes tous des êtres humains et que nous devrions tous avoir les mêmes droits.

Nous attendions un cours de marxisme, et nous avons été témoins d'une étonnante conversation avec les ouvriers. Il leur faisait une place dans sa dialectique. À aucun moment il ne s'est éloigné des conditions de vie de ces familles, ici, à Carampangue, autour de cette scierie.

Nous avons tous été surpris aussi par sa mémoire du détail et de la personne. Il montrait ainsi que l'individu est aussi important que le collectif. Il avait retenu les prénoms et parfois les noms de famille des adultes et des enfants.

— Vous, don Custodio, ça fait plusieurs années que vous suivez ce patron et sa machine, et qu'est-ce que vous y avez gagné ?

Pendant un bref instant, nous avons tous cru que don Custodio allait répondre. Luciano a semblé attendre quelques secondes avant de compléter lui-même le dialogue :

— Une bronchite chronique, vos enfants sans école, sous-alimentés, et en plus, *compañero*, vous avez laissé vos doigts dans la machine !

Ensuite, Luciano s'est attelé à la tâche de détailler la grande quantité d'heures, de jours et de week-ends dont don Custodio avait fait cadeau au patron. Sans que lui-même s'en soit rendu compte, à présent il le découvrait par les calculs de Luciano. Celui-ci a conclu ainsi :

— Par le sacrifice de votre vie, vous lui avez permis de gagner telle quantité d'argent.

Si nous avions repris le compte, commentions-nous plus tard, nous nous serions aperçu que ses opérations n'étaient pas du vent. À un moment ou un autre, il avait dû bien travailler tout ça dans sa tête. À quel moment ? Nous l'avions toujours vu très occupé, avec les patients ou avec nous.

Poursuivant son discours, Luciano revenait au collectif, montrant et comparant des réalités proches et accessibles :

— Vous nous avez raconté, ces deux derniers jours, comment vous vous alimentez ; maintenant, je vous explique comment nous, les universitaires, nous nous alimentons.

Ensuite, il a continué avec le régime normal pour tout enfant, en le comparant à celui des enfants sous-alimentés de la scierie.

Au bout d'une heure, il était debout, quelques ouvriers aussi, il y avait des mouvements difficiles à contrôler et des mots ou des phrases qui se croisaient avec ceux de Luciano.

— Je connais à peine la couleur de l'argent, *compañero* Luciano ! On m'a toujours payé en nourriture et en vêtements. Je croyais que c'était normal.

D'autres disaient :

— Un jour, j'ai voulu réclamer, et le chef m'a cogné !

— Je l'ai toujours dit, que ce patron était une crapule, mais ici personne ne me croit. Moi qui ai travaillé en Argentine et parcouru le Chili, je connais bien les patrons. Ici, les travailleurs de cette scierie sont tous des fayots, parce qu'ils ont la trouille, *compañero* Luciano !

— Ouais, c'est sûr, pas plus tard que demain, y en a qui vont aller tout raconter aux chefs ! — a dit un autre en même temps qu'il se levait.

Luciano a réussi à mettre de l'ordre dans la réunion en dialoguant avec les uns et les autres, en leur demandant s'ils voulaient améliorer leur situation et ce qu'ils attendaient de notre aide, en dehors des médicaments et d'un apport de nourriture de temps en temps.

Un vieil ouvrier s'est souvenu qu'une fois, le chef n'avait pas voulu emmener en jeep une *compañera* qui était sur le point d'accoucher, et que grâce à la réaction d'un groupe de femmes qui a coincé le patron et voulait le frapper, celui-ci, tremblant de peur, a emmené d'urgence la dame à l'hôpital le plus proche. Luciano a profité de ce récit pour aborder le thème de l'unité et de l'organisation. Il a utilisé l'image classique de la baguette qu'on peut casser, alors qu'on ne peut pas le faire avec une poignée de baguettes. Pendant la dernière demi-heure, on a vu comment s'organiser en syndicat à moyen terme, et l'assistance technique que pourrait leur apporter la fédération étudiante.

Sans parler de Marx ni de Lénine, notre dirigeant avait réussi ce qu'aucun d'entre nous n'aurait pu rêver de proposer : la reconnaissance et le respect minimum de chaque ouvrier envers lui-même et envers ceux avec qui il partageait les mêmes conditions d'existence.

— Alors qu'on travaille au coude à coude depuis tant d'années, j'ai l'impression que c'est seulement aujourd'hui que je découvre mes voisins.

— Je croyais qu'il y avait que moi qui avais tant souffert, c'est pour ça que je me rapprochais pas des autres.

— Grâce au « Docteur Luciano » on s'est découverts, il nous a aidés à nous connaître nous-mêmes.

Avec Juan Luis, nous étions arrivés pas sûrs de nous-mêmes, de notre avenir, de notre identité, de notre rôle au sein du Parti, au moins pendant les trois heures qu'a duré la réunion, mais à présent toute incertitude avait disparu.

Pendant ces heures, je m'étais libéré de moi-même, mes problèmes ont disparu au son de cette musique didactique dont Luciano avait été le chef d'orchestre.

À la fin de la réunion, « notre ouvrier anarchiste » parlait avec les uns et les autres, en particulier avec Luciano. Il s'est approché de moi également, et je lui ai demandé pourquoi il n'était pas intervenu lors de la réunion ; il m'a répondu :

— J'en ai pas vu le besoin ; quand un sage parle, le jacasseur se tait.

Cette fois-là, notre maître anarchiste n'a pas essayé de me convaincre de quoi que ce soit. Il a fait demi-tour et il est allé aider aux préparatifs du retour. Ce *compañero*, sans que je m'en rende compte, avait dû avoir une forte influence sur moi, car tandis qu'il s'éloignait je suis resté à penser : « *C'est possible, alors, que cette petite bourgeoisie qu'il critique tant ait quelque chose à apporter à la classe prolétarienne* ». Mais est-ce que chacun d'entre nous serait capable d'activer les consciences comme Luciano ? À cette époque-là, nous ne voyions pas encore totalement les choses en tant que Parti, mais comme un défi personnel : dans quelle mesure chacun d'entre nous serait capable d'arriver à devenir un révolutionnaire conséquent.

Luciano s'est approché et m'a demandé :

— Alors, Julián ? Comment tu as trouvé la réunion ?

— Excellente, mais pourquoi tu es resté une heure sur trois ou quatre idées ?

— L'une des principales règles de la pédagogie, depuis l'époque des Grecs, c'est la répétition. Et n'oublie pas, Julián : il n'y aura jamais de vrai socialisme sans éducation.

Il était tard quand je suis arrivé à la cité universitaire. Mon frère Orlando, sans lâcher sa lecture ni même se retourner, m'a dit qu'à ma voix, il me trouvait bizarre :

— Si tes expéditions à la campagne te mettent dans cet état, réfléchis à deux fois avant de continuer.

Je me suis assis tout seul dans le salon de notre joli pavillon, on n'entendait que les bruits du dehors, celui de l'eau des luxueuses fontaines fleuries. Il était tard, entre chien et loup, ce qui me permettait de voir en face de moi ma propre image reflétée sur les énormes baies vitrées bien éclairées. En me regardant fixement, j'ai dialogué avec mon reflet, qui m'observait comme s'il était ma conscience politique : « *Je pressens qu'à partir d'aujourd'hui, je ne serai plus jamais le même ; peut-être que j'aurais préféré que le maître anarchiste n'ait pas changé d'avis sur mes dirigeants* ».

Je sentais avec une certaine douleur que je devais aller plus loin. Je venais de découvrir que je ne vivais pas la joie de la révolution ni les forces de libération à l'intérieur de moi-même, comme « Trosko » et Luciano.

Je devrais, à l'avenir, faire des efforts pour accepter ma gravité, et peut-être cultiver la sobriété de mes motivations. Je sentais se projeter comme un destin inévitable. Bien qu'il soit encore informe, il y avait là-dedans quelque chose comme du déterminisme, comme une mission que je ne me donnais pas moi-même, mais qui s'imposait à moi.

Cette nuit-là, je me suis senti un personnage « shakespearien » qui devait continuer à lutter par devoir moral. Je pensais davantage à l'impératif catégorique de Kant qu'à Lénine ou au Che. Je me suis dit « *Pourquoi pas ? La recherche de l'universalité éthique chez Kant ferait bon ménage avec la quatrième Thèse sur Feuerbach* ».



Deuxième partie  
Révolutionnaires  
professionnels et paysans  
de Cautín avant l'Unité  
populaire (1969-1970)

## Instituteur du peuple mapuche

Mauricio vivait seul avec sa mère dans une mesure que j'appellerais « mapuche chilienne ». À travers la construction, on voyait les deux cultures entremêlées. Un paysage de logements bien commun dans cette région de Cunco, dans le Llaima. La réduction de Los Boldos, dont Mauricio était le représentant, était l'une des rares communautés de la région à n'avoir pas été reléguée carrément dans la montagne, ce qui ne voulait pas dire qu'elle occupait les meilleures terres de la plaine ; au contraire, sa communauté vivait au bord du fleuve. Les terrains étaient en grande partie sableux, rocheux, avec quelques espaces verts pour les brebis. La mauvaise qualité des terres ne les empêchait pas d'obtenir un peu de choux, de poireaux et de pommes de terre.

Quand j'ai connu Mauricio, il devait avoir dans les trente-cinq ans. Il s'occupait d'une toute petite école, pauvre et lugubre, dont il disait avec son humour permanent : « *Je suis son directeur, son instituteur, son infirmier, son cuisinier et son balayeur* ».

S'il n'avait pas eu les jambes si courtes, il aurait pu être un des personnages mapuches décrits par Ercilla y Zúñiga dans *La Araucana*<sup>17</sup> : un physique avantageux, des épaules incroyablement larges prolongées par un cou et une tête d'athlète, des lignes qui s'étrécissaient considérablement en descendant, formant une mince taille d'une grande mobilité soutenue par des jambes un peu arquées et toujours en activité.

Je suis passé chez lui pour la première fois un soir d'hiver de 1969. J'avais marché douze kilomètres depuis les communautés de Loncoche, en passant par Cunco, sous un crachin permanent. Je suis arrivé complètement trempé. Je me suis présenté en disant :

<sup>17</sup> Alonso de Ercilla y Zúñiga (1533-1594), auteur d'un long poème épique, *La Araucana*, qui raconte l'expédition espagnole contre les Mapuches soulevés et la mort de leur chef Caupolicán dans les années 1557-59 (NdT).

— Je me dirige vers le Llaima, le Père Mario m'a dit de passer vous voir si j'étais pris par la nuit.

Il a suffi d'à peine une heure, le temps que mes vêtements sèchent, pour que nous nous racontions nos vies et que nous échangions nos avis sur les patrons de la région. Sa voix s'animait d'une solennelle gravité quand il parlait de sa petite école, de « ses enfants », ainsi qu'il appelait ses élèves. Il décrivait son métier avec une adoration quasi-religieuse. Il faisait de grands discours sur les méthodes qu'il avait inventées dans l'art « d'éduquer son peuple », c'est-à-dire sa communauté. Pour se référer au peuple mapuche en général, il disait « les Mapuches que nous sommes ».

Le lendemain, de bonne heure, il m'a été facile de découvrir à travers sa loquacité tout le réseau de contacts, de soutiens, de collaborateurs qu'il avait cultivé pour maintenir son école.

Tandis qu'il m'expliquait comment il l'avait construite peu à peu au fil des ans, il sortait de temps en temps avec un balai fabriqué de rameaux de différents arbustes pour chasser les poules qui, devant l'entrée de la cuisine, ne laissaient pas le chat manger en paix. De dehors, sans avoir besoin de crier, avec cette voix forte et cette qualité d'articulation de ceux qui tous les jours s'adressent à un public, il se souvenait :

— Juste là, là où vous êtes assis, don Julián, c'est là que s'asseyait mon premier élève ; je lui ai appris à lire dans la cuisine. Demandez donc à ma mère, c'est elle qui préparait à manger à mes trois ou quatre premiers élèves. Nous mangions mal, mais nous partagions tout. Les pères des Missions ont commencé à nous aider, et puis aussi don Carlos, grand professeur et dirigeant du Parti radical de Cunco.

Sa mère est intervenue du fond de la pièce, en vidant le maté déjà bien délavé :

— C'est sûr que Mauricio s'est drôlement tracassé au début. On est restés tout seuls un bon moment avant de commencer à être pris en compte.

Mauricio s'asseyait et se relevait sans cesser de s'exprimer avec les mains :

— C'est vrai que nous avons demandé à tout le monde, de n'importe quel bord, sans perdre notre dignité, et c'est ce qui a permis que notre école et notre communauté survivent.

Ensuite, ça a été mon tour de faire un discours, dans lequel j'ai exprimé principalement ma motivation de gagner un nom et un prénom mapuches. Pour toute réponse, Mauricio, toussant d'une manière bizarre, est sorti prendre l'air. Sa mère a laissé voir son trouble, qui en réalité tentait de retenir un éclat de rire. Un peu fâché, je lui ai demandé ce qui l'amusait tant. Mauricio a répondu :

— Comment voulez-vous que je ne rigole pas ? Toute ma vie, j'ai connu des Mapuches qui chilénisent leur nom, et voilà que j'ai devant moi un Chilien qui veut devenir Mapuche !

Sa mère a répliqué :

— Laisse-le donc, Mauricio, ne te moque pas de lui. Le pauvre, il est bien jeune, il ne sait pas ce que c'est que la souffrance des Mapuches.

Mauricio devait sortir de temps en temps s'occuper de gens qui venaient le voir. Ça parlait tantôt « chilien », tantôt mapuche.

Sa mère et moi continuions à prendre du maté avec des beignets au miel. On entendait à moitié ce qui venait du seuil de la cuisine sans porte :

— Le cochon de mon voisin mange les patates de mon jardin ; il le sait bien, mais il fait rien pour réparer la clôture.

— Ma mère demande si vous pourriez accompagner mon grand-père à Temuco, il sait faire aucune démarche tout seul.

Mauricio revenait s'asseoir avec nous en soupirant profondément, et avec maestria et ténacité se servait les matés qui lui manquaient par rapport à nous. Il en profitait pour se réchauffer, enveloppant le maté plein d'eau bouillante de ses deux mains, et nous disait :

— Toute la journée il y a quelque chose à faire, ils ont tellement de problèmes, les Mapuches... Avec ma mère, nous passons notre temps à nous démener, ils se chamaillent pour rien, il faut les remettre sur les rails pour tout. Les miens, don Julián, sont de vrais gamins.

Toujours attentif aux bruits de l'extérieur, don Mauricio étirait le cou d'un côté à l'autre, comme le ferait un coq en train de déglutir, cherchant à capter le moindre son de son entourage. On aurait dit que tout lui était possible : tout en étant entièrement avec son interlocuteur, il n'arrêtait pas pour autant d'être aussi dans la cour. Il pouvait entendre simultanément un barbelé se détacher de la clôture de son école, une bête ramenée sur le droit chemin par un chien de berger ou tout simplement les pas clapotant dans la boue d'un frère de la réduction.

Il m'a présenté avec fierté chaque recoin de son école, une salle de pas plus de quarante mètres carrés, tout en bois, les murs comme le toit. Le sol était de terre battue, presque aussi inégal et accidenté que le sol extérieur. À certains endroits verdissaient des pousses d'herbe. L'air entrant de tous côtés et on voyait le ciel sans difficulté. Seule une toute petite partie était couverte avec des pierres volcaniques bien usées, et protégeait une armoire avec un peu de matériel et une espèce de tableau noir. Je n'ai pas osé lui demander pourquoi aucun motif mapuche ne décorait la salle, je n'ai pas su comment le dire. Cependant, sur un coin de l'armoire était accroché le portrait de la Vierge. Par curiosité, en retournant cette grande image pieuse imprimée sur un grand carton, j'ai découvert le portrait du Président radical Pedro Aguirre Cerda<sup>18</sup>.

En rigolant un peu, j'ai dit :

— Ça, c'est pour pouvoir le retourner en fonction de qui vient, pas vrai ?

Il ne m'a ni regardé, ni répondu, mais il souriait en me montrant où s'asseyaient les grands et où se mettaient les petits. Je me suis proposé de ne pas le laisser tranquille jusqu'à ce qu'il me dise pourquoi il n'y avait pas de motifs mapuches dans son école :

— Excusez la question, don Mauricio, mais pourquoi est-ce qu'il n'y a ici aucun objet de décoration ?

— Je ne comprends pas quels objets il pourrait y avoir en dehors de ceux qui sont là, don Julián.

— Je ne sais pas, moi, quelque chose qui soit éducatif, et qui corresponde à la mentalité de ces enfants.

— J'essaie de comprendre ; vous voulez sans doute parler d'images avec des paysans aux semailles, des scènes de battage, ou des gamins guidant une charrette. Bon, tout ça, on l'a de temps en temps, et puis aussi des calendriers avec des photos de volcans de notre région, des choses comme ça.

— Non, ce que je veux dire, plutôt, c'est qu'il manque des objets artisanaux de vous-mêmes, de vous, comme vous êtes.

— De nous comme nous sommes ?

Jusqu'à ce moment, ni lui ni moi n'avions osé nous exprimer clairement.

— Comme nous sommes, nous, les Mapuches, vous voulez dire ?

— Oui, exactement, je ne voulais pas le dire directement, c'est que je ne vous connais pas encore très bien, je ne sais pas comment vous vous voyez, vous et votre communauté.

<sup>18</sup> Président de la République de 1938 à 1944 (*NdT*).

— Nous sommes comme tout le monde. La différence, peut-être, c'est que nous sommes « Mapuches chiliens » au lieu d'être Chiliens tout court. Il m'a semblé que comme cette enceinte est une école, nous n'avions pas le droit de mettre des motifs mapuches. Malgré tout, le Père Gabriel, des Missions, m'a promis de me prêter quelques objets artisanaux mapuches pour la fête de fin d'année.

Surpris, j'ai répliqué spontanément :

— Pourquoi faut-il que vous alliez demander vos productions à la Mission ? J'ai du mal à comprendre...

Pour toute réponse, j'ai eu droit à un haussement d'épaules et à un silence que j'ai respecté.

La suite de ma visite a duré plus longtemps que je ne m'y attendais, car chaque coin de l'école avait son histoire : « *Tel frère de la communauté nous a donné ces planchettes, cette réparation-là, nous l'avons faite avec un instituteur de Melli-Peuco en utilisant les boîtes de conserve du fromage de Caritas-Chili, ces scènes de notre histoire, ce sont les enfants de telle année qui les ont dessinées* ». On voyait des représentations du Combat naval d'Iquique, et de Bernardo O'Higgins lors de diverses batailles.

Chaque espace, chaque mètre était le résultat d'un effort collectif ou d'un apport individuel. Quelqu'un avait essayé de fabriquer une petite bibliothèque, et était parvenu à faire trois niveaux avec cinq planches.

— On n'a pas pu faire plus, don Julián, le bois est très rare par ici.

Tout fier, il me montrait la diversité de la bibliothèque, une collection de deux ans de *Sélections du Reader's Digest*, offerte par un professeur primaire diplômé, une bonne quantité des revues *Estadio*, *Rosita*, *Vea*, quelques numéros d'*El Peneca*, beaucoup du *Diario Austral*, et un petit dictionnaire espagnol bien dépouillé. Mauricio ne pourra jamais imaginer à quel point cette nuit et cette matinée passées chez lui m'ont marqué.

Sa considération envers les siens m'a favorablement impressionné. Il m'a semblé, plus qu'en d'autres endroits, qu'il était une sorte de « chef père de famille ». Il n'y avait personne d'autre, ou en tout cas je n'ai connu personne d'autre, qui partage son pouvoir ; je l'ai senti seul à porter une grande responsabilité. Pas plus que d'autres dirigeants que j'avais connus sur la côte, il n'a fait le tour de la réduction avec moi pour me présenter les familles. Je ne lui ai pas demandé non plus de le faire. Il décrivait très bien la misère de sa communauté, par des exemples, des images, avec passion.

Ce premier séjour chez lui a suffi pour sceller une amitié que je qualifiais de « sociopolitique », modalité que mes camarades s'entêtaient à appeler « a-politique », laissant ainsi Mauricio sur la liste des futurs *réseaux d'aide* qui, selon la vision qu'avaient mes camarades militarisés, constitueraient le soutien à notre future guérilla.

Je passais souvent lui dire bonjour, pour voir sa mère, rigoler et cancaner, ou par simple amitié. Nous en profitions pour échanger des informations et des contacts. Il y avait dans notre amitié beaucoup d'implicite, nous savions tous les deux que, malgré notre confiance mutuelle, chacun de nous cachait quelque chose. De mon côté, mon identité de militant du MIR, et du sien ce que je soupçonnais sans en avoir la certitude, des relations ambiguës avec les grands patrons. Qui n'en a pas, dans ces zones ? Tout me démontrait qu'en tout cas ses rapports avec des secteurs contradictoires de la société chilienne étaient utilitaristes « au profit de son peuple ». Ça me paraissait plutôt sain, bien que mes camarades ne le voient pas de la même manière.

J'étais convaincu que Mauricio n'engagerait jamais sa communauté dans les rangs de la révolution, et lui savait très bien que je n'en avais rien à faire. J'avais l'intuition qu'il n'ignorait pas ma qualité de miriste. Ça lui aurait été bien égal que je fasse partie des agitateurs de Concepción ou bien de ceux qui attaquaient les banques à Santiago. Parfois, il essayait de me surprendre en me transmettant des nouvelles qu'il avait eues avec son transistor à piles. Il était attentif à mes réactions et souriait quand j'essayais de dissimuler l'émotion que causait en moi ce que faisaient mes camarades à d'autres endroits. En revanche, ce dont nous discutons ouvertement, et à quoi il s'intéressait quand j'abordais le sujet, c'était mon évident métissage et la quantité de Chiliens qui nient une telle identité.

— Vous voyez, *compañero* Mauricio — avec le temps, nous en étions venus à nous appeler *compañeros*, mais en continuant à nous vouvoyer — nous sommes un pays de métis et nous passons notre vie à le nier, quelle médiocrité, quelle indécence ! C'est pour ça que je dis — et à ce moment, nous nous levions tous les deux en riant et en disant en chœur — : « *les métis que nous sommes... les Mapuches que nous sommes* ».

Je ne lui ai jamais demandé s'il était *lonko*<sup>19</sup> ou quelque chose du même genre dans sa stratification socioculturelle. Je pense qu'il y avait de la pudeur chez lui et chez moi, c'était un sujet qu'on n'abordait pas, une sorte de tabou généralisé à cette époque au Chili. Quand je faisais des réunions petites ou grandes avec des paysans de la côte ou de la cordillère, je ne les

<sup>19</sup> Dirigeant communautaire (*NdT*).

appelais ni Chiliens ni Mapuches, c'étaient des paysans pauvres, de petits propriétaires, des travailleurs de la terre. Quand j'avais une assemblée uniquement avec des Mapuches, j'attendais qu'ils énoncent eux-mêmes une ébauche de leur identité. Je m'adaptais alors à ce niveau de prise de conscience. Mon manque d'intérêt pour leurs traditions, je me l'expliquais comme une attitude de respect, de discrétion envers eux ; leurs valeurs leur appartenaient ; s'ils ne nous y faisaient pas entrer, c'était aussi leur droit. Je m'étais fixé une autre mission : mieux connaître leurs problèmes économiques et sociaux, de santé, leur droit à une vie pleine dont ils ne jouissaient pas, et me sentir utile en cherchant des solutions à de telles injustices, quelles qu'elles soient ; je devais m'engager à leurs côtés parce que la société métisse à laquelle j'appartenais était celle qui avait provoqué cette relégation.

Peu à peu, j'ai découvert que Mauricio et moi nous ressemblions. Il y avait une certaine similitude dans nos idéaux. Peut-être que lui-même ne s'en rendait pas compte, nous n'en avons jamais vraiment discuté. Plus que le MIR, ce qui m'intéressait était le mouvement social, son évolution, son pouvoir de décision chaque jour plus important dans la lutte sociale. Pour moi, le parti avait presque été un simple instrument pour intervenir efficacement dans la lutte sociale ; j'étais un militant social. Quand j'entendais Mauricio parler ou que je le voyais agir, je redécouvrais en moi et réaffirmais ma propre identité. Il instrumentalisait le monde entier pour le bien de son peuple, comment ne l'aurais-je pas admiré ?

Quand j'avais des réunions avec mes camarades de Concepción, Temuco ou Santiago, certains spécialistes impliqués dans la construction des réseaux d'aide à la guérilla me disaient :

— Qu'est-ce que tu attends ? Raconte-lui tout, fais-le adhérer, il vit dans une zone de précordillère intéressante.

Je construisais des échappatoires en guise de réponse pour protéger Mauricio d'une aventure guérillera dont je n'étais pas moi-même convaincu de la pertinence. J'ai toujours vu Mauricio dévoué au service de son peuple, de sa communauté. D'où venait cette idée que le meilleur de notre peuple doit, inévitablement, se retrouver au MIR ?

La guérilla allait en finir avec ma vocation de lutteur social ; il aurait été très injuste qu'il arrive la même chose à Mauricio.

Ce qui a facilité une sorte de rupture entre lui et moi, et qui a permis que sans l'avoir prévu ni planifié les camarades pensent moins à l'utiliser, ça a été le fait qu'un jour Mauricio s'est mis en colère contre moi. Je suis arrivé une heure en retard au point de rendez-vous que nous nous étions donné à l'Université de la Frontière, sur l'avenue Alemania, d'où il sortait d'un cours de pédagogie. De là, nous avons l'habitude d'aller en bavardant jusqu'au marché pour déjeuner. Ça tombait mal pour moi, car ce jour-là je voulais l'inviter à un repas un peu meilleur que de coutume, avec des sous qui nous étaient arrivés à la suite d'attaques de banque à Santiago, mais on ne m'a pas laissé sortir avant la fin du Comité régional.

— Il y a des priorités entre déjeuner avec un ami et un rapport politique ; ressaisis-toi, Horacio, garde le sens de l'organisation, m'ont-ils dit au Comité régional.

Il y a eu ensuite d'autres urgences qui m'ont empêché pendant des mois de passer m'excuser. Par l'intermédiaire du Père Mario, j'ai su qu'il était indigné ; je ne lui avais donné aucune explication.

Un peu avant l'élection d'Allende, j'ai su qu'un grand patron latifundiaire avait tenu une réunion électorale dans sa réduction. J'ai eu du mal à le croire ; je lui ai envoyé un message qui disait que j'avais besoin de le voir. Deux jours après, il a envoyé un gamin me chercher avec un cheval.

— Comment ça va, don Mauricio ?

— Comment ça va, don Julián ?

Nous nous sommes salués avec cette appréhension de deux personnes qui sentent qu'elles sont en train de rétablir une amitié.

— Je suis passé pour vous saluer, et m'expliquer de vous avoir laissé planté là il y a quelque temps. Il y a eu des raisons de force majeure — je tentais de me disculper d'une voix mal assurée et en évitant son regard.

— Don Julián, je vais vous dire, moi, ce que vous êtes venu faire. Vous voulez savoir si je suis ou pas du côté des grands de la région. Et je vous retourne aussitôt la question : pouvez-vous croire qu'il y ait quelque chose en commun entre un type qui est maître et seigneur de presque toutes les terres entre Cunco et Melli-Peuco, et moi et mes gens qui n'avons que quelques maigres hectares pour vivre ? Je vais vous expliquer ce qui s'est passé l'autre jour avec ce patron. Ça faisait un moment qu'il m'avait promis des tôles de zinc pour mon école. Il est passé me dire : *« Tu sais que je suis candidat ; si tu acceptes de prêter ton terrain de foot pour que des paysans chiliens des environs et tes gens viennent acclamer ma candidature, à moi, ça me fait de la publicité dans le journal, et comme ça, ils se rendront*

*compte à Temuco que j'ai la haute main sur tout un tas de paysans. Si ça marche comme ça, tu auras les tôles de zinc que je t'ai promises. Mais tu devras faire un discours de reconnaissance, en expliquant à tes gens en mapuche le bien que je leur fais ».*

J'ai demandé, surpris :

— Vous lui avez fait ce discours pour quelques plaques de tôle ? J'ai du mal à le croire, *compañero* Mauricio.

J'en étais revenu à l'appeler *compañero*, mais sur un ton moraliste. Il m'a répondu, de la même manière :

— Oui, *compañero* Julián. Je lui ai fait son discours en mapuche aux miens pour quelques plaques de zinc. Le problème, c'est que monsieur W. n'a pas su ce que je leur ai raconté. En résumé, l'essentiel de ce que je leur ai dit en *mapudungún* est la chose suivante : « *Vous devez vous demander comment Mauricio peut frayer avec ce type qui a exploité tous les paysans de la région, nos parents et nos grands-parents, et qui nous a volé nos terres et notre bétail. La réponse, c'est qu'il nous a apporté des matériaux pour l'école ; nous, nous pouvons parler de nos problèmes autour de la viande et du coup à boire qu'il nous paie ; l'essentiel, je me permets de vous le dire, c'est que vous alliez partout faire savoir que c'est lui l'ennemi de tous les paysans pauvres, qu'il ne faut pas le soutenir, et que nous racontions aux quatre vents le mal qu'il nous a fait* ». J'ai été interrompu par des éclats de rire et des applaudissements nourris quand W. a levé les bras en croyant qu'on disait du bien de lui à chaque fois que je proclamais son nom avec emphase.

C'est ainsi que Mauricio, causant aux siens dans leur langue, s'était permis le luxe de ridiculiser un grand latifundiaire sous son propre nez.

Mauricio racontait l'événement plein de joie et d'enthousiasme. Je l'ai félicité plusieurs fois, en lui disant que moi, je n'aurais pas eu autant d'astuce ni de courage. Ce jour-là, j'ai pu profiter du reste de la nourriture et de la boisson, en échangeant avec lui comme le premier jour où nous avons partagé nos idéaux et nos principes. Nous avons bu du *muday qui saoule*<sup>20</sup>, et Mauricio, bien imbibé lui aussi, m'imitait en répétant une de mes phrases favorites :

— Je suis chrétien sans Dieu et marxiste sans dogme !

<sup>20</sup> Boisson à base de blé ou de maïs moulu et d'eau ; suivant qu'elle est fermentée ou non, elle peut être ou ne pas être alcoolisée, d'où la précision (*NdT*).

Pendant la période de l'Unité Populaire, nous nous sommes croisés plusieurs fois. J'ai su qu'il avait participé au raz-de-marée du mouvement social et aux conseils paysans. Je l'ai presque perdu de vue, à cause de ma mobilité dans la précordillère. En outre, en ne connaissant pas encore la réaction de l'ennemi dans tout le pays mais en pressentant que quelque chose de gros se préparait, Mauricio pouvait être utilisé par mes camarades. Il valait mieux, dans ces conditions, que je ne le fréquente pas, pour son propre bien.

Après l'arrivée de la dictature militaire, quelques années plus tard, en exil, j'ai eu la visite en France, en Normandie, d'un des camarades qui avaient participé à la guérilla de Neltume. Il m'a demandé les noms d'amis paysans pour un travail spécial, et principalement celui d'un maître d'école qui aurait été très ami avec moi et qui habitait une région stratégique. Je savais que ce moment viendrait, et qu'il me coûterait un éloignement encore plus grand de mon parti. Je ne lui ai pas donné un seul nom. Mes craintes ont été confirmées plus tard, quand tout le réseau d'aide à la guérilla est tombé à cause d'erreurs graves de mes camarades. Je ne me suis jamais repenti d'avoir protégé de mon propre parti Mauricio, le maître d'école du peuple Mapuche.

## Chamín et son patron

Les camarades étudiants m'attendaient pour continuer le cours sur l'histoire du mouvement ouvrier. Nous le faisons presque clandestinement, car certains chefs de la Régionale de Cautín avaient décrété que c'était une perte de temps, « seule la lutte de classes éduque politiquement le peuple » affirmait toujours *Pelucón*<sup>21</sup> Romero.

Nous avons travaillé ces jours-là sur des résumés des classiques de l'histoire du mouvement ouvrier, comme Ramírez Necochea, Luis Vitale, Marcelo Segal, Chelén Rojas, etc. Nous les interprétions pour montrer comme notre parti était lié à cette histoire. Je leur disais que nous étions les véritables continuateurs de Recabarren<sup>22</sup>, parce qu'il avait eu recours à l'action directe, tout comme nous ; en ce sens, nous, les miristes, nous pensions être le vrai Parti Communiste, celui des origines, nous étions ses continuateurs.

C'est là que nous en étions restés ce matin-là dans notre cours d'éducation politique. Je préparais mes notes pour la suite en établissant une relation entre l'histoire de la lutte de classes au Chili et notre conception de la lutte armée. Je devais reprendre ce que nous avons vu le matin, la dernière partie où nous nous rattachions à la tradition des premières luttes ouvrières et à leurs formes d'action directe.

J'avais à peine terminé d'énoncer la pratique des actions directes que quelqu'un, spontanément, a affirmé à haute voix : « *Chamín est tout à fait enthousiasmé par les actions directes* ».

— Où est-ce qu'il est en ce moment ? — ai-je demandé avec une pointe d'appréhension.

<sup>21</sup> Surnom équivalent à « Tignasse » (*NdT*).

<sup>22</sup> 1876-1924, infatigable militant ouvrier, fondateur du Parti Communiste chilien en 1922 (*NdT*).

— Après ton départ, *compañero* Julián, il est resté un bon moment avec nous, il n'arrêtait pas de blaguer sur une action directe qu'il prépare depuis des années, qu'il a étudiée de fond en comble.

Aussitôt, je me suis exclamé, mort de trouille, en demandant et affirmant à la fois : « *Liquider son patron ?* ». Un chœur de rires de tous les présents me l'a confirmé.

J'ai immédiatement arrêté leur rigolade en levant les bras : « *C'est pas une blague, Chamín parlait sérieusement !* ».

Dans un soudain silence, j'ai regardé l'heure et j'ai demandé : « *Le car doit être déjà passé, pas vrai ? Est-ce que quelqu'un l'a vu aujourd'hui avec son lance-pierres ?* ».

— Il nous a fait une démonstration avec des billes d'acier : on lui mettait des boîtes de conserves de plus en plus loin... il n'en a pas loupé une.

Ça m'a suffi pour leur dire de lire et de discuter en m'attendant. Je savais qu'en ce moment, tout pouvait se justifier dans la tête de Chamín. L'argent de « la survie » qui arrivait des expropriations de banques et qu'il partageait avec sa famille avait pris du retard ; il n'y avait plus à manger, et pas non plus de perspective de passer à l'action, vu que les ouvriers du domaine hésitaient encore à en prendre possession.

J'avais cru que Chamín m'avait bien compris quand, quelques jours auparavant, je lui avais fait l'analyse de la situation politique, où je lui expliquais qu'un coup d'État militaire pouvait se dessiner à n'importe quel moment après l'affaire Viaux<sup>23</sup>. Dans ces conditions, concluait mon rapport politique, on doit donner la priorité à l'aide à « l'infra » logistique de la clandestinité en ville.

« *Votre rapport est intéressant, compañero* », m'avait-il répondu. « *Mais en attendant, j'ai besoin de bouffer, j'ai pas de boulot, et ma femme vient d'avoir un nouveau gamin* ». Peut-être que jusque-là, je n'avais pas pris très au sérieux le côté dramatique de sa situation.

---

<sup>23</sup> Général auteur du *Tacnazo*, coup de force dans la caserne du Régiment Tacna en octobre 1969, afin de réclamer au gouvernement Frei de meilleurs salaires et perspectives de carrière pour les militaires. Un an plus tard (22 octobre 1970), juste avant l'élection d'Allende, il sera l'un des organisateurs de l'assassinat du général Schneider, Commandant en chef de l'armée réputé légaliste (*NdT*).

Je marchais, et parfois je courais, comme quelqu'un qui est sûr d'éviter un crime. Chamín ne s'était jamais montré bien clair avec moi, bien que nous nous soyons mutuellement déversé l'histoire de nos vies en traversant les pâturages. Il avait probablement honte de me dire qu'à treize ans, sa femme avait servi de maîtresse forcée à son patron. Le tractoriste du domaine me l'avait raconté en secret : « *C'est à Chamín de vous raconter tout ça un jour, compañero ; enfin, s'il en a envie* ».

Chamín avait beau être excessivement extraverti, je n'ai jamais bien su ce qui s'était passé entre lui et son patron. Ce n'était pas du seul domaine de la dure réalité du travail ; nous étions bien conscients, lui et moi, qu'il s'était toujours fait exploiter. Il racontait et racontait encore toute sorte d'injustices, d'abus divers, de promesses non tenues. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de plus confus, de l'ordre de la subjectivité, de l'affect, qui avait pu se créer entre eux deux, une relation qui avait accompagné la condition d'exploitation, rendant l'abus plus léger à supporter.

Notre dialogue répété commençait comme ça :

— Ça serait trop long de tout vous expliquer, *compañero* Julián. Vous devez en avoir marre d'écouter toutes mes histoires.

Et après ça, il n'arrêtait plus de parler.

— Non, ce n'est pas ça qui pourrait me déranger — lui répondais-je — c'est plutôt le fait que tu répètes toujours la même chose et que tu ne me racontes pas « le fond du fond ».

Chamín savait qu'il était un « poste de radio » permanent. Il savait aussi qu'il était plutôt amusant, et il avait compris que quand son interlocuteur ne le relançait pas et gardait le silence, il fallait qu'il « éteigne le poste ». En tout cas, c'est comme ça que ça se passait entre nous.

J'avais appris alors à me garder quelques instants de tranquillité quand nous traversions pendant une heure ou deux les pâturages de Freire, de Cunco ou de Melipeuco. Parfois je ne lui répondais pas, tout simplement parce que j'étais tracassé par une « prise de domaine » pour laquelle nous n'avions pas concentré assez d'armes, par le fait que le MCR ou le MIR n'étaient pas assez développés, et qu'il fallait donc éviter la déception et l'abandon de cette action.

Chamín était devenu une espèce d'assistant local dans mes tâches de direction ; ce qui l'intéressait avant tout, c'était de réussir la prise du domaine d'où il avait été chassé, même s'il vivait encore à l'intérieur.

Je regrette de n'avoir pas accordé plus d'attention à ce qu'il me racontait ; d'après mes souvenirs, il y avait de denses descriptions des plantes, de la qualité et de la couleur de la terre, des insectes. C'était une espèce de spécialiste et de poète de la vie et de la nature de sa région, « *et avec cette plante-ci, on peut soigner telle maladie, et cette autre-là peut remplacer le thé, et tel sifflement correspond à tel oiseau, et faut pas avoir peur du bruit dans les buissons, c'est juste un rat des champs* ». Il était fier de son savoir, qu'il exprimait avec générosité. Chaque couleur, chaque bruit, chaque tronc d'arbre de son hameau lui permettaient de structurer son environnement comme un savoir logique scientifique. Tout avait un sens et une explication. À cette époque-là, il devait avoir, comme moi, environ vingt-quatre ans ; en revanche, sa petite taille contrastait avec mon mètre quatre-vingt-six.

Quelquefois, je me sentais comme Don Quichotte avec Sancho. Je lui en ai raconté quelques anecdotes, et la psychologie de ces deux personnages. Je lui ai signalé en outre que c'était le seul livre que le Che portait dans son sac à dos lors de la guérilla en Bolivie. Je lui ai apporté un jour une édition pour la jeunesse, bien résumée, et dans laquelle les illustrations et la lecture d'un chapitre ont provoqué une polémique. Il se considérait plus intelligent que Sancho, et moi, je me croyais plus réaliste que Don Quichotte. La lecture de Cervantès nous a permis de nous comparer, de rire, et de mieux nous connaître. Nous avons appris aussi que les qualités des deux personnages se croisaient, comme les nôtres. Nous avons constaté que, suivant les circonstances, il m'imitait ou je l'imitais sans l'avoir cherché aucunement. Nous avons vécu ensemble tant de situations de tous ordres que nous nous perdions un peu l'un en l'autre ; des attitudes, des gestes, des mots, des phrases, des intonations.

Conscient de cette connaissance mutuelle, j'étais sûr qu'à cet instant précis le propriétaire du domaine était en danger. Je devais éviter le pire. Par moments, le manque de confiance de Chamín à mon égard et le fait de ne pas m'avoir prévenu de ses intentions me rendaient fou furieux. En même temps, j'étais en colère contre moi-même, parce que j'aurais dû réaliser plus tôt ce qu'il était en train de mijoter, il y avait des signes, en effet. J'aurais dû m'en rendre compte avant. Ces derniers jours il s'était assombri, et cet amour de la vie qu'il exprimait à chaque instant, cette façon de blaguer ou

de raconter les derniers mots de sa fille Alicia, tout ça s'était éteint. Par moments, il faisait semblant d'aller mieux. Maintenant, en y réfléchissant bien, je m'aperçois que si Chamín était présent physiquement à notre stage, en réalité il avait la tête ailleurs.

Il me restait au moins une heure de marche, je savais que je n'allais pas le rattraper, parce que malgré son air chétif, c'était un bon marcheur et un athlète. Léger comme il l'était, il pouvait sauter les barbelés sans difficulté, et éviter de se baisser à la recherche d'un fil mal tendu comme je le faisais. Je devais croire de toute façon à une issue positive, il pouvait arriver quelque chose qui le retarde, ou bien le passage quotidien du patron pouvait avoir subi un changement inattendu. Je m'imaginai l'endroit où il serait posté à l'attendre, il me l'avait annoncé tant de fois de manière différente. Parfois il me disait : *« Je monterais à cet arbre ; sous le couvert du feuillage, le patron ne me verrait pas, il passerait à cheval pour inspecter son domaine, moi, je chargerais mon lance-pierres avec une bille d'acier, et je lui tirerais juste entre les deux yeux ; c'est mortel, compañero Julián »*. Je lui répliquais que je n'attendais pas de lui un tel crime, que ce n'était pas digne d'un révolutionnaire, et il me rassurait : *« C'est des blagues. On n'a pas le droit de blaguer, au MIR ? »*. Cependant, je me souviens bien : une fois, il m'avait montré avec tout un luxe de détails une branche maîtresse de l'arbre qui s'écartait de la clôture, à quelques mètres de hauteur, traversant presque le chemin. Il m'avait indiqué où il s'asseyait pour l'attendre et combien de fois il l'avait vu passer sans oser concrétiser l'acte ; il en arrivait à trembler et à transpirer, m'avait-il dit.

J'aurais peut-être dû le valoriser davantage, et je ne l'ai pas fait. Avec le temps passé ensemble, les qualités de l'autre semblent si évidentes qu'il devient superflu de trop les expliciter. Et pourtant, lui, il le faisait, et cela naissait en même temps de ses tripes, de sa tête et de son cœur. *« Quand vous arrivez, compañero, mon espoir de sortir de la misère renaît. Le nombre de fois où j'ai rêvé que vous arriviez avec un plan du domaine et un groupe de camarades armés pour nous aider à le prendre ! Et après, je me vois avec un travail normal, une paie normale, un repas normal »*. De mon côté, la seule chose que je lui répétais toujours avec une reconnaissance sincère, c'était : *« Si tu n'étais pas là, je ne pourrais pas traverser les propriétés fascistes en toute sécurité comme en ta compagnie »*.

Parfois, je sentais que dans cette relation si proche et si facilement établie, je devais prendre la place affective de quelqu'un avec qui Chamín avait eu ses habitudes. Son frère qui vivait du côté de Freire ? Le beau-père qui partageait sa vie familiale ? Ou le patron lui-même ? Pourquoi pas le patron ?

Dans ces grandes étendues de terre, avec des paysans isolés les uns des autres, mal informés, loin des grandes villes, sans horaire fixe, payés parfois en nourriture, parfois avec des mois de retard, le paysan est une propriété de plus pour le patron, comme ses tracteurs, ses vaches et ses chiens. Quand les inspecteurs du travail parviennent à pénétrer dans le domaine, ils déjeunent avec le patron, ou bien ils sont chassés, parfois par les armes.

C'était une propriété pas gigantesque pour la région, 1400 hectares, ce qui permettait au patron don F. de descendre de cheval et se faire offrir un coup à boire par ses locataires, et de « confisquer » les femmes tout le week-end pour recevoir ses visiteurs comme il se doit. Chamín faisait des réparations aux maisons du patron et ne recevait en échange que des restes de nourriture. Ce type de proximité aurait peut-être pu expliquer une relation d'amour et de haine entre lui et son patron...

Chamín m'avait caché qu'il avait été si « domestiqué ». Je l'avais su par d'autres travailleurs. Il y avait eu des périodes où la femme du propriétaire se faisait accompagner par Chamín pour quelques courses à Temuco, ou parfois c'était le patron lui-même qui venait le chercher pour qu'il l'aide sur une autre propriété.

Certains paysans racontaient que Chamín, à cette époque, ne se plaignait pas de cette relation, qu'il en était même plutôt fier. Il aurait commencé à changer environ trois ans auparavant, quand il avait découvert l'école des professeurs mapuches. Celle-ci avait trois professeurs, plus un directeur, et une sorte d'internat pour les élèves qui venaient de la montagne ou de très loin. C'était en outre un véritable centre socioculturel pour les travailleurs du coin. Chamín avait trouvé chez ces intellectuels mapuches la noblesse d'esprit et de cœur dont il avait besoin pour sortir de l'état de repli sur soi qui gouvernait sa vie. Dans cette école, le soir, il passait des heures ; il avait appris le sens des mots dignité, justice, syndicat, droits humains. Il avait découvert *El Siglo*, *Punto Final*, la revue *Ercilla*, l'illustré *Condorito*, Sélection du *Reader's Digest*, entre autres publications. Il avait appris aussi à se servir d'un dictionnaire et d'une encyclopédie. Tout ça en trois ans.

En ce lieu, j'étais reçu comme chez moi. Parfois je le trouvais installé à prendre un maté, ou parfois c'était lui qui me trouvait, et nos causeries politico-sociales duraient des heures. Les gens de la maison entraient et sortaient, et revenaient prendre part à la conversation, comme si tous avaient la même culture politique. N'importe qui pouvait poursuivre l'échange qu'un autre membre de la maisonnée avait interrompu. Là-bas, tout était objet de discussion, nous développions à notre manière une sorte de philosophie sociale critique, principalement en rapport avec les conditions d'existence des familles paysannes. Nous voyions défiler des enfants et des adultes qui étaient reçus avec le même « *allez-y, entrez* ». Après les salutations, ces visiteurs devenaient des spectateurs momentanés de nos conversations, en attendant que quelqu'un les fasse entrer dans la pièce d'à côté, d'où ils ressortaient avec des médicaments, ou un kilo de sucre, ou des papiers administratifs remplis convenablement. Dans cette microsociété, ce presque phalanstère, tout le monde avait accès à la santé, au savoir, et à la nourriture.

Je me suis arrêté devant un des arbres chargés de touffes de *dihueñas*<sup>24</sup> que Chamín se permettait le luxe de descendre avec sa fronde, frimant devant les universitaires : « *je vous demande pas quelle touffe je touche, je vous demande quel dihueña vous voulez, y a qu'à demander* », et il dégringolait celui-là, et pas un autre. Il observait alors notre surprise avec une certaine jouissance.

Ce n'était pourtant pas le moment de me rappeler toutes les fois où il nous avait donné « son spectacle », alors qu'il était peut-être directement impliqué dans une tragédie. Je pensais que je devais courir encore un peu ; je venais de reprendre mon souffle en marchant un quart d'heure. Et s'il avait changé de direction ? Et s'il était plutôt allé du côté des professeurs ? Je savais qu'il ne leur avait jamais demandé d'aide, même s'il pouvait toujours compter sur eux. Sans qu'il ait à le dire, ils devinaient de quoi il avait besoin. Chamín protégeait son image auprès des professeurs, me demandant parfois de ne pas leur dire quelque chose, ou s'ils me posaient telle question, de répondre que je n'en avais pas la moindre idée. De mon côté, je lui disais la même chose, je tenais à garder une image correcte auprès des profs, non seulement pour le cas où un jour ou l'autre ils adhéreraient au MIR, mais aussi tout simplement parce qu'ils faisaient du bien à tant de gens que ce n'était pas la peine de les gêner avec nos bêtises.

<sup>24</sup> Mot mapuche : sorte de champignon comestible qui pousse sur certaines espèces de chênes (*NdT*).

Effectivement, Chamín n'avait pas suivi le chemin direct, il s'était arrêté à une certaine distance de l'école, en se montrant et en manifestant qu'il n'osait pas entrer. Ça avait suffi pour que deux personnes de la maison sortent le chercher. Les profs m'ont raconté qu'il était complètement désespéré, et qu'il leur avait dit, en larmes, qu'il n'avait rien à manger chez lui. Ils l'avaient renvoyé chargé de provisions. J'ai demandé s'il avait raconté autre chose. Face à leur réponse négative, je me suis dit que, de toute façon, je devais m'assurer que tout allait bien, et qu'il fallait que je le trouve rapidement. J'ai repris mon chemin un peu plus tranquille.

J'ai découvert Chamín et sa famille en train de dévorer ; ils étaient si concentrés que j'ai salué de la main et que je suis entré pour chercher un tabouret dans un coin, puis je me suis assis dehors à les attendre.

Chamín est arrivé quelques minutes plus tard ; je me suis levé brusquement, et je lui ai passé un savon d'un ton chargé d'émotion :

— Tu m'as fait perdre une journée de formation politique, ça fait deux heures que je te suis, tout le monde se fait du souci pour toi ! Chamín, à moi, dis-moi au moins la vérité : tu allais te le faire aujourd'hui ?

— Oui, m'a-t-il répondu. C'est comme les autres tentatives, vous savez, j'étais sûr que cette fois, j'allais le faire. C'est les profs qui m'ont sauvé. Eux, ils savent rien de tout ça. Vous leur avez rien dit, hein ?

— Rien. Sans ton autorisation, je ne leur dirai jamais rien de cette histoire ; c'est ton affaire, c'est ta vie, mais pour ma part, je ferai tout mon possible pour t'en empêcher.

J'ai pensé qu'il fallait canaliser rapidement l'anxiété de Chamín en attendant la prise du domaine. Je l'ai invité, lui et deux de ses amis paysans, à Temuco, pour voir le film *Spartacus* avec Kirk Douglas. On est sorti en larmes, et conscients que notre lutte n'était pas la seule. Il y avait des gens qui, en étant encore en dessous de nous, avaient réussi à se rebeller ; nos vies d'activistes paysans ont changé un peu ; vu les circonstances, nous avons commencé à exproprier des porcs et des brebis de domaines voisins. En leur tirant entre les deux yeux, la mort était instantanée. Nous mangions mieux, et partagions avec les familles de chômeurs du coin. Et, aussi important, nous avons réussi à briser la spirale criminelle où vivait périodiquement Chamín.

## Un petit négoce du MIR

Les actions directes n'avaient pas encore commencé à Cautín. Nous nous rendions dans une dizaine de communautés où nous vivions par périodes. Là, nous formions nos premiers militants mapuches et nous organisions des assemblées ou des réunions ouvertes à tous les paysans pauvres du coin. Le *compañero* Allende n'avait pas encore été élu, et le produit de quelques expropriations de banques nous parvenait très en retard et au compte-gouttes. Nous, les activistes, nous avions faim, et nos réseaux d'aide commençaient à se fatiguer de nous voir arriver si souvent présenter notre rapport sur la situation politique à l'heure du déjeuner. À la campagne, avec mes amis mapuches, j'employais des méthodes de survie pas très dignes pour améliorer mon ordinaire ; je faisais comme si j'avais eu la main trop lourde avec le piment, et pour que ça brûle moins, on me proposait de remettre de la soupe dans mon assiette. Quelquefois, j'allais à la pêche avec le maître de maison : avec un saumon, on en avait pour deux jours, il suffisait de le faire durer. Mal nourri, je dormais trop ; il me restait peu de temps et d'énergie pour préparer et tenir les réunions.

Aldo, qui arrivait des secteurs ouvriers de Concepción, jouissait du prestige d'avoir été recruté par Luciano Cruz et d'avoir commencé avec nous, tous étudiants, les premières assemblées de communautés mapuches qui avaient précédé de peu les *corridos de cerco*<sup>25</sup>. C'était notre activiste ouvrier. Du fait de sa professionnalisation, nous commençons à nous dire au MIR que nous avons, comme le Parti Communiste, des ouvriers qui devenaient des professionnels de la révolution. Mais nous, dans notre vision, nous étions des professionnels de la lutte sociale, alors que le PC bureaucratissait ses cadres d'origine ouvrière ou paysanne comme

---

<sup>25</sup> Voir introduction, ou lexique à la fin (*NdT*).

permanents des secrétariats des syndicats ou du Parti. Nous cherchions ainsi à nous attribuer les qualités qui nous auraient rendus différents du PC et du PS. Nous étions en train de construire notre identité de parti révolutionnaire « d'un nouveau type ».

Nous n'avons jamais su si Aldo avait vraiment été ouvrier ; lui-même et nous, ses camarades, en rajoutions sur ce mythe, nous en faisons une vérité, parce que cela renforçait nos convictions. De plus, ça n'intéressait personne de clarifier complètement nos identités respectives. Les représentations que nous nous faisons entre nous suffisaient à nous protéger de la semi-répression et semi-clandestinité dans lesquelles nous vivions. Le fait de ne nous connaître qu'à moitié n'était pas non plus un obstacle pour créer des liens fraternels et pour fonder un parti bien structuré et discipliné à Cautín.

Aldo exagérait plus qu'aucun d'entre nous la discrétion et la semi-clandestinité que nous préconisions. Il avait toutes les caractéristiques d'un homme du peuple ou de la classe moyenne en ascension, très éveillé, capable de s'adapter à n'importe quel milieu. Par son physique et ses manières, il pouvait aussi bien se faire passer pour Chilien ou Mapuche, pour un bourgeois ou un prolétaire.

Je vivais alors à la campagne dans la province de Cautín, en différents endroits. Parfois, je restais deux jours à Temuco pour des réunions. Aldo allait à la campagne pour de longues périodes et louait deux modestes pièces dans un quartier populaire de Temuco. Personne ne pouvait préciser où exactement, nous ne lui posions pas beaucoup de questions, nous n'avions pas à le faire. Il nous semblait qu'il avait des contacts privilégiés avec la Commission Politique à Santiago, et qu'il se préparait davantage que nous à une guérilla urbaine et rurale à court terme.

Aldo a été de ceux qui ont le plus encouragé une culture de la clandestinité dans le MIR de Temuco. C'était un devoir que de protéger au maximum nos origines familiales et sociales, notre véritable identité. Certains ont pris cette rigueur tout à fait au sérieux, ce qui les a sauvés pendant la dictature ; à d'autres, ça leur a coûté la vie de négliger les normes de sécurité. La période de militantisme de masses au grand jour pendant l'Unité Populaire a sans doute contribué à un relâchement du cloisonnement parmi les militants du MIR.

Le paradoxe était énorme : nous avons été ceux qui ont le plus averti du coup d'État et peut-être ceux qui avons mis le moins de soin à nous protéger de l'infiltration de l'ennemi et des méthodes de fichage qu'il employait déjà contre nous bien avant l'arrivée de la dictature.

La période que nous étions en train de vivre avec Aldo et José Peralta n'était pas facile. À la différence de Paine, de Temuco, aucun des activistes n'était de la région. José était de Santiago, moi de Talca et Concepción. Comment survivre si, en plus, une bonne partie de nos dirigeants était dans la clandestinité et avait besoin de tant de moyens ?

Nous nous entendions bien, Aldo et moi, sans doute à cause de notre commune origine de Concepción, berceau du MIR. Nous parlions tous les deux de notre délicate situation économique et de ses conséquences sur notre efficacité en tant que professionnels de la révolution. Nous nous disions que deux révolutionnaires de Concepción doivent être capables de réaliser leurs propres expropriations. Pas la peine d'en informer le reste de nos camarades du Comité Régional de Temuco, ils ne vont pas comprendre, eux, ils mangent et dorment bien ; nous, nous sommes dans l'urgence.

Une semaine après avoir planifié nos expropriations, nous avons fait le bilan de ce qu'avait fait chacun de son côté. Nous nous sommes fixé un contact sur la Place d'Armes de Temuco, parce que nous n'avions pas les moyens de nous rencontrer dans un bar.

Notre butin : Aldo avait récupéré sur des voitures un certain nombre d'antennes, et moi j'avais un petit réveil baroque doré. Aldo riait et me défiait en même temps.

— Pourquoi un réveil ? Qu'est-ce qu'on va en faire ? Où est-ce qu'on va le vendre ? Où est-ce que tu as exproprié ça, Horacio ?

Je lui ai raconté que je n'avais pas osé voler chez des contacts des réseaux d'aide, si bourgeois qu'ils soient.

— Il faut respecter cette moyenne bourgeoisie humaniste qui nous reçoit quand nous arrivons de la campagne ; demain, ils nous cacheront quand nous serons en danger.

— Non, Horacio, ces gens-là, je les connais, c'est des dilettantes, ils sont du côté de la révolution tant qu'il ne se passe rien. Tu vas voir comment après, ils vont nous oublier. Alors dis-moi : où est-ce que tu as piqué cette cochonnerie de réveil ?

— Comme je ne voulais pas voler mes contacts, il m'est venu l'idée d'aller rendre visite à une communauté de curés canadiens et américains. Je me suis dit que, logiquement, parmi autant de *gringos*, il devait bien y avoir un agent de la CIA. Je pourrais trouver des documents sur l'activité de la CIA

au Chili. Les curés m'ont offert le vivre et le couvert. J'ai fouillé plusieurs bureaux, mais il n'y avait pas de documents secrets. Alors le lendemain, je suis parti avec le réveil, en me disant qu'au moins il vaudrait bien un petit quelque chose.

— T'es plus con qu'un chiot nouveau-né, Horacio ! Moi, au moins, j'ai exproprié les antennes sur des bagnoles de riches. C'est vrai que je sais pas encore où je vais les vendre.

En essayant de surmonter notre échec et en cherchant une possible projection à l'activité expropriatrice que nous pratiquions dans ma région avec Chamín, j'ai raconté à Aldo notre survie miriste à base de petites actions directes. Aldo s'est enthousiasmé aussitôt et a ajouté :

— On va lui montrer, à *Pelucón* Romero, de quoi sont capables les miristes de Concepción.

Nous avons discuté un bon moment, et nous sommes arrivés à la conclusion que nous présenterions un projet à Romero, notre chef régional. Périodiquement, nous pourrions lui livrer une certaine quantité de viande pour la vendre clandestinement au profit du MIR. *Pelucón* Romero, homme aux idées précises et aux décisions catégoriques, nous a répondu :

— J'accepte, mais uniquement de la viande bovine. Vous avez quinze jours. À cette date, vous arrivez le matin avec le butin dans des valises. Vous vous débrouillez, je connais des vieilles qui tiennent les pensions pour étudiants, je vais créer un réseau de distribution, la vente est assurée, camarades. Nous allons montrer à la Commission politique de quoi nous sommes capables.

Nous sommes allés dans ma région de précordillère, où nous attendait Chamín. Aldo a pris quelques jours à vivre avec Chamín pour « s'imprégner du lieu », comme il disait. Tous les deux, ils ont étudié la situation opérationnelle d'un des domaines les plus grands et les plus protégés de la zone. Ils avaient détecté un pâturage plein de bêtes hollandaises. Avec une seule, disaient-ils, on nourrit Temuco pendant un mois. L'opération a eu lieu une nuit spéciale, sans froidure, sans nuages, et, malheureusement pour nos objectifs, avec une jolie lune toute ronde qui éclairait tout.

Chamín disposait de son lance-pierres et de boulons d'acier plus gros que ceux que nous utilisions pour les porcs ou les agneaux. Tout comme lorsque nous expropriions des agneaux et des cochons dans les domaines environnants, Chamín m'a fait jurer que les professeurs mapuches n'en

sauraient rien ; je lui ai fait jurer la même chose. C'étaient eux et leurs familles notre référence commune. C'était chez eux que nous allions nous rééquilibrer. Ils nous enseignaient la frugalité face aux contradictions et aux dangers de la région.

Après nos promesses mutuelles, nous sommes partis tranquillement pour cette action dirigée par Aldo, notre chef opérationnel, connaisseur et passionné d'armes. Chamín portait en plus un couteau avec lequel il allait dépecer l'animal. En arrivant sur le lieu de l'opération, nous avons eu droit à un spectacle étrange : des bêtes énormes et placides, indifférentes à notre présence, comme si elles ne s'apercevaient de rien ou qu'elles étaient parfaitement habituées à l'être humain.

Quand j'ai vu la masse de ces animaux, j'ai voulu faire marche arrière. Aldo m'a dit, sur un ton militaire :

— L'opération a commencé, on ne peut pas revenir en arrière, camarade Horacio ; à partir de cet instant, c'est fini, la discussion et le politique, c'est le militaire qui commande.

— Pas de problème, Aldo, tu peux commander ; mais comment est-ce qu'on va caser une bête de plus d'une tonne dans trois valises ?

— Fais confiance au peuple, Horacio. Chamín sait tuer les animaux et moi, je vais le seconder, je le dirige pour qu'il ne fasse pas de bêtises. Toi, si tu veux, attends-nous à la lisière, mais ne parle pas, n'importe quel bruit peut être fatal. Faisons en sorte que l'ennemi n'entende que le piétinement des animaux.

— Je vous accompagne, je ne vais pas rester en dehors et je te promets de ne pas faire de bruit. Tu me dis ce qu'il y a à faire — ai-je ajouté d'un ton calme, mais ferme, en cachant ma défiance envers son « opération militaire ».

Notre « chef militaire » nous a exposé le plan d'attaque :

— On va s'approcher à quatre pattes du troupeau, comme si on en faisait partie, et ensuite le deuxième objectif c'est de les disperser. Ça vient de la tactique de la guérilla, il s'agit d'isoler une partie de l'ennemi, de telle sorte que les guérilleros soient toujours supérieurs en nombre. C'est Giap qui le disait dans ses écrits, a ajouté Aldo pour donner plus de force à son plan. Le troisième objectif, c'est d'emmener la bête isolée dans un coin pour que Chamín lui balance la « châtaigne » sur le front. Quatrième objectif : dépecer. N'oubliez pas : tout en silence ; moi, je vous indique la bête, et je vous préviens de tout bruit étranger à cet environnement qui pourrait réveiller ces fachos de gardiens du domaine ».

Nous avons suivi les instructions d'Aldo. Peu à peu, un animal s'est éloigné du groupe. Ensuite, nous avons laissé le champ à Chamín et sa fronde. Sans loucher un seul coup, Chamín s'approchait vaillamment. L'animal changeait de position, trottant parfois comme si quelque chose le dérangeait, sans tituber ni vaciller.

Pendant une demi-heure, nous l'avons coursé d'un côté à l'autre, en tâchant de l'empêcher de se perdre parmi ses semblables. Nous savions qu'il fallait insister sur la même bête, surtout si elle était déjà à moitié étourdie. Aldo, implacable dans sa rigueur opérationnelle, nous dirigeait en silence, seulement avec des gestes de la main. Le temps passait vite. Ce qu'on avait obtenu était le minimum, la bête ne s'était pas trop éloignée de nous, mais elle n'avait pas l'air épuisée, et encore moins blessée. Quand pas loin d'une heure s'était écoulée, je me suis assis pour me reposer, ce qui m'a permis de redire à notre chef militaire :

— Pourquoi on s'en va pas ? Il faut savoir reconnaître une défaite.

À l'instant même où je parlais, la bête a commencé à s'échapper plus loin, et Aldo, empoignant son Colt 45, a crié :

— Pour un miriste, y a pas de défaite, bordel !

— Fais pas de bêtises, Aldo !

— C'est moi qui commande cette opération, je sais ce que je fais !

Il a couru un peu, s'est arrêté en position de tir à cinq mètres, et a blessé l'animal à l'échine. Le coup de feu a déclenché des échos, qui rebondissaient de colline en montagne, comme sur une table de billard. J'ai essayé en vain d'arrêter Aldo, qui se remettait en position de tir. Chamín n'arrivait pas à croire à ce qu'il était en train de vivre : debout, paralysé, il me regardait comme pour me demander des explications. Un second tir de plus près a amené la bête à bondir, et à courir plus vite. L'insolite a continué. Chamín, qui s'était décidé à agir, accompagnait la bête dans sa course. Quand il s'est trouvé à hauteur des quartiers avant, il a sauté sur son dos, pressant ses flancs entre ses jambes arquées. Aldo s'accrochait à la queue de l'animal. Chamín, sans en descendre, en se penchant presque jusqu'à tomber, lui tailladait la nuque.

Cette scène de « cirque » a duré seulement deux ou trois minutes car la bête, beuglant de douleur, a fini par se retourner, sans faire de mal aux deux « clowns » qui ont réussi à sauter à deux mètres. L'animal a continué à beugler, et les autres, près de quarante, en ont fait autant. Nous sommes restés, nous et la bête blessée, au centre de puissantes lamentations qui se regroupaient, formant comme un tribunal circulaire qui nous accusait et nous intimidait.

Tout s'est passé comme si, tout à coup, nous avions perdu le livret de notre « tragédie grecque ». Tous les trois, debout, à côté de notre victime souffrante. Aldo, son pistolet en main, probablement pour l'achever, Chamín, avec son énorme couteau de cuisine, dans la même intention. Inquiet, moi j'essayais de regarder par-dessus la ronde de tonnes de viande pour repérer l'arrivée de la garde patronale. Pour convaincre mes camarades, j'ai dû leur crier qu'à cause du tapage fait par les bêtes, il fallait se cacher un moment pour observer l'arrivée probable de l'ennemi. J'ai eu du mal à les convaincre ; j'ai insisté en leur criant à nouveau :

— Tout ça a dû s'entendre au moins à cinq kilomètres, tout le monde est en train de se réveiller.

Nous sommes sortis du cercle mortuaire et nous sommes éloignés d'une cinquantaine de mètres. Derrière des buissons, tandis que nous attendions le miracle que personne ne vienne, nous continuions à contempler le spectacle insupportable de la lamentation collective autour du sacrifice d'un des leurs. Il a suffi de cinq minutes pour voir apparaître les silhouettes de six individus armés. Nous avons abandonné les valises. Chamín a couru vers des fourrés ; Aldo et moi avons fui d'un autre côté. Mais notre fuite a été moins discrète et a attiré tous les types derrière nous.

Nous n'avions pas besoin de nous convaincre mutuellement qu'il n'y avait là aucun combat à livrer. Nous avons passé toute la nuit à courir et à marcher, à marcher et à courir, en ne nous reposant que de brèves minutes, nous ne savions pas jusqu'où ils pourraient nous poursuivre. Au petit matin, nous avons réussi à prendre le train de Freire, en nous séparant au moment de monter.

— C'est une mesure de sécurité indispensable et intelligente — m'a dit Aldo avec une grave autorité.

— Oui, tu as raison — ai-je dit au moment de me diriger vers un autre wagon. On reparle à Temuco de tes excellentes mesures de sécurité, on se retrouve chez *Pelucón* Romero.

Nous sommes arrivés très tôt. Nous nous sommes assis dans la rue devant son immeuble en attendant qu'il parte donner ses cours à l'université. Quand il nous a vus, il a repéré au premier coup d'œil la nuit blanche et la défaite et il a tout deviné. Avec deux ou trois mots, il nous a fait entrer :

— C'est quoi, cette merde ? Où sont les valises ?

Romero a annulé ses cours à la fac, a passé à peu près une heure à envoyer des messages aux pensions impliquées dans notre négoce, pendant que nous prenions le petit déjeuner avec sa femme et sa fille de quelques mois. Il n'a servi à rien à Aldo de prendre le bébé dans ses bras et de lui faire des mamours, ça ne calmait pas la rage de *Pelucón* contre lui. Il allait nerveusement du téléphone, dans son bureau, à la salle à manger, en nous posant des questions bien concrètes que son ton transformait en défis.

— Qui a donné l'ordre de tirer ? Répondez-moi ! Qui a ordonné de tirer ?

— Fallait être sur place pour comprendre, *Pelucón*, faut resituer dans le contexte !

— Quel contexte ? C'est quoi, cette histoire de contexte ? Et le fameux Chamín ! Le champion de tir de Cunco n'a rien descendu avec ses boulons d'acier ?

— Ils rebondissaient tous sur le front, ai-je répondu.

Le *Pelucón* avait une très grande autorité ; nous sommes sortis de chez lui très humiliés. Aux réunions du Comité Régional, il nous a appelés pendant un moment « les bons points ». Nos camarades du Comité nous ont surnommés « les spécialistes ».

Avec Aldo, nous nous disions que si nous étions à Concepción, nos camarades auraient fait une autre analyse et ne se seraient pas moqués de nous. Nous ajoutions que le Régional de Temuco était très pauvre politiquement et qu'ils n'étaient pas à notre hauteur. Nous pensions que si nous avions eu Luciano pour chef, il nous aurait accompagnés à « l'exprop' ». Le *Pelucón* n'était qu'un bureaucrate autoritaire.

— Faut faire quelque chose ! On peut pas rester comme ça ! Y a bien quelque chose à faire !

## Une autre affaire du MIR

Aldo et moi avons vécu comme un cuisant échec et une profonde humiliation l'affaire de la boucherie clandestine que nous avons essayé d'organiser avec notre chef régional, le *Pelucón* Romero. Pour Aldo, c'était plus dur de supporter le ridicule, étant donné qu'il vivait à Temuco et voyait donc tous les jours les camarades du MIR. Moi, je parcourais la campagne entre Huerere, Quechurehue, Cunco et Melipeuco à la recherche de nouveaux contacts et de réunions avec des paysans appauvris. Chamín a sûrement eu peur des conséquences, il vivait à côté du domaine où nous avons sacrifié la bête, et il n'est pas sorti de chez lui pendant toute une semaine. Les professeurs mapuches n'ont jamais su le fin mot de l'histoire, bien qu'elle ait fait beaucoup parler.

Qui ça pouvait être ? Des bandits, ou des gens affamés descendus de la cordillère du fait que la récolte de pignons avait été mauvaise cette année-là ? Ou des chômeurs de Las Hortensias, un village abandonné par entreprises et scieries ?

En bavardant avec d'autres activistes, j'ai su qu'Aldo préparait pour la prochaine réunion de notre direction, le Comité Régional, une mini-révolution culturelle. Motivé par une sorte d'ultra-démocratisme, il postulait que, si nous étions de vrais communistes, nous devrions tous être égaux. Comme à la base nous discutons avec des camarades du PCR maoïste, Aldo avait dû se laisser influencer par les idées de la révolution culturelle chinoise. Le *Pelucón* Romero devrait alors vivre à la campagne, ou dans un bidonville comme le faisait Aldo. Selon ce postulat communiste, Romero devrait quitter l'université. Dans notre milieu idéologique de l'époque, être pauvre ou vivre comme un pauvre semblait intéressant.

J'ai prévenu Aldo que je n'allais pas être d'accord avec lui au Régional. Le Parti et les possibilités d'unité paysans - étudiants allaient faire qu'on aurait encore besoin de l'université et de nos camarades professeurs. Aldo savait bien que dans l'action et dans le froid de la campagne, nos intellectuels dirigeants se montreraient moins forts que les activistes. Cela lui donnerait probablement l'accès à un pouvoir plus influent. J'en ai déduit que, jusqu'alors, Romero n'était pas reconnu par Aldo comme un dirigeant. Son attitude était compréhensible : nous avons été dirigés par Miguel, Luciano et Bauchi. Nos principaux dirigeants, issus du MIR de Concepción, étaient des séducteurs idéologiques de leurs propres cadres et militants. Plutôt que donner des ordres, ils usaient de persuasion, démontrant ainsi leur savoir politique et justifiant leur autorité. Romero était mécaniste, orthodoxe, rétif à l'idée d'une culture générale pour lui-même et ses militants. Son autorité sans argumentation plaisait aux jeunes cadres qui arrivaient au MIR, c'était comme avoir un chef militaire et un père de famille. On le craignait et on le respectait, « *puisque le Pelucón l'a dit* » était un argument suffisant pour emporter la décision et mettre fin à la discussion. Romero l'avait décidé. La forte différence d'âge — il avait passé les trente ans — devait compter pour s'imposer à des jeunes de vingt-trois ou vingt-cinq ans. Son influence était omniprésente, même quand il n'était pas là en personne.

Nous commentions entre nous que s'il avait la trentaine et qu'il était dirigeant d'un parti marxiste-léniniste, il avait eu beaucoup de temps pour lire et apprendre la théorie marxiste. C'est ce que nous supposions tous, et nous lui accordions notre confiance, en outre, parce qu'il était professeur d'économie. Il devait forcément avoir un grand savoir, et il avait participé avec Jacques Chonchol et le Che Guevara à la Réforme Agraire cubaine. Quand nous le lui rappelions, il nous répondait avec modestie : « *ça a juste été quelques réunions, c'est tout* ».

Tout cela nous suffisait pour supporter les excès de son autoritarisme. Mais pas à Aldo, qui pensait que le *Pelucón* avait profité de sa récente erreur dans la campagne de Cunco pour le discréditer. Aldo avait en partie raison quand il disait que le *Pelucón* voyait en lui un rival, à cause de la grande influence qu'il avait dans le MUI et le MIR étudiant de Temuco. Il passait souvent discuter ou dormir dans les foyers d'étudiants. Ceux-ci admiraient ce jeune cadre ouvrier professionnel de la révolution. Plein d'humour, jovial, affable et disert, Aldo vivait déjà dans le cœur de la jeunesse révolutionnaire de Temuco. Il aurait pu être vrai, dans ce cas, que *Pelucón*

ait été sensible à cette différence de succès auprès des étudiants ; il est aussi possible qu'il se soit contenté du pouvoir absolu qui était le sien et de la tendance progressive des cadres moyens et des militants à se subordonner inconditionnellement à sa ligne politique.

La polémique n'existait pour ainsi dire pas au sein du Comité Régional de Temuco du MIR. Il faut croire que personne n'en ressentait le besoin, peut-être allait-on vers une pensée unique qu'aurait structurée la passion pour l'action et pour notre peuple aborigène. Nous, les membres du Comité régional, nous disions à Aldo :

— Propose donc tes positions politiques différentes, puisque tu remets en cause le pouvoir de Romero.

Quelles propositions alternatives aurait-on pu faire, alors que nous en étions tous à découvrir la réalité et les conditions de vie de notre peuple mapuche, et que le MIR était tout juste en train de naître à Temuco ?

— S'il n'y a pas de compréhension politique possible actuellement entre toi et *Pelucón*, disais-je à Aldo, tu peux au moins te valoriser dans le travail de masses, tu es à fond dedans, tu y es créatif, et les gens t'aiment bien. On démontrera nos qualités d'activistes paysans, puisqu'on a déjà démontré que les miristes sont nuls comme voleurs de bétail et comme bouchers.

J'insistais :

— Aldo, tu as joué un rôle de premier plan dans la création des « Unions paysannes » à Nueva Imperial, tout le monde le reconnaît. Les *compañeros* paysans de ma région attendent que tu viennes leur raconter ton expérience.

— Horacio, je sais bien que dans l'action de masses, on va devenir de plus en plus professionnels, ce qui m'intéresse pour l'instant, c'est de démontrer que dans l'expropriation, je ne suis pas aussi maladroit que le croient les camarades ; le truc de l'autre jour, ça peut arriver à n'importe qui. Et en plus, on ne peut pas dépendre de Santiago et des attaques de banques.

— Oui, mais toi, tu n'es pas n'importe qui, Aldo. Avec ta tendance militariste, on peut supposer que tu es bien préparé pour évaluer les situations opérationnelles. Tu sais bien que je t'ai proposé deux fois d'annuler l'action dans notre « expropriation manquée » de Cunco.

— On va pas reprendre le débat, restons-en là. Combien de fois on l'a rabâché, Horacio : toi, tu crois qu'il y aurait dans le MIR une tendance politique de masses et une autre militariste ; moi, je suis pas d'accord, et c'est tout.

— Ce que je dis seulement, c'est qu'aujourd'hui ce sont des attitudes et des comportements politiques divergents, et que ça deviendra demain des tendances politiques opposées si on n'y fait pas attention dès maintenant.

Ce genre de discussion arrivait souvent entre Aldo et moi. Comme il n'y avait pas d'arbitre, chacun en ressortait encore plus convaincu qu'il avait raison.

Les semaines passaient, nos survies respectives s'organisaient petit à petit d'une manière ou d'une autre. Presque naturellement, poussés par la nécessité, nous frappions à la porte de nouveaux soutiens, et nous nous présentions devant de nouvelles communautés mapuches.

En sortant de chez un ami et soutien, j'ai rencontré un de ces jeunes dont tous les camarades de Temuco savaient qu'il faisait partie d'une équipe clandestine et qu'il travaillait à la base d'Aldo. Violant toutes les mesures de sécurité, il s'est approché de moi, désireux de me parler :

— Tu connais la dernière, Horacio ? T'étais au courant qu'à Santa Rosa un *compañero* à nous a perdu sa mallette avec toute une série de documents confidentiels, niveau de sécurité maximum ?

— Oui, on est tous très inquiets et en train de prendre tout un tas de mesures de sécurité. À ce propos, je ne devrais pas te répondre dans la rue, je ne devrais même pas savoir si tu es un militant...

J'essayais d'accomplir mon devoir de rigueur face à un jeune militant.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, *compañero* Horacio, le danger est passé. Aldo a tout récupéré en deux temps trois mouvements avec son réseau de contacts et d'informations qu'il a partout ; je sais même pas comment il y est arrivé, ces réseaux-là, ils sont très compartimentés, et ils infiltrent tout Temuco, *compañero*. On va surpasser les Tupamaros si on continue comme ça.

— Tant mieux, je suis content pour lui et pour notre parti. Mais comment on saura si le voleur n'a pas fait des photocopies des documents ?

— Aldo est sûr que non, même si, d'après lui, il ne peut pas nous dire pourquoi il en est si sûr. C'est comme ça, le travail clandestin bien fait, *compañero* Horacio, on peut pas tout savoir.

— Exactement, camarade, c'est comme ça que ça devrait se passer.

J'ai pensé aussitôt à aller chez un des soutiens où je me rendais, pour savoir si d'autres *compañeros* étaient passés et tâcher d'obtenir davantage d'informations.

Mais comme j'étais crevé, j'ai préféré aller à l'une de mes maisons de sécurité, où je pourrais me reposer, voire dormir tranquillement ; le lendemain, avant de retourner à la campagne, je passerais chez des amis des réseaux d'aide en quête de contacts et d'information. Il pouvait s'agir aussi bien d'un médecin, d'un tailleur, d'un libraire ou d'un vendeur de fruits de mer sur le marché, qui, avec sympathie et amitié, formaient nos réseaux de soutien.

En général, ils n'adhéraient pas solidement à notre ligne politique, mais plutôt à nous en tant que personnes. C'étaient des hommes publics, et beaucoup aidaient aussi des socialistes ou des démocrates-chrétiens, ça n'avait pas d'importance.

Ce qui était plus délicat, c'était les maisons de sécurité que devait avoir chaque militant pour une prochaine vie clandestine. Ces maisons devaient être bien personnelles et cloisonnées. Aucun camarade militant ou dirigeant ne devait connaître la planque d'un autre.

Ça faisait deux jours que j'étais en réunions à Temuco ; il fallait que je dorme convenablement pour pouvoir reprendre mes randonnées à la campagne.

J'ai pris le bus vers Santa Rosa, un de nos quartiers populaires de Temuco. J'essayais de me concentrer sur un document du parti que je devais étudier de près pour le parcours d'éducation politique que j'avais l'habitude de faire dans de petites assemblées paysannes, après chaque réunion du Comité régional. J'étais convaincu que le rapport politique de notre Comité Central pouvait être compris même par les plus analphabètes des paysans pauvres de Cautín. J'avais fait de cette responsabilité un défi permanent.

Par moments, je m'assoupissais dans le bus, mais entre deux je relisais le rapport qui nous était parvenu de la Commission Politique de Santiago. Comme c'était un document clandestin, je l'avais glissé à l'intérieur de la revue *Ercilla*, grâce à laquelle je pensais dissimuler ma lecture marxiste. Un instant plus tard, je me suis rendu compte qu'assis au bord de l'allée je n'étais pas à l'abri d'une possible lecture par des gens qui se trouveraient debout derrière moi.

J'ai été réveillé complètement quand le bus est passé par les nids-de-poule de la rue, puis par de brusques coups de frein derrière des triporteurs ou pour éviter des piétons et les chiens qui nous aboyaient après.

Je me suis levé et j'ai commencé à me frayer un passage vers la porte arrière. J'ai découvert quelques jeunes étudiants avec lesquels, peu de temps auparavant, je m'étais trouvé dans une fête. Aucun d'eux ne m'a reconnu. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est qu'on n'observait aucun lien entre eux ; ils voyageaient tous séparément. Il y avait quelques jours, c'était un groupe de copains, et à présent, tous dans le même bus, ils ne se regardaient même pas.

En général, je communiquais facilement avec les étudiants, même s'ils n'étaient pas de gauche ; je cherchais toujours à établir un minimum d'influence politique. En l'occurrence, j'avais parlé avec ces jeunes pendant la fête des conditions de vie des travailleurs de Cautín. Ils s'étaient montrés sensibles à ce sujet, et voilà qu'ils ne me reconnaissaient pas. Ça ne pouvait pas être à cause de ma parka qui sentait la fumée des masures mapuches ou de mes rangs « de guérillero » tout boueux : en général, à cette époque, cette apparence débraillée était de bon ton, ou au moins folklorique ; en aucun cas elle ne nous faisait rejeter.

L'énigme de cette indifférence envers moi s'est totalement dissipée un moment plus tard. Ma surprise a été grande lorsque, déjà installé dans ma maison de sécurité, j'ai vu arriver les mêmes étudiants du bus qui entraient espacés d'à peine cinq mètres les uns des autres. Ils s'introduisaient par la cour de derrière de cet endroit où je me croyais tellement en sûreté. Pour dire les choses autrement, ce que je croyais être ma maison de sécurité était aussi, à ce qu'il semblait, celle de beaucoup d'autres gens. Quelle connerie, me disais-je, ils sautent la palissade alors qu'ils pourraient entrer par la petite porte quelques mètres plus près.

— À leur façon de passer inaperçus, ça, c'est des miristes ! — en poussant cette exclamation ironique, j'ai attiré l'attention de la *compañera* Flora pour qu'elle vienne observer le spectacle. Vous les avez vus, *compañera* Flora, ils entrent par derrière et ils sont sur votre propriété ? Ce sont des camarades du MIR, pas vrai ?

— Je ne sais pas, *compañero* Julián, ils me louent cet apprentis, ce sont de jeunes étudiants qui viennent répéter. Regardez, en voici un avec sa guitare.

Je n'ai rien voulu dire. La *compañera* cachait quelque chose. J'ai été définitivement convaincu que c'était une base clandestine du MIR quand j'ai vu passer Aldo, cravaté, apparemment déguisé en riche. Les autres devaient être déguisés en pauvres. Apparemment, l'astuce consistait à ce que chacun s'habille à l'opposé de son groupe social.

Avec la *compañera* Flora, nous continuions à observer le défilé de conspirateurs qui entraient en sautant par la cour de derrière de chez elle en plein jour. Ma stupeur a été à son comble quand j'ai vu arriver le *Pelucón* Romero, coiffé d'un béret tiré sur le côté comme le Che, et avec un havane qu'il a allumé avant de sauter la palissade.

Je ne pouvais plus supporter un pareil infantilisme dans le parti que je contribuais à construire. Je me suis dépêché d'interpeller le *Pelucón* avant qu'il n'entre dans l'appentis. La *compañera* Flora, comprenant ce que j'allais faire, a essayé de m'intercepter :

— Ça va le mettre en colère, ça va le mettre en colère. Faites attention, il peut être mauvais, quand il s'y met.

— Comment ça va, Ruperto ?

Je me suis approché et lui ai tendu la main.

— Je ne vous connais pas, monsieur, m'a-t-il répondu, surpris.

En détachant bien les syllabes, je lui ai dit :

— C'est quoi, ces blagues, *Pelucón* ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. Et puis, ne m'appelle ni Ruperto ni *Pelucón* ; dans des cas comme ça, il faut utiliser le nom politique : je m'appelle Makarenko.

— Et comment je peux t'appeler Makarenko dans un quartier où il n'y a que des González et des Valenzuela !

— C'est comme ça, Horacio, quand je fais de la politique, je me sers de mon nom politique.

— Bon, écoute-moi, Makarenko : il y a des années, tu critiquais Miguel parce que, dans ce même quartier, il avait frimé en plein jour avec deux ou trois mitraillettes qu'il jetait dans une *jeep* pour une préparation à la guérilla à Melipeuco, tout ça devant des gamins qui, pour un peu, l'auraient aidé à les charger. Et maintenant, toi, le chef du Régional de Cautín, mon représentant, tu joues comme un même à la clandestinité !

— On se voit demain, Horacio. Je sais que tu n'as pas confiance dans la structure organisationnelle dont nous sommes en train de nous doter ; s'il y a des erreurs, on les verra demain. Ce n'est pas Ruperto ni *Pelucón* mais Makarenko qui t'ordonne de nous laisser travailler. Ton manque de foi dans le parti ne me surprend pas, tu as toujours été inorganisable.

Sur cette réflexion, nous nous sommes séparés sans nous dire au revoir, et je suis retourné à mon ex-maison de sécurité pour parler avec la *compañera* Flora et son mari, un militant socialiste d'environ cinquante-cinq ans. La *compañera*, qui ne devait pas avoir loin de la cinquantaine,

paraissait beaucoup plus jeune à cause de sa jovialité et de sa bonhomie. À travers l'attitude fraternelle de ce couple et de sa famille, j'ai découvert qu'il y avait des personnes qui étaient plus socialistes que nous, les professionnels de la révolution.

Ils connaissaient et aidaient tous les nôtres. J'imagine que, comme je le faisais moi-même, d'autres leur racontaient leurs vicissitudes et soucis de toute sorte.

— Comment est-ce que vous pouvez recevoir autant de camarades, *compañera* ? Et en offrant à tous le café et les petits pains ?

— N'exagérez pas, me répondait-elle en riant. Je reçois seulement les miristes les plus intelligents et jolis garçons.

Avec le même humour, elle répétait toujours à Carlos, son mari :

— Entre au MIR, Carlos, les gars du MIR sont les meilleurs, c'est là que c'est bon, c'est là qu'est l'avenir du Chili.

Sur combien de familles de cette qualité humaine nous sommes-nous appuyés sans la moindre limite ? Des centaines et des centaines. Notre conviction irrésistible permettait tout.

Notre collation de pain pétri à la maison et de Nescafé a été interrompue par l'arrivée d'un des camarades de la réunion du fond de la cour :

— *Compañero* Horacio, Makarenko veut vous voir, nous vous attendons !

*Pelucón* Romero, assis au milieu des jeunes camarades, m'a reçu avec une attitude condescendante et cérémonieuse.

— Tu peux t'asseoir, Horacio. Même si personne ne va te dire son vrai nom, je veux que tu apprécies l'excellent travail de nos bases clandestines. Tu vois ? Tu connaissais déjà certains d'entre eux, mais tu ne pouvais pas imaginer qu'ils étaient des nôtres, pas vrai ?

— Oui, tu as raison, je ne l'aurais pas imaginé, *compañero* Makarenko, ai-je répondu, en ayant du mal à feindre la sincérité.

— Bien, comme nous nous sommes rencontrés par hasard et que tu te trouvais dans la même maison, je me suis permis de faire une exception et de t'inviter un moment avec nous après la petite altercation que nous venons d'avoir. Je veux que tu connaisses l'une des structures d'information que nous avons ici. Je sais qu'à Concepción, ça fonctionne depuis plus longtemps, et mieux qu'ici. Nous ne cherchons pas à nous comparer. Je t'ai fait venir, camarade, pour que tu sois informé par eux-mêmes de la grande opération qu'ont réussie nos jeunes *compañeros* d'information et sécurité. Ils ont été capables de récupérer une mallette pleine de documents de

sécurité confidentiels en moins d'une journée. Une mallette volée par le lumpen de ce quartier ! Tu te rends compte de ce que c'est difficile, de traiter avec des délinquants ? Aldo et son équipe y sont parvenus, nos réseaux traversent tous les groupes sociaux, y compris les marginaux.

— Comment c'est possible d'arriver à une telle implantation, une influence aussi efficace, en moins d'un an ? J'ai du mal à comprendre ! Comment vous avez récupéré la mallette avec les documents ? — ai-je demandé.

— Ah non, Horacio ! Même à moi, ils ne vont pas me le dire ! Ce sont leurs méthodes de travail, que je respecte et que je ne veux pas connaître. Même moi, le chef du Régional, je ne dois pas le savoir !

Un instant plus tard, les fameuses mesures de sécurité s'étaient évaporées. Dans la cour, Aldo me demandait des nouvelles de Chamín et d'autres *compañeros* qu'il avait connus dans mon secteur. Nous rigolions comme des bossus de notre piteuse chasse nocturne de Cunco. *Pelucón* parlait de Cuba à quelques *compañeros* assis sur un tronc, le long de l'appentis qui avait servi à la réunion. Par la porte ouverte de la pièce, on entendait la guitare qui accompagnait « *aquí se queda la clara, la entrañable transparencia de tu querida presencia...* »<sup>26</sup>

*Pelucón* n'est resté qu'une demi-heure, le temps de remettre le « Sipona » (rapport sur la situation politique nationale) et d'insister auprès des jeunes pour qu'ils continuent à lire *Les fondements du léninisme* de Staline, et *L'État et la révolution* de Lénine.

— Au revoir, *compañero* Makarenko, lui ont dit les étudiants miristes.

— Salut, *Pelucón*, lui ai-je dit, en ajoutant d'un ton sarcastique : Excuse-moi, Ruperto, j'ai oublié qu'ici tu t'appelles Makarenko.

— Ne ris pas, Horacio. Un de ces jours tu vas comprendre comme c'est nécessaire d'employer rigoureusement les noms politiques et d'appliquer les mesures de sécurité.

Avant d'aller saluer la *compañera* Flora, il s'est arrêté à la porte de la maison, à une dizaine de mètres, s'est retourné et, oubliant caricaturalement la rigueur clandestine qu'il préconisait, il a crié :

— Aldo, montre-lui un peu l'efficacité d'une organisation clandestine ! Sans lui en dire trop, en respectant le cloisonnement, hein ! Parle-lui un peu de la manière dont tu as récupéré la mallette ; ça peut servir à Horacio à accroître sa confiance dans le parti et la direction.

<sup>26</sup> Refrain de la célèbre chanson de Carlos Puebla *Hasta siempre*, dédiée à Che Guevara (NdT).

— T'en fais pas, « Maka », je vais me le choper dans un coin, a répondu Aldo.

Puis il m'a expliqué :

— Attends voir, par où je peux commencer, Horacio... Bon, tu sais qu'en une matinée, toute la gauche de Temuco et tous nos soutiens étaient au courant de la perte de la mallette. Je ne l'ai pas su par les canaux du parti, c'est un ami communiste qui me l'a raconté.

— C'est normal, cette perméabilité ; les directions des partis, c'est les mêmes familles et dans une même famille, tu as un communiste et quelqu'un du MIR.

— Quand j'ai appris la tuile, c'est moi qui ai proposé au parti de me charger de la recherche.

— T'as pris des risques, Aldo ; t'aurais pu échouer.

— Dans ces cas-là, je pense seulement à mon parti.

Les jeunes étudiants qui étaient sur le départ restaient encore quelques instants à nous écouter, et faisaient quelques commentaires.

— En tout cas, malgré l'engagement pris, j'ai dit au *Pelucón* que j'allais faire mon possible, mais que je ne pouvais rien lui promettre. Je lui ai demandé le maximum de détails, l'emplacement et les caractéristiques du véhicule, ainsi que celles de la mallette et des documents. J'ai contacté Emilio, mon second, et on a lancé « l'Opération coûte que coûte », c'est-à-dire le niveau rouge d'urgence. On a mobilisé une dizaine de « vilains petits canards », des jeunes et des mômes du quartier de tous les âges ; on a aussi des gens de La Vega, des employées de maison, et même quelques prostituées dans notre réseau.

— Tout ça m'a l'air trop beau, Aldo ; ça ne fait pas plus d'un an qu'on est dans la région.

— Emilio m'a beaucoup aidé. Ça fait dix ans qu'il vit ici et il connaît tout le monde. Il est très sociable.

Le groupe s'est dissout peu de temps avant la tombée de la nuit. Aldo et moi, nous avons pris une assiette de soupe chez la *compañera* Flora, et nous sommes repartis vers le centre de Temuco en quête d'un logement. Avant d'appeler nos soutiens respectifs, il m'est venu l'idée de fêter la nouvelle responsabilité de mon copain en l'invitant à une *chulpica* à la farine<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> Bière brune ou vin rouge mélangés de farine de maïs (*NdT*).

Nous y sommes allés trop fort, nous avons trop bu : et nous voilà à nous raconter nos chagrins dans le parti. Nous sommes allés passer la nuit au foyer universitaire : là, il y avait toujours de la place pour nous. En chemin, je reprochais à Aldo la facilité avec laquelle il avait accepté un poste de direction, en l'avertissant qu'à fréquenter les « hommes illustres », il risquait d'oublier les activistes paysans.

— Te fais pas de souci, Horacio. La base va être plus écoutée, maintenant.

— J'ai été communiste à quinze ans, socialiste à dix-sept, miriste à présent, et j'ai toujours constaté la même chose : les gens critiques, que ceux d'en haut appellent les emmerdeurs, on les fait monter pour les calmer. Et ça a toujours marché. Je vois pas pourquoi tu ferais exception ! — lui ai-je répondu catégoriquement.

Il s'est arrêté au milieu de la rue, indigné :

— Je vais t'expliquer pourquoi le *Pelucón* va pas m'embobiner. Tu m'obliges à tout te déballer. Dans l'histoire du vol de la mallette, Emilio et moi on a été plus malins que lui.

— Ça, je le sais déjà, Aldo : l'efficacité de tes réseaux dans les situations d'urgence, on l'a vue ; et ton poste de direction, tu le mérites à cause de ça. Mais je te parle d'autre chose : comment tu vas pouvoir résister à la soumission qu'ils vont exiger de toi, maintenant que tu vas les côtoyer tous les jours ?

Nous avons fini de traverser la rue, et nous nous sommes assis sur un banc, sur la place de l'Hôpital de Temuco, juste avant de prendre l'avenue Alemania en direction du foyer universitaire. Sur un ton confidentiel et presque dramatique, il m'a avoué :

— Écoute-moi bien Horacio, et cette fois tu vas me croire quand je te dis qu'ils ne vont pas me faire plier, que je vais être une brèche de mon peuple au milieu de la petite bourgeoisie qui nous dirige. Il y a deux jours, Emilio et moi, à la recherche d'idées pour survivre, pas loin de chez lui, on a vu une bagnole de richard, dernier modèle, et on l'a crochetée avec un fil de fer pour récupérer un veston sur le siège arrière. Sous le veston, il y avait la mallette.

— Me dis pas que c'est vous les voleurs de la mallette !

— Et c'est pas tout, Horacio. C'est nous aussi le réseau de vilains petits canards. On a rien, Horacio. Emilio et moi, on est tout. On a jamais eu de réseau organisé.

— Je comprends pas comment vous en êtes arrivés là !

— Par hasard, Horacio. On savait pas que c'était la bagnole d'un camarade ou d'un soutien du MIR, qui était en réunion avec nos dirigeants dans ce quartier. On pensait trouver du pognon dans la veste qui recouvrait la mallette. Avec Emilio, ça nous a foutus en rage quand on a découvert l'irresponsabilité de laisser des documents aussi importants à la merci des « vilains petits canards ». Du coup, on a joué les « vilains petits canards », ils le méritaient. On a inventé tout le reste. Et puis j'ai découvert que, comme ça, j'étais en train de construire ma revanche.

— Il t'est pas venu à l'idée de dire toute la vérité au *Pelucón* ?

— T'es dingue ? Ils m'auraient viré du MIR, ou renvoyé avec un aller simple à Concepción ! C'est mieux comme ça, maintenant, on est bien obligés de le construire, ce fameux réseau des « vilains petits canards » de Temuco ! Tu te rends compte, Horacio ? Il y a quelque chose qui marche pas dans notre Parti : si je dis la vérité, je me fais virer ; si je mens, j'ai une médaille et de la promotion.

Tout le reste du trajet sur l'avenue Alemania jusqu'au foyer universitaire a été une polémique sans fin autour de la phrase « *la vérité est toujours révolutionnaire* ».

## En attendant la guérilla

C'était en 1970, quelques mois avant l'élection du Président Allende. La campagne électorale avait déjà commencé dans tout le pays.

Avec Marcos, nous revenions des communautés mapuches situées à quelques kilomètres de Nueva Imperial. Nous avons passé deux jours avec des *compañeros* mapuches à des activités de préparation d'une probable confrontation avec un latifundiaire de la zone de Mañío Manzanares. Il y avait d'autres situations du même ordre comme à Lautaro (Vega Larga). Nous ne savions pas où aurait lieu notre premier affrontement de classes, ni quelles seraient ses caractéristiques.

Nous avançons patiemment en divers endroits conflictuels. La concrétisation dépendrait de facteurs comme le degré d'adhésion des gens, les mesures de sécurité, la force du patron, et la solidarité des autres « *momios*<sup>28</sup> » de la région à son égard.

L'idée même de la *corrida de cercos* n'était pas définie par nous ; nous savions qu'un type de lutte allait commencer, mais lequel allait prédominer, cela restait une question en suspens. Des mois plus tard, ce seraient les paysans eux-mêmes qui le définiraient.

Ce qui nous attirait et motivait en tant que révolutionnaires, en dehors de la misère des Mapuches et de la découverte qu'ils s'étaient fait voler leurs terres, c'était de pouvoir constater une polarisation des groupes sociaux à la campagne ; cela nous assurait de l'éventualité d'un début d'actions directes dérivées du conflit de classes. Le fait que dans la province de Cautín les pauvres découvrent comme leur ennemi les grands propriétaires de la terre, en accord avec nos convictions marxistes, allait provoquer plusieurs probabilités de mobilisation et d'action différentes, « d'un nouveau type », comme les appelaient Miguel et Bauchi. Nous nous sentions appelés à

---

<sup>28</sup> Littéralement, « les momies » ; surnom donné par le camp populaire à la bourgeoisie la plus archaïque et réactionnaire (*NdT*).

innover, à créer des faits et des formes de lutte différents. Nous ne connaissions pas encore le quand et le comment de l'action. Cela nous intéressait que ça se passe avant les élections, parce que nous avons besoin d'une force sociale différente, qui ait déjà fait ses premières armes. Nous étions sûrs que si Allende était élu, de toute façon il tomberait rapidement, il ne pouvait pas en être autrement, même si ce n'était pas ce que nous désirions. N'importe quelle analyse marxiste conséquente, disions-nous à l'époque, ne peut pronostiquer autre chose qu'un coup d'État militaire immédiat, comme réponse de la classe dominante et des Américains.

Ainsi, le début d'une alternative armée, dans notre cas la guérilla, par conviction et par la force des choses à cause de notre influence insuffisante sur la classe ouvrière, devait obligatoirement démarrer en prenant appui sur une masse qui ait déjà participé à des actions illégales.

Nous avons appris que la propagande idéologique théorique ne suffisait pas, et que seule une participation à une lutte réelle pourrait faire d'un groupe social spécifique, qui nous intéressait pour notre stratégie, un groupe de soutien à la guérilla. Si nous ne parvenions pas à obtenir l'adhésion directe du secteur social qui nous intéressait, nous aspirions au moins à un minimum d'influence qui nous permettrait de rompre un éventuel encerclement par l'ennemi dans un avenir donné.

Nous pensions qu'à partir de la qualité de notre lutte en commun avec tel groupe social, nous pourrions créer un vivier permanent de combattants.

Le choix du lieu où nous étions en train de commencer à nous installer était le résultat d'un travail d'été de la Fédération des Étudiants de Concepción, au cours duquel Luciano Cruz et « Trosko » Fuentes avaient laissé de très bons souvenirs dans la communauté indigène. Il y avait également eu là-bas de futurs cadres moyens et des militants en formation. Cela avait été un moment de vie intense et joyeuse, qui avait laissé des traces : celles de nos idées, d'un esprit révolutionnaire juvénile, de quelque chose de nouveau en politique. Peu à peu, nous nous sommes dévoilés idéologiquement devant les Mapuches à qui nous faisons le plus confiance, ceux que nous entrevoyions comme de futurs militants.

Les autres amis de la communauté nous disaient que nous ressemblions à « ceux de l'INDAP<sup>29</sup> », mais que nous n'étions pas pareils, parce que nous ne rentrions pas chez nous pour cinq heures du soir, que nous ne nous déplaçons pas en camionnette, que nous n'étions pas bien habillés et que nous ne proposons aucun crédit.

Nous savions que nous avions beau nous intéresser de très près aux conditions de misère de notre peuple aborigène, ce qui déterminerait le succès futur de notre révolution socialiste serait le début de la lutte armée, de la guérilla. Un jour, pensions-nous, nous parviendrions à relier ces deux éléments, les plus pauvres de notre pays et la stratégie révolutionnaire de la voie armée. En attendant, nous n'avions rien commencé de sérieux dans aucun de ces deux domaines d'intervention politique, nous avions la décision et le dévouement, mais il nous manquait une orientation précise.

Dans le MIR, ceux, dont je faisais partie, qui s'intéressaient avant tout aux conditions de vie des plus dépossédés craignaient que l'autre facteur, la lutte armée, soit imposé par la manipulation ou par la force de faits provoqués de façon artificielle et volontariste.

Le projet de guérilla, jusqu'à ce moment-là, m'avait semblé un élément qui pourrait devenir un catalyseur, par sa présence héroïque et permanente ; il devrait avoir une influence sur l'évolution de la conscience politique de notre peuple.

Pour l'instant, avant que n'arrivent le coup d'État militaire et le début de notre guérilla, nous devons essayer de réduire l'isolement dans lequel se trouvait le peuple mapuche. Quelle que soit la lutte future, il fallait gagner du temps dans le processus de reconnaissance et d'unité des pauvres entre eux. En même temps, il fallait qu'ait lieu un autre processus pour que les Mapuches puissent être susceptibles de comprendre notre proposition révolutionnaire et d'y adhérer. Il fallait les libérer de toutes ces institutions politiques, religieuses, étatiques et commerciales qui paralysaient la recherche du chemin à suivre. Un certain degré d'autonomie était nécessaire, ce qui ne voulait pas dire les laisser lutter tout seuls ; il fallait les accompagner pour qu'ils trouvent des alliés, en légitimant leur lutte auprès d'autres secteurs exclus et d'intellectuels de la société chilienne. Il fallait ouvrir des brèches dans la mentalité raciste du Chilien moyen : « *les Mapuches sont des feignants, faut tout leur donner, ils aiment pas le boulot, la politique les intéresse pas* ». Nous voulions rompre avec tous ces

---

<sup>29</sup> « Institut de développement de l'agriculture et de l'élevage », dépendance du ministère de l'Agriculture (NdT).

préjugés, démontrer qu'aucun peuple ne vit soumis de sa propre volonté. Lors de nos premiers séjours dans les réductions, nous avons découvert l'énorme dispersion et division de nos aborigènes ; nous aurions voulu trouver une seule entité, mais la réalité était autre.

S'ajoutait à cette difficulté à créer l'unité le fait que la société chilienne établissait des relations partiales et unilatérales avec les communautés mapuches. Chaque secteur intéressé proposait aux Mapuches une solution spécifique à leurs problèmes. Ainsi, l'Église catholique, le Ministère de l'Éducation, l'Église protestante, le Service National de Santé, le Département des Affaires Indigènes, les services d'assistance agricole comme l'INDAP et d'autres cherchaient à maintenir liens et projets en créant leurs propres fiefs. Cependant, à l'intérieur même de ces entités, nous rencontrions de nouvelles sensibilités sociales, une nouvelle réceptivité, étant donné qu'une partie de leurs membres ou fonctionnaires n'étaient pas indifférents à l'injustice sociale qu'ils découvraient.

En général, tous les personnages et institutions, tant de la ville que de la campagne elle-même, cherchaient chez nos aborigènes un maximum d'efficacité à travers leurs objectifs respectifs. Le commerçant avec ses produits, l'anthropologue avec ses observations, le propriétaire terrien en cherchant une main-d'œuvre bon marché et l'expansion de son domaine.

La misère, à certains endroits, nous donnait honte d'être Chiliens. Quand nous étions conduits par nos amis soutiens entre Puerto Saavedra, Carahue et Imperial, un soir ou un week-end, par exemple, nous ne pouvions pas rouler à plus de trente à l'heure pour éviter de heurter des enfants, des femmes et des vieillards qui traversaient, ou qui roupillaient, ivres, sur le chemin. Parfois, nous les réveillions, nous les asseyions au bord du chemin ; nous en rapprochions d'autres de leur réduction. « *Ils ne peuvent pas rester comme ça* », nous disions-nous à nous-mêmes ; nous savions que quelque chose allait se produire, quelque chose dont nous pourrions être les acteurs, mais nous ne savions pas encore quoi.

Il nous fallait lutter aussi contre l'auto-conscience négative des Mapuches eux-mêmes, qui était très forte, aussi forte que l'ignorance et le scepticisme d'une bonne partie de nos propres camarades de gauche du reste du pays.

Tout laissait supposer que, contrairement aux autres agents extérieurs, nous, nous devons chercher à unir ce qui était si séparé. Ils étaient parfois divisés dans leur propre communauté, parce qu'ils défendaient des couleurs politiques ou religieuses différentes, en raison de querelles et désaccords,

familiaux ou autres, qu'ils traînaient depuis des années. Nous nous disions qu'à cause de leurs multiples problèmes et besoins il fallait leur trouver des transformations, des revendications et des programmes. Il fallait étudier, dans ces revendications, lesquelles étaient les principales et pouvaient être la source d'une plus grande unité. Toutefois, notre expérience récente d'être assistés par des commissions sur la campagne d'intellectuels universitaires nous faisait relativiser les chances que la clarté surgisse d'une étude bien faite, « bien scientifique », bien académique. Nous devions continuer à vivre à la campagne et attendre. Mais aussi observer sans préjugés et apprendre à espérer.

En attendant, nous n'avions pas de plans mirobolants à proposer aux Mapuches, rien que notre transparence et notre total dévouement. Vivre avec eux était déjà pour nous une nouvelle façon de faire de la politique. Avoir abandonné notre confort matériel et familial pour nous préparer à mourir pour notre cause était pour nous source de conviction et de la certitude que notre action serait la bonne. Nous étions fiers que les expropriations de banques soient toujours un succès, sans avoir jamais blessé personne, et en plus réalisées directement par notre direction nationale. Nos propres dirigeants prenaient tous les risques dans ce que notre activité avait de plus important et de plus dangereux.

Notre discours se réduisait à quelques concepts qui exaltaient l'action révolutionnaire. Nous étions en train de devenir un autre type de militants, nous discussions sur du concret, sur la réalité quotidienne. À la campagne, la théorie était presque un poids mort qui nous compliquait l'action. Nous, les activistes paysans, nous nous considérions comme l'avant-garde de notre parti. À l'arrière-garde qu'était l'université, on pouvait faire de la théorie ; mais nous, sur le terrain, nous devions nous contenter d'une réflexion qui vise à diminuer la marge d'erreur et le danger.

Nous adhérions aussi à des notions essentielles qui nous faisaient croire qu'il y avait homogénéité dans notre conviction stratégique : nous étions anti-staliniens, anti-impérialistes, nous étions pour la continentalité de la révolution et nous nous disions procubains et pro-Vietnam. Ce n'est que dix ans plus tard que les survivants du MIR se sont rendu compte que leur unité fondamentale s'était faite autour de Miguel.

D'un autre côté, les chrétiens comme les non chrétiens à l'intérieur du MIR employaient couramment le terme de libération. Notre mission était de libérer notre peuple. De quoi ? Nous disions de l'exploitation, de l'ignorance, de la misère, de son propre individualisme. Nous nous croyions

les plus indiqués pour livrer une vérité nouvelle, parce que, comme notre peuple mapuche, nous nous étions dépouillés de tout lien avec la société chilienne, et nous nous sentions aussi exclus qu'eux. De là le fait que notre militantisme, la relation que nous construisions avec nos frères mapuches, plus que de la solidarité, plus que les accompagner, était se perdre en eux, se transformer en eux, être eux. C'est ce qui explique la force certaine qu'a acquise l'indigénisme chez quelques-uns d'entre nous, position fortement combattue par *Pelucón* Romero et l'orthodoxie léniniste du MIR.

Ce que nous avons pu être fiers, les quelques-uns qui avons eu le privilège de recevoir un surnom mapuche ! J'avais même cherché une formule légale pour changer de nom. Ceux qui n'ont pas connu ou pas vécu la fraternité mapuche ne pourront jamais comprendre jusqu'à quel point notre identité peut être perturbée, mais aussi souvent reconstruite. Réduire un tel phénomène à une sorte de romantisme social est méconnaître les valeurs humanistes, et leur évolution contextuelle nationale et continentale qui valorisait et rendait possible une radicalisation tournée vers les plus dépossédés.

Nous savions que nous devions nous inscrire dans les actions directes, comme notre Direction Nationale le faisait à Santiago. Nous avons découvert une quantité de problèmes à agiter, et parmi eux celui de l'usurpation de terres. Celui-ci semblait prédominer. Nous attendions que quelque chose se décide à notre Comité Régional ou National, mais c'était toujours « on verra ». On nous disait qu'à Santiago, on ne croyait pas beaucoup aux possibilités de mobilisation que nous avions dans le coin. La recherche d'actions spectaculaires qui frapperaient directement l'opinion publique était plus facile sur le front étudiant ou au travers des expropriations de banques, considérées comme de la propagande armée.

Nous avons passé toute la nuit avec Chachay, Luchín, le reste de la famille et d'autres membres de la communauté. Quelqu'un nous a prévenus que la police savait que nous avions des armes, des explosifs, etc. Seuls Marcos et Luchín connaissaient l'existence de ce matériel, ou du moins c'était ce que nous croyions ; il avait dû se passer quelque chose, avec tous ces gens qui passaient par la communauté et par la maison, il y avait eu une indiscretion, sans doute. L'important était de déménager vite les grenades et les explosifs, puisque leur possession était interdite et qu'elle indiquerait une certaine capacité de développement technico-militaire de notre organisation naissante.

J'admirais et craignais à la fois Marcos, comme les autres camarades du même profil politico-militaire. Il avait une absolue confiance en lui-même comme dans les ordres du parti, il ne doutait de rien, il vivait et décrivait le danger avec le rire aux lèvres.

Le calme de Marcos et son introversion me semblaient par moments ténébreux. Une bonne partie de mes camarades et copains militaristes du MIR de Concepción étaient éloquentes sur la doctrine et extravertis en matière de sentiments et d'intentions. Il existait une transparence entre nous malgré la diversité.

Marcos ne parlait jamais de lui-même ; son affabilité permanente démontrait une force intérieure mystérieuse qui par moments me tranquillisait, et à d'autres m'insécurisait totalement.

— On ne sait jamais, avec toi, lui disais-je.

— Oui, c'est comme ça, on ne sait jamais avec moi, me répondait-il en souriant.

J'essayais de remplir ses moments de silence prolongé avec mes analyses de la situation politique nationale, avec nos polémiques idéologiques de Concepción, avec les hauts faits de nos camarades de la Direction Nationale et les détails savoureux de l'expropriation des banques.

Marcos écoutait attentivement, sans m'interrompre ni participer à la discussion que j'essayais d'établir avec lui. Ses premiers et derniers mots, dans ces débats impossibles, étaient toujours les mêmes : « *en ce qui me concerne, ils peuvent compter sur moi, je serai toujours en première ligne* ». Ça m'énervait qu'il dise toujours la même chose.

— Et ça veut dire quoi, pour toi, Marcos, être en première ligne ?

— Tu verras bien, tu verras au moment de l'action.

Jamais il n'a expliqué ce qu'étaient pour lui les moments de l'action. Cette situation m'inquiétait, car le terrain que nous foulions était incertain, et se greffait là-dessus mon anxiété de ne pouvoir anticiper ses réactions ; du coup, la possibilité d'un incident déplorable était à son comble. Dans notre courte existence, nous avons déjà eu des camarades tués à cause d'imprudences.

À tout ça, il fallait ajouter la complexité de mon propre for intérieur. Il y avait des moments où j'avais tellement confiance en Marcos que je sentais profondément qu'il pourrait donner sa vie pour moi. Malheureusement, je ne ressentais pas la même chose à son égard, et cela me causait de la culpabilité. Pour moi, de cette manière, la pratique révolutionnaire était aussi une praxis intérieure continuelle d'effort pour réduire mes

contradictions, mes doutes sur moi-même. Marcos me semblait, en ce sens, mon exact opposé ; il s'efforçait de m'assurer que tout allait bien, que tout irait bien, qu'il avait définitivement réglé ses comptes avec lui-même, et qu'il était là, entièrement dévoué, avec nous en ce moment présent, prêt à tout. Cette attitude lui donnait de l'humour et de la courtoisie envers ceux qui l'entouraient. Par sa rectitude, il avait l'autorité de ceux qui savent qu'ils l'ont gagnée. Là, à Mañío, nous voyions en lui une promesse de direction possible et de sécurité pour des situations exceptionnelles. Ça pourrait aussi bien être la guérilla que d'autres sortes d'affrontements.

Je me demandais si ce type de *compañero* serait destiné à nous diriger dans une période proche de militarisation, étant donné que les actions directes pouvaient être le début de celle-ci.

Mon souci était que ce type de cadres politico-militaires que nous formions à Cautín était nettement plus militaire que politique. Nous ne connaissions pas à fond les convictions de ce groupe ; ils tiraient vanité du fait de prendre les décisions pendant l'action elle-même, sans s'y préparer ni anticiper. Les arguments qui légitimaient l'action venaient après. Si mes camarades militaristes ont des raisons politiques profondes, me disais-je, elles doivent l'être drôlement, profondes, parce que je ne les connais toujours pas. Je faisais la différence avec leurs convictions idéologiques, qui étaient aussi simples que les miennes, une espèce d'ouvriérisme dans l'immédiat et de guévarisme à moyen terme. Nous nous cultivions en étudiant le *Journal de Bolivie* et *Le socialisme et l'homme* de Che Guevara. Marcos et ses camarades militaristes disaient qu'ils seraient les premiers à mourir, ce qui pour eux était un privilège, alors que pour moi c'était une inquiétude. Je voulais continuer à vivre, même si par moments j'étais contaminé par leur attitude. C'est peut-être pour ça que je n'ai jamais pu finir de lire le *Journal de Bolivie*, mais je ne l'ai dit à aucun camarade, et de toute façon, ça ne m'a pas empêché d'en faire la diffusion à l'intérieur du MIR et dans la périphérie de sympathisants.

Je voulais continuer à vivre dans le peuple, comme nous disions, mais pas dans sa mémoire, présent à ses côtés. Je reprenais du Che essentiellement ses valeurs de solidarité avec ceux qui souffrent. Je pouvais assumer le sacrifice de tous les jours pour eux, laisser tout derrière moi pour eux. J'évitais de penser à la lutte militaire, à tuer et à mourir. Mes camarades militaristes discutaient en permanence sur la possibilité de mourir. Ils intériorisaient le sentiment de la mort, ils vivaient avec elle.

Tandis que nous marchions vers le village, je voulais que nous discutions sur le sens des deux sacs de grenades que nous transportions. Je n'ai su qu'à la dernière minute à quoi elles étaient destinées avant le transport, et ensuite vers où nous les emmenions. Qui avait donné l'ordre de les transférer à Mañío ? Miguel ? Romero ? Y avait-il un pouvoir centralisé supérieur qui ne passait par aucun comité central ni régional ? À ce type de questions, Marcos répondait par un sourire silencieux. Quand j'ai ajouté que je m'y connaissais un peu en grenades, et qu'il fallait au moins démonter les détonateurs parce qu'elles pourraient éclater à n'importe quel moment, il m'a répondu en rigolant, avec une sympathie paternaliste :

— Qu'est-ce qui t'arrive, Huitranalhue, ils t'ont juste appris à faire des discours, à Concepción ? Tu ne sais pas qu'avec ces choses-là, plus t'as la trouille, pire c'est ? En plus, c'est mieux qu'elles soient prêtes à l'emploi.

— Asseyons-nous pour discuter un peu avant d'arriver à l'entrée d'Imperial, vu que si quelqu'un nous a prévenus que les carabiniers nous attendent, ça doit être vrai — ai-je répondu, inquiet. Ce à quoi il a répliqué que j'étais vraiment très pessimiste, et *qu'on verrait bien* quand arriverait le moment.

Comme on apercevait les premières maisons à l'entrée d'Imperial côté Mañío, je me suis dépêché de lui dire :

— Discutons, faisons le tour de tous les cas possibles. Si les carabiniers nous attendent pour nous arrêter, qu'est-ce qu'on fait ? Moi, je ne vois que deux solutions, Marcos, foutre le camp en abandonnant les grenades, ou nous rendre. Pour moi, les choses sont bien claires. En aucun cas l'affrontement. On n'est pas des terroristes !

Sans s'arrêter comme je le lui avais proposé, il m'a répondu, catégorique :

— Il y aura affrontement si les flics essaient de nous prendre notre armement : un miriste se laisse jamais prendre ses armes. En plus, Huitranalhue, me dis pas que tu te laisserais capturer vivant !

Ces deux phrases de Marcos m'ont fait l'effet d'un seau d'eau froide qui me tombait dessus, juste au moment où je croyais avoir avancé dans mon plan pour le convaincre d'une sorte de retraite. J'ai répliqué fermement :

— Le pouvoir militaire est subordonné au pouvoir politique. Nous devons discuter comment ça s'applique.

— Ça, on en discutera après. Je viens de voir passer des flics ; voyons un peu ce qu'ils font.

Je savais qu'il aurait mieux valu nous séparer, c'était élémentaire, mais en même temps mes appréhensions et ma responsabilité éthique m'ont poussé à prendre le contrôle de la situation. J'ai donc préféré ne pas décoller d'avec lui ni d'avec les armes.

D'un ton de commandement, je lui ai dit de ne pas faire de folies, que je pouvais très bien dialoguer avec les carabiniers, et qu'il pense un peu à la confiance qu'avait en nous la communauté mapuche. J'ai argumenté qu'à cet instant nous étions tous les deux responsables des espoirs de nos *compañeros* de Mañío, et de tant d'autres perspectives qui pouvaient s'ouvrir.

— T'en fais pas, Huitra, on va pas se séparer — a-t-il dit d'un ton paternaliste qui m'a semblé désagréable, parce qu'il sous-entendait que je voulais me mettre sous sa protection.

Sur ces mots, il a fait monter une balle dans le canon de son pistolet. Moi, j'ai fait le contraire : j'ai déplacé mon arme pour mieux la cacher.

— Arme-le, Horacio, si tu veux que je t'accompagne dans ton baptême du feu.

— Je n'ai besoin ni de baptême, ni de ta protection, ce qui m'intéresse, c'est que tout se passe bien — ai-je répondu un peu fâché, voulant lui montrer que nous n'étions pas sur le même plan et que je n'allais pas le laisser faire n'importe quelle connerie.

Le groupe de carabiniers s'était séparé dans l'optique de notre dispersion, ou peut-être qu'ils ne nous avaient pas encore vus. Nous avons avancé de cinquante mètres vers l'entrée du village.

— On a du pot, Huitra. Prépare-toi, finalement, on n'a droit qu'à un seul. À partir de maintenant, je m'occupe de tout, je te garantis qu'on va bien s'en sortir — a-t-il déclaré.

Le carabinier, sur un ton comminatoire, mais un peu nerveux derrière son apparente assurance, nous a dit :

— Bonsoir, jeunes gens. D'où venez-vous ? Laissez vos sacs à terre, je vais les fouiller !

Je savais que Marcos réagirait si on essayait de toucher aux grenades ou à son arme ; il n'avait qu'une parole. Alors que je me baissais pour ouvrir un sac, il m'est venu une idée. Je me suis redressé et j'ai dit au policier :

— On se baladait dans les communautés du côté de Mañío.

— Bizarre, pour des jeunes comme vous ! Et qu'est-ce que vous alliez y faire ? On n'est pas en période de vacances. Montrez-moi le sac, et enlevez ces vêtements de dessus, on dirait qu'ils cachent quelque chose.

Je me suis baissé à nouveau, résigné à dévoiler notre « trésor de guerre ». Du coin de l'œil j'ai vu Marcos glisser la main sous sa parka, là où il avait son arme. Les secondes de danger doivent stimuler quelque chose dans notre cerveau : j'ai réagi en mettant une main sur l'épaule de Marcos et je n'ai pas enlevé la dernière chemise qui recouvrait les grenades.

— Allez, Marcos, on dit toute la vérité au sergent, vaut toujours mieux être sincère avec la police...

Tous les deux, le carabinier et Marcos, ont eu l'air surpris de la force et du calme de mes paroles. La confiance que j'exprimais résidait dans le fait que je venais de me souvenir que nous étions en période pré-électorale présidentielle.

— Sergent, la vérité, c'est qu'on a une cellule de l'Unité Populaire à Mañío Manzanares, on fait de la propagande pour Allende. C'est ça qu'on était en train de faire. Je sais pas pourquoi j'ai confiance en vous, sergent, mais c'est la vérité, on faisait de la politique.

— Très bien, les jeunes, très bien, la vérité mérite sa récompense. Barrez-vous vite par cette rue et tournez à gauche, l'arrêt de bus est pas loin, et dépêchez-vous, parce que mes collègues, c'est tous des *momios*.

Marcos, incrédule, surpris par le changement inespéré de la situation, a mis quelques secondes à remercier le carabinier et à lui dire au revoir bien poliment. Moi, j'étais déjà parti à grandes enjambées avec les sacs de grenades.

Avant que Marcos ne me rattrape, je me disais, presque euphorique, que j'étais parvenu à éviter le baptême du feu, et que lorsqu'il arriverait j'espérais bien que ce serait en défendant les masses et au milieu d'elles. J'avais réussi à remporter une petite bataille sur les militaristes de mon parti.

## Notre première *corrida de cerco*

Plus de trente ans après, je pense que cette première *corrida* a été principalement le résultat d'une rencontre originale entre de jeunes étudiants révolutionnaires et des membres de quelques-unes des communautés mapuches dépouillées de leurs terres.

Sans cette convergence entre des valeurs de justice sociale de jeunes épris de liberté de notre classe moyenne chilienne et la disposition des Mapuches à récupérer leurs terres usurpées, le processus des *corridas de cerco* ne se serait pas généralisé.

Un autre facteur déterminant un peu plus tard, qui a protégé les rapports entre miristes et paysans sans terre, a été l'attitude non répressive d'Allende et des secteurs de l'Unité Populaire les plus perméables aux mouvements sociaux.

Indiscutablement, la référence principale de notre action a été Miguel. C'est autour de lui que nous construisions un parti révolutionnaire d'un nouveau type, et il représentait pour nous l'exemple de l'homme nouveau guévariste. Cependant, rien n'aurait marché à Cautín sans la direction de Ruperto Romero. Il exigeait une loyauté totale vis-à-vis du MIR et de ses dirigeants, et il était là-dessus le plus conséquent ; il était devenu le bras tactique de Miguel à Cautín.

Pour notre Comité régional composé de jeunes entre 19 et 25 ans, *Pelucón* Romero a été le dirigeant idéal, providentiel et provincial. Il a adapté à la région les principes de base du marxisme-léninisme et de la lutte de classes. Son charisme engendrait la cohésion : par son autorité, aux limites de l'autoritarisme, et par sa fraternité, aux limites du père de famille. Chez lui, on arrivait à n'importe quelle heure pour se mettre à table ou pour s'arranger un petit coin pour dormir.

Bien que les structures du parti se soient généralisées, son pouvoir de décision personnel arrivait jusqu'aux « localités rouge et noir » les plus perdues de La Frontera. Quand nous ne parvenions pas à nous entendre dans notre centralisme démocratique, Romero tranchait. Son dernier mot, son coup de tampon, nous l'attendions tous : « correct » était le mot qu'il employait pour nous donner le feu vert, pour nous dire que nous étions dans le vrai, dans le juste.

On était à quelques mois de l'élection présidentielle de 1970. Cela faisait déjà un an que j'étais installé dans la région de la précordillère de Cautín. Trois autres activistes se trouvaient dans des communautés de la côte ou autour de Temuco. Nous avions déjà créé notre Comité régional Cautín et nous comptions avec quelques militants et bases du parti paysannes. Cependant, nos principaux liens avec le peuple étaient encore ceux construits uniquement par la personnalité de chacun d'entre nous. Le fait de vivre ensemble jour et nuit avait accéléré la confiance mutuelle.

La persévérance de notre présence a permis aux camarades mapuches de se convaincre que nous étions là pour connaître leurs problèmes et pour les aider de nos connaissances, de nos contacts avec des professionnels ou les instances institutionnelles, de notre capacité à manier les lois chiliennes, qu'ils découvraient.

Pendant un temps, nous voyagions souvent à la ville avec les dirigeants des réductions ; nous avions ensemble des entrevues avec des avocats, des fonctionnaires du Tribunal des Indiens et autres membres de la bureaucratie d'État. Nous employions tous les mécanismes institutionnels possibles pour récupérer légalement la terre usurpée. En quelques mois allaient se répéter toutes les démarches de dizaines d'années précédentes. Les dirigeants mapuches ont été conseillés principalement par Camilo, José Peralta et Paine.

Je descendais de temps en temps de la précordillère de Cunco et Melipeuco à Temuco pour des réunions de notre Comité régional, et je me rendais jusqu'à la côte pour aider dans leur travail sur le terrain Aldo, Marcos, et d'autres camarades.

Imperial, Carahue, Puerto Saavedra étaient des villages que nous traversions rapidement pour fréquenter les communautés mapuches où nous avions réussi à être acceptés.

Nous avons dû faire un gros effort, à nous tous, pour surmonter nos méthodes précédentes, comme ces discours barbants sur le Vietnam, sur Cuba, ou sur le caractère pro-impérialiste du gouvernement d'Eduardo Frei. Il nous fallait aussi dépasser nos propres représentations de notre peuple aborigène ; nous pensions trouver un peuple relégué mais uni, et ce que nous rencontrions c'était des familles extrêmement pauvres vivant dans des communautés dispersées et souvent même désintégréées en leur sein.

Sauf quelques exceptions, leur organisation se bornait à des regroupements de familles en des réductions qui se dépeuplaient lentement. Santiago, Valparaíso et Temuco recevaient le flux d'émigrants qui cherchaient à survivre, fuyant la misère.

À la ville, s'ajoutait à une misère économique plus rude le racisme du Chilien moyen et du métis. À la campagne, c'était dur d'être offensés tous les jours par les latifundiaires, les commerçants ou les paysans d'origine européenne ; néanmoins le retour à la communauté permettait de reconstituer l'humanité perdue.

Cette jeunesse qui avait quitté ses communautés pour une illusion rapidement perdue faisait tout son possible pour ne pas rentrer tant qu'elle n'aurait pas « réussi » à la ville. La périodicité des lettres et un peu d'argent de temps en temps laissaient leurs familles croire à un bien-être accessible. Cependant, il s'agissait en réalité d'une lutte permanente pour la survie. Il fallait accepter les pires travaux et les humiliations pour éviter de tomber dans le tunnel sans issue qui venait ensuite. Pour les jeunes mapuches émigrés dans les grandes villes, le chômage, l'alcoolisme et la promiscuité constituaient l'antichambre inévitable de la prostitution et de la délinquance.

Notre vie dans les réductions nous a aidés à relativiser notre doctrine et à comprendre que la réalité sociale est la source de toute politique adéquate. Nous devons interroger la réalité et ses acteurs sans préjugés.

À présent, nous dialoguons avec les paysans sur leurs conditions de vie et leurs possibilités de satisfaire leurs besoins vitaux. C'était notre tâche politique que de parvenir à découvrir avec les travailleurs de la terre eux-mêmes leurs priorités de lutte. Ce n'était une tâche facile, vu que, chez eux, tous les besoins étaient pressants. C'était la vie elle-même, dans sa totalité, que la société chilienne était en train de détruire.

Les discussions impulsées par nos activistes et militants mapuches dans les assemblées larges, nous essayions de les orienter vers la clarification du véritable caractère de classe que, selon nous, avait le peuple mapuche.

Ruperto Romero, économiste marxiste, professeur d'université, chef de notre Comité régional, avait réussi à formuler que la majorité des Mapuches les plus pauvres pouvaient être caractérisés comme des petits propriétaires de subsistance.

De la sorte, le problème fondamental n'était pas la commercialisation de la production, le crédit et les machines agricoles, mais le manque de terres suffisantes pour vivre. Aucune solution politique honnête et efficace n'aurait pu apparaître dans le cadre de la terre dont disposaient les petits propriétaires de subsistance. Toute solution véritable viendrait de la terre qu'ils n'avaient pas actuellement, mais qu'ils avaient eue.

Nous commençons à imaginer un type d'organisation qui nous permettrait de donner la priorité à leurs revendications, en unifiant le maximum de gens.

Le crédit comme revendication et le comité de petits propriétaires comme organisation, nous les écartions, car cela réduisait toute action aux rapports entre le petit propriétaire endetté et le gouvernement. En revanche, la terre comme revendication fondamentale et une organisation transversale large, cela regrouperait les petits propriétaires de subsistance en centrant le conflit sur le grand propriétaire. Le type d'organisation dont il y avait besoin devait comprendre toutes les réductions d'un secteur déterminé, organisées ou non, unies ou non, et toutes les familles affectées par l'usurpation.

Comme forme de lutte, nous cherchions un type d'action directe qui nous permettrait de nous rattacher à notre ligne nationale de propagande sur la nécessité de la voie armée. Ces actions tendaient à éviter l'affrontement direct, à éviter les pertes parmi le peuple, chez nous, et même chez l'ennemi. Elles avaient un objectif pédagogique : montrer que l'ennemi principal était un système injuste et la concentration excessive et abusive de la grande propriété.

Nous devons trouver une ligne d'action qui, tout en étant semi-légale, n'attirerait pas la répression, mais permettrait néanmoins d'obtenir quelque chose, afin de montrer un chemin parallèle à celui de la légalité bourgeoise.

Il fallait dépasser les canaux traditionnels, progressivement, dans le présent, pour entrevoir un soutien à notre lutte armée dans le futur. Nous ne savions pas combien de temps il nous restait, tout pouvait s'accélérer à n'importe quel moment. Sans savoir encore quel type d'action proposer, nous étions parvenus à créer un instrument organisationnel qui traitait sur le

mode de la démocratie directe le problème de la terre : les « Unions Paysannes ». Les assemblées des « Unions Paysannes » se sont transformées également en rencontres d'éducation politique. Les gens reconstituaient leur passé de luttes défensives contre l'extermination et la spoliation.

Insensiblement, les communautés où nous avons une influence se sont mises à nous déléguer les décisions à prendre, que faire, comment continuer la lutte. « *Voyez donc ça, camarades du MIR ; on a confiance en vous, on vous suit* ». Que répondre ? Quel chemin indiquer ? Nous étions déstabilisés par la responsabilité qu'on nous octroyait.

Je ne me rappelle pas les jours et les semaines qu'a duré notre indécision. On cataloguait le MIR comme volontariste, et certains d'entre nous s'en sentaient flattés. Comment expliquer, alors, notre passivité face aux communautés mapuches qui nous disaient pour la première fois : « *Dites-nous, compañeros du MIR, ce que nous devons faire* » ?

Le fait de laisser attendre des gens prêts à nous suivre sur « n'importe quelle » orientation pouvait-il être un signe de maturité de notre responsabilité politique ? Peut-être y a-t-il eu un peu de ça, une avancée dans le sens de vouloir faire les choses le mieux possible. Mais la raison principale était que nous ne savions pas quoi proposer. Nous avons suscité ce que personne, sans doute, n'espérait à une telle échelle, une confiance absolue de nos frères mapuches envers nous, et une attitude de lutte immédiate.

L'échange sur ce que nous aurions dû faire ou pas, sur ce qui pouvait arriver si nous prenions telle ou telle position se faisait dans le désordre et l'anxiété. Des lettres, des coups de téléphone, des voyages et des conversations convulsives de toute sorte provoquaient chez nous une euphorie inattendue.

Notre parti devait être sur le point de passer de la réforme universitaire et des expropriations de banques à la conduite d'un mouvement social d'un nouveau type. Quel genre de répression risquions-nous d'attirer ? La guérilla serait-elle la solution ? Toutes sortes de spéculations étaient élaborées, sans pouvoir produire dans l'immédiat une tactique adéquate. La seule chose dont nous étions convaincus, comme une forte intuition, était que ce que nous construisions pourrait avoir une répercussion nationale.

Les opinions allaient et venaient, de Chachay Quinchavil, depuis Mañío Manzanares, à Miguel et à la Commission Politique à Santiago. Nous, les cadres moyens et les activistes, nous étions la courroie de transmission de cet échange, auquel nous tâchions d'apporter en même temps la pierre de

nos opinions locales respectives. Des camarades de villes petites et grandes participaient à tout un tas de dialogues et discussions. Cependant, vu l'envergure de ce qui risquait d'arriver, les conversations essayaient de garder un caractère élitiste et clandestin, ce qui était bien difficile.

Quelques soutiens et compagnons de route déjà inconditionnels du MIR devenaient des conseillers politiques occasionnels, enthousiastes et reconnaissants de participer à ce dont beaucoup rêvaient comme « le réveil du peuple mapuche ».

De cette manière, en chaque lieu il y avait une périphérie de « privilégiés » dépositaires de nos secrets et possibilités tactiques et stratégiques, principalement à Concepción, Temuco, Puerto Saavedra, Imperial, Lautaro, Cunco et Loncoche.

Les multiples apports n'éclairaient guère le chemin, car notre inquiétude, notre indécision prolongée continuaient de voyager de la campagne d'Imperial au Comité Central de Santiago. Les soutiens et les sympathisants, qui en général s'étaient rapprochés de nous dans la perspective d'aider de futurs groupes de guérilleros isolés du peuple, à présent, du jour au lendemain, se voyaient impliqués indirectement dans la gestation probable d'un mouvement social qui pourrait fournir des combattants au MIR dans un avenir immédiat.

Sans cesser de discuter avec nos amis sur le sens d'un réseau d'aide clandestine à un foyer de guérilla, nous leur exposions les termes du problème : que peut faire un parti révolutionnaire face à la détermination de certaines communautés ? Que pouvons-nous leur proposer ?

Quelques-uns étaient surpris que ce genre de préoccupation filtre à l'extérieur d'un parti clandestin. D'autres se demandaient comment cela se pouvait qu'un savoir aussi complet que le marxisme-léninisme et le matérialisme dialectique ne donne pas une orientation claire. Pourquoi les décevoir en leur disant que pour beaucoup d'entre nous, nous commençons juste à connaître le marxisme, même si nous nous y référions avec autorité ?

Durant quelques jours, je suis retourné interroger ma propre « arrière-garde » à l'université de Concepción. Certains me disaient : « *attendez un peu, on va consulter Lénine* », ou d'autres, plus contemporains dans leurs références : « *il faut regarder ce qu'ont fait les Ligues paysannes au Brésil* ».

Moi-même, je me demandais, dans des conversations avec quelques copains de la Paroisse Universitaire : « *Est-ce que Paulo Freire a vécu ce genre de dilemme après le réveil de la conscience de ses élèves ?* »

Jusqu'où vont les limites de la responsabilité dans les méthodes pour faire prendre conscience, et quelle est la part de liberté que doivent assumer les « conscientisés » ? Il ne suffit pas d'aider à faire surgir la clarté, il faut encore assumer ce qui vient après. Les conséquences de la lucidité obtenue. Tout se passait comme si la réponse devait arriver de l'extérieur de notre réalité, d'une expérience historique, d'une théorie reconnue.

Il y avait un peu plus d'une semaine que nous avons rencontré clandestinement Miguel à Temuco. En tant que Secrétaire national, il ne nous a pas donné de réponses précises. Nous avons compris que c'était à nous, le Parti à Cautín, de trouver rapidement une solution. C'est ce que nous a dit Miguel lui-même.

J'ai continué à me consacrer à parcourir les hameaux, les villages et les villes, pour savoir sur qui je pourrais compter si nous devions passer complètement à la clandestinité ou commencer la guérilla. J'ai contacté des copains autour du Llaima, de Villarrica, et d'autres qui vivaient entre la précordillère et Temuco. J'ai réussi à trouver de bons soutiens à Cunco, Melipeuco, Villarrica, Freire, Pitrufuquén et en d'autres lieux qui se situaient à la sortie de Temuco en direction d'Imperial et Puerto Saavedra.

Le docteur Aída me recevait très bien quand je devais rester à Temuco. Sa maison a été comme ma famille à cette période. Grâce à sa grande influence, elle soutenait toute intervention sociale qui contribuait à la santé du peuple mapuche. Comme elle était de la Démocratie Chrétienne de Tomic<sup>30</sup>, j'ai décidé de ne pas trop la compromettre avec mes visites. Cette fois-là, j'ai préféré aller chez le père Omar, qui m'aidait à m'organiser. J'avais mes propres clés pour entrer par la cuisine.

Omar Ventura prenait des notes et marquait sur la carte mes possibilités de soutiens et de maisons de sécurité. « *Tiens, Julián, je suis en train de t'indiquer où sont les contrôles, les églises, les chemins secondaires ; ce sont des renseignements indispensables pour un guérillero* ». Par sécurité, il avait un système d'annotations que lui seul comprenait.

— De toute façon, tu prends beaucoup de risques, Omar, avec tous ces détails ; c'est du perfectionnisme. Mais je te remercie au nom de mon Parti.

---

<sup>30</sup> Candidat de la Démocratie chrétienne face à Salvador Allende en 1970 (NdT).

— Pour le moment, vous vous comportez comme des gens sains, et jusqu'à preuve du contraire, je ne vais pas arrêter de vous aider. Mais je préfère le MAPU<sup>31</sup>, eux, ils sont démocrates. Je peux t'aider, toi, et de loin le MIR pour quelques bricoles, mais pas dans les actions directes ; je ne vois pas le sens qu'elles peuvent avoir dans notre pays. La guérilla ? Il faudrait voir si elle n'attire pas la répression sur le peuple.

Ça faisait trois semaines que je venais le voir plus souvent. Avec quelques précautions de sécurité, je l'ai mis au courant de tout ce que nous étions en train de vivre dans le MIR de Cautín. J'avais besoin de disposer d'un espace libéré du dogme et de la présence du groupe.

Omar pouvait m'écouter pendant des heures sans m'interrompre. « *Tu as une patience de confesseur* » lui disais-je dans un éclat de rire, quand j'étais fatigué de parler et que je pensais que lui devait l'être d'écouter. Sa réponse était toujours la même : « *Tout ce qui est insignifiant pour ton parti est intéressant pour moi* ». Parfois il ajoutait : « *rien de ce qui est humain ne m'est étranger* ». Ensuite venait la polémique à encyclopédie ouverte, était-ce Marx qui avait dit telle chose, ou l'avait-il seulement reprise de Spinoza ou d'Érasme. Lors de la dernière période de nos rencontres, dans les dernières semaines, sachant que j'étais pour de bon en train de construire mon réseau, et me sachant plus naïf et plus pataud que d'autres miristes, il m'interpellait :

— Tu es passé par Río Negro, et tu n'es même pas resté une journée dans la communauté Los Boldos !

— J'ai attendu une heure chez Curpan, il était en train de faire la tournée de ses gens ; il commençait à se faire tard, je devais arriver aux Communautés de Loncoche avant la nuit. En plus, je ne suis pas d'accord pour qu'une personne aussi nécessaire à sa communauté soit utilisée comme soutien à la guérilla. C'est vrai qu'il y a une grande amitié entre lui et moi, mais ça ne justifie pas...

— Ça ne justifie pas, ça ne justifie pas ! Tu m'as raconté que Miguel vous avait dit que tout pouvait arriver : coup d'État militaire, guérilla, invasion des villes par les pauvres des campagnes, comme au Brésil, grève générale, début d'une guerre révolutionnaire, et qu'il faut être prêt à toute éventualité.

Quand Omar savait qu'il avait raison, il n'y avait pas moyen de l'interrompre.

---

<sup>31</sup> Mouvement d'action populaire unitaire ; parti fondé en 1969, à partir d'une scission des « jeunes rebelles » de la Démocratie chrétienne, lié à la théologie de la libération, il sera membre de l'Unité Populaire (*NdT*).

— Bon, eh bien si Miguel vous a dit que la seule réponse léniniste était l'analyse de la situation concrète à Cautín, et que c'était à vous, le MIR de Cautín, de donner une réponse, qu'est-ce que vous proposez aux *compañeros* mapuches qui sont prêts à vous suivre ?

— On en a discuté en réunions et hors réunions ; on a pensé à plusieurs possibilités ; ça pourrait être une manifestation à Temuco des communautés mapuches, prendre le centre-ville, la Place d'Armes ou le Tribunal des Indiens ; on a pensé aussi à faire un truc plus local : une manif à Lautaro, une autre à Imperial. Camilo insiste pour tenir un congrès des communautés en litige qui débouche sur la constitution d'une nouvelle fédération mapuche. Moi, je l'ai toujours trouvé intéressante, cette idée de fédération de Camilo.

— Bon, de toute façon, Julián, ce qui s'annonce est d'une autre dimension. Tu dois prendre au sérieux ta sécurité si tu veux vivre encore quelque temps.

— En un an, Omar, j'ai connu à Cautín tant d'endroits et tant de braves gens que j'ai confiance : ils ne vont pas me fermer leur porte.

— Il ne s'agit pas de confiance, il s'agit de pouvoir aider ; tu ne peux pas savoir toutes les pressions que vont subir les gens. Toi, tu es grand, tu mesures nettement plus que la moyenne, tu ne passes pas inaperçu ; il faut que tu renforces ton réseau dans les villages, les villes, mais avec des gens de ton milieu social et du mien. Je te l'ai répété plusieurs fois, les gens que tu connais, ils sont de la campagne, et toi, tu n'es pas du sud, tu n'es pas de Temuco ; pour tes camarades qui ont grandi ici, c'est plus facile. Toi, ta vie, ta famille, tes amis, ils sont à Talca et à Concepción.

Le père Omar avait poussé la générosité jusqu'à me donner des contacts qui, dans le futur, pourraient lui servir à lui-même.

— Comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, je t'ai marqué des amis qui sont des contacts potentiels, de Temuco vers le nord ; je vais les prévenir ces jours-ci, ce sont des gens de confiance, Julián. Je t'en ai mis à Lautaro, Victoria, Angol, Los Ángeles, et même des gens de ma famille à Capitán Pastene ; je te préviendrai s'ils acceptent.

— Merci, Omar, n'en mets pas trop non plus, il faut sélectionner. Tu sais que j'ai confiance en tes amis séminaristes ; mais franchement, pas en tes camarades qui font les stages, je t'ai déjà dit que parmi eux il y a sûrement des gens de l'Opus Dei.

— Et quand bien même il y en aurait... Je ne sais pas, je crois surtout qu'il doit y avoir des gens d'une grande qualité humaniste. Il doit y avoir de tout, comme chez les francs-maçons. Tu le sais bien, Julián, toi qui as des oncles et des frères dans les loges maçonniques.

— C'est pas pareil, Omar, le franc-maçon cherche à être un homme libre, libre de dogmes religieux et idéologiques. Il n'y a pas de fascistes dans la franc-maçonnerie, que je sache.

Sans cesser de travailler sur mes maisons de sécurité, nous avons mangé et bu comme si c'était des adieux. C'en était bien. Nous avons convenu de ne plus nous voir pendant un bon bout de temps. Il y avait une répression qui s'organisait et nous, nous étions sur le point de faire un saut qualitatif à la campagne.

Nous avons chanté *Gracias a la vida*, *La yerba de los caminos*, *Che Comandante*, et nous avons fini par « ... je cherche de par le monde un moment d'amitié, autour d'un verre de vin et d'un bon morceau de pain ». Nous méritions de tels moments eu égard à la productivité de la journée ; nous avons bavardé avec un groupe d'élèves à lui pendant deux heures, nous avons prié, lu les Évangiles, écrit des lettres d'adieu, et essayé de déchiffrer un chapitre de *Lire le Capital* d'Althusser.

Ça a fait plaisir à Omar qu'à propos de l'écriture de mes lettres d'adieux, je lui rappelle une anecdote avec Miguel. Lors d'un de ses voyages clandestins à Concepción, au début 1969, nous n'avions pas pu nous voir, mais il avait répondu par quelques phrases écrites comme une lettre au soutien que je lui demandais pour que le MIR m'autorise à partir pour la campagne, à peu près comme ça : « *Julián, pour des questions de temps, impossible de nous voir. Sur ta demande, je n'ai rien pu faire, je suis chef du MIR, mais pas du Comité régional de Concepción ; même si je l'étais, c'est le collectif du parti qui décide. Tu as vu que Bauchi n'a rien pu faire pour toi. Ne t'en va pas à la précordillère sans l'autorisation du parti. Si tu parviens à résoudre ton problème organisationnel et qu'il se décide que tu te professionnalises, je te féliciterai pour ta décision ; mais réfléchis bien, parce que ça va changer ta vie, après il est difficile de revenir en arrière, il y a une inertie révolutionnaire complexe qui te pousse. Il n'est pas nécessaire que tu prennes solennellement ta décision au pied du campanile de l'université, en faisant un acte de contrition et en te frappant la poitrine. Miguel* ».

— Ça, c'est un vrai dirigeant ! — disait Omar. Raconte-moi encore des choses sur Miguel.

Comme les paysans qui se racontent plusieurs fois la même blague dans la même journée, Omar savourait les histoires de Miguel ; il partait d'une phrase du récit et les lançait lui-même. Dans ce cas, Omar a repris le titre de la conférence que Miguel avait donnée clandestinement au Comité régional élargi de Cautín : alors, comme ça, « Le problème agraire et Lénine... », et moi je devais lui raconter à nouveau comment Miguel avait répondu à ma question : « *Où est la pensée de Lénine dans notre lutte à Cautín ? On pensait que tu allais nous l'expliquer* ».

— Et alors, et alors ? — s'exclamait Omar, et comme un gamin il se levait pour que je répète encore ce qu'il savait déjà :

— « *Lénine se trouve dans la décision que vous prendrez, vous, les acteurs de cette lutte, dans les conditions concrètes qui règnent ici* ».

— Ça, c'est un marxiste, merde alors ! — concluait ce curé supporteur de Miguel.

Quelques verres plus tard, il m'a demandé de lui raconter encore une fois mon dernier voyage à la capitale pour récupérer l'argent des expropriations de banques, la part consacrée à aider notre Régional de Cautín. J'avais passé une journée entière chez Don Clotario et son chien *Momio*. À plus de quatre-vingts ans à l'époque, il était la personne que j'admirais le plus dans la lutte sociale chilienne (chacun ses références). Il avait été fondateur de la CUT<sup>32</sup> et du MIR chilien. Don Clota m'avait raconté ce jour-là que dans les périodes où il était le plus recherché, Miguel passait lui rendre visite à l'improviste : « *Comment ça va, grand-père ? Je vous ai apporté des petits gâteaux* ». Don Clota l'engueulait, ému : « *Fiston, comment tu peux venir me voir alors que tu es tellement recherché ?* »

C'était l'anecdote préférée d'Omar sur Miguel.

Ni les équipes intellectuelles de Concepción, avec Evelyne Pape et Luis Vitale, ni Ruy Mauro Marini, conseiller de Miguel et de la Commission Politique, ni notre Comité régional de Cautín n'ont pu formuler la pertinente décision de la *corrida de cerco* exprimée par Chachay Quinchavil depuis Mañío Manzanares : « *Écoutez, compañeros et amis, ça fait longtemps qu'on discute de ce qu'on doit faire pour notre terre usurpée. Je pense qu'il n'y a qu'une seule réponse, et elle est simple. Nos recherches légales avec les plans cadastraux authentiques nous démontrent qu'il y a une erreur par rapport à la réalité. Il y a des clôtures qui ne sont pas là où la loi les a*

---

<sup>32</sup> Centrale Unique du Travail, l'organisation syndicale des salariés chiliens (*NdT*).

reconnues, il faut les remettre à leur vraie place. En suivant les plans, nous avons le droit, et même le devoir, d'arracher la clôture de là où elle est à tort et de la ramener à la limite stipulée par la loi. Nous devons *correr el cerco*, repousser la clôture ».

C'est ainsi qu'en pleine cambrousse Chachay Quinchavil a mis un terme à nos interminables discussions de Temuco, de Concepción et de la capitale.

De la sorte, il a aussi levé nos propres doutes, fait taire nos polémiques doctrinaires ; c'était le peuple qui prenait sa décision.

Il est plus facile de dire que de faire, dit le proverbe. Dans le cas de notre récit, il n'en a pas été ainsi, on a dit, et on a fait. Nous avons trop attendu. En quelques jours se sont répandues dans notre parti les sages paroles de Chachay, comme une corne appelant de colline en colline à « débarbeler ». Personne ne s'est étonné, personne n'a discuté. Comme un éclair, ça nous est apparu totalement évident. Nos élucubrations précédentes se sont réduites, dans les jours qui ont suivi, au comment faire. Pour la manière d'opérer, nous nous sommes mis aux ordres des communautés qui ont « négocié » avec notre groupe d'action.

Le jour fixé est arrivé, et la nuit glacée de juin aussi. Nous avons parlé de l'indispensable : il fallait faire attention aux va-et-vient du fil de fer barbelé, qui s'emmêle et se déroule par traîtrise. Notre inexpérience se transformait en maladresse, pressés par le temps comme nous l'étions. Quelqu'un nous a rappelé l'urgence impérieuse de notre mission : « *Compañeros, n'oubliez pas qu'au lever du jour, tout doit être fini !* » Un autre paysan a répondu sur le même ton : « *Laissez les compañeritos<sup>33</sup> universitaires travailler à leur rythme !* »

Par moments, le risque d'être découverts et la possibilité d'un affrontement provoquaient une désinhibition collective, qui diminuait les anxiétés individuelles. Blagues, rires et exclamations diverses explicitaient l'intensité de l'instant et l'hétérogénéité des participants.

— Ça y est j'ai les mains qui regèlent ; j'ose même pas pisser, de peur de me la geler aussi.

— Eh ben pissez-vous dessus, *compañerito*, comme ça, après, vous aurez bien chaud ; laissez faire la nature.

— Si vous voulez, retournez à la *ruca*, *compañero*, je prends votre place — ajoutait, solidaire, un *compañero* mapuche en s'intégrant au groupe.

— Rapportez une pioche, ce pieu est rudement têt.

<sup>33</sup> La langue populaire utilise très volontiers le diminutif, notamment avec une nuance affectueuse (*NdT*).

— J'en ai un autre, ici, qu'est bien pourri, je sais pas quoi faire, va falloir le changer.

— Ils appellent, de la maison, pour une autre tournée de soupe ; ceux qu'ont faim peuvent y aller.

— J'ai déchiré mon pantalon, je me suis fait mal à la cheville ; j'aurais dû écouter ma femme et venir avec des rangers.

— Attention, *compañero*, passez pas par là, y a des barbelés coupés qui sont vifs comme le diable !

Dans ce bouillonnement précautionneux, je sens sur mon épaule la main de Luis qui m'invite à me remettre debout.

— Huitra, laisse-moi prendre ta place, t'as même pas de gants ; prends la lampe, moi, je me charge de ces barbelés réactionnaires. Nous, les Apaches, on a l'habitude.

J'ai donc pris la fonction d'éclairer, allant d'un côté à l'autre, là où on m'appelait.

« *Par ici, la lumière* ». « *L'éclairage, s'il vous plaît, j'ai perdu un outil* ».

J'ai reconnu que j'avais eu de la chance d'hériter de la lampe torche, parce que je pouvais éclairer avec une main dans la poche, et changer de main de temps en temps. Si j'avais eu une lanterne, ou une lampe à huile ou à carbure, j'aurais dû utiliser mes deux mains pour protéger la flamme des rafales de vent.

Plus tard, une *compañera* universitaire m'a remplacé à l'éclairage, ce qui m'a permis de rentrer à la *ruca*. On y parlait du vaillant escadron des « réchauffés », ainsi appelés parce qu'ils ne revenaient pas de la nuit se réchauffer autour du feu. Eux luttèrent, plus que nous tous, contre le temps, et en plus en « territoire ennemi ». Leur mission était de creuser les trous, de préparer les nouveaux pieux à tâtons, préparatifs qui permettaient de réinstaller les limites d'origine pour le lever du jour.

Nous avions des nouvelles d'eux et de leur avance par le « commando militaire » chargé de les protéger. Ils leur portaient du café et des galettes de maïs dans le plus grand silence et une obscurité complète ; il fallait éviter tout risque de tomber sur les gardes du latifundium.

Le responsable militaire de notre Régional, Aldo, parcourait en poncho, chapeau, et bien armé tout l'espace de notre intervention. C'était lui qu'on avait désigné parce que, de nous tous, c'était lui qui faisait le plus métis, et qu'en cas de mauvaise rencontre il pouvait passer pour un Mapuche. En plus, il connaissait le coin comme sa poche, étant donné que c'est à Mañío qu'il avait vécu pour la première fois avec des familles mapuches.

Il essayait d'utiliser un langage « paramilitaire ». Sa fonction, disait-il, était aussi de s'informer et d'informer de ce qui se passait en chaque lieu et « d'entretenir le moral des troupes ». Il était coordinateur entre l'avant-garde et l'arrière-garde, et se chargeait du « soutien logistique » quand il revenait à la *ruca*.

— *Compañeros*, ces perches ne peuvent même pas servir à aiguillonner les bœufs ; choisissez les plus longues, mais assez grosses pour qu'elles ne plient pas ; si elles se tordent, il faut les couper quelques centimètres avant la pliure. C'est pas des javelots à lancer, c'est pour tenir l'ennemi à distance.

— C'est vous qui savez, commandant Aldo — répondait ironiquement une *compañera* mapuche, sans manquer d'obéir.

— Où est restée la peinture pour les banderoles ? On a dit rouge ou noir, mais en aucun cas rouge et noir ; il faut tout refaire, ou repeindre par-dessus. S'ils viennent à se douter que le MIR est dans le coup, ils nous virent à coups de fusil !

Aldo continuait à râler, comme s'il parlait au matériel dispersé par terre devant lui :

— Notre banderole principale doit dire « Union Paysanne Manzanares ». Il y a des camarades qui n'appliquent pas ce qui a été décidé.

M'intéressant à sa laborieuse besogne, je me suis approché de lui, mais j'ai été interrompu dans mon mouvement par un individu dont le comportement étrange a attiré mon attention. Il me semblait irrespectueux, vu qu'il parcourait l'intérieur de la *ruca* en observant tout minutieusement, indifférent à notre présence à tous. Je me suis arrêté à mi-chemin, cherchant à comprendre cette nouvelle situation.

À ce moment, Jonás, qui venait d'entrer, s'est dirigé droit vers moi pour me donner les dernières instructions de *Pelucón* :

— *Pelucón* Romero dit que tu peux glander une demi-heure de plus. Il veut que tu lui passes ton Browning 7.65, ici, t'en as pas besoin, c'est dehors qu'est le danger.

Je me suis débarrassé de mon pistolet sans regarder ma ceinture ni Jonás. Je sentais une certaine inquiétude chez quelques personnes alentour, ce qui a obligé Jonás à exprimer la chose avec plus de respect :

— ...Excusez-moi, *compañero*, c'est rien, c'est rien, juste une pratique de routine...

Mon attention restait rivée aux allées et venues de cette personne à l'intérieur de la maison. Jonás, avec sa perspicacité infatigable, avait détecté « mon moment d'observateur critique exacerbé ». Il m'a parlé alors sur un ton sérieux de camarade, m'emmenant dans un coin pour ne pas être entendu d'une tierce personne.

— Horacio, arrête d'observer ce citoyen de Temuco, c'est quelqu'un de bien, c'est pas un problème qu'il s'intéresse à la décoration et aux ustensiles de la maison.

— Mais regarde ça, Jonás, il ne laisse pas la grand-mère en paix ; observe-le bien, après avoir touché chaque objet, il retourne discuter avec elle. Je suis sûr qu'il va finir par lui offrir un prix pour certaines choses, et la grand-mère va se vexer.

— Les gens peuvent se défendre tout seuls, Horacio. La grand-mère, si elle se sent offensée, elle peut se défendre toute seule ; après, elle nous racontera ce qu'elle a ressenti et on verra ça avec elle.

Mon silence encourageait le sermon fraternel de Jonás :

— Tu es trop susceptible, camarade, et, par moments, un peu parano ; tu ne peux pas avoir des soupçons sur toute la petite bourgeoisie, elle est capable d'avoir des valeurs, sans ça, toi et moi, on serait pas là. Toi aussi, tu as fait venir des amis à toi. En plus, dans cette rencontre, c'est facile de se tromper ; pour beaucoup d'entre nous, on se voit pour la première fois, et on peut facilement se faire une représentation erronée des autres. Ce « type », comme tu dis, est peut-être quelqu'un qui fait pour notre peuple aborigène des choses plus utiles que nous-mêmes, qui nous donnent jour et nuit pour la cause et qui n'ont même pas une piaule où accrocher l'artisanat de nos frères mapuches.

Je me suis retiré pour somnoler dans un coin assez sombre, en évitant l'ombre des flammes dansantes. Personne ne devait perturber la méditation de mon repos. Jonás avait raison, j'exagérais, à cause de mes deux jours sans dormir. En y réfléchissant, quelques-uns des arguments qu'il avait utilisés pour me convaincre, je les aurais employés moi-même en d'autres occasions avec de nouveaux militants.

Nous devons nous protéger de notre propre fragilité et du caractère aléatoire des circonstances. Et notre émulation, de vouloir dormir aussi peu que le Che, avait elle aussi ses limites.

Jonás était un séducteur de consciences, il s'adaptait à la personnalité de celui qu'il devait convaincre, amenant la conversation sur le terrain le plus propice, capable de soumettre sa propre émotivité à une rationalité efficace. C'est à cause de cela qu'il s'exprimait avec une aisance d'homme du monde.

C'était un camarade qui veillait sur l'unité verticale du parti. Il cherchait l'efficacité dans la transmission des directives vers la base. Il semblait éviter de remettre en cause les lignes politiques, comme s'il craignait de déstabiliser l'unité interne du MIR. Malgré son jeune âge, il avait déjà une « carte de visite » très appréciée parmi nous : il avait participé à une prise de domaine organisée par le MAPU, dans les environs de Temuco, et avait partagé avec Simón (Edgardo Enríquez fils) la direction de la commission paysanne de Santiago.

Nous apprécions aussi, au Comité Régional, sa précoce érudition marxiste et la fluidité de son éloquence. Il se distinguait extérieurement par sa veste bleu marine « Miguel Enríquez » et son chapeau aux bords tombants. Comme Miguel, il fumait des Lucky Strike, l'une derrière l'autre, utilisant le mégot de la première pour allumer la suivante.

Comme parti de jeunes que nous étions, nous nous identifions plus que d'autres à nos dirigeants nationaux. Il est probable que c'était ce que faisaient aussi les nouveaux militants vis-à-vis de nous, dirigeants régionaux, et ainsi de suite. Il semblerait que nous intériorisions plus profondément l'autorité et la discipline au travers de la « fraternité familiale ». Et si ce mécanisme fonctionnait si bien, c'est parce qu'on n'en parlait pas, qu'on n'en discutait pas, qu'on ne le connaissait pas, qu'il n'était pas prémédité.

Chez Jonás, le fait d'être extraverti dans ses émotions et sentiments lui permettait aussi d'être un bon cadre de terrain ; on voyait clairement chez lui le plaisir de se sentir aimé par nos *compañeros* mapuches.

Il est possible qu'en décrivant Jonás j'y mêle les souvenirs de traits d'autres activistes, c'est bien probable. Mais j'insiste sur le fait que malgré la difficulté à se remémorer la personnalité unique de chacun de nous, celle-ci a bien existé et a été indispensable pour avancer sur le terrain politique. Dans cette première période, seule l'authenticité de notre personnalité nous a permis de nous incruster dans les communautés mapuches. Ni le *Journal*

*de Bolivie*, ni la Déclaration de Principes du MIR, ni le *Manifeste du Parti Communiste*, ni le *Que faire ?* de Lénine, ni le *Nouveau Testament* ne nous auraient autant aidé que la volonté d'être des leurs, d'être comme eux, sans perdre notre singularité.

Un gars est arrivé, le plus jeune des étudiants, trempé et tremblant de froid.

— Faites-lui une petite place au coin du feu, qu'il se sèche — a dit Chachay.

— Mais débarrassez-vous donc, vous n'allez jamais sécher si vous gardez vos habits — a dit un universitaire en lui laissant sa place, et en l'aidant à retirer sa parka mouillée.

— Regardez comme il tremble, il doit être plus frileux que les autres *compañeros* ; la prochaine fois, prenez mon poncho — a dit Chachay.

— Le froid, tu parles ! — a lâché le plaisantin de service — ce qu'il a, c'est qu'il est mort de trouille, il a les jetons des flics. Nous, on va jamais avec lui au centre-ville de Temuco, parce que rien qu'en voyant un carabinier faire la circulation, il lève les mains.

Tout le monde rigolait, sauf une dame qui avait pris au sérieux ce qui venait de se dire.

— Non, *compañerito*, rappelez-vous qu'il va rien se passer. De quel droit ils nous tireraient dessus ? Ce qu'on demande, c'est ce qui est juste. Sans terre, le Mapuche ne mange pas. Les flics sont mauvais quand ils piquent un Mapuche tout seul, paumé en ville. Quand on est ensemble, ils ont peur de nous.

D'autres *compañeros* mapuches ont renchéri :

— Ici, les flics, ils rentrent pas ; quand y a eu des bagarres, c'était au dehors.

— Les flics les plus mauvais, des fois, c'est ceux qui nous ressemblent le plus, ils ont des grands-parents mapuches, mais ils renient la famille pauvre.

— Quand les patrons envoient les flics contre nous, c'est des vrais sauvages avec le peuple mapuche.

Un « aïe, aïe, aïe » de douleur d'un *compañero* universitaire, qui rentrait à la *ruca* blessé par les barbelés, a amené une *compañera* mapuche à s'intéresser à lui.

— Qu'est-ce qui vous arrive, *compañero* ? Mettez-vous un peu d'eau. Il y avait une bande, dans le coin. Il y avait du *metapío*<sup>34</sup> et de l'eau oxygénée. Vous les avez pas vus ? Ils étaient là il y a pas bien longtemps.

Un camarade, qui avait l'air de dormir, a néanmoins interrompu une discussion idéologique, les yeux fermés : « *Vous vous trompez, camarade, le Che et Fidel ne se connaissent pas encore à cette époque* ».

Un long silence de respect a répondu à cette voix doctorale.

D'autres, couchés sur le côté en position fœtale, évitant ainsi d'occuper trop d'espace, s'éloignaient ou se rapprochaient du feu en fonction de la hauteur des flammes.

Romero, qui entrait et sortait sans crier gare, se montrait un tantinet fâché :

— Mettez un poncho sur Horacio, entêté comme il est, il s'est couché avec sa parka à moitié trempée. Il fait partie des militants qui croient que plus on souffre, plus on est révolutionnaire. Et personne n'a eu l'idée de le couvrir, loin du feu comme il est. Incroyable, faut tout vous dire. Personne n'est capable de prendre une initiative, camarades ?

— On l'avait pas vu, *Pelucón*, on s'est pas rendu compte — disait Rudi, un jeune dirigeant mapuche, en s'excusant et en enlevant son poncho.

J'ai senti que le poncho de Rudi couvrait tout mon dos, jusqu'aux genoux.

— Je te connais, Huitra, je sais bien que t'es pas en train de dormir... Mais si tu roupilles pas un moment, tu retournes pas débarbeler, t'es prévenu.

Je lui ai répondu par des ronflements simulés jusqu'à la caricature ; il est retourné près du feu en rigolant.

Quelques jeunes étudiantes, qui semblaient chercher à mieux comprendre les raisons de cette équipée, ont mis le grappin sur une dame de la communauté qui répondait avec enthousiasme à toute question. Elle ne paraissait pas très surprise par l'intérêt et l'attention qu'elle suscitait chez ces jeunes *huincas*. Le séjour prolongé d'Aldo dans la communauté, le charisme de Lucho<sup>35</sup> et le passage de Luciano Cruz et de « Trosko » Fuentes, lors d'un récent travail d'été de l'université de Concepción devaient avoir contribué à l'aisance et à la loquacité de la dame.

<sup>34</sup> Acide phénique ou « eau phéniquée », jadis utilisée comme désinfectant bon marché, mais violent (*NdT*).

<sup>35</sup> Lucho et Luchín sont des diminutifs de Luis ; il s'agit de Luis Quinchavil, le fils de Chachay (*NdT*).

Sa description, bien que locale et contemporaine, se confondait avec l'histoire lointaine du peuple mapuche. Derrière les souvenirs et les légendes de l'enfance, il y avait toujours un fond de spoliation, de répression et de résistance.

La découverte soudaine de tant de dépossession dissimulée provoquait des réactions conflictuelles dans le groupe de filles :

— Pourquoi « hystérique » ? Pourquoi tu me traites d'hystérique ?

— Tu te rends pas compte comment tu cries ?

— Et c'est pas normal que je crie, quand j'apprends en vingt minutes ce que mon pays m'a caché pendant vingt ans ?

— Ce qui devrait surtout te faire mal, c'est que rien a changé et qu'on est complices !

Camilo, au milieu de cette assemblée, appréciait tout débat improvisé. Il traduisait les phrases moitié en espagnol, moitié en *mapudungún* de la dame, et allégeait pour elle les questions trop compliquées des étudiantes. D'autres personnes se sont jointes à cet espace multiculturel : deux *compañeros* mapuches, un professeur d'université et un dirigeant du Mouvement des Ouvriers Chrétiens (MOC). Résistant à l'émotion de la dynamique de groupe, Camilo aidait à reconstituer un passé récent honteux et suggérait des pistes pour transformer le présent.

*Pelucón* Romero, qui entrait, a découvert la scène et s'est adressé à Camilo en blaguant :

— N'allez pas m'exciter les camarades étudiantes, *compañero* Camilo ; sensibilisez-les plutôt !

Celui-ci s'est séparé du groupe qui continuait à discuter, et a discrètement avoué à Romero :

— Tu parles d'une sensibilisation ; ces gamines viennent juste de découvrir que les Mapuches sont pas des feignants et qu'on leur a volé leurs terres.

Après un silence de quelques secondes, il a ajouté, sur un ton formaliste et d'éloquence institutionnelle :

— En tant que membre du Comité régional, je te rappelle, *Pelucón*, qu'on était tombés d'accord sur le fait qu'on n'amènerait que des militants et des invités de toute confiance.

La réponse de Romero, tournant déjà le dos pour ressortir, a été tranchante :

— Ce sont des militantes, camarade, d'excellentes militantes. Vous devez les respecter !

Sur ces mots, il a invité à sortir un camarade, lui a confié une mission en lui précisant les ordres, qu'il a répétés encore à pleins poumons quand celui-ci s'est perdu dans le champ de *coligües*<sup>36</sup> qui reliait l'arrière de la *ruca* à un petit bois d'arbustes.

— Et vous me comptez bien les poteaux à remplacer ! Dis aux zozos armés qu'ils ne restent pas ensemble à bavasser ; tant qu'il n'y a pas d'affrontement, ils doivent rester dispersés pour bien couvrir tout l'espace prévu !

Pendant ce temps, Camilo, résigné, s'ouvrait un passage pour reprendre son rôle de médiateur, sans cesser de bougonner :

— ...on peut pas respecter l'ignorance si on veut avancer...

Avec la bonne volonté requise d'un dirigeant étudiant digne de ce nom, il est revenu se mettre à la disposition du groupe qui discutait :

— Bien, il me reste un quart d'heure avant de reprendre mon tour dehors. Quel autre sujet vous voudriez aborder avec la dame ?

Camilo, intellectuel mapuche aux convictions « pré-indigénistes » cultivées sans sectarisme, qualités qui lui permettaient de clarifier les malentendus entre les Chiliens et les communautés, cherchait patiemment au Comité Régional à démonter nos représentations qui risquaient de brouiller l'appréhension de la réalité sociale. De là, ses longs discours, avançant pas à pas dans l'exposition de son propos. Sa pédagogie persistante et artisanale tempérait l'audace avant-gardiste d'autres camarades. Celle de Marcos, peut-être, ou celle de Belto, ou de son copain Paine.

Chaque membre de notre Comité régional pouvait dire avec certitude « *Paine est mon ami* », parce que c'était vrai. L'affection de Paine était sincère et gratuite. Face à lui, nous nous sentions tous sains. Il nous répétait « *Moi, je parle avec le bon côté des gens* ». Il était le fils politique préféré de notre chef régional, avec Jonás. Chez les deux on entendait souvent « *Ruperto a dit* » ou bien « *attention, le Pelucón va se fâcher* ».

À vingt ans, Paine avait la bonté de quelqu'un qui a beaucoup vécu, et bien. Quelqu'un, comme nous disions à l'époque, de comblé et de réalisé. C'est pour cela qu'il pouvait se donner tout entier. Quand on lui posait la question, il parlait avec fierté de son père, syndicaliste ouvrier et socialiste de Cautín.

---

<sup>36</sup> Sorte de bambou (*NdT*).

Cette nuit-là, Paine entra et sortait comme le vent, personne ne le voyait, on entendait juste ses jurons à cause du travail fait à moitié et son humour permanent.

— Assieds-toi un moment pour parler avec nous, camarade, ça ne va pas empêcher la révolution d'avancer — lui a dit un groupe d'universitaires qui appréciaient sa compagnie. Tu es un perfectionniste, un véritable professionnel de la révolution ; mais tu ne nous as toujours pas dit si tu préférerais Lénine ou le Che.

— Laissez-le tranquille — a dit la grand-mère — vous voyez pas qu'il est bien occupé, le pauvre ?

Aldo, en train de compter et de noter les balles qu'il remettait à Paine, a répondu à la dame :

— La vérité, grand-mère, c'est que Paine est votre chouchou.

— Non, je vous aime tous autant, j'ai pas de chouchou, j'ai été pareille avec mes cinq enfants — a dit la grand-mère.

— Oui, mais de temps en temps, à lui, vous lui passez ses caprices — suis-je intervenu de mon coin, d'un ton feignant la jalousie.

— C'est vrai que souvent, je lui garde du *charqui*<sup>37</sup> et des beignets, mais il a un grand corps à nourrir, et il arrête pas de travailler.

— Faites pas attention, grand-mère, vous laissez pas embêter, c'est rien que des jaloux — a dit Paine.

Aldo est allé plus loin en rappelant une réunion élargie du MIR, deux jours auparavant à Mañío, où il y avait eu des commentaires sur l'incident de Paine au Théâtre municipal de Temuco.

— Et pourquoi vous lui avez rien dit, avant-hier, quand vous avez su ce qui était arrivé à votre « p'tit gars » au Théâtre municipal ?

— Mon p'tit gars — a répété la grand-mère non sans sarcasme — il était heureux d'avoir reçu cette arme, et comme on l'a invité au cinéma à une séance tard dans la nuit, il a préféré y aller armé.

Avant que la conversation ne continue, Paine a pris le matériel que lui avait préparé Aldo, et en sortant de la *ruca* nous a lancé du seuil, sur un ton blagueur :

— Je vais vous envoyer « Cheveux au vent » Romero, et vous allez voir que ça va s'arrêter vite fait, la mise en boîte...

---

<sup>37</sup> Viande séchée (*NdT*).

Le reste de l'assistance est resté à chercher comment ça avait été possible qu'une balle sorte toute seule d'une arme aussi sûre que ce Colt 45, le même qui équipait la police de New York. Paine l'avait reçu du parti en reconnaissance pour son implication. Il venait de le recevoir quand il avait été invité au cinéma ; il avait du mal à s'en séparer.

Nous appliquions les mesures de sécurité de notre parti, qui, à cause de ses actions directes à Santiago, devait devenir à moitié clandestin dans le reste du pays. À Temuco, nous ne devions pas circuler armés. On avait bien dit à Paine, en plus, de ne pas porter son arme dans sa ceinture derrière le dos. Il était assis au balcon, ne faisait pas de grands gestes, et la balle est partie ; sans blesser personne, heureusement. Le bruit a été si fort que tout s'est rallumé, et que les camarades sont partis en courant, aussi surpris de l'incident que le reste du public.

Ce genre de conversations transparentes entre le parti naissant et son public était courant à cette époque. Le besoin d'une croissance rapide rendait difficiles les précautions pourtant sensées. Nous passions d'une rigueur caricaturale à un laxisme juvénile.

Dans les communautés où nous allions le plus souvent, la confiance née d'une étroite cohabitation nous amenait à une confusion entre le parti, sa périphérie, les sympathisants et l'assemblée large. Il était courant qu'un gamin parcoure la communauté en criant « réunion de base pour les miristes ! », et aussi que tout un chacun y passe et y reste un moment.

Les réunions ouvertes ou à huis clos d'une cellule, d'un Comité local ou régional, en étaient venues à faire partie de « la culture institutionnelle miriste ». Le chef décidait s'il convenait d'amplifier ou d'alléger les mesures de sécurité, de restreindre ou d'élargir l'information, le nombre d'invités. L'intégration de nouveaux militants, de même que la promotion, étaient aussi aléatoires : un chef évaluait et décidait des mérites de chacun.

C'était donc entre un ultra-démocratisme dans les assemblées populaires, et un autoritarisme, voire un caudillisme interne que se construisait notre parti à Cautín.

À peine trois ans plus tard, nous paierions très cher cette souplesse : deux mois après le coup d'État, plus de 80% des miristes de Cautín étaient en prison, à l'exception des infiltrés qui continuaient main dans la main avec les délateurs la chasse aux camarades.

L'arôme du tabac cubain a annoncé le retour à la *ruca* de Romero. Il s'est débarrassé d'un poncho mapuche et de sa casquette léniniste tout en se rapprochant du feu. Il est resté au second rang, déclinant respectueusement l'offre de s'asseoir à côté du feu. « Donnez-nous au moins vos fringues, *compañero*, qu'on les mette près des braises », lui a proposé une *compañera*.

Avec de simples « gestes de camarade de parti », ou avec une politesse étudiée, Romero, dans un coin, s'est adressé à chacun, depuis des membres du Comité régional, jusqu'aux militants et sympathisants mapuches, aux étudiants et aux amis invités. Il donnait la priorité à des questions opérationnelles tactiques, sans cesser pour autant de passer au crible chaque personnalité, comme un capitaine qui embarque un nouvel équipage.

Nos différences au sein du Comité Régional n'empêchaient pas l'indispensable unité d'action centralisée. Par intuition ou par principe, nous cherchions à ce que Romero soit visualisé comme chef par tous les participants. Lucho Quinchavil et son père Chachay devaient avoir bien intégré cet impératif de direction centralisée, car à trois heures du matin ils sont entrés dans la *ruca* pour donner un poids formel à une intervention de *Pelucón* Romero.

Encadré par les deux, Romero s'est exprimé ainsi : « *Camarades et amis, il nous reste cinq heures de nuit. Nous avançons bien, au prix de durs efforts, mais nous avançons bien. Pour beaucoup d'entre nous, ceci est quelque chose de nouveau. Nous avons toute confiance dans la décision prise par les compañeros de cette communauté, nous nous fions à leur expérience. Si les choses tournent mal, notre parti est prêt à toute éventualité. Je vois quelques compañeros plus fatigués que les autres. C'est une tâche collective que de faciliter votre récupération. Nous ne pouvons affronter l'inattendu dans ces conditions. En ce moment, notre ennemi dort bien, et dans quelques heures il sera ici.*

*Je vous répète à tous, comme je l'ai déjà dit à certains à d'autres moments de la nuit, que s'il devait y avoir affrontement avec des armes à feu, seul le MIR, notre commando paramilitaire, ripostera. Mais faisons tous notre possible pour éviter un affrontement armé.*

*Je vous appelle tous à assumer cette responsabilité, soyons disciplinés, suivons les ordres donnés, et tout ira bien. Cependant, pouvoir éviter un affrontement armé ne dépend pas seulement de nous, il peut être provoqué par eux, intentionnellement ou par accident. Si c'était le cas, et s'il y a chez eux une claire décision de tirer, nous ferons usage de toute notre puissance*

*de feu. Le MIR ne permettra pas qu'aucun Mapuche ou participant à cette corrida de cerco coure le risque d'être blessé. Si on avait affaire à un autre type d'affrontement, alors pas de problème, nous y participerons tous avec des cailloux, des bâtons, à coups de pieds...*

*L'échange verbal avec les patrons, les carabiniers ou les autorités sera mené uniquement par les compañeros dirigeants mapuches. Pour l'instant, nous devons montrer qu'ici, il n'y a que des paysans. Donc, pour des raisons évidentes, les compañeros universitaires ne doivent pas parler, même s'ils pensent qu'ils ont des choses très intéressantes à dire. Ceux qui n'ont pas de poncho vont derrière, et ceux qui ont les cheveux longs, même s'ils sont bien bruns et qu'ils ont un poncho, ne restent pas devant. Vous avez bien entendu, compañero "hippie" ? — il s'adressait à Almonacid, dirigeant étudiant. »*

Lucho a complété les indications de Romero, avec une mise en garde appropriée :

— Nos frères universitaires doivent être prêts à se contenir face aux provocations que nous allons devoir tolérer ; des humiliations verbales, des attitudes racistes qui vont vous surprendre. Ne vous démasquez pas par une réaction solidaire. Laissez-nous leur répondre, nous, les Mapuches. Nous connaissons bien chaque homme de main du patron et chaque flic d'Imperial.

Le discours de Romero et les indications de Quinchavil ont permis à plusieurs personnes d'aller « au lit » tranquilles, et ont motivé les autres à ressortir affronter la pluie, le froid et la fatigue.

Le reste de la nuit, il y a eu moins d'activité dans la *ruca*. La grand-mère dormait par moments, entretenait le feu et veillait à ce qu'il y ait de l'eau bouillante, aidée par deux autres dames et par Chachay, qui en revenant de la *corrida*, allait rechercher du bois sec dans l'abri.

On n'entendait que des murmures ou des ronflements, des personnes qui parlaient en dormant et d'autres qui exprimaient leurs plaintes sans espérer être entendues : « *Je peux pas dormir... j'ai un caillou sous les côtes* ». « *J'ai les pieds qui se sont encore refroidis...* ». « *Il fait toujours nuit, dehors ? On devrait pas être loin du lever du jour... quelle nuit interminable* ».

Un garçon qui entrait et sortait souvent a été remarqué par une dame : « *Vous avez pris beaucoup de maté, compañeroito...* ». « *C'est vrai, compañero, c'est vrai... J'ai abusé du maté* ».

Romero, Paine et Jonás ont continué à passer de temps en temps durant le reste de la nuit, mais moins fréquemment, ils ne restaient que les instants nécessaires pour vérifier que tout allait bien.

Les minutes devenaient plus longues ; le lever du jour mettait en évidence la proximité de l'événement attendu. Personne n'avait plus besoin d'éclairer sa montre à la lueur du feu, il n'y avait plus un coin dans le noir.

Le temps était vécu et commenté diversement :

— À cette heure-ci, ma femme doit être en train de préparer la première tétée.

— Moi, à cette heure-ci, je devrais réveiller les plus grands pour l'école, et je me retrouve ici à faire la révolution — disait en riant l'un des invités.

— *Compañeros*, dans deux heures, les entrées doivent être bloquées, il faut apporter encore des branches et des troncs.

— Romero est dans la *ruca*, ou dans l'abri ? Il a dit de le réveiller vers les huit heures.

— Comme s'il allait dormir ! Il doit juste se reposer un peu.

— On sait jamais, il a été debout toute la nuit.

— Faut s'attendre à ce que les autorités arrivent avant le patron.

— La police informe les autorités, mais pour que la nouvelle de ce qui se passe ici arrive jusqu'à eux, il va se passer un certain temps.

— À Temuco, il y a des *compañeros* chargés d'informer la Préfecture et les journalistes à partir de neuf heures. La police pourrait arriver vers les dix heures.

Le lever du jour a découvert notre diversité sociale et nos profils identitaires. Certains se saluaient de la main bien qu'ils aient bavardé pendant des heures. On aurait dit que nous nous rencontrions pour la première fois. D'autres semblaient contents d'avoir déjoué les obstacles et périls nocturnes.

On reprenait des conversations interrompues :

— Comme je vous le disais hier soir, monsieur, je suis fonctionnaire de l'INDAP et je travaille avec les petits propriétaires des communautés mapuches. J'ai été démocrate-chrétien, maintenant, je ne sais plus ce que je suis. Si on me chope ici, je perds mon boulot. J'espère que tout va bien se passer.

— Je vous comprends et je vous admire, monsieur — répond son interlocuteur. Moi-même, je suis très critique et très critiqué au Parti Socialiste. Mais je vais leur dire que j'ai participé à ceci.

Presque en même temps, et voulant contribuer à cet esprit fraternel que créent les circonstances exceptionnelles, il a pris par le bras le fonctionnaire démocrate-chrétien, l'invitant à faire quelques pas vers moi, et m'intégrant de cette manière à la conversation.

— Voyez, Horacio peut vous le raconter, je fais partie des purs et durs du PS, ami et camarade du père du jeune Cabrera que les Mapuches appellent Paine. Imaginez un peu comment je peux me sentir en constatant qu'ici, je suis le seul socialiste, dans une province, Cautín, où se trouve la paysannerie la plus pauvre du Chili. C'est une honte que, même à gauche, on ait la même indifférence envers notre peuple aborigène que chez le Chilien moyen ou la droite de ce pays. Pourquoi les jeunes doivent-ils abandonner les partis de la gauche traditionnelle pour se retrouver ici ? Il y a quelque chose qui ne va pas dans nos partis. Il faut espérer que les jeunes miristes ne changent pas, qu'ils ne se corrompent pas, que ce ne soit pas seulement une rébellion de jeunesse.

C'est comme ça que nous nous sommes réveillés ce matin-là. Au milieu des saluts, des blagues et des cigarettes à jeun, les gens commentaient la dure nuit passée. D'autres observaient la végétation qu'ils avaient entendu craquer sous le vent glacial de la nuit. Certains semblaient se chercher pour réaffirmer des convictions :

— Qu'est-ce que vous faites ici, monsieur ? C'est dangereux, pour vous.

— C'est ce que je lui ai dit aussi, à l'université, tout le monde le croit *momio*. Qui aurait pu se douter ?

— Ne m'en parlez pas, monsieur. Si je vous disais comment je me suis trouvé embarqué là-dedans...

Je me suis assis sur un tronc, à une distance suffisante pour ne pas être trop sollicité, mais pas trop loin non plus pour entendre si on m'appelait d'urgence. J'observais et prenais des notes en vue de l'article que m'avait demandé Bauchi pour *Punto Final*.

L'arrivée de nouveaux *compañeros* mapuches confirmait les promesses. Individuellement ou en groupe, la solidarité grossissait.

L'aide apportée était déposée à l'entrée de la *ruca*, de façon impersonnelle. Sans attendre de remerciements, les gens faisaient vite, comme s'ils avaient craint de gêner ceux qui venaient après. Ils se croisaient sans un geste, les effusions viendraient plus tard, ce qui était prioritaire pour l'instant était de conserver la logique collective.

Néanmoins, l'individu gardait son intérêt ; je voyais devant moi, une fois de plus la « cérémonie » de la rencontre. La personne était au centre. Dans les longs préambules de salutation, l'état de santé de tous les absents, un par un, prenait le temps qu'il fallait. Il fallait s'informer minutieusement des tantes, des cousins, de chaque membre de la famille. Les nouvelles de ceux qui avaient émigré à Temuco ou à Santiago. Bien plus tard, on en arrivait au coût de la vie, aux récoltes, le cas échéant, et enfin à la lutte à laquelle ils allaient participer.

J'ai reconnu derrière moi la voix doctrinaire du « théoricien marxiste » :  
— Rosa Luxemburg ou Lénine ? Lequel des deux est derrière tout ça ? Allez-vous finir par me le dire, *compañero* Horacio ?

J'ai répondu un peu sèchement, parce qu'il dérangeait une conversation avec des amis mapuches de la côte, des *Lafquenes*, qui venaient d'arriver et que j'avais connus auparavant.

— Aucun des deux, *compañero*. Pourquoi est-ce qu'il faudrait encore justifier la résistance à l'injustice avec de grandes idées européennes ? Pas besoin d'être théoricien, *compañero*, pour prendre conscience de la misère sociale que vous-même avez sous le nez en cet instant.

En attendant sa réponse, je me suis senti bien malhonnête, vu que, peu de temps auparavant, tout le parti avait cherché chez Lénine une tactique adéquate.

— C'est pas pour rien que je suis là, *compañero*, c'est pas pour rien ; mais moi, je vous parle de méthode, de tactique, de stratégie, et pas de sensibilité sociale.

De toute façon, c'était là notre carence : la réflexion théorique qu'il visait, elle était restée dans les sommets du parti. Nous, les activistes, nous n'avions pas le loisir de réfléchir et d'agir en même temps.

Alors ce monsieur avait en partie raison pour ce qui est de Lénine. Là où il se trompait, en revanche, c'est quand il croyait que nous boudions Rosa Luxemburg, ou encore plus Gramsci. À Concepción, on faisait des lectures choisies des deux, en sélectionnant les livres et les chapitres qui nous menaient à l'action. Comme tout classique, les marxistes aussi peuvent s'interpréter et s'utiliser de bien des façons.

J'essayais de ne pas poursuivre cette discussion devant des camarades mapuches ou étudiants qui m'interpellaient avec des questions pratiques, ou des saluts transmis depuis d'autres communautés. Perdu entre « le doctrinaire de service », mes propres élucubrations et nos camarades mapuches, j'ai été sauvé par le sourire et la voix fraternelle de María Teresa, qui avait été témoin du dialogue sans que je m'en rende compte.

Me tirant hors du groupe et s'appuyant sur mon bras avec la patience et l'affection qui étaient ses caractéristiques, elle m'a dit :

— Te fais pas de soucis, Julián, c'est un brave type, mais un peu fatigant. Cette nuit, il me provoquait en affirmant qu'un chrétien ne peut pas être marxiste, qu'un peuple aborigène ne va jamais bien loin dans l'engagement révolutionnaire, et en demandant si, oui ou non, on allait y aller, à la guérilla...

— Avec ce que tu me racontes, María Teresa, je finis par me demander si c'est un indépendant de gauche ou bien quelqu'un du SIM<sup>38</sup>.

— C'est pas possible, Julián. Quel intérêt pourrait avoir pour les services secrets une petite *corrida de cerco* ?

— C'est vrai, c'est peut-être quelqu'un de sincère ; en tout cas, il est généreux avec son savoir doctrinaire. Toutefois, il y a quelque chose dans son éclectisme effréné qui me laisse un doute. Si j'étais du SIM ou de la CIA, c'est le type même que je recruterais pour infiltrer un parti naissant comme le MIR. Est-ce que tu sais comment il est arrivé ici ? Jusqu'à présent, personne n'a été capable de me le dire.

— T'as raison, Julián, on a demandé, et personne ne le reconnaît ; c'est peut-être à cause de cette histoire de mesures de sécurité et des possibilités de coup d'État et de guérilla.

— Faut espérer que ça ne soit rien qu'un dilettante, mais on ne le saura jamais, et comme dit Miguel : « *tout parti révolutionnaire est infiltré ; il faut se donner une discipline, chacun sa fonction ; moi, quand j'informe lors d'une réunion, je le fais toujours en tenant compte qu'il y a un infiltré* ».

— Tu sais, Julián, pour revenir à don Machin — puisqu'on ne sait même pas comment il s'appelle — j'ai remarqué cette nuit qu'il était sincèrement en colère quand il perdait dans sa polémique, surtout parce qu'il y avait des témoins. Je lui ai dit que chrétien marxiste, c'était rien qu'une étiquette, que

---

<sup>38</sup> Service de renseignement militaire (Nda).

pour moi, ça ne voulait rien dire. Tu sais bien ce que je pense, Julián. Je lui ai dit qu'on n'avait pas besoin de l'étiquette « chrétien marxiste » pour réagir face à la spoliation de notre peuple aborigène, qu'il suffisait d'être un chrétien conséquent ou un citoyen honnête.

— Il s'est quand même pas foutu en rogne quand tu lui as dit ça ?

— Non, il s'est foutu en rogne quand je lui ai dit « *vous me rappelez le trotskiste Marcelo Segal, qui est venu à l'Université de Concepción polémiser avec des chrétiens sur la non-existence de Dieu* ». Il m'a dit, indigné : « *Vous allez pas me mettre aussi l'étiquette de trotskiste, parce que je le suis pas ; je me considère marxiste indépendant et athée. Et vous, pourquoi est-ce que vous reconnaissez pas que vous êtes principalement croyante, avant tout ?* » ...C'est comme ça qu'il me provoquait cette nuit, ce monsieur. J'ai conclu en citant Camilo Torres, « *qu'importe si Dieu existe ou pas, l'important, c'est que la faim, elle, elle existe* ». Il m'a dit que j'étais une démagogue, et il est sorti de la *ruca* en grommelant : « *mieux vaut que j'aille repousser des clôtures, ça, au moins, c'est de la lutte de classes...* »

— T'aurais pu lui citer Karl Marx, quand il dit que la politique est la forme profane de la religion — ai-je répondu à María Teresa.

Nous nous sommes séparés sur le dialogue suivant : « *T'as peur, María Teresa ?* » « *Un peu, et toi ?* » « *Bien plus que ça. Tout peut arriver. Je voudrais croire en Dieu dans ces moments-là* ». « *Fais un effort, Julián, c'est dans des occasions comme celle-ci qu'on peut être touché par la grâce* ».

Tandis que María Teresa s'éloignait, rejoignant un groupe de dames mapuches, les universitaires recréaient leur propre idiosyncrasie matinale. Quatre jeunes filles s'éloignaient discrètement pour aller « aux petits cabanons », les garçons se lavaient :

— Qui est-ce qui me prête du dentifrice ?

— J'ai oublié mon savon.

— Je te rappelle, camarade, que le Che, lors de la guérilla, avait parié qu'il réussirait à faire tenir ses chaussettes debout tellement elles étaient sales, et il a gagné son pari.

— Tu te laveras quand on retournera à la Cité U, en attendant, rince-toi juste la bouche.

— À quoi ça sert ? Dans pas longtemps, il aura même plus de dents, avec la raclée qu'on va se prendre — a crié un autre camarade étudiant, juché sur une butte pour visualiser le scénario d'un possible affrontement. Il s'était attribué cette responsabilité étant donné que c'était lui le responsable militaire de la base miriste de la Cité U.

Un jeune mapuche, qui traversait l'espace « transitoirement exproprié » par les miristes de Temuco a fait rire tout le monde : « *Vous êtes en train de regarder par où vous allez vous carapater quand les flics arriveront, compañero ?* »

Le responsable militaire a répondu sèchement :

— En train de visualiser un repli tactique, camarade, un repli tactique !

Trois jeunes faisaient des tirs au but avec les restes d'un ballon en caoutchouc dégonflé, le but étant la porte de la grange. L'un avait une serviette de toilette dans une main, le second une cigarette pas encore allumée, et le troisième faisait le clown de ses deux mains libres, imitant le gardien de la sélection chilienne. Deux gamins mapuches, Nahuel et Millaray, qui leur avaient prêté le ballon, observaient le jeu depuis un arbre, et à la demande des jeunes, remplissaient aussi la mission de les prévenir de l'arrivée du *Pelucón*. Les gamins s'amusaient à donner de fausses alertes.

— Voilà monsieur *Pelucón* qui arrive ; le voilà, il a l'air drôlement en colère !

*Fosforito*<sup>39</sup>, qui faisait le gardien de but, avait trouvé le stratagème pour faire rire les enfants : il laissait passer des buts entre ses jambes, ou il sautait du côté opposé à celui de la balle.

— Ha ha ha ! Le meilleur gardien du Chili ! Le meilleur gardien ! Où il est passé, le grand gardien ?

— Il a l'air *pehuenche* — a dit Nahuel — aussi balourd qu'un *Pehuenche*.

Devant une telle expression, j'ai dit aux « footballeurs », qui riaient toujours :

— Vous n'avez pas entendu ce qu'a dit Nahuel ? Vous savez ce que ça veut dire ? Attendez un peu, il faut lui demander. Nahuel, pourquoi tu as traité *Fosforito* de *Pehuenche* ?

— C'est ma maman qui nous traite comme ça quand on fait des bêtises ou qu'on est flemmards ; elle dit que les *Pehuenches*, les Mapuches de la cordillère, ils sont péquenauds, ils connaissent pas les villes, c'est des Mapuches sauvages, qu'elle dit.

<sup>39</sup> « l'Allumette » (NdT).

Le jeu s'est terminé spontanément. J'ai vu *Fosforito* s'asseoir pour parler avec Nahuel et Millaray, et les deux autres étudiants sont partis se laver.

Une *compañera* universitaire, qui passait avec un fagot sous le bras, s'est arrêtée un instant pour me dire :

— Vous savez, *compañero* Horacio, ce qui m'a le plus émue hier soir, et que j'ai toujours pas compris ? C'est qu'avec tout ce qu'a souffert notre peuple aborigène, on voit pas de haine chez lui. Vous pouvez m'expliquer comment vous comprenez ça ?

— Ça me fait un énorme plaisir que tu l'aies remarqué. Je l'ai constaté aussi depuis des années. Je n'ai pas de réponse. Pour moi, c'est une énigme. S'il y a eu de la haine ou du ressentiment, ça s'est transformé en compassion et en sagesse. On dirait que leurs peines ont été avalées par la terre, ou qu'elles se sont diluées dans la nature. C'est étrange, très étrange.

— Vous voilà bien philosophe, *compañero* Horacio.

— Je n'ai pas de mérite, ce n'est pas spontané, ces phrases-là, je me les suis répétées plein de fois, parce que cette histoire m'a beaucoup travaillé le ciboulot.

La jeune fille a replacé le fagot sous son bras et m'a dit en partant : « *ils m'attendent à la ruca, sans bois, pas de petit déjeuner* ».

L'un des jeunes participants, qui avait fait partie des plus sensibles aux injustices relatées durant la nuit, s'est retrouvé dans ma ligne d'observation. Il s'était isolé du groupe. Accroupi, il semblait dessiner ou écrire par terre avec une brindille. Il avait l'air préoccupé. Est-ce qu'il était plus soucieux que nous tous du dénouement de notre action de la nuit, ou tout simplement en train de se demander « *qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère* » ?

J'ai commencé à m'ausculter moi-même : de quel droit est-ce que je peux penser ça ? Et si c'était des projections de mes propres doutes ? Mes conjectures ont été interrompues par la voix de Romero.

— Ça va, Horacio, tu as récupéré ? Tu as pu dormir un peu ?

— Je crois que j'ai dormi un peu, Ruperto. Et toi ? C'est le bruit de tes troupes qui t'a réveillé ?

— C'est mieux comme ça, pas besoin de sonner le clairon — a répondu Ruperto avec le même langage sarcastique. Et ton article pour *Punto Final*, il avance ?

— J'ai du mal à prendre des notes, j'espère qu'elles serviront.

— C'est vrai, ce qu'on raconte ? Tu en as déjà envoyé un, et ils te l'ont refusé ?

— Ah oui, je t'ai pas raconté. Ça s'est passé il y a à peu près deux ans, au cours de mes pérégrinations en pays araucan, j'avais passé la nuit dans la communauté de Diádico. Le matin, les *compañeros* me réveillent en me disant : « *on va vous faire un cadeau, Julián (à cette époque de prise de contacts, ils ne nous disaient ni compañero, ni peñi<sup>40</sup>), après le petit déjeuner on veut vous montrer quelque chose* ». Ils m'ont emmené à la propriété de Figueredo, piste d'atterrissage, avions persos et une bonne quantité d'hectares usurpés. Les patrons n'étaient pas là, les métayers n'ont fait aucune difficulté pour nous montrer les maisons patronales. « *Voilà le cadeau surprise* » m'a dit un des dirigeants de la communauté (c'était peut-être bien un des frères Pinchón). Une jolie plaque, incrustée dans l'un des piliers qui ornaient l'entrée. Je me souviens bien du titre du poème : « *À toi, Figueredo, qui protèges les forêts du Chili* ». Un long poème que j'ai copié intégralement, signé de Pablo Neruda. Les paysans nous ont dit : « *Don Pablo a été caché ici pendant les persécutions sous González Videla<sup>41</sup>* ».

« J'ai obtenu le contact avec un journaliste de Punto Final et je lui ai envoyé le poème, bien copié, avec un commentaire approprié. En retour, j'ai reçu une lettre avec juste ces mots : "Neruda sera toujours Neruda". Et je n'ai jamais eu de nouvelles de mon article ».

Romero ne m'avait interrompu pendant mon récit que pour poser des questions bien concrètes sur la propriété de Figueredo et sur les conditions de vie des *compañeros* mapuches.

— Ça ne te surprend pas, Ruperto, l'attitude de Neruda ?

— Laisse tomber tes états d'âme, Horacio, si *Punto Final* ne t'a pas publié, c'est parce que tu as juste fourni une anecdote, sans l'analyse de la structure de classes correspondante. S'il y a une carence de doctrine marxiste dans tes interprétations orales, je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas aussi dans tes écrits.

— J'adhère au jeune Marx, à celui des manuscrits économique-philosophiques, c'est son humanisme qui m'intéresse.

— Je te conseille de reprendre la base de tout, le rapport infrastructure/superstructure, Marta Harnecker, le fondement de la praxis marxiste scientifique, Althusser, et pour une théorie du parti *L'État et la révolution* de Lénine et *Les fondements du léninisme* de Staline.

— J'ai étudié la philosophie marxiste à Concepción, Ruperto.

<sup>40</sup> « Frère », en langue mapuche (*NdT*).

<sup>41</sup> 1898-1980, président de 1946 à 1952 ; interdit le Parti Communiste et poursuit ses membres ; finira collaborateur de Pinochet (*NdT*).

— Ça ne t'a servi à rien, Horacio, ce qui compte, c'est ce que nous faisons ici, l'action et la lutte de classes.

— Tu te souviens, Ruperto, quand Miguel m'a envoyé te contacter ? Tu vivais dans un quartier ouvrier, le long de la ligne de chemin de fer, rue O'Higgins, il me semble, et tu m'as salué en me disant : « *Je te préviens, camarade, moi, je suis stalinien, je lis Staline* » et tu m'as indiqué ses œuvres dans ta bibliothèque.

— Ça, je ne me souviens pas.

— T'as la mémoire sélective, ce dont je te parle, ça fait à peine deux ans.

— Ça n'a pas d'importance, Horacio, ce qui m'intéresse, c'est te démontrer que l'idéalisme est dangereux dans cette lutte, et toi, tu es idéaliste. Comment est-ce que tu as pu te laisser autant impressionner par ce truc de Neruda ?

— Mets-toi à ma place, *Pelucón*, me retrouver devant cette complicité entre un grand patron qui dépouille les Mapuches et un Neruda qui a chanté les hauts faits de notre peuple aborigène. Et en plus, avec Miguel, Marco Antonio et Juan Saavedra, on l'a protégé à l'Université de Concepción quand il a été réhabilité. On a été à deux doigts de prendre des coups de couteau de quelques gars plus extrémistes que nous, qui voulaient agresser le poète parce qu'il avait été parmi les responsables du fait que le Chili ne reçoive pas d'anarchistes espagnols après la victoire de Franco, et qu'il les avait laissés partir pour la Russie, en camps de concentration.

— Il n'y a pas de preuves de tout ça, Horacio.

— C'est bien pour ça que Miguel s'est mis en quatre pour Neruda, personne ne lui a demandé de le faire, juste sa conscience éthique. *Pelucón*, lors d'un de mes premiers voyages à Tirúa, tu sais ce qu'on lisait, avec « *Ficha* » Figueroa ?

— S'il était avec toi, vous lisiez Trotsky.

— Non, camarade, le seul bouquin qu'on avait emporté et qu'on étudiait avec le « *Ficha* », c'était *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*.

— Bon, Julián, arrêtons là avec les poètes, et affrontons notre responsabilité immédiate. As-tu quelque chose à me dire, des observations, des suggestions, des conseils ?

— La première chose que je veux te demander, au risque que tu me traites encore d'emmerdeur, c'est pour quelle raison je ne peux pas savoir comment vous êtes armés, au commando paramilitaire ? Moi, je ne veux pas mentir aux *compañeros* quand je leur dis « *ayez confiance en notre avant-garde paramilitaire* ».

- Bon, mais toi, tu as confiance en nous, ou pas ?
- Une confiance relative, Ruperto, on n'a jamais discuté au Comité régional de ce qui s'est passé l'autre jour avec Marcos.
- Ce qui s'est passé, c'est passé, Horacio.
- Si je n'avais pas prévu ce que Marcos avait l'intention de faire, on serait pas ici, Ruperto, tout notre parti à Cautín serait poursuivi — ai-je répondu en haussant le ton.
- Écoute, Horacio, tu as une conception rigide du centralisme démocratique. Le cloisonnement interne est indispensable, nous ne devons pas tout savoir de tout.
- Dis-moi au moins s'il y a des ateliers qui fabriquent des grenades, et comment on contrôle leur qualité.
- N'insiste pas, Horacio. Les ateliers et l'appareil de renseignement sont contrôlés directement par la Commission Politique, tu devrais le savoir. Si tu connais un système de fonctionnement qui permette la démocratie que tu réclames, et en même temps l'efficacité conspirative qu'un parti léniniste doit se donner, propose-le aux instances correspondantes. Autre chose, camarade Horacio ?
- Oui, Ruperto, éclaire-moi sur un autre point, s'il te plaît : parmi les invités, j'ai reconnu des *compañeros* qui collaborent à d'autres structures du parti. Tu sais bien que dans notre parti, avec un minimum d'observation, de rencontres et de conversations, les fameuses structures clandestines deviennent transparentes.
- Accélère, s'il te plaît, Horacio, il faut qu'on se rapproche de la barricade.
- Tu as raison, Ruperto, on y va, si tu veux. Je te disais, camarade, que je suis à peu près certain d'avoir identifié cette nuit des *compañeros* des réseaux de soutien clandestins, et je ne sais pas ce qu'ils font ici.
- Tu parles sans doute de quelques amis chrétiens, oui, c'est bien probable, certains doivent être aussi dans « d'autres choses ». Ce sont les impératifs conjoncturels qui nous y obligent. Il est urgent d'accumuler des forces. On a été obligés de concentrer le meilleur de notre travail ici.
- Moi, je dirais *tout* notre travail, Ruperto.
- N'exagères pas, Horacio, il n'y a ni Mario, ni *Milico* Morales du Comité régional, et il y a d'autres absents qui voulaient venir.
- Aucun membre de mon réseau de soutien, ni de Temuco, ni de Cunco n'est là, personne. Quelques-uns sont en alerte, prêts à se mobiliser s'il arrivait quelque chose de grave. J'ai même un chef de réseau.

— Je suis bien content pour ta sécurité, Horacio, vu que lors de tes déplacements dans la précordillère, tu es drôlement exposé. Je suis bien content, sincèrement, et je te félicite pour ton organisation et ta rigueur. Pour ce qui est des camarades ici présents, ne t'en fais pas, comme on l'a dit cette nuit, ceux de la ville vont rester en arrière, et s'il n'y a pas d'affrontements et de prisonniers, ils ne seront pas identifiés par la police.

— Entre eux et nous, c'est sûr, on s'est connus et reconnus, toute la nuit à bavarder, qu'est-ce que tu veux, c'est inévitable. Avec la fraternité de cette nuit, le cloisonnement, c'est foutu.

— Je te repose la même question que d'habitude, Horacio : toi, qu'est-ce que tu nous aurais proposé ? Tu aurais voulu qu'on envoie quelqu'un te chercher dans la précordillère pour te demander comment faire les choses ?

Face à mon silence, *Pelucón* a ajouté : « *Bonne chance, camarade, j'ai toute confiance dans les initiatives que tu prendras* », et il s'est éloigné vers la barricade.

En accord avec les représentations mentales du Chilien moyen, ce que certains d'entre nous auraient souhaité, c'est qu'un Mapuche, du haut d'une colline, appelle ses frères à la révolte au son de la corne. Par respect pour cette mentalité, Lucho a dit, condescendant vis-à-vis de l'opinion publique et avec cet humour qui le caractérisait : « *si vous voulez que je me déguise en Apache, pas de problème* ».

C'est Bauchi, toujours soucieux de laisser des documents pour l'histoire de la révolution, qui m'avait chargé d'écrire un article avec une photo pour *Punto Final*. À cette époque, j'avais encore une espèce de double appartenance organisationnelle, Cautín et Concepción, comme je l'ai déjà dit. De temps en temps, je devais aller à Santiago chercher un peu d'argent des expropriations de banques pour notre région ; Bauchi en profitait alors pour mieux s'informer de nos progrès, et probablement pour parvenir à garder une certaine influence à travers moi sur la façon de développer notre travail paysan dans la zone de *La Frontera*.

Je m'étais moqué de Bauchi quand il m'avait demandé une trace photographique de notre première *corrida de cerco* ; il pensait alors à l'histoire qui se reconstituerait dans l'avenir. Cependant, en faisant poser comme une statue de Lautaro<sup>42</sup> le camarade mapuche, j'étais en train sans m'en rendre compte d'aller plus loin que mes dirigeants. En des poses interminables, je cherchais à extérioriser ce qu'était pour moi « Lautaro, jeune libérateur d'Arauco ».

Absorbé par mon perfectionnisme, je ne prenais pas en compte que tant mon ami intellectuel qui prenait les photos que mon camarade mapuche étaient pressés de se débarrasser de la corvée, attirés par le bruit de troncs et de branches d'arbres traînés pour l'une des barricades de l'entrée.

— Il bouge trop, ou alors j'ai pas assez de lumière — se plaignait l'ami photographe.

Moi, je disais à Lucho :

— Regarde bien le ciel, non, pas si haut, comme si tu regardais un avenir d'espérance, avec fierté et prestance.

Lucho, mal à l'aise, et plus soucieux de reprendre sa responsabilité dans la *corrida*, m'a dit : « *Qu'est-ce qu'il faut pas faire pour la terre, frère Huitranalhue...* ».

Je lui ai répondu, en même temps que je relevais son poncho d'un côté pour qu'on voie la lame du couteau de cuisine censé donner de l'agressivité à la photo : « *Dans quelque temps, j'aimerais t'entendre dire "qu'est-ce qu'il faut pas faire pour la cause révolutionnaire, camarade"* ».

Derrière moi, j'ai entendu à nouveau la voix de « don Machin » :

— Pourquoi séparer la lutte pour la terre de la cause révolutionnaire, camarade ? Tout est lié.

— Comment vous avez su qu'on était ici, *compañero* ?

— On m'a envoyé vous chercher, il y a beaucoup à faire en bas.

Pendant que mes deux camarades descendaient de la colline avec don Machin, je suis resté quelques minutes à écrire ce qui s'était passé depuis l'aube.

---

<sup>42</sup> En langue mapuche, Lef Traru (Faucon Rapide), 1534-1557, le plus célèbre chef militaire (*toqui*) de la résistance mapuche face aux Espagnols dans les années 1550 ; un autre *toqui* prendra sa suite après sa mort au combat : Caupolicán (*NdT*).

Je n'ai jamais su ce qu'était devenue la photo, mon article n'a été publié nulle part, et on ne me l'a pas rendu ; beaucoup de description et peu d'analyse marxiste, m'a dit Bauchi en s'excusant quelques semaines plus tard, alors que nous allions en voiture vers sa maison de sécurité de Santiago.

J'ai croisé Lucho au cours du déménagement de tout ce qui nous tombait sous la main. Rigolard, comme toujours, il m'a dit « *c'était comment, la pose de l'artiste, Huitra ?* ». J'ai répondu « *on verra comment sort la photo, mais ça aurait été mieux sur un cheval* ». Il m'a répondu dans un éclat de rire : « *le dernier, on l'a mangé il y a huit mois, camarade* ».

Parmi les souvenirs qui m'ont le plus marqué dans cette première action directe de notre parti aux côtés de notre peuple aborigène, il y a l'état d'excitation, d'incertitude de plusieurs d'entre nous, les gens de l'extérieur, en contraste avec le calme naturel des *compañeros* mapuches de tous les âges, comme s'ils se préparaient pour un repas, une fête ou une cérémonie.

Je ne sais pas pourquoi on m'a laissé en arrière-garde. Il me semble qu'à part mon « reportage », j'avais débarbelé la nuit comme tout le monde. J'ai pensé que j'avais gagné le droit de combattre en première ligne. Je n'ai rien dit.

Avec l'arrivée des carabiniers aux barricades a disparu la rigoureuse structure militaro-romaine. Des femmes, des enfants et des vieillards sont allés devant tous ensemble, remplaçant l'ordre miriste. En ce qui me concerne, je me suis rapproché lentement en attendant les ordres du « commandement opérationnel ».

Quatre carabiniers armés se sont dirigés vers la barricade. D'autres garaient les véhicules tournés vers Imperial, prêts à partir, on ne sait jamais. On voyait deux carabiniers qui cherchaient à parler aux gardiens, tandis que plusieurs dirigeants mapuches arrivaient au trot. Un autre carabinier notait ce que disaient les banderoles et les affiches, s'entraînant à le faire pour le dialogue officiel qui viendrait ensuite.

J'ai été interrompu dans mon mouvement par une vocifération polymorphe qui avançait derrière moi. Je me suis rangé de côté, j'ai accompagné la foule à pas lents. Les slogans et les consignes des responsables se perdaient dans ce tumulte de voix.

— Sus aux flics, sus aux flics ! On va les faire rentrer à Imperial à coups de pioche !

— Respectez ce qu'on a décidé ! Ramassez des pierres, mais les jetez pas pour le moment !

— Où est passé le panier de cailloux ? Y en a un près de la barricade ?

— Les perches les plus grosses, devant, les plus longues au deuxième rang.

Une jeune fille qui courait s'arrête brusquement, se retourne vers la *ruca* et crie :

— Que la grand-mère sorte pas juste après son maté, qu'elle attende un peu, sa perche est à côté de la porte.

Des enfants et des vieillards, aidés par des étudiants, traînaient des perches et des sacs de cailloux. Un monsieur, peut-être malade, marchait à tout petits pas, priait ou chantait en un murmure que lui seul comprenait.

Les jeunes couraient, bruit de pieds nus frottant la glaise, de sandales et de chaussures sautant les fossés et les troncs, de branches cassées et piétinées. Plus excités que les autres, les gamins mapuches, rigolant et blaguant, se gênaient mutuellement.

— Bousculez pas, bon sang, bande de brutes, jouez pas les *huincas*.

— Qui c'est qui m'a poussé, merde, j'ai failli me casser la binette.

— Courez pas, y aura des flics pour tout le monde.

— Vous m'en laissez un, surtout !

Tout le monde a fini par se regrouper à quelques mètres de la barricade, en laissant aux dirigeants un petit espace pour évoluer. Des deux côtés de la masse paysanne mapuche, à environ quatre mètres de la barricade, se sont installés, bien déguisés, les camarades de notre « avant-garde paramilitaire », avec leurs armes sous le poncho et des chapeaux à bords rabattus. Notre secrétaire régional, la tignasse camouflée sous un chapeau de paille paysan, bien armé sous son poncho mapuche noir et blanc, se trouvait le plus près de la barricade, à la tête du commando. Comme disait Miguel, « nous formons des dirigeants d'un nouveau type, les premiers face au danger ». En face de *Pelucón*, en première ligne aussi, il y avait le camarade qui avait exproprié des banques. En plus, Camilo, Paine et José Peralta. Tout ce commando était dirigé par Romero, Aldo et le camarade expropriateur de Santiago.

Après la première bousculade, les *compañeros* paysans paraissaient se reposer un peu devant la barricade, respirant une même fatigue. Après un temps assez court, de nouveaux cris, aussi divers et désordonnés que les précédents mais d'un contenu différent, adressés à l'autorité *huinca* représentée par les carabiniers.

— Rendez-nous la terre !

— Ce *momio* est un voleur !

— Nous voulons parler au Gouverneur ! Amenez le Gouverneur !

- La terre est à nous !
- Ce qu'on fait est légal !
- On récupère ce qui est à nous ! « *Ne Tayen Mapu*<sup>43</sup> ».

Certains répétaient les mots d'ordre qu'ils avaient eux-mêmes contribué à écrire sur les banderoles disposées face à la police.

Comme auraient dit nos responsables paramilitaires, j'ai lentement quitté l'arrière-garde pour me rapprocher de l'avant-garde. C'était là que se passait la rencontre, la discussion éventuelle, l'affrontement possible. C'était là que se déciderait ce que serait notre journée, notre semaine. Je me baissais un peu pour dissimuler mon mètre quatre-vingt-six.

Le cours du temps transformait l'affrontement verbal en un dialogue un peu chaud qui intégrait de nouveaux *compañeros* arrivés de derrière. Il y avait des signes positifs qui indiquaient que les « adversaires » tendaient à devenir des interlocuteurs qui cherchaient à se comprendre. Les cris récents se muaient en phrases qui prolongeaient la conversation des dirigeants avec la police.

De la sorte, sans que personne ne l'ait prévu, les carabiniers prenaient une attitude de médiation entre la communauté dépouillée et le latifundiaire. L'image du carabinier « ennemi traditionnel » a glissé vers celle de représentant de la loi. En un peu plus d'un quart d'heure, les carabiniers étaient devenus autorité : « *Croyez-nous, sergent, on a essayé, mais en vain, de parler à don...* »

- Vous, vous le connaissez pas bien, il vous raconte que des mensonges.
- Nous, les pauvres Mapuches, personne nous écoute, on est rien pour les Chiliens, c'est comme si on existait pas.
- Au Tribunal des Indiens de Temuco, ils vous écoutent, ils sont là pour ça
- est intervenu un jeune caporal.
- Au Tribunal des Indiens ? Dans les derniers mois, presque toute la communauté y a défilé. Y en a qui nous écoutent, mais ça sert à rien, caporal, parce qu'ils croient l'avocat du *momio*.
- Y a des fonctionnaires qui sont bons avec le Mapuche, c'est vrai, sergent, ils nous ont aidés à faire la copie des plans de l'usurpation qu'on vous a montrés.

---

<sup>43</sup> En langue mapuche : « Récupérons la terre ». C'était aussi le nom d'une branche paysanne mapuche du PCR (maoïste), qui a participé à Cautín et Valdivia à la récupération de terres usurpées. Ils avaient su anticiper la revendication identitaire de peuple avec ses droits et sa culture propres qui se généralise aujourd'hui (*Note de l'Auteur*).

— Respectueusement, sergent, dites au Gouverneur qu'on bougera pas d'ici. Ce qu'on a récupéré cette nuit, c'est à nous !

— Oui, c'est même là qu'ont grandi nos parents et nos grands-parents.

— C'est là qu'on prie notre mère la terre.

— On va rester groupés, on va défendre nos droits !

Après avoir entendu de telles paroles, je me disais « se regrouper et se défendre ». Ça a toujours été comme ça. Depuis des siècles, rien n'avait changé. Eux, ils le savaient. Eux, ils le sentaient mieux que nous, parce qu'ils le vivaient. Les gestes de résistance s'héritaient, se transmettaient et s'intériorisaient naturellement, comme d'autres valeurs culturelles élémentaires. Tous les jours, amalgame de survie et de résistance. Amalgame de discrimination, d'exclusion, de racisme, dans les hôpitaux comme à l'école. Ça a toujours été comme ça.

À ça, nous nous étions tous habitués. Cette exclusion faisait aussi partie de notre culture chilienne.

Une voix bien connue a dit dans mon dos « *comment ça va, grand-père ? Je passais vous dire bonjour* ». Il n'y avait qu'une seule personne qui connaissait ces phrases, et l'histoire qui y était liée : c'était Omar.

— Omar, qu'est-ce que tu fais là ? À part ta silhouette et ce poncho, tu n'as rien de Mapuche.

— Je t'expliquerai, Julián.

— Je te rappelle, Omar, que c'est toi-même qui t'es proposé comme coordinateur de mon réseau de soutien clandestin ; cet endroit n'est pas fait pour un responsable de réseau.

— Tu ne vas pas me croire, Julián, c'est seulement cette nuit, en arrivant ici, que j'ai su dans quoi je venais me fourrer.

— Comment ça ? Je ne comprends pas !

— Le groupe de jeunes chrétiens de l'Université de La Frontera, que tu as connu, est passé me chercher sans me prévenir, en me disant : « *Père, vous nous avez enseigné la sociologie de l'action et la nécessité de s'engager, alors faites-nous confiance, venez avec nous* ». Ce n'est qu'en arrivant à Imperial qu'ils m'ont dit que nous venions dans les réductions repousser des clôtures ; on nous a mis dans l'équipe des « réchauffés ».

— Ah, c'est pour ça que je ne t'ai pas vu, alors.

— Ce qui est bizarre, c'est que mon groupe est seulement sympathisant du MIR... et la tâche qu'ils nous ont confiée... c'était trop pour nous.

— Tu aurais pu refuser.

— Une fois ici, et avec le bon accueil des *compañeros* mapuches et de tes camarades, comment on pourrait refuser ? En plus, ils m'ont dit que nous formions un groupe bien soudé, idéal pour cette besogne.

— Vous avez pu dormir un peu ?

— Dormir, non, on a pu s'assoupir un peu à partir de sept heures et demie, à peu près. Comment tu vois la situation, Julián ?

— Tant qu'il n'y a pas d'affrontement, impeccable. Si on passait du dialogue aux bagarres, on serait à deux pas des coups de feu, et d'un massacre. Notre commando armé est devant. Si les flics préparent leurs armes, on le fera aussi, et s'ils les pointent sur les paysans, ce sera trop tard, on est obligés de tirer avant eux. Notre mot d'ordre, c'est « aucun camarade mapuche blessé ». C'est vrai, faut arrêter, cette habitude ; pourquoi ce seraient toujours les mêmes qui sont canardés ? La vie humaine est la même, avec un uniforme de policier ou un poncho de paysan, pas vrai, père Omar ?

— Il y a beaucoup d'irresponsabilité dans ce que tu affirmes, Julián. Ici, il peut arriver n'importe quoi.

— Ça fait des mois qu'on s'entraîne pour qu'il ne se passe rien ; si les journalistes et les avocats se débrouillent comme il faut à la Préfecture, tout ira bien.

Une fois de plus, je me prenais à mentir à ceux-là mêmes qui nous donnaient leur confiance. J'ai préféré ne pas lui parler pour l'instant de l'algarade que j'avais eue avec *Pelucón*, et qui démontrait que j'avais la même inquiétude qu'Omar.

Pour le moment, face au danger, nous devions tous y croire, il ne fallait pas déstabiliser l'unité d'action. Je devais mentir à Omar. Comment aurais-je pu lui dire que nous n'avions pas essayé les armes, sauf quelques-unes, que les grenades artisanales pouvaient exploser toutes seules, à l'instant même, et disséminer les fragments de ceux qui se trouvaient devant ? J'ai préféré me taire et lui raconter tout ça un autre jour. Si les structures du parti me le permettaient, car il était sûr que, si on se sortait bien de tout ça, ils allaient proposer d'adhérer à Omar et à son groupe. Alors, au nom de la cause, nous nous mentirions mutuellement le père Omar et moi.

— Julián — a dit Omar en regardant vers la barricade — tu ne crois pas que c'est dangereux que tout le monde soit tassé devant ? Je vois des vieillards, des femmes et des enfants en première ligne. J'avais cru comprendre qu'il y avait un ordre préétabli pour laisser les plus forts devant.

— C’était le cas, Omar. Ruperto a rappelé de nombreuses fois l’ordre que nous devons garder. Les gens se montrent combatifs, mais indisciplinés.

— Approchons-nous, Julián, voyons si nous pouvons servir à quelque chose.

Nous observions, attentifs, en dirigeant nos pas vers là où on parlementait.

J’hésitais à raconter à Omar la critique que j’avais adressée à Ruperto sur la présence dans la *corrida de cerco* d’autres membres des réseaux clandestins. J’ai préféré ne pas le lui dire. Il fallait préserver l’image positive qu’Omar avait du MIR. En plus, je me sentais bien bête, la critique devrait se transformer en autocritique, vu la présence du « coordinateur de mon réseau de soutien clandestin » en personne.

Les carabiniers observaient avec attention les gens qui continuaient à affluer de tous côtés. En une demi-heure, le nombre avait doublé par rapport au petit matin. Les dialogues ont commencé à se faire moins officiels, certains carabiniers reconnaissaient des paysans et s’approchaient pour faire la causette. On aurait dit que la discipline diminuait dans les deux camps.

Il se produisait des silences abrupts lorsque la radio de la *jeep* appelait ; un policier se précipitait pour recevoir des ordres et transmettre l’information, faisant parfois venir son supérieur à l’intérieur du véhicule.

L’humidité s’estompait, ce qui permettait à quelques personnes qui avaient dû voyager depuis l’aube de partager leur en-cas, accroupies autour de sacs de farine. Des beignets au miel, des galettes de maïs et du *merquén*<sup>44</sup> accompagnaient le *charqui* et les œufs durs. Quelques jeunes, debout derrière les visiteurs en train de petit-déjeuner, les observaient avec curiosité en fumant ou en mangeant des pommes.

Les femmes formaient des petits groupes où on parlait, on écoutait, on riait. Les enfants commençaient à se poursuivre, ou couraient devant un chien qui leur aboyait après. Tout cela était un signe inespéré du dénouement heureux qui s’annonçait.

Au milieu de la matinée est arrivé le gouverneur, pour s’informer. Les carabiniers sont repartis vers Imperial, en recommandant la prudence et le calme lorsque passerait le latifundiaire.

Nous avons pensé que le gouvernement démocrate-chrétien n’avait pas envie de réprimer, qu’à trois mois des élections présidentielles il ne voulait pas se discréditer davantage en répondant par la violence à la lutte sociale. Ça semblait être chez lui une politique nationale.

---

<sup>44</sup> Condiment à base de sel et de piment (*NdT*).

Le latifundiaire est passé, avec ses hommes de main, comme on le supposait, il a humilié et provoqué les paysans ; il n'a rien obtenu, que des réponses fières et pertinentes. Les jours suivants, l'événement avait dû être banalisé par la bourgeoisie locale, vu que le patron en question a continué à passer tout seul avec ses gros bras, en vociférant des menaces chaque jour plus ridicules.

Ce premier jour de notre première *corrida de cerco*, malgré la sensation de danger qui régnait, nous nous sommes permis de faire des tours de service pour ceux qui voulaient manger tranquilles dans la *ruca*. Nous avons proposé aux autres de récupérer le sommeil perdu. Nous commençons à imaginer que non seulement nous pourrions vivre une victoire locale, mais qu'en plus ça pourrait être le début de quelque chose de nouveau, de quelque chose de plus large. Et c'est bien ce qui s'est passé au cours des mois suivants. Il y a eu à Cautín environ quarante autres récupérations de terres usurpées avant même l'élection d'Allende.

Avant qu'Omar ne reparte, ce jour-là, j'ai voulu parler avec lui, qui appréciait les sciences sociales, sur la similitude entre trois situations : le fait, pour lui, de se laisser influencer par son groupe de jeunes et de mettre ainsi en péril tout un travail de réseaux qu'il avait construit avec beaucoup de motivation ; le fait que Ruperto n'ait pas contrôlé la participation d'autres *compañeros* des réseaux clandestins à la *corrida de cerco* ; et le fait que les *compañeros* mapuches, ayant été bien mis en garde sur une discipline à respecter, aient réagi dans le sens contraire au moment de l'événement.

J'aurais aimé lui dire qu'il y avait le même degré d'acte involontaire non assumé dans les trois situations. Quelque chose du genre « *c'est comme ça que c'est venu, on verra bien ce qui va se passer* ». Les faits s'imposent à nous, notre volonté reste soumise à des impératifs ou des influences conjoncturels, et ne cherche pas à les connaître à fond. J'aurais dit à Omar : tu ne crois pas qu'il y a un problème de résistance structurelle à un pragmatisme léniniste étranger à notre identité culturelle originaire ou métisse ? Tu ne crois pas que ces trois attitudes nous annoncent aussi l'autre face de « la nouvelle ère » ? Le prix à payer pour la victoire dans d'autres mobilisations sera toujours de se soumettre à une efficacité indiscutable, qui exige de nous d'atrophier notre intellect et nos valeurs. Sûrement qu'Omar m'aurait répondu : « *Julián, tu es en train de transformer des défauts et des dysfonctionnements circonstanciels en modalités pragmatiques adéquates pour l'action ; intellectuellement, ton interprétation est malhonnête* ».

Je lui aurais répondu : « *je suis en train de constater les politiques léninistes et bureaucratiques paramilitaires qui s'instaurent petit à petit, à cause d'impératifs que les dirigeants qui en décident ne prennent pas eux-mêmes en considération* ». Omar m'aurait dit : « *ce que tu décris comme du léninisme, c'est du stalinisme, Julián, on ne peut pas être d'accord* ».

Mon dialogue imaginaire avec Omar a été interrompu par Omar lui-même :

— Tu as l'air perdu dans tes pensées, reprends-toi un petit maté, ça te fera du bien, Julián.

Dans cette ambiance saine et fraternelle, où on fêtait presque une victoire, je me suis dit : « *t'as pas le droit de faire douter qui que ce soit, laisse tomber tes élucubrations, montre que tu y crois, et essaie d'y croire* ».

Nos luttes d'actions directes de masses, comme nous les appelions, ont continué à se préparer jour et nuit clandestinement, et à être rendues publiques avec le même succès que cette première *corrida de cerco*. Les mêmes mots d'ordre servaient de rails à notre activité : faire le maximum pour éviter l'affrontement, par exemple remplacer les drapeaux rouge et noir du MIR par les banderoles locales des communautés.

Dès la seconde *corrida de cerco* réalisée dans les environs de Lautaro (Vega Larga), le soutien des habitants de la campagne et de la ville est devenu plus massif et diversifié : étudiants, universitaires et secondaires, ouvriers et employés, militants chrétiens ou de partis, ont engendré un courant positif d'opinion publique solidaire.

La participation directe sur le terrain de ces « bons *huincas* » peut avoir contribué également à l'extension de ce mouvement de récupération de terres. Jamais auparavant n'avaient eu lieu dans la région de La Frontera de telles luttes avec cette dimension et en un temps aussi court.

L'arrivée au pouvoir du gouvernement populaire d'Allende, quatre mois plus tard, a légitimé les luttes entreprises, et essayé en même temps de les institutionnaliser. Cependant, ce processus de justice sociale a couru à travers la campagne chilienne comme le galop d'un cheval emballé.

La Réforme agraire et les conseils communaux paysans cherchaient à structurer ce réveil soudain et massif, mais trois ans, c'est bien peu de temps pour des réformes en profondeur.

Quand commençait à s'organiser un nouveau pouvoir depuis la base est arrivé le massacre du coup d'État militaire. Une grande partie des personnes qui apparaissent dans ce livre ont été exterminées.

Omar Ventura a été enlevé en sortant de la caserne du Régiment Tucapel de Temuco, où il avait été emprisonné et torturé, par le commando des jeunes de la bourgeoisie agraire de Cautín. Sa famille le recherche toujours.

Au début des années 80 Luis Quinchavil a été assassiné par l'Opération Condor alors qu'il cherchait à revenir au Chili par la cordillère pour combattre la dictature militaire.

Paine a été assassiné à la même époque, en essayant d'organiser la guérilla à Neltume avec un groupe de camarades revenus d'exil.



Troisième partie  
La période de l'Unité  
Populaire

## Les « Fidel Castro »

Les deux prises de domaines s'étaient faites presque simultanément. Les domaines étaient petits par rapport à la taille moyenne de ceux de la région. J'ai toujours supposé que si ces domaines avaient été touchés par la CORA<sup>45</sup>, ça avait dû être le résultat de négociations au sommet entre le MIR et l'Unité Populaire. C'est fort possible ; nous qui étions en contact direct avec ceux d'en bas, nous n'étions pas toujours informés des décisions prises en haut.

La longueur des démarches pour ces domaines occupés sans qu'ils soient vraiment expropriés produisait sur leurs occupants une anxiété permanente qui se transformait en combativité et s'étendait aux autres propriétés à prendre de la région.

Nous, les preneurs de domaines, quand nous nous retrouvions à la sortie d'une réunion du MIR, nous bavardions sur notre activité comme s'il s'agissait d'une profession spécifique avec ses coutumes et ses valeurs propres ; avec ses manières nobles d'obtenir les terres, ou celles qui n'avaient été conquises que grâce à une aide excessive de paysans venus de l'extérieur. L'échange sur les « faits d'armes » était aussi important que l'envoi d'un salut à telle ou telle famille. Quand des paysans s'étaient révélés de véritables « combattants », nous félicitions le dirigeant du lieu d'où ils venaient.

Dans cette « convivialité familiale » il y avait, comme dans toute famille, à la fois de la rivalité et de l'affection.

— Pourquoi ils me le refilent pas à moi, le Colt 45 ? Il y a plus de danger de reprise dans ma zone.

— Dans ma région, le Parti a plus de militants, on a besoin d'un peu plus d'armes.

---

<sup>45</sup> Organisme chargé de la réforme agraire (*NdT*).

— Oui, mais dans ma région, le parti est organisé, toi, t'as juste des militants isolés.

Pour ce qui est des paysans de ces deux domaines, rebaptisés « Fidel Castro » et « Camilo Torres », nous les aimions tous, ils faisaient tant de progrès, on pouvait toujours compter sur n'importe lequel d'entre eux, ils étaient dévoués et toujours disponibles. C'étaient nos « *guajiros*<sup>46</sup> » du Comité régional de Temuco (Cautín) ; quand nous allions à des réunions générales ou nationales, nous y apportions le récit de leurs exploits. Ils étaient connus et enviés par nos *compañeros* dirigeants d'autres provinces. Que n'auraient-ils pas donné pour avoir des militants de cette trempe dans notre mouvement paysan !

À notre avis, ils méritaient l'expropriation bien plus que d'autres, et pourtant elle ne venait pas. Peut-être y avait-il conspiration, sabotage ou obstruction, de la part de fonctionnaires des services agricoles membres d'autres partis, qui voulaient décevoir les secteurs les plus combatifs de la lutte paysanne dirigés par le MIR.

Le résultat obtenu n'était pas celui attendu : les *compañeros* se motivaient davantage pour l'action, ils ne loupaient pas une occupation, avaient de l'expérience, et avaient perdu à tel point la peur de l'affrontement qu'on disait que pour eux, c'était comme aller à un tournoi de football. En outre, chacun d'entre eux devenait un véritable conseiller, et ils étaient invités partout pour initier et former les nouveaux preneurs de domaines.

Cependant, ce serait une erreur de croire que le parti avait quelque chose à voir avec la « semi-professionnalisation » de ces agitateurs. Il y avait plutôt chez eux de la spontanéité et une certaine fluctuation par rapport à notre autorité. Parfois de la désobéissance. Ils étaient porteurs d'une espèce de miniculture d'agitateurs de base que nous, les activistes du Comité régional, surveillions de près.

Comme nous, qui allions au Comité régional, eux aussi analysaient les situations et les faits, les risques de telle possibilité de reprise du domaine, ou tout simplement discutaient de la façon de prendre une *hacienda*<sup>47</sup> d'un grand patron connu de la région.

Ils échangeaient en outre des informations spécifiques sur la qualité des terres et d'autres caractéristiques des grands latifundia :

<sup>46</sup> Nom donné à Cuba aux paysans sans terre qui ont constitué l'essentiel de l'Armée Rebelle et la force vive de la révolution (*NdT*).

<sup>47</sup> Grand domaine agricole et/ou d'élevage ; ce mot est rare au Chili où on dit plutôt *fundo* (*NdT*).

— Celui-là, on est en train de le surveiller : il démonte les machines de son domaine, comment on va bosser, après ?

— Ce patron-là, il a telles et telles armes, mais pas assez de munitions.

— On est en train de travailler au corps les paysans de tel domaine, on dirait qu'ils ont des soucis avec leur patron.

Ils nous livraient tous ces renseignements comme s'ils voulaient nous séduire, ou faire pression pour que nous, les dirigeants, leur donnions le feu vert, que nous protégions et reprenions à notre compte les actions qu'ils nous proposaient.

Ils savaient et commentaient tout ce qui se passait à cinquante kilomètres à la ronde. Ils se déplaçaient toujours « en bande », et quand il n'y avait pas de domaine à prendre, ils occupaient leurs loisirs à flanquer la frousse aux patrons. Un de leurs jeux favoris était de faire courir le bruit qu'ils allaient prendre tel domaine, ils se dirigeaient vers lui, mais passaient sans s'arrêter. Quand nous les critiquions, ils nous rétorquaient : « *Quand on ira prendre le domaine pour de bon, ils vont pas y croire ; comme ça, on évite l'affrontement et ils se font avoir comme des bleus* ».

Paradoxalement, c'est ce qui est arrivé au peuple chilien avec le coup d'État militaire.

C'étaient eux les plus pauvres de la région, et comme en bien d'autres endroits du pays, ils avaient formé d'abord un Comité de chômeurs. Ils vivaient presque tous dans de petits villages semi-abandonnés qui se ressemblaient tous : une rue principale d'où partaient quelques ruelles, toutes les maisons en planches et les trottoirs aussi, semblables aux villages déserts de l'Ouest américain où l'or était épuisé. Là, la richesse exterminée avait été la forêt primaire. Il restait encore quelques traces de leur antique splendeur, des gares de chemin de fer aussi grandes que le village lui-même, de grands hangars abandonnés, des hôtels et des commerces aux enseignes décolorées par la pluie et le temps. C'est là que se trouvaient les *compañeros* chômeurs, assis le long du chemin, occupés à identifier chaque véhicule qui passait, une cigarette dans une main et une bière dans l'autre.

Malgré la diversité des âges, ils constituaient une masse homogène, comme si la misère poussait les individus à se perdre dans le groupe ; ainsi la honte perd de la force. La grande majorité d'entre eux vivait dans le village lui-même, quelques-uns à la sortie. Ils avaient été chassés de domaines ou des quelques scieries qui subsistaient ; d'autres sortaient de prison.

Si nous, les activistes, nous les appelions « les *guajiros* de Cautín », ce n'était pas seulement parce qu'ils étaient plus pauvres que les Mapuches eux-mêmes, mais surtout à cause de leur dévouement total et de leur disposition à toute action solidaire où qu'elle soit nécessaire. En plus, ils se laissaient pousser la barbe et essayaient de s'habiller comme des guérilleros.

Il se racontait qu'après avoir réussi à prendre les deux domaines, ils avaient essayé la prise d'un troisième sous la conduite de « Camilo ». Il avait les traits de ce révolutionnaire cubain<sup>48</sup> et il essayait d'apprendre par cœur les discours les plus connus de Fidel.

L'occupation n'avait pas été prévue. Tout est venu d'une biture de Camilo et du plus jeune du groupe. Une fois fins saouls, Camilo aurait dit au garçon :

— Et si on se prenait un domaine, bordel ?

Et ils y sont allés.

On disait que Camilo avait récupéré, en cachette, la meilleure arme qu'avaient les *compañeros* pour défendre les domaines occupés en attente d'expropriation. C'était une Winchester avec une seule balle, et qui n'avait donc jamais pu être essayée faute de munitions de rechange. Elle avait été prêtée par un grand-père communiste qui avait subi la répression de Gonzalez Videla. Parti en catastrophe du nord, il avait atterri dans la région, où il avait rencontré une femme pour « soigner ses peines », comme il nous disait. Il venait prendre le maté avec nous pendant les longues nuits de garde, dans l'attente de probables reprises par les patrons fascistes du coin.

Les *compañeros* ne pardonnaient pas à Camilo d'avoir désarmé pendant deux heures la défense des prises en attente, il les avait laissés avec le pistolet de marque Tala que le goal de l'équipe *Los Zapallares*<sup>49</sup> avait rapporté de son dernier séjour à Río Negro, en Argentine, pour la cueillette des pommes.

— Tu nous as laissés avec juste un truc à tuer les moineaux, et ça, on est pas près de te le pardonner. Tu crois que Camilo Cienfuegos aurait fait une pareille crasse ? — lui reprochaient-ils quand ils avaient un coup dans le nez.

Cependant, jamais ils ne nous ont raconté officiellement tout ce qui s'était passé. Ils auraient pu le faire lors des réunions du MCR, mais ils s'en étaient abstenus car ils respectaient son ambition de devenir un jour militant du MIR. Toute l'information dont nous disposions sur la vie de ces

<sup>48</sup> Camilo Cienfuegos, l'un des commandants de la Révolution cubaine (1932-1959).

<sup>49</sup> Littéralement : « les carrés de citrouilles » (*NdT*).

*compañeros* « fidélistes » arrivait par petits bouts et de manière unilatérale dans des moments particuliers, comme une rencontre à trois heures du matin avec un ou deux *guajiros* du groupe en route pour l'assemblée préparatoire à une autre prise de domaine.

Quand ils étaient en confiance, les *guajiros* nous racontaient que Camilo aurait subi lors de cet essai d'occupation une forte humiliation, qui était déjà en elle-même une grosse punition. Ils disaient que quand les deux pochards sont arrivés aux portes du domaine en appelant à l'insurrection armée « comme l'avait fait Fidel », quelques locataires se sont approchés, et comme ils connaissaient Camilo, ils l'ont écouté avec sympathie.

Ces efforts qu'il faisait pour imiter Fidel, en répétant toutes les phrases, on ne pouvait pas savoir s'ils étaient le produit d'une méthode pédagogique « fidéliste », ou du bégaiement de la cuite. Ce qui est sûr, en tous cas, c'est qu'au moment même où il leur disait « *Soyez pas lâches, révoltez-vous contre le patron qui vous exploite* », était sortie des cuisines du domaine la propre tante de Camilo qui travaillait là, et qu'elle l'avait viré de deux coups de balai sur l'échine en lui criant :

— Ingrat ! Depuis que t'es tout le temps fourré avec les « miristes », tu fais que des conneries !

Le pire, c'est qu'avec la trouille que lui a flanquée sa tante, il est parti ventre à terre, et qu'il a oublié la Winchester dans le caniveau. C'est la tante qui est passée laisser l'arme au groupe de défense du campement Fidel Castro.

Les camarades de Camilo ont été fort offensés que la tante Charito en personne vienne leur jeter la Winchester sur le lieu des domaines occupés. Comment c'était possible ? Personne n'osait s'approcher des « prises » des *Fidel Castro*. Le minibus s'arrêtait bien avant, ou bien après, sauf si c'étaient les « guérilleros » eux-mêmes qui le faisaient stopper en remuant le drapeau rouge et noir attaché à la Winchester.

— Si la tante Charito est venue jusqu'ici, c'est qu'elle nous a pris pour des poivrots. Personne va plus nous craindre. On aurait préféré qu'elle remette l'arme à son patron, ou qu'elle la garde. C'est drôlement vexant, ce qui s'est passé.

Camilito multipliait les efforts pour retrouver la confiance de sa famille miriste de Los Zapallares. Il lui était arrivé la même chose quand il était avant-centre de son équipe et qu'ils avaient perdu un grand tournoi à cause d'un penalty qu'il avait shooté à côté. Il s'était promis de laver la défaite qu'il avait infligée à son équipe. Il s'entraînait tous les jours, à toute heure ;

il vivait et dormait avec un ballon de foot et il était parvenu à devenir un buteur connu dans les tournois. Les défis qui venaient de tout en bas l'avaient fait grandir. Il exagérait le mal qu'il faisait aux autres, il se culpabilisait ; après, il se sentait obligé à faire quelque chose d'extraordinaire.

La combativité de Camilito et des *guajiros* de Los Zapallares s'accroissait. Une des conséquences de cette agitation était que les patrons de petits domaines et les moyens propriétaires se regroupaient avec les plus grands, croyant être des leurs. Pour une partie de mes camarades du Comité régional de Cautín, nous étions face à une radicalisation exemplaire de la lutte des classes, et pas loin d'entrer dans une période prérévolutionnaire.

Il fallait être sur le terrain même pour se rendre compte que quelque chose n'allait pas dans cette conscience politique qui s'exprimait uniquement au travers d'une agitation constante. Et pourtant ma propre lucidité s'affaiblissait dans la tentation permanente de voir dans la misère sociale une source inévitable de rébellion et de conscience révolutionnaire.

De cette manière, mes doutes à propos d'une conscience politique superficielle des *Fidel Castro* se dissipaient quand je les voyais si courageux, si prêts à m'aider dans des situations de danger.

Progressivement, Camilito emmenait les membres du groupe à tous les endroits où on prenait des domaines. Cherchant à faire plus et mieux que les autres, il se renseignait sur les prises les plus dangereuses ; en général, il partait seul ou avec un pote. Il se vantait facilement de ses prouesses réelles ou supposées. En un moment de vérité, autour du feu, à trois heures du matin, en attendant une contre-offensive patronale, un de ses amis lui a dit clairement : « *Toi, tu frimes comme si prend' un domaine, c'était marquer des buts ; t'as intérêt à prend' ça plus aux sérieux si tu veux rester not' dirigeant ; si tu changes pas, on raconte tout au compañero Ariel quand y viendra* ».

Après ces phrases prononcées avec une telle sincérité, il s'est fait un silence total et prolongé que nous avons tous vécu comme une approbation et des applaudissements mentaux. Dans cette confrontation de groupe, Camilito poursuivait sa maturation.

— Faut que les paroles me fassent un sacré mal pour qu'elles me rentrent là — me disait-il, en dehors du groupe — mais après, j'essaie de changer, et j'y arrive.

C'était vrai, Camilito changeait, et toutes les critiques de ses camarades, son humilité pour les accepter, ses propres autocritiques dramatiques et publiques ont fait de lui le dirigeant local du MCR homologué par la direction.

On chuchotait, parmi les activistes et cadres moyens du MIR : « *Camilito a de la mystique et de l'esprit de sacrifice, il croit dans le MIR, il est combatif, qu'est-ce qu'on peut demander de plus ? On est en train de faire de lui un grand cadre* ». En effet, souvent, dans la formation de certains militants du MCR ou du MIR, nous avons pu constater que, plus que la théorie et la connaissance doctrinale, ce qui leur donnait leur combativité, c'était leur esprit de sacrifice pour les autres, leur participation en commun à des actions ou des moments de vie collectifs. De cette manière, nous, les dirigeants, tendions à évaluer le progrès de nos militants principalement en fonction de leur capacité de dévouement au parti.

Et Camilo, en effet, a modéré son exhibitionnisme combattant ; il allait prendre de nouveaux contacts, et pas seulement là où il y avait des possibilités de prises de domaines. Ça a été positif après la volée de critiques du MCR local : il est parvenu à établir des contacts avec des communautés mapuches. Il s'était aperçu, probablement, de l'importance qu'avait pour certains d'entre nous l'unité ouvriers / paysans ou l'unité chiléno-mapuche. Personne, bien sûr, n'osait l'appeler de cette dernière façon, tout le monde se rendait compte que c'était là un sujet nouveau et délicat.

On utilisait souvent le terme historique de « La Frontière<sup>50</sup> » pour désigner toute une région du Chili. Moi, je constatais qu'il y avait des frontières symboliques locales et régionales qui « protégeaient » latifundia, villages et métayers des communautés mapuches. Ces « frontières » étaient constituées par les préjugés et les représentations sociales qui empêchaient naturellement le rapprochement et la coexistence, et accentuaient l'exclusion et l'isolement des réductions mapuches. La frontière culturelle accompagnait l'autre, celle qui commençait quand le chemin se transformait en un borbier impraticable, ou quand sur le bas-côté sommeillaient, cassés par l'alcool, des hommes, des femmes et des enfants. Chaque lieu limitrophe avait ses propres mises en garde : « *Ne vous aventurez pas plus loin, il y a les Indiens, les péquenauds* ».

---

<sup>50</sup> Pendant toute la colonisation espagnole, cette région était effectivement la frontière entre la colonie et le territoire mapuche resté insoumis (*NdT*).

Quand on était en amitié avec l'un d'entre eux, il était de bon ton de s'en vanter, il y avait quelque chose de folklorique à pouvoir dire « *moi, je suis bien accepté là-bas* ».

Camilito commençait à vivre un nouveau type de racisme, celui où on ne sait pas qu'on l'est :

« *J'ai été dans telle réduction, dans telle famille, on a pu parler de tout sans problème, ils m'ont raccompagné jusqu'à la route ; j'ai découvert qu'ils aiment beaucoup les enfants ; à ce qu'il semble, leurs familles sont comme les nôtres, j'ai pas pu vérifier si c'est vrai que les hommes ont plusieurs femmes* ».

Même si Camilito faisait preuve, dans sa découverte, des préjugés les plus courants du Chilien moyen envers notre peuple aborigène, pour nous tous, les dirigeants qui observions son évolution, c'était un grand pont qui pouvait se créer entre les exclus des villages abandonnés et les exclus de la terre.

Nous avons expliqué aussi à Camilito et à ses camarades que s'ouvrir sur l'extérieur était ce qui convenait politiquement, car il s'agissait d'en finir avec l'isolement des deux domaines pris, où il y avait seulement un ou deux locataires ou ouvriers agricoles à demeure ; plus de 80% des occupants étaient de l'extérieur. C'était une transgression complète de la règle que j'avais imposée dans la région, due à la force des choses : ils avaient pris seuls ces domaines, et nous avaient demandé de l'aide après coup. Nous avons dû les soutenir, étant donné qu'on s'attendait à une reprise très violente. Nos rapports avec eux, de soutien et d'orientation politique, avaient débuté sous la condition qu'ils essaient de conquérir l'adhésion d'autres locataires des domaines occupés.

Je leur rappelais périodiquement que c'était correct sur le plan politique et propre à des révolutionnaires que d'inviter des *compañeros* mapuches et d'autres à participer au Centre de Réforme Agraire que nous espérions voir naître dans un futur proche.

— Vous avez raison, *compañero*, on est les *Fidel Castro*, on partage tout.

C'est ainsi qu'à l'attente anxieuse de la décision de la CORA s'est ajoutée la dynamique interne de ce groupe, pour faire d'eux l'un des secteurs les plus prestigieux du MCR de Cautín. En effet, plus ils participaient à des prises de domaines, plus ils recevaient de félicitations de

notre part à nous, membres du Comité régional du MIR, dont quelques-uns vivions sur les lieux de ces occupations. La reconnaissance dont Camilito jouissait de notre part lui permettait de bénéficier du prestige de ses camarades.

Nous l'invitions à certaines réunions spéciales, par exemple quand le Commandant Pepe est passé par Temuco. Nous l'avons chargé aussi de la distribution dans son secteur de notre journal *El Rebelde*. Nous lui avons prêté, pour un temps donné, un pistolet Browning 7.65 qui avait fait la Deuxième guerre mondiale ou l'Astra 9 millimètres qui avait participé à la Guerre Civile espagnole.

Il avait des choses à raconter, et le faisait bien. Il commençait à accepter que pour devenir un militant, il fallait être bien informé et se soumettre à une discipline collective. Il avait probablement l'intuition que, pour devenir miriste, il y avait tout un processus d'évaluation de ses mérites. Il a appris qu'une bonne information, que le savoir, était source de pouvoir, et qu'on l'obtenait en étant en prise directe avec ceux d'en haut, avec le MIR et ses dirigeants, avec nous, sans cesser pour autant d'être toujours dans l'action.

Camilito m'intéressait, et je savais qu'il pourrait être, dans un avenir proche, un bon militant et cadre du MIR. Tout dépendrait de notre réel intérêt à le former. La dernière fois que je l'ai vu, c'est lorsqu'on a reçu par radio la nouvelle de la mort de Luciano alors que nous montions la garde dans les domaines pris. J'ai appelé Temuco, et on m'a dit qu'il fallait aller à Santiago avec les paysans, que ses obsèques devaient être une manifestation politique combative.

J'ai dit à Camilito de réunir tous les *compañeros* dans les entrepôts des deux domaines pris, de laisser juste un peloton de garde, et nous avons préparé son discours et le mien. Ça a été l'occasion de l'affirmer davantage encore devant son public. Il a bien parlé, ça a été émouvant, et une bonne partie des *compañeros* est venue aux obsèques.

Quelques mois plus tard est arrivé un nouveau responsable pour ce secteur. Je l'ai prévenu qu'il faudrait peut-être relativiser le prestige et la combativité des *Fidel Castro* et donner enfin quelques cours d'éducation politique que j'avais préparés. Mais ce *compañero*, lui aussi, s'est laissé séduire par la sympathie et la chaleur humaine des *guajiros*.

Ce nouveau responsable, qui se faisait appeler Murieta, était issu, comme moi quelques années auparavant, du MIR de l'Université de Concepción. Cependant il n'a pas jugé bon, comme moi, de faire une analyse réaliste pour montrer au Régional toutes les contradictions de tels camarades.

Murieta s'est engagé rapidement dans l'action effrénée, probablement pour démontrer son dévouement à la cause paysanne. En quelques mois, il est devenu l'un de nos meilleurs agitateurs et cadres de direction du mouvement paysan.

Après un temps, suite à je ne sais quel type d'alliance avec les dirigeants de la CORA et du gouvernement, il a été décidé d'exproprier les domaines bien qu'ils ne réunissent pas toutes les conditions. Les deux domaines seraient réunis en créant une seule propriété, un seul centre de Réforme agraire, ce qui évitait la question du nombre d'hectares nécessaire. Une fois réalisée toute l'homologation juridique, est arrivée la date de la remise aux bénéficiaires, avec constitution d'un Centre de Réforme agraire et des précisions sur la façon d'exploiter le nouveau domaine, avec une variété de production.

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, Murieta et moi, à la sortie de réunions de notre Comité régional à Temuco, pour discuter de Camilito, des *Fidel Castro* et du Plan de Production Agraire qui était en cours d'élaboration.

Je me suis rendu compte que mon camarade, malgré sa grande culture politique, ne comprenait pas bien la nécessité d'assister les *Fidel Castro* dans la nouvelle période qu'ils allaient commencer à vivre. D'après lui, ils n'avaient pas besoin d'accompagnement, ni en matière de doctrine ni en matière d'économie.

— Fais-leur confiance, Horacio. La créativité de notre peuple ne connaît pas de limite. Tu vois bien à Neltume, les technocrates et les économistes du gouvernement ont dû se ranger à un plan complètement élaboré par les ouvriers, ils ont reconnu qu'il n'y avait rien à ajouter.

— On n'est pas à Neltume, Murieta ! Ce n'est pas le même secteur social, ni la même présence du MIR !

— Horacio, regarde donc la combativité de nos camarades de *Fidel Castro*, combien de mois ils ont résisté ! Et ils se battent presque pour participer aux nouvelles prises de domaines. Tu ne te rends pas compte du niveau de conscience de classe qu'ils ont ?

— Non, je ne me rends pas compte. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont courageux, solidaires et toujours dans l'action. Je ne sais pas si ça, c'est de la conscience de classe. Je constate que Camilito et au moins trois *compañeros* dirigeants des domaines ont besoin d'une formation politique urgente pour pouvoir assumer la responsabilité de produire dans l'agriculture.

— Horacio, produire, aujourd’hui, c’est une forme de combat, une façon de penser aux autres qui vont aussi bénéficier des fruits de la campagne. Pourquoi, dans ce cas, ne pas avoir confiance en cette conscience révolutionnaire qui s’est exprimée dans les prises de domaines ? Est-ce qu’elle n’aura pas une expression équivalente dans la production ? D’où vient ce scepticisme, Horacio ? Tu es à la campagne depuis plus longtemps que moi, et tu connais l’intelligence que sont capables de déployer nos combattants face aux difficultés. Alors pourquoi douter ?

— Si pour toi la conscience révolutionnaire se déduit de l’action, je pourrais être d’accord si elle est consolidée continuellement par notre réflexion idéologique, ce qui n’est pas le cas. À ce qu’il semble, pour certains camarades dont tu fais partie, la conscience politique serait un don qui s’acquiert pour la vie.

— Horacio, ces camarades viennent à nos manifestations politiques, ils écoutent nos discours, ils lisent, ils distribuent et commentent en groupe *El Rebelde*, le journal officiel de notre parti. Dans les domaines qu’ils ont pris, il y a partout des portraits de Fidel et du Che. Ils lisent en groupe les discours de Fidel, le *Journal de Bolivie*, même toi, tu ne fais pas ça à d’autres endroits. Tu ne veux pas reconnaître qu’il y a ici une mine d’or de mystique révolutionnaire.

— Ça ne suffit pas sans un parti, Murieta, la mystique, ça se dilue, ça se disperse.

— Ça fait plus de six mois que tu viens par ici, Horacio, et tu n’as toujours pas construit le parti.

— Il y a le MCR, et je suis en train de former une première base d’aspirants ; pour l’instant, c’est tout ce qu’on peut faire...

— On devrait pouvoir faire plus, *compañero*. Dans d’autres endroits de Cautín, des paysans moins dévoués que ceux-là sont déjà chefs de base.

Les discussions que j’avais avec mon camarade qui venait lui aussi du MIR historique de l’Université de Concepción étaient interminables. Nous connaissions les mêmes auteurs, nous lisions les classiques du marxisme, et nous avons tous les deux facilement accès aux dirigeants fondateurs de notre parti. En plus, nous luttons dans le même secteur social. Et pourtant nous n’avons jamais pu tomber d’accord sur l’analyse de la conscience politique de nos camarades paysans.

Murieta arrivait dans le coin ; un *compañero* du Régional l’avait peut-être averti que j’étais un « emmerdeur », ou que je problématisais trop la réalité, ou que je manquais de foi dans le peuple et le parti.

Tout cela a pu influencer sur le fait qu'il n'ait pas su m'écouter. Il faut ajouter à ça que Camilito a trouvé en Murieta un grand frère. On les voyait souvent ensemble, et avec l'humour et le charisme de Murieta, Camilito pouvait progresser énormément en conscience politique. Mais il fallait faire l'effort de le former, le savoir politique ne rentre pas par simple proximité physique. La participation commune aide beaucoup, de même que la fraternité et l'affectivité, mais à long terme, ça ne suffit pas.

J'ai perdu Murieta de vue quelques mois ; je lui ai envoyé par le canal d'Ariel un message lui disant de remettre à plus tard la rencontre officielle avec la CORA pour homologuer le plan de production, que lui et moi nous travaillerions avec les paysans les objectifs politiques d'un Plan Agraire. Il m'a répondu d'une phrase « réaliste socialiste » : « *je te remercie de ton invitation, j'ai décidé de les laisser tout seuls ; je veux démontrer à mon parti que des plus pauvres de la région peuvent naître les fleurs révolutionnaires les plus pures* ».

La rencontre entre les fonctionnaires de « l'Agro » et les représentants de la banque, le campement *Fidel Castro* et notre parti a été préparée par deux membres du Comité régional de Cautín et Murieta.

En marge de toute réunion officielle de notre parti, nos camarades nous décrivaient la cérémonie d'inauguration du Centre de Réforme Agraire Fidel Castro en ces termes :

— Il y avait quelque chose de nouveau chez nos *guajiros* : certains s'étaient rasé la barbe, ils avaient abandonné l'uniforme vert olive, et Camilito s'est pointé avec une cravate et un attaché-case noir de fonctionnaire.

— Nous qui voulions avancer dans nos politiques d'alliance avec certains camarades fonctionnaires socialistes qui y ont assisté, on s'est sentis drôlement mal. On les avait prévenus qu'ils se trouvaient en territoire libre socialiste, avec ce que ça suppose de cérémonies militaires dans le style cubain. Il y a rien eu de tout ça.

— Il y avait pas de gardes à l'entrée, ni pour surveiller les bagnoles des représentants du gouvernement d'Unité Populaire.

— Tous les drapeaux rouge et noir du MIR, la banderole combative du Campement Fidel Castro, les portraits de Camilo Cienfuegos et de Che Guevara, tout avait disparu !

— On n'entendait plus dans les haut-parleurs, comme lors de leurs fêtes, *¡ Guerrillero, guerrillero adelante !<sup>51</sup>*, il n'y avait plus que des *corridos* mexicains et des valse péruviennes.

<sup>51</sup> Célèbre chanson de la Révolution cubaine (*NdT*).

Dans son discours, Camilo a remercié de leur présence les professionnels du gouvernement populaire, il s'est référé à Jacques Chonchol et à Allende et « *aux amis universitaires qui nous ont aidés dans les moments difficiles* ». À aucun moment il n'a parlé de « *nos camarades du MIR* ».

Il a exposé ensuite un « plan de production » en l'introduisant de cette manière :

— Nous ne nous sommes pas tant sacrifiés pour en arriver à travailler la terre et à gagner un salaire de misère. Nous avons décidé de créer un Centre d'Élevage de Chevaux de Course ; c'est plus rentable, nous gagnerons davantage.

Il a été ainsi démontré que la combativité exprimée dans la lutte pour la terre ne devenait pas nécessairement et naturellement une conscience socialiste de production agricole pour le bien-être de la région.

Il n'y a eu à l'intérieur de notre parti aucune discussion officielle pour divulguer les enseignements qu'on en tirait. Ça aurait risqué de démotiver les militants, disait-on dans les directions.

## L'Homme du Nord

Nous nous trouvions à environ deux semaines du moment prévu pour la prise de San Antonio. Nous avons déjà bien avancé sur tous les plans, selon l'évaluation que je faisais avec le *Maestro*<sup>52</sup> Juaco, mon second dans toute la région de la précordillère. Il nous fallait prendre au sérieux toutes les émotions que nous avait fait vivre Chamín ces derniers mois, vu que rien n'indiquait qu'il n'allait pas nous remettre en danger, surtout le jour où nous prendrions le domaine de son patron. Étant donné le caractère exalté de Chamín, il fallait éviter qu'à un moment ou un autre il se mette à la tête de nos actions.

Le *Maestro*, depuis le coin de sa tanière, incrustée dans une forêt exotique comme celle de l'Enchanteur Merlin qui entrevoit le mal et oriente les forces du bien, m'a balancé en trois phrases le chemin à suivre : « *Écoutez, compañero Julián, pour Chamín vous avez une seule solution. Puisqu'il refuse de rester chez lui le jour de l'occupation, emmenez-le maintenant "se promener" dans d'autres domaines occupés de la région ; ça va le distraire, il va connaître d'autres expériences, se faire de nouveaux amis, et ça va le calmer* ».

Jamais le *Maestro* ne s'était trompé dans ses conseils, je le lui ai dit et l'ai assuré que je suivrais sa recommandation au pied de la lettre, comme les autres fois. J'ai envoyé un message à l'un des domaines pris, entre Huerere et Temuco, en annonçant notre arrivée deux jours plus tard, à deux heures du matin, par les prairies de derrière qui étaient moins surveillées, donc qu'ils ne s'effraient pas et qu'ils préparent une réunion pour le lendemain. Chaque rencontre ou passage par un domaine pris était pour moi une occasion de dialogue, d'information et d'éducation politique.

---

<sup>52</sup> En Amérique Latine, on raffole des titres, même modestes ; il n'est donc pas étonnant de voir appeler un instituteur *Maestro*, comme dans ce cas (*NdT*).

Je n'ai pas eu besoin de donner beaucoup d'explications à Chamín : en deux temps trois mouvements il s'est armé de ses lance-pierres et de ses boulons d'acier, et il a dit à Rosita, prenant pour rire un ton de commandement :

— Femme, prépare la lance pour Sancho et Don Quichotte.

— L'âne devant — a répondu Rosita sur le même ton blagueur, tandis qu'elle décrochait le *charqui* du plafond. Le pain le plus tendre est pour vous, don Julián, l'autre est pour Chamín.

— Pardonnez-moi de vous voler votre mari pour trois jours, *compañera* — lui ai-je répondu.

— Ça nous fera du bien de nous reposer un peu de lui, le bougre, il arrête pas de parler, même quand il dort. C'est à la gamine qu'il va manquer.

Notre voyage, comme toujours, s'est transformé en polémiques, en souvenirs qui nous faisaient rire, en explications sur la nature et la manière de s'orienter grâce aux étoiles. Il aimait bien que je lui répète les blagues que nous nous faisons entre étudiants des cités universitaires, et il connaissait déjà sur le bout du doigt tous les personnages de la vie universitaire de Concepción. Tout ce qu'il me demandait, c'était que je censure les grossièretés.

Chamín avait des manières très comme il faut, et la bonne éducation l'intéressait davantage que la connaissance politique. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi les *compañeros* étudiants disaient des gros mots et chantaient des chansons cochonnes ; « *ben alors... pourquoi ils étudient ?* », me disait-il. Ça l'intéressait que je lui raconte et raconte encore les exploits de Luciano Cruz contre les carabiniers, ou les expropriations de banques de Miguel et Pascal. Quand il a su par un autre étudiant de la FEC, qui venait de temps en temps prendre son tour de garde dans les domaines occupés, que Luciano avait enlevé et mis à poil un journaliste réactionnaire, il est venu aussitôt me poser des questions. Je lui ai répondu que c'était une calomnie de la bourgeoisie ; il est reparti heureux, et moi, je suis resté à me traiter de malhonnête et à me dire « *parfois, il faut protéger le mythe révolutionnaire du leader* ». En outre, nous aimions tous tant Luciano qu'en le défendant, je n'avais pas l'impression de mentir.

Chamín se moquait de moi quand je restais emmêlé dans les barbelés et qu'il devait revenir m'aider : « *C'est la faute à votre entêtement, compañero ; vous voulez toujours lutter tout seul contre les fils de fer, dans l'idée que vous êtes un expert en corridas de cerco* ». En plus, il se payait ma tête quand je mettais les rangers dans une belle bouse de vache. En

général, il marchait avec dix mètres d'avance ; je lui rappelais que, selon ce que nous avions lu ensemble, Don Quichotte allait toujours devant Sancho. Il me faisait remarquer, avec sa vivacité habituelle, que dans le livre Sancho pesait trois fois plus que lui et que Don Quichotte était trois fois plus maigre que moi.

Dans chaque herbage où nous passions, Chamín m'informait de son propriétaire. J'ai appris, contrairement à ce que j'espérais, que ses « raccourcis » ne servaient pas à gagner du temps, mais à nous éviter le danger de recevoir un coup de fusil ou d'être attaqués par des chiens. C'est pourquoi nous traversions de grands domaines et non de petites propriétés.

— C'est facile à comprendre, *compañero* Julián. Dans chaque petite propriété, il y a une maison avec des chiens et un fusil pour les renards. Le paysan sort au moindre bruit. En revanche, dans les grands domaines, vous pouvez marcher des heures sans rencontrer une seule maison de locataire. Pendant la journée, c'est le contraire, il y a beaucoup de chemins et de véhicules qui circulent dans les grands latifundia, c'est facile de repérer un étranger.

Ainsi passaient nos heures de marche. Dans notre dialogue, je faisais tout mon possible pour éluder son obsession : la prise de « son » domaine. Chamín comptait et recomptait les paysans qui étaient « solides », les rares « sur lesquels il ne fallait pas compter », et les « tièdes », chez qui il me demandait de retourner pour les convaincre. J'essayais de lui expliquer que nous ne pouvions pas être aussi volontaristes, qu'il y avait des gens qui n'arriveraient que lorsque le danger aurait diminué, et s'ils en avaient envie ; qu'en outre, nous devions apprendre à assumer la responsabilité des paysans pauvres et dépolitisés de l'extérieur du domaine.

Quand je me fâchais, je le chapitrais en ces termes : « *À quoi ça t'a servi d'entrer à la confédération syndicale Ranquil<sup>53</sup> ? Et à la CUT ? Je te rappelle que tu es membre de la centrale de travailleurs la plus importante et la plus unitaire du pays* ». Pour faire la paix avec moi, il me disait : « *Chacun sa politique, moi, je respecte la vôtre, vous, vous respectez la mienne. D'accord ?* »

---

<sup>53</sup> Confédération de syndicats paysans, ainsi appelée en souvenir d'un massacre de Mapuches et paysans soulevés au domaine Ranquil (région de Temuco) en 1934, affiliée à la CUT (*NdT*).

Avec des nuances de détail, on pourrait dire qu'une bonne partie des composants du MCR, ou en général des preneurs de domaines, avait cette conscience politique locale enracinée. La prise de pouvoir, selon ces camarades, se réduisait à la prise de ces trois mille hectares, parce que le Chili se trouvait dans ces hectares-là. Il y avait aussi, à chaque endroit, des blessures difficiles à soigner. Les maisons patronales de *La Frontera* s'étaient bâties sur autant de petits « Ranquils ». Quand on a le temps, la confiance, de l'intérêt pour la chose et la capacité d'exprimer de l'affection pour les gens humbles, il est toujours possible de rencontrer un monsieur ou une dame qui vous raconteront leurs blessures et les peines de la collectivité, celles qui ne guérissent jamais mais qui sont fatalement soumises au destin ou au « Dieu l'a voulu ». Maisons incendiées, clôtures repoussées, bétail volé, femmes violées. Crimes subis comme des souffrances honteuses, intransmissibles aux descendants.

Nous sommes arrivés plus tôt que prévu, deux *compañeros* nous attendaient cinq cents mètres avant le premier herbage du domaine conquis. Ils doivent avoir entendu nos voix, parce qu'ils ont commencé à siffler l'air convenu, *El ejército del Ebro, rumba, la rumba, la rumba...*, nous avons répondu en sifflant *Noche oscura, nada veo, sólo veo mi farol...*

Notre messenger, Fermín, et Pedro, jeune activiste du MIR, nous ont fait un rapport préalable : il y avait assez de gens pour la prise du domaine, tout allait bien, il y avait même de nouvelles têtes en visite. Après avoir traversé un petit ruisseau sur un pont constitué de deux planches en nous éclairant avec des lanternes, nous avons grimpé une petite colline où nous avons trouvé un nouveau garde, qui nous a reçu avec ces mots : « *Le maté et la camaraderie vous attendent, mes amis* ».

Faisant honneur au feu et à la conversation, personne ne s'est levé pour nous saluer ; certains nous ont tendu la main sans nous regarder, mais prévenants, nous indiquaient les endroits où nous pourrions nous réchauffer sans nous brûler. Tout bas, un paysan nous a mis en garde : « *pas là, compañero, c'est par là que le vent fait voler les braises* ».

Une fois que don Fernando, camarade socialiste d'une soixantaine d'années a eu fini de raconter comment il avait réussi jadis à organiser un syndicat dans une entreprise forestière et comment ils l'avaient licencié, tout le monde s'est tourné vers nous, comme s'ils venaient de découvrir notre arrivée.

Nous avons été assaillis de questions et de conseils :

— Vous êtes passés par la propriété de don Genaro ? Il a mis une nouvelle clôture, ou pas ? Il paraît qu'il espère d'acheter la propriété du petit Mapuche qui est au bord du chemin.

— Vous auriez dû longer l'Allipén pendant un bon bout de chemin. Si vous étiez passés par le carrefour de Tres Ánimas, vous seriez arrivés avant minuit.

— Vous avez bien fait de pas passer par Tres Ánimas, y a plein de petits réacs qui restent à picoler chez les sœurs Manríquez. Ils auraient pu identifier le *compañero* Julián, et pour deux *pesos* ils auraient couru raconter ça au grand patron.

Ce que décrivaient les *compañeros* correspondait à une triste réalité dont j'ai été témoin en quelques occasions. J'en ai profité pour raconter ce que je savais.

Un type arrivait avec une camionnette chargée de dames-jeannes avec des restes de vin mélangés à de l'eau et des produits chimiques. Les Mapuches et les paysans les plus pauvres se fournissaient en liquide empoisonné qu'ils consommaient pendant des heures à côté de la camionnette cachée entre les arbustes à l'entrée d'un herbage. Le clandestin nomade était si bien dissimulé que, du chemin principal, les carabiniers à cheval ou en voiture ne pouvaient pas le voir. J'étais moi-même passé par là pendant de longs mois, trois ou quatre fois par semaine. Je voyais des gens entrer, et jamais je n'ai pensé qu'il s'agissait d'un négoce aussi infâme. Je l'ai découvert quand j'ai ramassé un monsieur mapuche étalé en travers du chemin ; ça m'a pris trois heures de le reconduire jusqu'à chez lui ; j'ai dû passer avec lui chez les professeurs, qui ont pu m'indiquer où il habitait.

L'affaire était bien organisée, parce qu'une fois que le saligaud repartait avec sa camionnette vide, les gens qui tenaient encore debout finissaient chez les sœurs Manríquez, et y restaient jusqu'au petit matin, avec ou sans argent puisqu'elles vendaient à crédit. C'était un des endroits où les patrons envoyaient leurs espions, ou tout simplement n'envoyaient personne, mais faisaient la causette avec le vendeur ambulancier ou les Manríquez pour s'informer des nouvelles têtes apparues dans la journée et de ce qui se disait.

L'intérêt de discuter de l'alcool et de ses conséquences sur les paysans les plus pauvres, et mal nourris de surcroît, était que cela permettait d'aider à créer une responsabilité collective. Il fallait réapprendre à s'indigner de ce qui paraît évident, routinier, de ce qui a toujours été comme ça.

« *S'ils veulent se détruire la santé, c'est leur problème* », disait un jeune paysan.

Payo m'a coupé la parole, et lui a répondu ce que j'aurais dit moi-même : « *C'est les plus pauvres qui s'alcoolisent, compañeros ; ils sont désespérés, on doit se rapprocher d'eux, les faire raisonner, et leur faire une petite place dans notre lutte ; si on les invite pas, ils viendront pas.* »

Apprendre à découvrir l'autre, celui qui est tout près, celui qu'on voit tous les jours comme victime et responsable de sa passivité, cela fait aussi partie de notre tâche de créer de nouvelles valeurs. Les paysans eux-mêmes y parvenaient à leur manière, en se conseillant mutuellement.

Toutes ces opinions, ces divergences, qui dynamisaient le mouvement paysan dans notre région, s'exprimaient aussi dans les Conseils Communaux et Locaux qui commençaient à prendre forme. Il y avait une autre parole qui amenait la politique à la campagne ; ce n'était plus seulement pour les périodes électorales, avec pour candidats des gens de l'extérieur ou des familles de leurs patrons, qui rabâchaient les mêmes promesses depuis des dizaines d'années.

Maintenant, c'était cette parole-là qui circulait transversalement, et qui exprimait la douleur quotidienne de ceux qui travaillent et aspirent à la terre. Pour la première fois, ils s'écoutaient entre eux.

Celui qui prenait la parole après minuit était aussi respecté qu'un patron ou qu'un prêtre. Tant d'heures assis à écouter leurs vies ou à raconter celles des autres donnaient de l'énergie pour résister au froid, à la fatigue et pour attiser le feu. Aussi celui qui avait besoin de parler longuement et densément était-il bien reçu.

En général, à partir de deux heures du matin, si on avait su créer une ambiance de confiance, tout pouvait arriver, aussi bien la franche rigolade que le ronflement quasi-généralisé. Il arrivait aussi que, seuls, deux *compañeros* débattent, et recouvrent de temps en temps le dos de ceux qui dormaient.

Il y avait des nuits où s'établissait un dialogue d'une telle qualité qu'il n'y avait pas un mot gratuit, tout allait à l'essentiel. Cette situation se produisait certains soirs particuliers ; ce n'était pas courant, car il arrivait souvent des visiteurs que nous ne connaissions qu'à moitié, ce qui rendait plus difficile l'établissement du climat approprié. L'ouvrier et le *poblador* de la ville savent communiquer et parlent facilement sans pour autant dévoiler leur for intérieur ; ils savent créer un espace de communication sociale minimum. Le paysan, qui partage sa vie avec la nature silencieuse, a besoin de temps et de confiance pour se désinhiber.

Quand la désinhibition se produit, il faut savoir éviter les ressentiments, les souvenirs de petits désaccords du passé qu'on n'oublie jamais, les problèmes de voisinage, de clôtures, de bêtes, de relations ambiguës avec les patrons...

Pendant la défense des domaines occupés, dans l'attente d'une possible reprise fasciste, tout en entretenant le feu, en faisant chauffer l'eau du maté et en retournant les patates dans les braises, j'essayais aussi de m'occuper des blessures de mes *compañeros* paysans, en les dédramatisant pour entrevoir une solution. Il fallait relier le passé au présent en cherchant toujours un progrès, il fallait aller se coucher avec le futur entre les mains.

— Maintenant, je vais faire de beaux rêves — avait dit un paysan après avoir écouté attentivement notre conversation.

Tout en parlant, il secouait son poncho, redonnait forme à son chapeau, et se redressait pour aller se coucher.

— On croyait que vous dormiez, *compañero*, comme vous ne disiez pas un mot.

— Quand la causette est bien, je préfère écouter.

Le petit groupe qui était de garde, plus les volontaires qui restaient au petit matin à se chauffer près du feu étaient environ une demi-douzaine, nombre idéal pour reconstituer l'histoire du lieu. Il ne peut rien y avoir de plus beau pour un professionnel de la révolution que la clarté de l'aube qui redécouvre nos visages anoblis par un passé retrouvé et reconstitué.

Pendant les six ou sept heures de nuit, il y a du temps pour s'exprimer. Les universitaires qui nous accompagnaient depuis un certain temps, et ceux qui arrivaient ; les paysans chiliens et mapuches qui avaient participé à la prise du domaine et ceux qui étaient venus ensuite ; quelques jeunes paysans mapuches qui revenaient de la ville, et des vieillards qui ne connaissaient pas Temuco, et encore moins la mer ; tout ce monde se mélangeait au cours de ces longues nuits d'attente : le Colo Colo<sup>54</sup>, le discours d'Allende, le tournoi local, un autre qui raconte ses aventures quand il était ouvrier en Argentine ou à Santiago, les modèles actuels des voitures des patrons, les dernières conversations avec des membres de la famille patronale avant la prise du domaine.

Ce dernier point constituait une rupture douloureuse, transcendante, dans une relation souvent fusionnelle qui avait duré toute la vie avec la famille du patron. Pour certains *compañeros*, l'intensité affective était si forte que c'était comme s'ils avaient eu deux familles.

<sup>54</sup> Prestigieux club de football de Santiago (*NdT*).

Dans certains cas, cette déchirure était traumatisante pour quelques-uns, elle créait inévitablement un avant et un après. On parle de cette relation comme face à un cadavre, le feu de camp qui aide à passer la nuit à l'air d'une veillée funèbre où nous nous souvenons avec un peu de culpabilité de nos sentiments ambivalents pour le défunt.

— La dernière fois que j'ai vu le patron, je crois qu'il avait pas idée de ce qui allait se passer ; c'était même la veille de la prise du domaine, fallait que je lui lave une des camionnettes, je devais l'accompagner à Temuco. C'est à pas y croire, des fois, ça me fait de la peine, ce qu'on lui a fait... mais ma femme le dit toujours, il l'a bien cherché...

— Deux jours avant, j'ai vu mademoiselle Gildy, la dernière fille du patron, elle voulait me donner des poupées de l'année dernière pour ma gamine. La demoiselle a trouvé ça drôlement bizarre que j'accepte pas comme d'habitude, peut-être qu'elle pressentait ce qui allait se passer.

Dans cet échange d'émotions récemment vécues par des personnes avec de telles différences, d'âge, de groupe social, de culture, il se produisait une relative cohésion sur la question de la terre. L'expression première était celle du vécu privé, non exempt d'une certaine culpabilité, mais on en arrivait vite à l'inévitable et tranquillisant raisonnement : « *Il fallait le faire, ça ne pouvait pas être autrement, il y avait beaucoup d'injustice, on devait prendre le domaine* ».

Il y avait toujours quelques étudiants qui, comprenant qu'il s'agissait de moments de sincérité, laissaient sortir leurs propres émotions, leurs craintes, leurs inquiétudes, et se montraient tels qu'ils étaient. Cette attitude était plus formatrice pour les paysans qu'un « bon discours doctrinal ».

— Je devais aller à une fête ce week-end ; un copain m'a appelé et m'a dit : « Si tu veux faire quelque chose pour ton peuple, viens avec moi à une prise de domaine, comme ça t'arrêteras de te gargariser avec la révolution, tu vas voir la réalité comme elle est, mon pote ». Et me voilà, à trois heures du mat', crevant de froid, et au lieu de gin, de whisky et d'amuse-gueule sophistiqués, je me retrouve avec de la *chicha*<sup>55</sup> et une patate qui cuit sous la braise.

---

<sup>55</sup> Au Chili, boisson alcoolisée obtenue par la fermentation de divers fruits ; dans le sud du pays, il s'agit fréquemment d'une sorte de cidre rustique (*NdT*).

Les *compañeros* paysans répondaient par un éclat de rire et un « bravo, *compañero* ! ». Tous les paysans ne parlaient pas autour du « feu vérité » qui vous interrogeait avec sa danse d'étincelles, pas plus que tous les étudiants. Mais tous écoutaient dans un silence respectueux, en attisant ou en alimentant de temps en temps le brasier. « Pas avec le pied, *compañero*, tu vas cramer le caoutchouc de tes semelles, prends plutôt ce bâton ».

Au milieu des confidences et des anecdotes, la préoccupation enfouie dans un silence complice et implicite finit toujours par ressortir, d'un côté ou de l'autre, sous une forme ou sous une autre.

— Et s'ils viennent reprendre le domaine, comment on va le savoir ?

— Y a quelqu'un qui s'est déjà trouvé dans une reprise ?

— Y a eu des blessés et des morts ?

— Et s'ils sont mieux armés que nous, qu'est-ce qu'on fait ?

J'ai toujours opté pour dire toute la vérité aux paysans et au reste des participants :

— D'après mes connaissances et mon expérience, *compañeros*, ceux qui préparent les reprises de domaines sont toujours mieux armés que nous, mais ils craignent le MIR, c'est notre principal avantage. L'autre avantage, c'est que comme nous avons déclaré le conflit, les autorités sont prévenues, et elles doivent partager la responsabilité d'incidents ou de risques probables d'affrontements.

Un *compañero* d'une cinquantaine d'années, qui en faisait bien soixante-dix, nous a dit que sa femme était rudement contente des prises de domaine, qu'elle disait que ça l'avait « remis droit ». « *Avant, tu prenais des cuites sur les domaines, maintenant, c'est les domaines que tu prends ; au moins, j'ai plus besoin d'aller te chercher, t'arrives à rentrer tout seul à la maison, en bon état* ».

À la différence des *corridos de cerco*, auxquelles participaient des familles entières, dans les prises de domaines prédominait le locataire métis. C'était presque « une affaire d'hommes », sauf quand le dirigeant miriste stimulait artificiellement, ou pour des raisons tactiques, une participation hétérogène et intégrale des paysans.

Chamín restait silencieux et attentif à tout ce qui se disait sur les prises de domaines, pénétré de son devoir d'apprendre. Il écoutait comme un enfant face à ses frères aînés. Quelques *compañeros* avaient participé à deux ou trois occupations, d'autres étaient des « combattants invités » qui étaient sortis indemnes de prises dans les secteurs de Carahue ou de Lautaro. « *Il faut leur faire changer d'air* », m'avait-on dit au Comité régional en me les envoyant.

Lorsqu'ils entraient trop dans les détails de leurs récits de combats, j'intervenais pour faire remarquer que s'ils étaient en vie et qu'ils pouvaient nous raconter à quoi ils avaient échappé, c'était surtout parce que des précautions avaient été prises, qu'on avait anticipé de façon responsable, qu'on avait pensé à la sécurité des gens. Je savais qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, qu'il y avait eu de l'improvisation, de l'aventure, et beaucoup de chance ; mais je préférais ne pas le dire, puisque les survivants eux-mêmes étaient incapables de reconnaître leurs erreurs.

Payo a fait un tour complet derrière le cercle de *compañeros* assis, dans le seul but d'asticoter Chamín :

— Tu dis plus rien, Chamín, ça te coupe la chique, hein, qu'y en ait des plus braves que toi.

— L'important, c'est qu'ils sont vivants et qu'avec leur expérience, ils peuvent nous aider, *compañero* Payo.

En disant ça, Chamín m'a regardé du coin de l'œil, guettant une réaction de ma part. J'ai appelé Payo, et devant Chamín, j'ai répliqué :

— Qu'est-ce que t'en sais, Payo ? Et qu'est-ce qu'on sait, nous, de ce que ces *compañeros* ont vraiment vécu ? Il faut les aider à se calmer, et à découvrir une autre manière de travailler. Nous aussi, on peut leur apprendre quelque chose, il n'y a pas une formule unique pour prendre les domaines.

Payo s'est excusé, il m'a dit que c'était sa façon de blaguer, et qu'il reconnaissait que chaque région avait ses différences.

J'ai dit d'une voix forte, et un peu autoritaire :

— Écoutez, *compañeros*, ça fait une demi-heure que circulent les boîtes à conserves pleines de *chicha*, et elle est drôlement traître. Qui a autorisé cette petite fête ? On est loin du 18 septembre<sup>56</sup>. C'est l'anniversaire de qui ? Vous savez bien qu'on ne boit qu'en certaines occasions, pas trop, et sur décision discutée en commun. Qui est le responsable pour la journée du comité des prises de domaines ?

<sup>56</sup> Jour de la fête nationale, en souvenir de la proclamation de l'Indépendance le 18 septembre 1810 (*NdT*).

— C'est moi, *compañero* Julián — m'a dit un jeune Mapuche du MCR. Ce qu'il y a, c'est qu'on a trouvé une cinquantaine de bouteilles de cidre enterrées à côté de l'étable du patron.

— Vous n'avez rien à faire dans la maison du patron, même pas vous en approcher...

— C'était pas dans la maison, *compañero* Julián, c'était dans l'étable.

— Je ne comprends pas ce besoin qu'ils ont de boire comme ça.

— Ils s'en mettent une sévère, *compañero* ; depuis qu'on les a déterrées, ils les ont remontées presque toutes. Montrez un peu les seaux au *compañero* Julián.

On m'a juste rapporté comme échantillons deux seaux pleins de mousse, comme quand on traite. Il y en avait d'autres à côté du tas de bois, et encore vingt bouteilles qui dégoulaient.

— Ça va comme ça, *compañeros*, on va proposer la dernière tournée ; ceux qui sont de garde passent immédiatement au maté. C'est pas très sérieux, on pourrait bien le regretter plus tard. Et pourquoi vous ne donnez pas de *chicha* à ce *compañero* qui est en face de moi ? Ça fait plusieurs tournées que vous le passez à l'as.

— Ils veulent pas m'en donner, *compañero*, je sais pas pourquoi — a répondu la personne dont je parlais.

— Si, il le sait bien — ont dit certains au moment où je me levais et où je lui offrais ma gamelle débordant du liquide écumeux.

Ce monsieur, avec un regard bleu intense et étrange, ne m'a pas dit merci ; il a porté aussitôt le récipient à ses lèvres.

Je l'avais vu lors d'autres prises de domaines, toujours renfermé, ne disant mot. Il se différenciait des autres par son chapeau de vacher de la cordillère, et parce qu'on le voyait rire aux éclats pendant les « grands discours » ou les discussions politiques, comme la lecture de l'éditorial d'*El Rebelde*. Il s'éloignait et se mettait à fumer en nous observant de loin.

Il collaborait beaucoup aux occupations, une fois les domaines pris ; je n'avais jamais parlé avec lui, je ne connaissais même pas son nom. Ma réflexion a été interrompue par un paysan qui m'a dit discrètement à l'oreille :

— Vous avez commis une erreur, *compañero* Julián ! À lui, on lui donne jamais d'alcool, c'est l'Homme du Nord.

— Je ne comprends pas, *compañero*, je ne vois pas ce que vous voulez me dire.

— L'Homme du Nord, on lui donne pas d'alcool, parce que « *ça lui fait grimper les araignées au plafond* ».

J'avais déjà entendu des choses sur l'Homme du Nord, qui apparaissait au petit matin ou après la minuit dans les occupations, et qui disparaissait n'importe quand ; je ne savais pas que c'était lui, et je ne savais pas qu'il devenait fou.

— Vous en faites pas, *compañero* Julián, on va veiller au grain — m'ont assuré quelques *compañeros* paysans.

Trop tard. L'Homme du Nord, titubant près du feu, avait commencé à faire un discours :

— Ma mission est de vous prévenir de ce qui peut vous arriver, et de vous raconter ce qui nous est arrivé, à nous autres, à Lonquimay ; je viens du nord pour vous avertir que le mal et la mort arrivent toujours sans prévenir.

Les *compañeros* l'ont vivement éloigné du feu, lui ont mis une caisse en guise de siège, et l'ont assis avec une certaine rudesse, dont il ne paraissait pas se rendre compte. Il n'arrêtait pas de parler, et sa frénésie n'empêchait pas une logique bien construite.

— Quand la haine s'accumule, même Dieu ne peut pas arrêter la violence et le crime, et vous, vous êtes en train d'accumuler la haine, et de la provoquer chez d'autres hommes !

— C'est qui, les autres ? J'y comprends rien — a dit un membre du MCR.

Tout le monde s'est retourné vers lui, en disant qu'il fallait le laisser et ne pas le contredire.

— Ne m'interrompez pas ! C'est la parole de ceux que j'ai vus mourir qui vous parle. Ils étaient aussi fous que vous, ceux qui tuaient des familles pacifiques et travailleuses. Vous me croyez fou, ce que vous êtes bêtes, vous allez tous vers votre perdition, la vengeance alliée à la loi va être plus forte et plus sanglante que vos prises de domaines !

— Il est de quel côté, ce mec ? — s'est exclamé Payo. Ça s'arrange pas, ce type est à moitié facho.

Les mots de l'autre se sont bousculés suite à l'intervention de Payo. Il voulait tout dire en même temps, et tout se mélangeait.

— Je ne suis d'aucun côté, je suis avec le bien, je suis un élu de Dieu. Toute ma famille a été assassinée par des gens comme vous, on a lardé mes frères de coups de couteau devant moi, ils m'ont cru mort, quelqu'un m'a sauvé, on peut toujours sauver quelqu'un d'autre si on a la foi. Tout est dans la Bible, il n'y a pas de crime sans châtement. Je suis parti à Cunco, il y avait beaucoup de bois et d'or à Cunco !

— On va pas le laisser divaguer toute la nuit, faut faire quelque chose.

— C'est moi qui suis en train de faire quelque chose pour vous, et je ne vais pas le refaire après, alors écoutez tout de suite mes conseils. Rendez les domaines, avant qu'il soit trop tard.

— Celui-là, il s'est piqué le nez avant de venir ici, sans ça, il aurait pas tant de bagout.

Il est monté sur la caisse et a continué :

— Je ne vais pas vous abandonner, je vous le jure, parce qu'à Lonquimay, c'est des gens humbles comme vous qui m'ont recueilli, les autres m'ont oublié. Parmi vous, il y a un Judas — se tournant d'un côté, puis de l'autre, il pointait du doigt — ça peut être toi, ou toi, ou vous, don Julián ; vous aussi, vous pouvez trahir, quand la violence arrive, nous ne sommes plus les mêmes !

Payo a réagi tardivement, il avait été parmi les montrés du doigt. Il s'est dressé devant l'Homme du Nord :

— Moi, tu me traites pas de traître, prêcheur de merde !

Il a essayé de le prendre par les revers de sa veste, mais plusieurs *compañeros* paysans se sont interposés :

— Faut pas le toucher !

L'Homme du Nord a perdu l'équilibre, pris de convulsions sous l'effet de la terreur ; il s'est mis à crier comme un porc qu'on égorge, son corps arqué s'est durci. Plus de quatre hommes se sont mis dessus, ce qui a permis un contrôle passager.

J'ai commencé à crier :

— Apportez une corde, il faut l'attacher !

— Non, *compañero* Julián, nous, on sait comment faire, apportez le remède.

Quelqu'un est arrivé avec une bouteille d'eau-de-vie. J'ai essayé de m'y opposer.

— Laissez-nous faire, Julián — le ton était autoritaire, mais cordial — après les convulsions, y a que l'alcool fort qui le calme.

L'un des locataires a ajouté :

— Emmenez-le chez moi, c'est le plus près. Dites à ma femme qu'il dorme dans la chambre de l'aîné, lui il sait comment s'en occuper. Quand il est saoul, si on s'occupe pas de lui, il se met à pisser devant les gosses, ou à faire n'importe quoi. Que quelqu'un aille prévenir sa femme, qu'elle dorme tranquille ; on lui ramène demain.

J'ai demandé aux *compañeros* paysans du lieu comment ils pouvaient traiter aussi bien quelqu'un qui était clairement de droite. Ils m'ont répondu qu'il ne faisait de mal à personne, que le pauvre avait beaucoup souffert, et qu'ils préféreraient s'occuper de lui quand il se saoulait, parce qu'il était bien capable de se jeter dans le *río* Allipén.

— Quand l'Homme du Nord se cuite, il nous répète toujours la même chose, *compañero* Julián, il nous raconte ce qu'il a vécu à Ranquil, au nord de Lautaro vers la cordillère. Il avait 14 ans. Vous devez connaître cette histoire. D'après lui, c'est des petits métayers qui ont attaqué d'abord des familles de latifundiaires, et ça a débouché sur un vrai massacre entre Chiliens.

— Ce monsieur en a réchappé parce que Dieu est grand. Vous le voyez comme ça, pas bien de la tête, mais il est de bonne famille, c'est un fils de riches. Il avait des oncles latifundiaires qu'ont pas voulu s'occuper de lui, parce qu'il aurait été témoin de massacres des deux côtés. Il a dû foutre le camp, aidé à l'époque par des paysans pauvres comme nous. C'est sa petite femme qui nous raconte tout ça quand il est pas là, parce que rien que d'entendre le nom de Ranquil, le voilà qui tremble, qui crie, et qui s'emmêle la langue.

— C'est comme ça, don Julián, y a beaucoup de souffrance qui nous vient du passé. Nous, on l'appelle l'Homme du Nord parce qu'il nous a jamais dit son nom, pour lui, le temps a pas passé, il vit toujours dans la clandestinité, en fuyant la terreur.

Cette nuit-là, nous sommes restés à nourrir le feu jusqu'au lever du jour. Il s'était fait entre nous une nouvelle cohésion, une nouvelle communion. Peut-être que chacun avait découvert quelque chose de nouveau en lui-même et dans le comportement des autres. Nous ne pouvions pas le savoir, personne n'a dit mot, le silence était total. Le côté dramatique de ce qu'on vivait nous rappelait aussi notre individualité, nos doutes, la fragilité de nos convictions.

Pendant des heures, nos paroles se sont bornées à « *faites passer une bûche plus sèche, parce que celle-là va pas prendre* », « *la bouilloire commence à siffler* », « *où vous avez mis le maté ?* », « *remontez la couverture à Payo, il a le dos qui se découvre* », « *le changement de quart est dans un quart d'heure* », « *allez réveiller Fermín et Chamín* », « *quelqu'un a encore faim ? Il reste des patates à mettre à la braise* ».

Les jours suivants, nous avons essayé de faire de l'éducation politique à partir de la révolte de Ranquil, mais on n'a pas pu aller bien loin, parce que si c'était vrai ce que l'homme nous avait dit, j'ai découvert que j'étais mal informé et que j'avais là-dessus la tête pleine de mythes et de légendes. En plus, l'Homme du Nord est revenu parmi nous ; il nous a aidés à casser du bois et à préparer les nouilles, bien qu'on ne lui ait rien demandé. Il ne se rappelait rien de la nuit précédente. Le cidre qui restait, on l'a vidé dans le ruisseau.

Les locataires m'ont demandé de ne pas discuter de nouveaux plans défensifs face à des essais de reprise, comme c'était prévu, pour ne pas rendre malade le « *caballero*<sup>57</sup> », comme ils disaient parfois. Nous avons au contraire passé notre temps à planifier un possible Centre de Réforme Agraire en collaboration avec des comités de petits propriétaires et des réductions mapuches. Nous avons commencé à jeter les bases de ce qui serait plus tard un Conseil Sectoriel local.

Lors de notre retour avec Chamín et Fermín, il y a eu moins de blagues, moins de vanes. Nous avons mûri, nous étions plus graves. Notre prise de domaine approchait, et les avertissements de l'Homme du Nord, déclamant près du feu de bois, sont restés longtemps dans nos mémoires.

---

<sup>57</sup> Terme plus respectueux que « monsieur » sans équivalent en français (cf. l'anglais *gentleman*) (NdT).

## La prise de domaine de Chamín

Je savais que c'était sa prise à lui ; cependant, je me refusais à le formuler ainsi ouvertement devant lui ou devant les *compañeros* paysans. Ç'aurait été fort dangereux de le dire, ç'aurait été donner un pouvoir à son obsession et sa rancœur. Il n'y avait même pas de haine de classe, comme aurait dit un miriste mécaniste. En matière de conscience de classe, je situais Chamín à la période des mutuelles ouvrières et des luttes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les travailleurs blessaient ou tuaient leur contremaître en réaction à tant de souffrance et d'exploitation. Et je le lui disais.

Je me suis lassé de lui expliquer la même chose je ne sais combien de fois, car il répondait toujours la même chose : « *Ma lutte de classes, compañero, mon rapport de forces, c'est ici que ça se passe, dans mon domaine* ».

La prise de Chamín se présentait comme une prise de domaine classique, mais dangereuse, étant donné que l'accumulation de forces n'avait connu qu'un succès relatif. Il existait le minimum suffisant des conditions que je demandais pour franchir le pas de la prise du domaine. Mais ce qui augmentait le danger d'une réaction violente était le fait que le patron ne faisait pas partie des plus puissants du lieu, comme ceux qui arrivaient en avion privé. Il vivait là et administrait lui-même, il connaissait les ouvriers agricoles, il parlait avec eux tous les jours. Se sortir d'un tel vécu relationnel est difficile pour les paysans.

Parmi les préparatifs, il fallait donner à nos gens la sécurité que nous étions bien armés. Si nous ne l'étions pas encore, il fallait au moins démontrer que nous connaissions bien le peu d'armes que nous avions. Le sérieux et la sérénité dans la préparation d'une prise de domaine rassuraient

les paysans. Pour la deuxième fois devant ceux-ci, je démontais mon pistolet Astra 9 millimètres, relique de la Guerre Civile espagnole. Quelques bons élèves anticipaient mes gestes et nommaient les pièces que j'allais introduire dans la paraffine.

Des paysans jeunes et vieux, des universitaires de Temuco et d'autres de Concepción formaient un groupe compact autour de cet unique instrument « sacré » qui nous protégerait tous.

Pour leur démontrer mon calme, je leur racontais en même temps la provenance de l'arme et mon admiration pour les héroïques républicains et anarchistes. On aurait pu croire qu'ils étaient concentrés uniquement sur mes doigts qui faisaient découvrir le ventre de l'arme, s'il n'y avait eu ces exclamations de « Canailles, assassins ! » qui interrompaient ma version des crimes de la Légion Condor et les applaudissements saluant les hauts faits des Brigades Internationales.

C'est comme ça que se passait une bonne partie du temps d'entraînement à notre prochaine prise du domaine. Le reste, c'était les plans avec les ponts et les chemins, les maisons patronales, les chiens, la probable arrivée de groupes fascistes... Chacun devait imaginer, individuellement et collectivement, comment pourraient se produire les événements, comment nous pourrions et devrions réagir face aux diverses situations.

Nous complétions ainsi notre troisième « répétition ». C'était un grand effort pour les paysans qui avaient travaillé toute la journée. Ça l'était aussi pour les impatients sans terre et sans travail qui espéraient tout de cette prise. Mon expérience récente m'indiquait que plus il y avait d'enthousiasme, plus il y aurait de possibilités de désordre et d'affrontement au moment de la prise. Cependant, ce n'était pas la seule raison de tant d'attente et de préparatifs. L'éducation politique était pour moi une raison suffisante. Je savais que les *compañeros* paysans, sous l'effet de la tension vers l'objectif proche, allaient apprendre bien mieux nos principes, notre doctrine.

Nous ne pouvions pas imposer l'aride théorie de nos classiques à tous les *preneurs* de domaines. Il était déjà difficile de les faire lire à nos propres camarades universitaires. Je comprenais la valeur de la culture et de l'art dans la prise de conscience politique, parce que mes camarades les plus proches et moi-même nous nous étions radicalisés en grande partie en lisant *Huasipungo*, *Los de Abajo*, *Subterra*<sup>58</sup> et autres classiques de la littérature latino-américaine de cette époque.

Avant et après la prise de domaine, j'entretenais le moral des *preneurs* avec des récits et des anecdotes révolutionnaires autour du feu de bois. Progressivement, j'organisais pour les *compañeros* qui rejoignaient le MCR et ensuite le MIR des petits stages d'éducation politique qui, malheureusement, sont toujours restés élémentaires à cause du tourbillon de l'action et du contexte.

En récompense pour cette troisième répétition de la prise du domaine et pour la patience des « élèves », j'ai fait venir un chanteur universitaire du MUI de Temuco. Une semaine plus tôt, je lui avais fait parvenir un répertoire sélectionné par Pancho Vergara, qui animait pendant ses loisirs nos chorales du forum universitaire à l'Université de Concepción. Mes camarades paysans ont eu le plaisir de connaître *Andaluces de Jaén* de Miguel Hernández mis en musique par Paco Ibáñez — que j'avais moi-même découvert grâce au père Juan Antonio Martínez, qui vivait dans un bidonville à Concepción — ; *A desalambrar*, de Daniel Viglietti et *Dale tu mano al indio*, d'Atahualpa Yupanqui. Pour finir, quelques beignets au miel et de la *chicha* de pomme ont mis un terme à notre préparation.

Le *Maestro* Juaco, comme professeur et père à la fois, autoritaire et affable en même temps, nous a préparés sur certaines normes de sécurité : — Sortez séparés, et allez un par un ou deux par deux, ne vous attendez pas, ne parlez pas, maintenez une distance physique et temporelle entre les binômes. Tout s'entend, à la campagne, à cette heure de la nuit, on n'est pas samedi ni jour de fête, il n'y a aucune raison pour que les gens circulent en groupe.

---

<sup>58</sup> Classiques du roman social de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, respectivement de Jorge Icaza, équatorien, Mariano Azuela, mexicain et Baldomero Lillo, chilien (*NdT*).

Tout a été écouté attentivement, et bien appliqué à la sortie de la maison. Quelques minutes plus tard, quand il ne restait plus à la maison qu'un ou deux paysans qui devisaient sur les nouveaux arrivés cette fois-ci, nous avons été interrompus par un chœur qui s'éloignait en chantant « *il est temps de retourner l'omelette, que les pauvres mangent du pain...*<sup>59</sup> » et quelques secondes plus tard : « *El ejército del Ebro, rumba, la rumba, la rumba* ».

Dans l'incapacité de calmer tant de joie, nous nous sommes résignés avec le *Maestro* à inviter les *compañeros* qui restaient à s'asseoir autour du foyer et à terminer la *chicha* avec des oranges. Notre conversation a eu quelques instants un arrière-plan mélancolique sur les Brigades Internationales qui nous avaient interrompus, avec l'émotion de « le long de la rive allait Catalina, elle chantait sa meilleure chanson, pour un soldat qui lutte pour son peuple, à qui Catalina garde son cœur... »

— Vous vous rendez compte, *compañero* Enrique ! — me disait le *Maestro* en m'aidant à essayer l'Astra 9 mm. À quoi ont servi tant de mesures de sécurité ? Ils se prennent déjà pour les Brigades Internationales. Ces oisillons prennent facilement leur envol.

Un jeune paysan qui venait pour la première fois à la réunion essayait de remonter la Winchester déglinguée. Un autre, qui n'avait pas manqué une seule réunion, l'a mis en garde :

— Mets les ligatures en fil de fer à la fin, et fais-le sur la table, que les pièces tombent pas par terre.

J'ai interrogé le *Maestro* Juaco, cœur et cerveau le plus lucide de nous tous, d'un peu plus de cinquante ans, aimé et connu dans toute la région. Expert en tout type de mécanisme, il était à n'importe quelle heure au service de qui avait besoin de lui.

— Alors, *Maestro*, qu'est-ce que vous avez pensé de la réunion ? On avance, ou pas ?

— On voit que les gens sont plus décidés, *compañero* Enrique ; on avance, mais peut-être qu'il faudrait les faire parler davantage.

— Parler davantage ? Comment ça, *Maestro*, je leur donne toujours la parole, et ils peuvent interrompre n'importe quand.

— Non, ce n'est pas ça, *compañero* Enrique. Ils sont béats d'admiration, ils ne vont pas vous interrompre comme ça ; même moi, parfois, j'ai du mal à vous dire ce que je pense.

<sup>59</sup> Chanson anonyme de la résistance antifranquiste ; l'auteur tait pudiquement la suite : « ... et les riches de la merde ! » (*NdT*).

— Moi, je transmets à ma manière ce que j'ai appris à Concepción : sans théorie, il ne peut pas y avoir de pratique révolutionnaire. Écoutez, *Maestro*, dans les prises de domaines auxquelles on a pris part, vous et moi nous connaissons tous les paysans. Est-ce qu'ils ont dû apprendre la théorie révolutionnaire pour prendre le domaine ?

— Non, Enrique, nous leur avons seulement appris comment prendre un domaine. Pas vrai ?

— Si, c'est vrai. On n'a pas eu le temps. Après la prise des domaines, j'ai essayé de leur apprendre la théorie. Et aujourd'hui, *compañero Maestro*, qu'est-ce qu'on vient de faire ? C'était une forme d'éducation politique avant la prise elle-même. C'est un progrès, non ?

— Oui, d'accord, mais j'insiste sur le dialogue. Vous leur parlez bien, et eux, ils vous écoutent. Vous leur parlez des prises de domaines auxquelles on a participé, de la Révolution espagnole et de la cubaine, tout ça, ça aide, mais ce n'est pas suffisant. Il faut qu'ils se demandent pourquoi ils sont ici, pourquoi ils viennent avec nous. Est-ce qu'ils savent vraiment dans quelle histoire ils sont venus se fourrer ?

— Je les préviens de tout, camarade. Vous avez vu combien de temps j'attends que ça mûrisse pour diminuer les risques ; jusqu'à présent, nous n'avons eu aucun blessé, *compañero Maestro*.

— Jusqu'à présent, tout s'est bien passé. Mais ce dont je parle, c'est de ce qui ne dépend pas de nous, de ce qui vient après la prise du domaine. La possibilité de bénéficier de la Réforme agraire prend deux mois, et les essais de reprise sont permanents. Vous voyez bien, *compañero Enrique*, comment on se nourrit ici, à San Antonio. Je ne voulais pas vous le dire, mais si la Réforme agraire n'arrive pas très vite pour ce domaine, j'ai bien peur que certains ouvriers ne retournent chez le patron. C'est de tout ça que nous devons les prévenir, de la faim qu'on va devoir supporter à cause du sabotage bureaucratique.

— Eh bien, *Maestro*, je vous remercie de vos observations, vous auriez pu le dire plus tôt ; on fera tout notre possible pour améliorer nos pratiques. Maintenant, dans quelques jours, nous avons une nouvelle prise de domaine, celle de Chamín. Ce qu'il a pu emmerder le monde ! Ça fait une semaine qu'il ne dort pas. Qu'est-ce que vous en pensez, *Maestro* ?

— Ça y est, tout est prêt, il faut y aller, sans oublier que ce patron et ses fils sont bien armés.

— Je le sais bien, *Maestro*, comme toujours, j'éviterai l'affrontement. En plus nous savons le jour où ses fils ne sont pas là.

— N’oubliez pas non plus, *compañero* Enrique, qu’il y a quelques étudiants qui sont immatures ; mettez-les plutôt à l’arrière-garde, qu’ils ne soient pas une gêne pour vous.

*Maestro* Juaco continuait à me rappeler l’essentiel ; il craignait que nous ne nous voyions plus. Je lui ai demandé de rester à diriger les domaines occupés en cas de reprise.

— On ne sait pas encore jusqu’à quel point la Direction de Temuco va nous apporter son soutien, vu que vous avez un peu freiné la formation du MCR.

— C’est vrai, *compañero*, c’est un doute que j’ai eu et que je n’ai partagé qu’avec vous. Il y a tant de cohésion. On le paie cher quand on dit toujours ce qu’on pense. Je sais que le *Flaco*<sup>60</sup> Ariel m’obtiendrait des armes, mais je ne veux pas abuser de l’amitié des gens.

— On ne peut pas non plus gêner les autres prises, qui n’ont pas beaucoup d’armes, à n’importe quel moment elles peuvent être attaquées par les bandes fascistes.

— Les *Fidel Castro* viendraient, c’est sûr. Ce qui est moins sûr, c’est qu’on puisse les contrôler. Ils sont capables de tout.

Le jour de la prise du domaine de Chamín nous avons essayé de faire croire et de nous faire croire que ce n’était qu’une *prise* de plus. Après avoir reçu les dernières instructions, tous ensemble chez un *compañero* mapuche, en dehors du domaine que nous allions prendre, nous sommes partis séparément jusqu’à Roble Huacho. Bien que nous nous trouvions à seulement deux cents mètres des maisons patronales, il était impossible au patron de nous voir, le grand chêne était entouré d’arbustes et de ronces pas entretenues depuis des années.

Jusqu’à cet instant, tout allait comme prévu. Les trois enfants du patron, les deux garçons et la petite dernière, n’étaient pas là. La dame était partie pour Temuco. C’était mieux pour nous : moins de cris, moins de scandale. En milieu de semaine, le *caballero* restait tout seul. Nous attendions qu’il revienne de son inspection à cheval et qu’il attaque sa collation, qui durait environ quarante minutes ; il fallait empêcher qu’il monte à l’étage, où il aurait pu y avoir des fusils dans la chambre du cadet des garçons qui nous avait menacé plusieurs fois de son arme, quand nous le croisions à l’intérieur ou à l’extérieur de la propriété de son père. Considérant que ce jeune homme de seize ans était le plus impulsif de la famille, son absence rassurait tous les *preneurs*.

---

<sup>60</sup> « Maigre » ou « grand », souvent les deux (*NdT*).

Le danger de débordement pouvait venir aussi de notre côté. Le Fada Wilson, de Concepción, sans rien me demander, avait peint sur la place de Cunco et sur le mur de la banque tout frais repeint « La Patrie ou la mort, nous vaincrons, MIR ». Il avait fait ça une nuit que je n'étais pas là. « *Comme ça, on gagne en présence* », m'avait-il répliqué après le savon que je lui avais passé. Nous avons téléphoné ensemble de la poste de Cunco à *Pelucón* Romero, qui était maintenant à Santiago, à la Commission politique. J'ai expliqué à Romero qu'en protégeant la façade de la petite banque, je cherchais à rassurer la moyenne bourgeoisie agraire qui nous craignait de façon démesurée. Celui-ci a répondu, lapidaire : « *Les banques sont à la bourgeoisie, le Fada a raison* », et il a raccroché. Avec ce soutien implicite qu'il venait de recevoir des hauteurs du MIR, le Fada pouvait se mettre à grimper aux rideaux à n'importe quel moment.

Le *Maestro* m'a donné une idée pour résoudre ce souci qui risquait de me déconcentrer de la direction de la prise de domaine : « *Dites au Fada de surveiller Chamín, que c'est lui qui est chargé de l'empêcher de faire des bêtises. Et dites la même chose à Chamín pour le Fada* ».

Ainsi ai-je fait, parlant solennellement à chacun séparément. Je les ai placés au milieu du groupe. Ils faisaient le lien entre l'avant-garde, le responsable militaire envoyé de Temuco et moi, et le reste des *compañeros* du centre (six) et de l'arrière garde (trois). De cette manière, ces deux *compañeros* dangereux se neutralisaient entre eux, et en outre ils étaient juste derrière moi, pour le cas où l'un d'entre eux gênerait l'action.

Le responsable militaire qu'on m'a envoyé était de niveau supérieur. Il avait participé à des expropriations de banques et à des prises de domaines qui avaient été des succès complets. Il n'y avait que moi qui connaissais son « pedigree ». Même le *Maestro* n'était pas au courant du petit cadeau que nous avait envoyé notre dirigeant, le *Flaco* Ariel. Un appui d'un tel niveau me rassurait et me préoccupait en même temps, étant donné qu'il avait été formé par *Pelucón* Romero et qu'il pouvait à tout moment simplifier des situations qui auraient requis plus de temps et de réflexion.

J'ai essayé de bavarder avec lui, comme deux bons camarades du Comité régional qui, en plus avions fait ensemble les deux premières *corridos de cerco*. Je voulais lui dire que, de toute façon, c'était moi le responsable de l'endroit et de l'action, et qu'il ne devait rien faire sans mon ordre. Il m'a

évité, et j'ai remarqué qu'il était concentré de façon bizarre. J'ai réussi à lui dire : « *N'oublie pas que ceci n'est pas une guérilla, et que dans ma région, il n'y a jamais eu un seul blessé* ». Il ne m'a pas répondu, et je n'ai même pas su s'il m'avait entendu.

Souvent, il me semblait que la Direction régionale ou la nationale, dans certaines de mes actions, m'envoyaient des camarades militaristes pour me contrôler.

J'ai rappelé au groupe que, comme d'habitude, je ne voulais pas de blessés, ni de notre côté, ni de celui des patrons.

Don Chundo, le beau-père de Chamín, est venu me dire : « *Je sais ce que vous craignez, vous en faites pas, moi je m'occupe de mon gendre, dirigez les opérations l'esprit tranquille* ».

Comme convenu, je me suis approché seul de la porte de la bâtisse à un étage. Sur les deux chiens, l'un est venu me saluer puis est retourné s'asseoir auprès de l'autre, qui somnolait entre une bûche et une hache profondément plantée dans un billot.

J'ai frappé. Le monsieur m'a ouvert presque aussitôt. Il m'a reconnu, et a regardé la crosse de l'arme passée dans ma ceinture qui me barrait le nombril.

— Ah ! C'est vous — m'a-t-il dit.

— J'ai quelque chose à vous dire — lui ai-je répondu bien poliment.

— Entrez, allez-y — a-t-il fait, résigné et abattu.

— On n'a pas grand' chose à se dire, si j'entre chez vous, je le fais « avec mes gens ». On veut que vous sortiez, sans violence.

J'ai répété ce que je formulais à chaque fois : « *Mes compañeros paysans n'ont pas de travail, ils sont mal nourris, ils ont besoin de la terre pour produire. N'opposez pas de résistance, on ne vous fera aucun mal, ni à vous, ni à votre famille* ».

Je suis entré dans la maison pour l'empêcher de monter à l'étage, tandis qu'il continuait à parler, de plus en plus nerveux.

Les dix ou douze *compañeros* ont pénétré à leur tour, lentement, et surpris par la non-violence et la passivité du patron.

Chamín et le Fada se sont assis ensemble dans un coin ; ils avaient deviné, sans doute, qu'il allait y avoir beaucoup d'échange de paroles. Le monsieur posait des questions à certains de ses locataires sur la santé de tel ou tel membre de sa famille qu'il n'avait pas vu depuis un moment.

— Ta femme devait passer prendre des pulls que ma fille lui a offerts, le sac est prêt, il l'attend.

À un autre, il assurait davantage de travail.

— Je t'ai attendu, avant-hier, pour qu'on change la clôture de l'herbage de tout en bas. Là, tu as du boulot pour au moins quinze jours.

Et ainsi de suite. Le patron s'adressait à ses locataires un par un, devant les Mapuches et des gens de l'extérieur qu'il ne connaissait que depuis peu de temps. Quelques-uns des « envahisseurs » restaient debout, de peur de salir les luxueux canapés. Moi, je m'étais assis sur les premières marches de l'escalier qui menait à l'étage. Face à cette situation inattendue, j'ai sorti mon arme qui me gênait et je l'ai posée à côté de moi, avec la même confiance que lorsque que j'arrivais chez un paysan après une longue marche.

Quelques paysans dialoguaient avec lui comme s'il ne se passait rien d'exceptionnel, rien de grave, comme s'il n'y avait pas en préparation une rupture qui trancherait radicalement avec quinze ou vingt ans de symbiose obligatoire. L'anxiété, propre aux paysans qui, par l'action directe elle-même, s'étaient sentis passer pour la première fois de l'autre côté de la loi, avait disparu en deux minutes. Il y en a même eu un pour lui demander des nouvelles de la santé de la patronne :

— Ma femme se fait du souci pour elle, la dernière fois qu'elle est venue faire la cuisine ici, elle l'a pas trouvée bien.

Tandis que j'étais en train d'essayer de comprendre ce qui se passait devant moi, autour de moi, et en moi, j'ai constaté que l'idée du *Maestro* de faire se contrôler mutuellement les deux personnes les plus « dangereuses » donnait de bons résultats. Le Fada Wilson calmait Chamín : « Je connais bien le *compañero* Enrique, c'est une bonne tactique qu'il emploie là, de laisser parler le patron ». Gardant son calme, Chamín répliquait, fâché : « Moi, je connais très bien les deux, et je suis sûr que le patron est en train d'embobiner le *compañero* Enrique ».

Pendant ce temps, le patron continuait de faire le moulin à paroles avec les uns et les autres, sans agressivité ni reproches :

— Mais pourquoi vous n'êtes pas venus me parler d'abord, pour me raconter vos déboires ? Je vous vois tous les jours, vous ne m'avez jamais rien dit. Tout peut toujours s'arranger. Réfléchissez un peu, après, avec quels moyens vous allez travailler le domaine ?

— Avec vos propres machines, monsieur, qui vont être expropriées également — ai-je répondu, essayant ainsi d'interrompre le dialogue fermé entre le maître et ses paysans.

Le patron m'ignorait, il continuait à s'adresser aux locataires.

— Si ce domaine venait à être exproprié, vous tous, vous seriez collectivisés, vous travailleriez pour l'État.

Le responsable militaire, surpris de la tournure insolite de notre action directe, a commencé à élever la voix :

— Enrique, jusqu'à quand tu vas le laisser dire des conneries ?

J'ai fait comme si je ne l'entendais pas, histoire de gagner du temps et d'apprécier l'attitude de chacun des présents. Je devais évaluer mes possibilités de reprendre la direction de cette prise de domaine. Je devais empêcher que le pouvoir soit centré sur le patron, ou sur mon responsable militaire, ou sur les deux, ce qui serait le pire pour mon objectif d'éviter un affrontement physique.

La seule chose dont j'étais sûr, c'était que nous étions dans une *impasse*<sup>61</sup>, que nous vivions une anomalie. Rien de ce qui était prévu et structuré d'avance ne fonctionnait.

« *Ça ne ressemble à rien. Qu'est-ce qu'on va faire ?* », me disais-je à moi-même. René « *Machuchín* » était le seul de la bande des *Fidel Castro* invité à cette *prise*. Il s'était spécialisé dans la fabrication d'affiches, de banderoles et de drapeaux du MCR et du MIR. Ses banderoles favorites étaient « *Personne ne nous barrera le passage* » et « *No pasarán* ». Il devait son surnom au fait que, sur dix paroles qu'il prononçait, huit étaient des gros mots. Avec un drapeau dans chaque main, il est entré dans le salon en s'exclamant :

— C'est quoi, ce bordel ? On le prend ou on le prend pas, ce foutu domaine ? Les drapeaux, je les mets ou je les mets pas ?

Personne n'a répondu. On entendait la voix du patron qui racontait qu'il allait recevoir de nouveaux crédits, qui promettait du travail et de bons salaires.

— C'est trop tard, on ne te croit plus ! — a crié un étudiant du MIR.

Sa voix était forte, mais presque plaintive, comme le cri que quelqu'un qui se sent perdu d'avance. Son émotion transparente a paru accroître le désarroi qui s'installait. À cela s'ajoutait le fait que ce n'était qu'un étudiant qui parlait au lieu des travailleurs.

C'étaient de ces moments de silence et de malaise prolongés où chacun se demande ce qu'il est venu faire ici. Désagrégation totale ! Ce monsieur était en train de nous démontrer, indirectement, qu'il pouvait exister un autre type de défense patronale lors d'une prise de domaine.

---

<sup>61</sup> En français dans le texte (*NdT*).

Nous nous attendions tous, vu nos expériences récentes, à ce que les travailleurs soient provoqués et humiliés. J'avais préparé mes *compañeros* paysans à ce type de comportement. Nous étions prêts davantage à calmer une violence revancharde des travailleurs qu'à ce spectacle navrant de réconciliation :

— D'accord, d'accord, je reconnais que j'ai commis beaucoup d'erreurs, mais qui n'en commet pas ? Maintenant, les choses peuvent changer. Par exemple, toi, Luchito, ça fait des années que tu me demandes le droit de faire paître ton cheval Alazán dans le grand herbage du nord, eh bien, tout de suite, je te dis qu'il n'y a pas de problème. Tout va devenir possible, maintenant. Avec l'aide de mes frères, j'achète la parcelle d'à côté, le domaine s'agrandit et devient propriété familiale. Vous connaissez bien mes frères de Santiago, qui apportent des cadeaux pour vos familles quand ils viennent l'été. Mon frère aîné était très content quand je lui ai dit que les vêtements de ses enfants allaient très bien aux tiens, González.

Il changeait sans cesse d'interlocuteur, toujours parmi ses travailleurs, sans perdre sa sûreté de ton et la conduite du dialogue.

Cette ambiance de théâtre de l'absurde était rompue uniquement par le bruit que faisait notre responsable militaire qui remplissait et vidait de balles son Colt 45. Il n'y avait aucune fanfaronnade dans son geste, seulement un pertinent rappel à notre réalité ; ç'aurait dû être une prise de domaine et ça ne faisait pas mine de le devenir. Ç'aurait dû être de la lutte des classes et ça ne l'était pas. Il semblait insinuer qu'il n'était pas venu pour rien et qu'il était prêt à s'opposer à toute tergiversation dans le conflit.

De mon côté, j'insistais pour que les paysans répondent au patron, qu'ils ne restent pas silencieux.

— *Compañeros* — je m'exprimais sur un ton quasi-pathétique — c'est le moment de s'exprimer, de dire ce que vous pensez. Même si vous changez d'avis, c'est votre droit, s'il faut rentrer à la maison, on rentre à la maison, mais au moins dites quelque chose.

Derrière moi, j'ai entendu la voix de notre responsable militaire :

— Ce coup-là, t'as tout fait foirer, Horacio !

Il m'a donné le nom politique dont je me servais depuis toujours dans le MIR, dans la vie interne du parti.

Je me suis retourné, indigné :

— On va pas obliger les paysans à prendre un domaine parce que c'est comme ça. Si on est des vrais socialistes, des vrais révolutionnaires, camarade Roberto — en l'appelant lui aussi par son nom politique — on devrait même être capable de proposer un vote — ai-je ajouté avec véhémence.

Le patron, de son côté, était toujours affairé à son dialogue persuasif, il continuait à chercher des interlocuteurs :

— Dis voir, Benigno, je suis sûr que ta femme Rosalía pleurait pour que tu ne viennes pas, je suis sûr que jusqu'à ce matin, tu hésitais à venir à cette ânerie. C'est pas vrai, Benigno ? Ça fait des années qu'on se connaît. Tu pourrais être là-bas, chez toi. Mais tu es ici, ça t'est égal. Si tu n'es pas capable de me répondre, c'est que quelqu'un a décidé à ta place. Qu'est-ce que tu as décidé dans ta vie, Benigno ? C'est moi qui suis allé te chercher sur un autre domaine, là-bas, tu n'étais rien ! C'est comme ça que tu me remercies, Benigno ?

— Je vous permets pas de parler comme ça à nos *compañeros* — a explosé le Fada, en se levant d'un bond du sol.

Chamín l'a fait rasseoir en lui disant :

— Un peu de patience, *compañero*, on va pas en rester là, de toute façon on va y arriver.

Le patron continuait :

— Qui vous dit qu'il y a assez d'hectares cultivables dans mon domaine ? Si ça se trouve, la CORA ne va pas l'exproprier. Excusez-moi, jeunes gens — pour la première fois, il s'adressait directement à nous — vous, vous êtes des universitaires de bonne famille, vous allez avoir une profession, votre avenir est assuré. Vous avez pensé à l'avenir des travailleurs ? Si la CORA ne m'exproprie pas, je ne pourrai pas embaucher mes travailleurs avec un contrat, je préférerais vendre. Où est-ce qu'ils vont aller ? Vous croyez qu'un nouveau patron les réembauchera ?

Je faisais des gestes aux *compañeros* paysans pour qu'ils prennent la parole, ils étaient paralysés, ils ne communiquaient même pas entre eux. Comment interpréter ce silence, cette inhibition ? Je tenais à prendre la bonne décision, sachant que la situation pouvait ficher le camp dans n'importe quelle direction. J'essayais de les motiver, en m'adressant aux *compañeros* travailleurs que j'estimais les plus sûrs avant la prise du domaine.

— Vous, vous avez certainement quelque chose à dire, don Pablo, ça fait des années que vous vivez sur ce domaine, vous avez probablement des choses à répondre à ce monsieur.

— Non, j'ai rien à lui dire, c'est pas le moment, tout ce que je veux, tout de suite, c'est qu'on en finisse vite. Je comprends pas ce qui est en train de se passer — m'a répondu, perturbé, le *compañero*.

Fermín, un jeune paysan du MCR, d'un ton affable et paternaliste, s'est adressé aux plus âgés :

— Ce qui se passe, c'est que le patron nous propose des améliorations, maintenant ; il faut nous décider entre ce qu'il nous propose et la prise du domaine.

Chamín a crié :

— À quoi ça a servi de tant nous préparer pour le prendre ? — et s'adressant au jeune paysan qui venait de parler — Toi-même t'as dit ce matin que t'espérais bien que personne ferait marche arrière !

C'est alors que j'ai décidé de faire baisser Chamín d'un ton, de le ramener à la sagesse perdue.

— S'il te plaît, Chamín, ne lui crie pas dessus comme ça. C'est toi qui voulais que les *compañeros* s'expriment, et c'est ce que je cherche moi aussi. Mais pour ça, quelle que soit leur opinion, il faut respecter leur parole, notre parole, celle de chacun d'entre nous, même si elles sont très différentes. Fermín a beau être jeune, il a raison, c'est vous qui décidez, et même si vous avez décidé une chose ce matin, vous pouvez décider le contraire maintenant. Ni le MIR, ni moi-même, ni notre responsable militaire ne pouvons décider à votre place, c'est votre vie à venir que vous décidez. Si votre « Comité de prise » décide de revenir en arrière, nous, les militants du MIR et du MCR, nous n'avons pas le droit de nous y opposer.

Le beau-père de Chamín, très nerveux, ordonnait à René *Machuchín* d'accrocher les drapeaux et les banderoles, comme si l'affichage accélérât la formalisation de la prise du domaine. Il continuait à s'adresser à moi sur un ton de colère et de supplique à la fois, mais sans me regarder, affairé qu'il était avec ses banderoles :

— Vous pouvez pas nous faire ça, *compañero* Enrique ! On est venu prendre le domaine, et y a pas à tortiller ! Vous le croyez, vous, ce type-là ? C'est un sale patron, tous les ans, il nous fait de promesses, ici, les gens ont la trouille de lui, c'est pour ça qu'ils parlent pas. On fonce, et c'est tout. Voilà que ce richard promet monts et merveilles parce qu'il est aux abois, il le sait bien, qu'il va perdre sa terre !

Un étudiant a demandé la parole ; sans crier, il a réussi à se faire entendre :

— Si nous tenons compte de l'intervention très juste du *compañero* Enrique, que je partage pleinement, nous devrions entendre, démocratiquement, la totalité des opinions. Avant qu'il soit trop tard, nous devrions procéder à un vote. Enrique nous a toujours dit qu'il s'agissait d'éviter l'affrontement ; si nous continuons de la sorte, le reste de la famille va arriver, et il y aura du grabuge.

— Dans ce cas — a ajouté le responsable militaire — le patron va monter à l'étage pour ne pas influencer le vote, pour l'empêcher d'effrayer les *compañeros* paysans et qu'ils puissent voter librement.

Sa proposition avait l'air si logique qu'elle a été accompagnée par un silence d'approbation de quelques secondes, silence conclu par un ordre du responsable militaire lui-même :

— Nahuel et Arauco, accompagnez-le, et n'oubliez pas qu'il ne doit pas entrer tout seul dans les pièces, on sait qu'il y a des armes, ici...

Nahuel et Arauco étaient deux jeunes Mapuches de 19 et 20 ans, dirigeants locaux du MCR, qui cherchaient à faire leurs preuves pour arriver à être enrôlés dans la garde personnelle d'Allende. Ils voyageaient de temps en temps à Santiago pour recevoir quelques cours. Dans un style quasi-militaire, ils sont montés, l'un devant, l'autre derrière le patron, marchant presque au pas dans l'escalier. Celui de derrière tenait la Winchester de ses deux mains pour ne pas risquer de perdre la ligature de fil de fer et de s'exposer au ridicule d'une arme qui tombe en morceaux.

Nous nous disions souvent que l'ennemi ne devait pas être au courant de notre puissance de feu réelle ni de nos faiblesses. Même la quantité de balles dont nous disposions n'était connue que d'un tout petit nombre de paysans. Sauf, bien sûr, mon chargeur pour l'Astra 9 mm, connu de tous les paysans des prises de domaines de la région pour n'avoir plus que quatre balles : tout le monde connaissait « mon petit chéri », dont je me servais pour l'éducation politique.

Le Fada Wilson, qui en fait était très lucide et très raisonnable, s'est permis de donner un ordre auquel personne ne s'est opposé ; il a crié vers l'étage :

— Nahuel, dis à Machinchouette qu'il en profite pour faire sa valise, comme ça il partira aussitôt après le vote.

La montée du patron sous l'escorte des deux jeunes du MCR a permis qu'aussitôt les conversations s'animent dans tous les coins du salon. Le responsable militaire, fumant sa *Lucky Strike*, s'est approché de moi pour me dire :

— Où est-ce qu'on en est arrivé avec tes idées, Horacio ? Tout ça, ça va se savoir au Comité Central, camarade.

— Je n'ai jamais pris un domaine sans l'accord d'au moins 70% de ses travailleurs, jamais le parti ne s'est opposé à cette pratique — ai-je répondu solennellement.

— Mais cette histoire de vote, Horacio. Comment on en est arrivé là ? Tu te rends pas compte ce que c'est grave ?

— Je n'ai pas d'autre explication que celle-là, camarade : nous avons tous les deux participé à cet accord démocratique. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne me suis pas rendu compte de comment on en est arrivés là. Maintenant, il n'y a plus qu'à assumer.

Cinq minutes plus tard, avant le début du vote et même qu'on ait discuté de la méthode à suivre, le patron est descendu respectueusement, en s'excusant pour l'interruption, suivi par ses deux gardiens.

— Si vous permettez, jeunes gens, je voudrais vous montrer ce que j'ai dans ce dossier — a dit le patron avec conviction.

Sans attendre notre approbation, il a ouvert deux grands cartons, couverts de poussière et d'araignées desséchées, et vidé leur contenu sur la table de la salle à manger. Ce que le patron a exposé devant nous de ses mains tremblantes nous a fait plus de mal que la pluie de balles d'une reconquête fasciste.

— Ce que je vous montre, même ma famille ne l'a pas vu, je ne l'avais pas ouvert depuis que je suis parti d'Espagne il y a un peu plus de trente ans — a-t-il continué, la voix tremblante d'émotion. Je suis un républicain espagnol sauvé par le bateau de Pablo Neruda, j'ai lutté les armes à la main contre les grands propriétaires de mon pays, j'ai participé à la guerre civile, regardez, là, c'est moi, avec les anarchistes rouges et noirs comme vous. Là, je suis à cheval dans la montagne avec deux camarades, le fusil à la main.

Des photos, des lettres, des souvenirs divers, des médailles, de l'argent de l'époque. Toute une mémoire historique était là devant nous, nous imposant le silence. Les paysans furetaient dans les photos et coupures de presse, avec des exclamations innocentes : « *Ben oui, c'est le patron, qu'est-ce qu'il était jeune !* » « *Quelle marque ça peut bien être le fusil qu'il a, on va lui demander* ». « *Vous avez dû tuer des gens, patron ?* »

— C'était une guerre civile, des morts à chaque instant, des deux côtés. Je peux vous montrer la cicatrice que j'ai sur l'épaule.

Tout allait trop vite, les dialogues presque infantiles, les exclamations qui étaient comme autant de coups que nous recevions, nous, les organisateurs de cette prise de domaine. Des coups que nous recevions passivement, car nous ne réagissions pas.

— Là, on voit les avions de la Légion Condor, dont nous a tant parlé le *compañero* Enrique — commentaient entre eux les paysans.

Mon regard se promenait des souvenirs espagnols à Chamín et au responsable militaire, cherchant une réponse à ce « qu'est-ce qu'on peut faire ? ». Je me rendais compte que le Comité de Prise de domaine s'éteignait rapidement. Un des paysans, qui savait lire, s'est exclamé :

— Là, c'est une de nos affiches : « *No pasarán* ».

Tout se mêlait, déception et enthousiasme, reconnaissance de quelques-unes de nos sources révolutionnaires et colère envers de telles origines qui nous amenaient à douter. Ce monsieur avait été comme l'un des nôtres, c'était le sentiment qui, d'après mon interprétation, était en train de s'installer dans le salon.

— Et là, vous êtes où, patron ? On voit tellement de soldats...

— Nous avons une armée, les gars, celle de notre République populaire.

Je m'apprêtais à mettre en lumière pour tout le monde le contraste entre ce qu'avait été et ce qu'était aujourd'hui ce monsieur, quand j'ai vu notre responsable militaire s'imposer avec une violente autorité, balayant de la table coupures et photos, et appuyant le canon de son pistolet contre les côtes du patron :

— On arrête les conneries, ceci est une prise de domaine, merde alors ! C'est fini, la démocratie, maintenant, c'est la Révolution, c'est le MIR. Vous, monsieur, vous sortez immédiatement des limites du domaine. Allez lui chercher sa valise, ses souvenirs restent ici. Vous en faites pas pour votre maison, on la met sous scellés ; ce qui nous intéresse, c'est la terre.

En le poussant, il l'a obligé à sortir, toujours en le braquant. Les paysans et moi, nous avons commencé à suivre, comme hypnotisés, ces deux personnages qui s'éloignaient lentement de la maison patronale. Nous constituions une procession silencieuse, et honteuse de la condition humaine. On entendait uniquement les faux pas du patron et la voix autoritaire de notre responsable militaire :

— Tu la fermes et t'avances, t'avances et tu te grouilles.

Chaque spectateur peut passer par n'importe quel type de sensation devant une situation humiliante. Dans celle-ci, la complexité de nos émotions était grande, en tant que témoins et acteurs irresponsables. Je peux rendre témoignage de l'ambiguïté des miennes : pitié pour une personne qui ne veut pas abandonner sa terre, qui est violentée par quelqu'un qu'elle ne connaît pas, devants ses travailleurs qui, l'instant d'avant, lançaient des exclamations d'admiration pour elle.

En même temps, je ressentais ma soumission à une ligne politico-militaire que je ne partageais pas et je m'apercevais de mon incapacité à réagir, par crainte de mon parti, ou tout simplement parce que, même si c'était avec de mauvaises manières, un autre prenait à ma place la responsabilité de dissiper la confusion régnante.

Quand le patron trébuchait et manquait de tomber, je sentais bien que plus d'un aurait aimé l'aider, mais ils étaient trop loin pour cela, ou alors j'étais le seul à avoir cette idée, qui sait. D'autres ronchonnaient, assez bas pour que le patron ne les entende pas :

— Il l'a pas volé. Comment il nous traitait, nous !

— Oui, mais faut pas oublier que c'est un chrétien comme nous.

— Comme nous ? Tu crois qu'on mène la même vie ?

— Poussez-le plus fort, *compañero*, qu'il se casse la gueule une bonne fois.

La sortie du domaine était seulement à une centaine de mètres, mais ça paraissait un kilomètre, parce que le patron résistait en traînant, en s'asseyant au bord du chemin ou sur un tronc d'arbre, la tête entre les mains. Roberto le forçait à continuer de la voix et du Colt 45.

— Ne m'obligez pas à devenir violent, monsieur ; ça ne vous servira à rien d'essayer de gagner du temps. Allons, debout.

Le cortège irresponsable constitué par tous les autres suivait, à cinq mètres en arrière du conflit. J'ai rejoint Roberto d'un petit trot :

— Ne le touche pas, on doit le sortir d'ici avec de bonnes manières ! N'oublie pas, Roberto, que s'il lui arrive quelque chose, il va chez les carabiniers, au journal local, et demain on a ici tous les fachos pour reprendre le domaine !

Roberto, sans me regarder, sans même se retourner, m'a fait « halte ! » de sa main levée, comme pour me dire « *ça ne te regarde plus Horacio, maintenant, tout ce qui peut se passer ici, c'est mon affaire* ».

Il y a des moments, dans tout groupe humain, où c'est le plus hardi, celui qui se décide le plus vite, qui prend les rênes dans une circonstance dramatique. Il y a un avant et un après dans une situation de crise ; nos valeurs, notre humanité antérieure à la situation exceptionnelle, se reconstituent ensuite.

Résigné, j'ai réduit mon allure pour me laisser rejoindre par le groupe qui, derrière moi, avançait dans un murmure ambivalent :

— Qu'il se grouille, un peu, il fait du cinéma, le patron.

— Faudrait pas que ses moutards arrivent avec leurs copains.

— Alfredivito, le cadet, est à moitié cinglé, *compañero* Enrique, n'oubliez pas de récupérer son flingue.

— Et après, qu'est-ce qu'on fait, *compañero* Enrique ?

— Comme dit Fermín — je réponds sans me retourner — il faut récupérer le fusil et d'autres armes qu'il pourrait y avoir, et une fois qu'il est parti dans sa camionnette, il faut installer des barricades à toutes les entrées du domaine.

Presque automatiquement, nous nous arrêtons à chaque fois que le patron s'asseyait ou faisait une pause pour reprendre son souffle.

— Manquerait plus qu'il nous fasse une crise cardiaque — disait le Fada Wilson qui étudiait la médecine.

L'histoire, la biographie héroïque du patron, tout le monde semblait essayer de l'oublier. À part le beau-père de Chamín, qui continuait à ronchonner :

— Publicain, publicain... J't'en foutrais, moi, du « publicain espagnol » ! C'est un pourri, c'est tout !

Presque à l'instant où on entendait cette affirmation, Alejandro, un *compañero* mapuche invité à la prise du domaine, m'a dit qu'il fallait surveiller le « p'tit vieux » qui venait de parler, parce que, dans l'état où il était, il était capable de tout. Alejandro ne croyait pas aux couleurs des partis, il luttait pour la construction des Conseils Paysans, pour leur développement local et sectoriel.

— Vous avez tous entendu ce qu'a dit le *compañero* Alejandro ? On surveille le beau-père de Chamín ! Fada, tu accompagnes Alejandro, et vous m'encadrez le beau-père de Chamín, ce monsieur est en train de péter les plombs.

Au même instant m'a assailli un fort pressentiment. J'ai regardé derrière, en essayant de repérer la hache que j'avais vue plantée dans un billot devant la maison du patron, elle devait se voir de loin. Elle n'était plus là, et nous ne nous étions éloignés que d'une quarantaine de mètres.

Je vois le beau-père de Chamín qui presse le pas, et qui prend par le bas-côté du chemin sur lequel avançait le patron, et je crie à Alejandro et au Fada Wilson, en le leur montrant du doigt :

— Il faut l'arrêter, il a la hache planquée sous son poncho !

Après quelques secondes de surprise, le beau-père de Chamín, d'un seul geste, rejette sur son épaule le devant de son poncho et laisse à découvert la hache et ses intentions criminelles. Il prend le lourd instrument de travail à deux mains, et, trottant à moitié, réussit à se placer à deux mètres du patron la hache levée, et crie :

— Tu vas voir, « publicain », ce coup-là, tu vas payer pour tout !

Le Fada n'a pas réussi à le rejoindre, mais Alejandro, si. Le coup a été esquivé par le patron, qui, en criant, s'est jeté au sol en position fœtale, protégeant son visage de ses mains. À la deuxième tentative, Alejandro s'est mis devant et a renversé l'agresseur, tous les deux tombant accrochés à la hache. Aucun des deux ne lâchait prise, le beau-père de Chamín criait :

— Laissez-moi, laissez-moi ! Celui-là, faut le descendre !

Personne ne parvenait à s'approcher des deux paysans, qui agrippaient toujours la hache. Le patron, effrayé, a reculé assis, en s'aidant de ses pieds. Fermín et le Fada Wilson l'ont aidé à se remettre debout.

Nous avons essayé de nous approcher pour séparer la force et la lucidité d'Alejandro de l'aveuglement, la rage et la folie du beau-père de Chamín. Aux supplications : « *calmez-vous, monsieur, lâchez la hache* », le Chilien répondait : « *Tu m'auras pas, merdeux d'Indien* ».

Quand Alejandro a réussi à s'emparer de la hache, il l'a lancée le plus vite possible au milieu des ronces pour pouvoir arrêter le vieux, qui voulait encore agresser le patron. Alejandro a crié :

— Je vais pas te laisser t'approcher de lui, tu vas même pas le toucher.

Il rendait sa sentence avec la sûreté de celui qui sait qu'il accomplit une mission qu'à ce moment-là, personne d'autre que lui ne pouvait tenter.

— Et qu'est-ce que vous savez, vous tous, de ce qu'il a fait à ma famille ?

Il parlait en sanglotant à un cercle qui s'était formé autour de lui. Dans une dernière tentative, il a voulu traverser le groupe en hurlant :

— Je vais le tuer !

Mais encore une fois Alejandro s'est interposé, et, en le soulevant presque du sol par les épaules, lui a asséné, comme pour le réveiller d'un délire, d'une vengeance toute-puissante :

— C'est-y sa mort, ou c'est-y sa terre, que tu veux ?

Aucun psychologue n'aurait pu faire mieux. Le beau-père de Chamín s'est assis sur un tronc et s'est mis à trembler des pieds à la tête. Le patron, nous l'avons emmené le plus vite possible, presque en le portant, vu qu'il tremblait autant que son agresseur. Il n'a pas dit un mot. Nous l'avons fourré dans sa camionnette. Nous ne l'avons plus jamais revu ; ses documents et ses vêtements lui ont été envoyés par le biais d'un fonctionnaire de « l'agro ». Le domaine a été exproprié, de même que d'autres des alentours.

La « prise de Chamín » nous a montré de graves faiblesses de notre façon de procéder, qui se répéteraient ensuite au niveau national entre le MIR et des secteurs de notre peuple que nous pensions diriger convenablement. Elle nous a montré aussi que des événements de ce type n'étaient jamais analysés. Et pourtant, l'action s'est faite. Une prise de domaine de plus sur notre liste, une de plus pour notre prestige.

Alejandro nous a donné une leçon d'humanité et de lucidité que j'ai vue se répéter en d'autres endroits du territoire mapuche. Alejandro, à qui d'autres patrons du même acabit que celui-ci avaient volé une partie de ses terres, aurait très bien pu rester le spectateur indifférent de l'assassinat d'un patron. Malgré tout, il a risqué sa vie pour lui.

L'engagement d'Alejandro devenait de plus en plus intense et large. Lutter pour le bien-être du « mouvement des paysans » était plus important pour lui que n'importe quel projet de parti. Il était toujours bien informé, ce qui lui permettait de nous conseiller en tout ce qui avait trait à la vie paysanne, depuis soigner les bêtes jusqu'aux plans de défense des domaines susceptibles d'être repris.

Il se trompait rarement dans ses observations et pronostics. Dans les domaines réformés, il arrivait à temps pour nous dire ce qu'on pouvait semer, et nous conseiller :

— N'achetez pas de tracteur, il y a un *huinca* ami pas loin d'ici qui pourrait collaborer et prêter quelques machines.

Dans les domaines pris, mais pas encore expropriés, il venait monter la garde quelques nuits en cas de reprise. Il apportait de la nourriture collectée dans sa communauté, ou venait avec d'autres frères mapuches.

Avec une poignée de paysans chiliens et d'autres dirigeants mapuches, ils sont devenus les constructeurs de la base des Conseils Paysans.

— Accumulons des forces pour éviter la violence — nous disait-il. Nous avons tous le même droit à l'air, à la terre, à la vie. Alors pourquoi nous chamailler ?

## Guajirito

Ça devait être pendant l'été 72. Nous avons installé notre tente sur une plage d'une station touristique de la précordillère, nous devions être sept militants. C'était notre centre d'opérations clandestines, à partir duquel nous orientions notre action de prises de domaines. Il y avait deux domaines à prendre, bien situés stratégiquement, qui nous rapprochaient de ce qui devrait devenir une des régions de la guérilla. Une agitation préalable nous donnerait une présence politique et des réseaux de soutien ou d'évacuation pour après le coup d'État militaire.

Notre idée était d'essayer de passer inaperçus pour la préparation de « nos actions directes ». Apparaître comme des touristes étudiants n'était pas difficile, parce que nous étions jeunes et qu'il y avait effectivement parmi nous trois étudiants. J'étais le seul « activiste professionnel », et puis il y avait « *el indio P.* » — l'agitateur de jeunesse le plus connu de Temuco — qui faisait du zèle pour être « professionnalisé ». Nous avons aussi dans notre groupe un jeune et intelligent dirigeant du FER de Temuco, « *el Turco S.* ». Nous accompagnait également Mauro, dirigeant de la jeunesse sur Santiago. Il est bien difficile d'oublier l'enthousiasme, la générosité et la tendresse pour notre peuple de la part de ces trois jeunes camarades. En ce sens, *Guajirito* a eu la chance de sa vie en rencontrant des personnes d'une telle qualité humaine.

Il fallait cohabiter, prendre du bon temps, nous montrer superficiels et surtout pas politiques. Pour certains membres de notre équipe, tout cela n'était pas trop dur à simuler. Nous étions entourés de jeunes, qui essayaient d'oublier la crise profonde et la lutte de classes qui étaient vécues dans le reste du pays, ou qui ne s'y intéressaient pas. Pendant la nuit ou au petit

jour, quelques-uns d'entre nous portaient pour la précordillère, pour faire avancer la décision et l'organisation des paysans. Nous nous relayions, de telle sorte qu'il en restait toujours un ou deux dans la tente, sympathisant avec les voisins sur les rives du lac Villarrica.

Nous nous faisons facilement des amis ; les plus jeunes d'entre nous sortaient s'amuser comme n'importe quel vacancier.

Une nuit, vers une heure du matin, nous avons été réveillés par quelqu'un qui s'est installé pour ronfler tout contre notre tente. Dans l'obscurité, nous ne savions pas si c'était un chien ou un être humain. Quand il s'est mis à parler en dormant, nous avons découvert que c'était un gamin vagabond d'environ sept ans. Nous l'avons fait entrer. Au bord du lac, les petits matins étaient très froids. Nous lui avons fait un lit avec les numéros d'*El Rebelde*, notre journal, qui devaient être distribués aux paysans de la région. Nous l'avons surnommé *Guajirito* et nous l'avons laissé dormir.

Le lendemain, le gamin nous a dévoré le pain et le beurre au petit déjeuner. Malgré son avidité de nourriture, il n'arrêtait pas de parler, tout l'intéressait. Il semblait que nommer et poser des questions sur tout ce qui l'entourait le rassurait. Il a rapidement retenu nos prénoms, nos âges, et d'où venait chacun d'entre nous. Le fait d'avoir connu tant d'endroits du pays lui permettait de parler avec nous de marchés, de places et de commerces. Il connaissait bien le Chili et se disait « chemineau de profession ». Nous lui avons fait savoir qu'il y avait de meilleures professions. L'un de nous lui a dit qu'il avait quelque chose de chemineau et quelque chose de camionneur<sup>62</sup>. Une fois renseigné sur la différence, il a admis se sentir plutôt camionneur, parce que c'était ce qu'il préférait pour voyager. Il nous racontait que dans ses vagabondages, il n'aimait pas aller en train, parce que les sorties de gares obscures lui flanquaient la frousse. Elles étaient pleines de mauvaises gens, disait-il. En plus, quand il était découvert et qu'on le faisait descendre du train, on le remettait à la police. Il ne voulait pas retourner dans les foyers des carabiniers. « *Ils nous traitent bien, mais un peu trop. Je me trouve mieux dans la rue* ». Il décrivait très bien toutes ses aventures et mésaventures, sans jamais dire qui il était ni d'où il venait. Il avait une grande mémoire de ce qu'il entendait, et le répétait facilement. Comme les camarades parlaient d'eux-mêmes sans précaution, le garçon apprenait des détails qu'il restituait dans les conversations. Et quand

---

<sup>62</sup> En espagnol, une seule lettre différencie *caminero* de *camionero* (NdT).

quelqu'un le réprimandait, il disait toujours pour se défendre : « *Apprends d'abord à causer plus mieux, pis après tu m'engueules* », ce qui nous amenait tous à nous moquer de lui et à essayer de lui apprendre à parler correctement.

Nous nous sommes cotisés pour lui offrir un maillot de bain. Ça nous permettait de discuter de notre action politique pendant qu'il se baignait. Nous parlions de notre manque de rigueur dans les mesures de sécurité destinées à nous protéger dans la lutte révolutionnaire proche. Nous nous disions que c'était une chance que *Guajirito* ne sache pas lire, parce qu'il aurait divulgué les dernières nouvelles d'*El Rebelde* et que notre couverture serait tombée.

Avec son besoin de communiquer et de gagner l'affection des gens, *Guajirito* a été adopté par plusieurs tentes. Malgré nos précautions, et à cause d'un incident inattendu, un jour notre clandestinité a été dévoilée. *Guajirito* s'est indigné parce que l'un de nous allait faire disparaître les journaux trop abîmés qui ne pouvaient plus être distribués. « C'est mon lit ! », criait-il, en essayant d'arracher au *compañero* un paquet d'*El Rebelde* ; le reste, c'est le vent qui l'a fait, et la lecture par quelques vacanciers de morceaux du journal. À partir de cet instant, notre « rigueur révolutionnaire » n'avait plus d'objet.

J'ai convoqué une réunion d'urgence : la situation était grave. Nous nous sommes enfermés dans la tente pour discuter sérieusement, en profitant que *Guajirito* était parti jouer. Nous ne savions pas si nous devions partir immédiatement et garder notre maladresse secrète en ne disant rien à nos dirigeants. Nous culpabilisions d'avoir abrité *Guajirito* au détriment de nos mesures de sécurité. « Que faire ? », demandait solennellement l'un de nous, en nous faisant remarquer qu'il était en train de citer Lénine. Devions-nous raconter tout ça au Comité régional, ou pas ? Devions-nous accepter une sanction et faire une autocritique profonde ? Devions-nous nous défaire du gamin, ou pas ? Et dans ce cas, où le laisser ?

Nous avons été interrompus par des cris d'enfants autour de la tente. Nous avons commencé à être envahis par des gamins déterminés, nos voisins les plus proches et d'autres, qui se partageaient des paquets d'*El Rebelde*. Comme on fait un cadeau à ses parents, notre petit hôte nous expliquait qu'il avait organisé un MIR d'enfants avec sa bande de copains. Aucun d'entre nous n'a pu empêcher que des gamins enthousiastes sortent avec des dizaines d'*El Rebelde* du « coin dortoir » de *Guajirito*. Oubliant notre organisation léniniste, nous avons été pris dans un tourbillon

carnavalesque qui nous a emmenés distribuer *El Rebelde* au centre-ville. Au diable, les mesures de sécurité ! Nous n'avons même pas pensé que les parents de ces garçons qui criaient dans la rue *El Rebelde* étaient des commerçants, des employés de banque ou des fonctionnaires de la municipalité, et qu'il pouvait même y avoir parmi eux un fils de propriétaire de domaine.

Deux jours plus tard, notre responsable à l'organisation de Cautín est venu nous chercher de toute urgence avec la *Land Rover* du parti. « *Vous devez rentrer immédiatement. On a été informés que vous étiez attendus dans la montagne, à l'entrée des domaines ; les fascistes du coin ont découvert vos intentions, et un de ces jours, ils vont vous attaquer. Ils savent aussi que vous êtes sur la plage* ».

Il n'est venu à personne l'idée saugrenue de demander à *Guajirito* s'il voulait venir avec nous ; lui non plus n'a rien demandé, il était déjà perché sur le véhicule. À présent, il était des nôtres. Nous avons présenté notre « nouvel aspirant » à notre chef, qui l'a trouvé amusant et l'a invité à monter avec lui à l'avant, dans la cabine. Pendant le trajet, il nous mettait en demeure de le respecter en tant que militant, de moins nous moquer de lui et de l'appeler « camarade *Guajiro* ». À l'arrivée à Temuco, il a été très sollicité par des familles de la périphérie miriste. Ensuite, il s'est habitué aux cités universitaires, où il est devenu célèbre. Les jeunes du MUI l'emmenaient à certains cours, le gâtaient d'une façon ou d'une autre.

Du fait qu'on parlait de lui dans toutes les bases du parti, il a fallu que le Comité régional prenne formellement position pour éviter que l'enfant se transforme en mascotte. À son âge, il lui fallait un foyer, et on lui en a trouvé un. Il a été reçu dans la famille d'une jeune universitaire.

Nous n'avons jamais su vraiment si c'est à cause de lui que l'intervention tactique du MIR a été modifiée dans cette région.

Des années après, des dizaines de camarades du MIR demandaient de ses nouvelles, sa vie, son métier, comme s'ils se renseignaient sur n'importe quel autre militant. On se transmettait les uns aux autres les bonnes nouvelles de l'évolution de sa croissance et de sa bonne éducation. Tu n'as pas milité longtemps, *Guajirito*, mais merci de nous avoir « adoptés ». On y a perdu deux domaines, mais on y a gagné un petit frère, qui nous a probablement évité un affrontement sanglant.

## Compliquée, la morale révolutionnaire...

Un preneur de domaines apprend avec le temps à se construire ses coutumes, ses habitudes, et à améliorer ses techniques. Au fur et à mesure que l'expérience rendait plus complexe notre intervention dans les actions directes à la campagne, j'en arrivais à me concevoir comme une personne ayant des qualifications et des responsabilités professionnelles. Une philosophie, une éthique de preneur de domaines commençait à se structurer en moi. J'étais un professionnel de la révolution, un professionnel du MIR et un professionnel des prises de domaine. C'est-à-dire quelqu'un qui étudie et améliore ses méthodes, se montrant toujours plus efficace et responsable dans la préparation des occupations, pendant l'action elle-même et ses conséquences. Bien mesurer le rapport de forces local, par exemple, et tout faire pour éviter les probables affrontements. « *La terre sans blessés d'aucun des deux côtés* » est devenue ma phrase préférée.

Du fait que le preneur de domaines marche souvent seul dans la campagne, il se donne certaines habitudes de survie, en s'attendant toujours au pire. Il doit se protéger de ses ennemis principaux. Parfois aussi ce sont des précautions simplement pour échapper à de mauvaises rencontres, éviter d'être vu par des ouvriers ou des petits propriétaires dévoués aux grands patrons, ou de tomber sur des contrôles de carabiniers. Il ne s'agissait pas seulement d'esquiver le danger de croiser des voitures de fascistes, il y avait aussi la peur vitale que nous portons tous en nous. Ceux qui connaissent les marches solitaires dans la campagne, à pied ou à cheval dans une nuit noire, comprendront ce que je veux dire : la peur qu'on a quand on entend que quelqu'un vient, qu'il approche, sachant qu'on ne le verra jamais puisqu'on ne voit même pas ses propres mains. La proximité accélère les battements du cœur, on se range chacun vers son bas-côté. Cet éloignement mutuel se conclut par un « bonsoir » rauque, forcé, qui cherche à convaincre l'autre qu'on n'a aucune crainte.

J'avais mes horaires, mon réseau à moi de chemins principaux et secondaires pour traverser la campagne. Il fallait passer à une certaine heure, et pas à une autre. Si j'étais en retard à cause d'une rencontre inattendue, je devais improviser un changement dans mes plans. Une rencontre inattendue, ce n'était pas seulement « un bout de causette », quand on était reconnu par un paysan qui vous disait : « *eh ben, entrez, donnez-vous la peine* ». Ça pouvait être aussi le fait de voir le cheval du contremaître du domaine dans la cour d'un paysan qu'on soupçonnait de collaborer avec le patron. Dans ce cas, je me voyais dans l'obligation de rester caché à observer, pour me rendre compte du type de relation qui pourrait se tisser contre les paysans.

En général, je m'imposais une discipline que j'essayais de respecter, même si parfois ça me faisait mal. Je me construisais mes propres mots d'ordre et me les récitais en conscience :

« *Contrôle ta spontanéité et ton émotivité, Julián* ».

« *Mesure tes désirs personnels immédiats et vois jusqu'où tu peux arriver correctement avec eux* ».

« *Nous sommes en train de construire un homme nouveau au service du peuple, et nos objectifs politiques vont au-delà de notre propre réalisation personnelle. Il faut projeter et transcender le vécu jour après jour* ».

Combien de fois j'aurais voulu rester plus longtemps dans une *cantina* avec un ami paysan à écouter des chansons mexicaines et à boire de la bière ! Quelle joie que d'écouter les battements de cœur sentimentaux de mon peuple, même assortis de sanglots et de larmes d'alcool ! Quelle chance, me disais-je, de me sentir accepté et apprécié par toute cette humanité, qui aime et qui essaie d'être heureuse malgré sa misère !

On ne pouvait pas se contenter de se nourrir de l'affection de notre peuple, si intense et satisfaisante soit-elle. Il fallait tâcher d'être rigoureux dans les engagements sociaux et politiques, dans la vie de tous les jours ; ne jamais perdre de vue que nous étions observés comme des entités publiques, puisque nous proclamions quelque chose de nouveau.

J'ai essayé de ne jamais louper une réunion ou une assemblée de paysans, ou un groupe de militants du MIR à la campagne. Je faisais même mon possible pour ne pas manquer de parole aux possibles *soutiens* que, souvent, certains cadres du MIR méprisaient s'ils ne devenaient pas vite des

militants. Même si c'étaient de simples contacts perdus et isolés dans la forêt ou dans la cordillère, sans aucune possibilité de se regrouper pour créer un effet politique au bénéfice de notre ligne, j'essayais de les respecter au maximum.

Il m'est arrivé à deux ou trois reprises de faire faux-bond à des contacts *non utilitaires*, mais ça a été dû à ce qu'on appelle des raisons de force majeure, c'est-à-dire dans mon cas à des réunions du Comité régional de Cautín, ou à une prise de domaine urgente à laquelle il fallait être. De toute façon, je me sentais vraiment mal après, et je faisais tout mon possible pour réparer ma faute.

Comme je l'ai déjà raconté précédemment, le fait d'avoir posé un lapin à un ami mapuche m'a coûté un long éloignement de sa part.

Mauricio Cullipán, excellent professeur mapuche d'une école de la communauté de Los Boldos, près du volcan Llaima, s'est éloigné de moi à cause de mon retard pour partager avec lui un *mariscal*<sup>63</sup> sur le marché de Temuco. Il avait des démarches à accomplir pour sa petite école, et moi, j'avais ma réunion du Comité régional. Ça a été un excellent ami. Je restais souvent dormir chez lui quand j'étais pris par la nuit. J'ai eu énormément de mal à m'expliquer. J'avais pris du retard parce qu'après la réunion, j'avais essayé de récupérer quelques flingues pour ma région. Je savais qu'il y avait des critères arbitraires pour la répartition, je devais convaincre les cadres d'autres régions avec lesquels je sympathisais le plus de me procurer les armes qui me manquaient. Les nouveaux preneurs de domaines, moins politisés et plus jeunes, s'entendaient mieux avec les directions qui se bureaucratisaient. Moi, je devais me débrouiller d'une autre manière. L'effort que je faisais pour m'expliquer face à Mauricio Cullipán était pour moi naturel, et en même temps culturel, grâce à l'intériorisation de principes révolutionnaires. Je savais que mes camarades voyaient dans l'effort que je déployais pour rétablir des liens fraternels avec Mauricio un luxe petit-bourgeois. Moi, au contraire, je voyais dans cet effort supplémentaire, dans cet « un peu plus », une vraie, une réelle rencontre entre un humanisme marxiste, celui des manuscrits économiques, celui du jeune Marx, et celui du christianisme de libération qui était en train de germer.

---

<sup>63</sup> Plateau de fruits de mer (*mariscos*) ; on remarquera l'humour iconoclaste du peuple chilien qui, pour nommer ce plat, a choisi par jeu de mots celui qui signifie « maréchal » (*NdT*).

Quand j'exprimais à voix haute mon souci de réduire cette dichotomie entre le léninisme utilitaire et un humanisme respectueux de l'individu, j'étais traité de bigot ou de cureton, même si c'était souvent une mise en boîte humoristique et sympathique. Il n'est pas facile de résister à l'incompréhension des autres, surtout s'ils comptent beaucoup pour vous ; c'était mon cas, le parti était devenu ma nouvelle famille.

Malgré tout, tout en supportant tant de contradictions idéologiques et organisationnelles du parti, je sentais que je me forgeais peu à peu une morale, une philosophie du militant professionnel, propres à ma personnalité. Je ne pouvais pas partager cette intimité de valeurs à Cautín, comme je le faisais avec Quico ou Pancho de la Paroisse universitaire de Concepción. Peut-être bien que, si de tels efforts pour construire l'homme nouveau nécessitaient un environnement idyllique et romantique comme le quartier universitaire, j'étais alors en train de me battre contre des moulins à vent dans la lutte de classes ouverte et cruelle de Cautín.

Cautín me paraissait un autre pays par rapport à Concepción et au reste du Chili. Dans tous les domaines, la civilisation avait ici des dizaines d'années de retard. La loi était déformée, les fonctionnaires corrompus, la bourgeoisie agraire avait ses politiciens et ses contremaîtres étaient armés. Les collèges universitaires, orientés uniquement vers le service de la structure capitaliste agraire. Le MUI de Temuco, avec une grande combativité, mais sans signification profonde derrière, adhérait à des lectures superficielles de la revue *Punto Final*, d'*El Rebelde*, de tracts et de discours prononcés par nos leaders du MIR.

De son côté, le MIR, notre parti, se construisait comme un nouveau stalinisme sans que ses acteurs s'en rendent compte. Pour supporter toute cette réalité complexe et contradictoire, je m'étais fixé deux lignes d'action interne : me fondre toujours davantage dans le mouvement de masse et les paysans, et aider à créer le mouvement « Justice et Paix », homologue de Chrétiens pour le Socialisme.

De la sorte, pour évaluer ce qui peut être correct sur le plan éthique sans tomber dans des excès moralistes ou utopiques, je me disais : est bon ce qui aide à l'unité et à la libération du mouvement paysan.

Je me disais que les paysans devaient retrouver la confiance dans au moins quelques agents extérieurs. En fonctionnant comme des miroirs positifs, de telles institutions les aideraient à se bâtir une meilleure image d'eux-mêmes. Pour moi, n'importe quel parti démocratique ou de gauche, n'importe quelle église pourrait jouer ce rôle, et ainsi la paysannerie se ferait

petit à petit sa propre idée. C'était ce que j'appelais l'autonomie de classe. Aucun des camarades dirigeants ni de Cautín, ni de Concepción ne comprenait que dans « mes prises de domaines » et dans « ma région » je rende possible le développement et le fonctionnement d'autres partis politiques.

Mais alors, si nous prétendions être l'une des références à laquelle les travailleurs de la campagne pourraient s'identifier, il nous fallait être attentifs aux conséquences de nos actes. Nous ne pouvions pas faire comme les politiciens ou les commerçants qui allaient les gruger, ou comme certains fonctionnaires du gouvernement qui manipulaient leur confiance.

La relation intègre et transparente entre l'institution parti révolutionnaire et les pauvres de la campagne passait inévitablement par le comportement et la relation d'un nouveau type entre chaque militant et chaque secteur de la paysannerie où il avait à agir.

Ce serait la construction mutuelle de ces liens de respect et de considération qui tisserait une nouvelle relation humaine, sur laquelle avanceraient aussi nos politiques révolutionnaires.

Je me faisais toutes ces réflexions, ces conjectures et ces rappels de principes tandis que le paysage autour de moi changeait parfois sans que je m'en rende compte. C'est dire si la réunion de cellule du MIR à laquelle je devais assister le lendemain me tracassait. C'est Aurelio qui m'avait donné l'idée de tenir une réunion spéciale sur la morale révolutionnaire, qu'il appelait le comportement des « cadres *ministes* ». Cette déformation de *miriste* en « *ministe* » lui était restée depuis que des carabiniers l'avaient arrêté parce que, dans une buvette pour la fête nationale il avait défendu un poivrot qu'ils étaient en train d'humilier et de houspiller. Ils l'avaient frappé lui aussi, surtout quand ils avaient découvert sa carte de la CUT. Ils tapaient plus fort en braillant :

— Alors comme ça, l'est *marsiste néniniste*, le p'tit con !

À la fin d'un rassemblement à Temuco, il m'a invité à prendre une *chulpica* et m'a dit :

— Écoutez, *compañero* Julián, nos cadres « *ministes* » de l'Université arrêtent pas de courir après nos jeunes paysannes. Il faut faire quelque chose. Certaines filles peuvent même plus aller pisser tranquilles dans les bois.

— J'espère que les filles qu'ils embêtent ne sont pas mapuches ; si c'est le cas, je les vire immédiatement — avais-je répondu.

— Je crois pas, mais je peux pas vous l'assurer.

J'ai pris très au sérieux ce que me disait Aurelio ; j'ai noté sur mon carnet les incidents de toute sorte qui avaient eu lieu, pas encore très graves, mais qui pourraient le devenir s'ils se répétaient. Il a ajouté que lui, ça ne le dérangeait pas, et les autres *compañeros* paysans non plus, que *La Gringa*, camarade universitaire de Concepción, se baigne à poil dans le fleuve avec sa fille et une autre amie, « *mais nos femmes, elles ont du mal à l'accepter* ».

Tandis que le jour déclinait, j'accélérais le pas : la nuit promettait d'être très noire, ça s'était couvert brusquement. Je préparais dans ma tête le plan de bataille pour la cellule miriste universitaire transitoire — elle fonctionnait à la campagne pendant les vacances — et pour la cellule miriste paysanne. Mon idée principale à discuter était précisément ce que le Comité régional ne voulait pas accepter :

« *Point Un : Notre responsabilité dans la région est de renforcer l'unité étudiants – paysans, Chiliens et Mapuches, et en aucun cas de nous déconsidérer par une absence de morale révolutionnaire.*

« *Point Deux : Constituer un système de sanctions, même transitoires, une forme d'exclusion ou de rétrogradation des camarades si les fautes s'accroissent.*

« *Point Trois : S'il s'agit de compañeros universitaires de Concepción ou Temuco, les sanctions devront avoir leur continuité dans leurs structures universitaires respectives* ».

Je suis parvenu ainsi à restructurer dans ma tête les points à traiter le lendemain presque au moment où les deux chiens de la famille mapuche qui m'attendaient annonçaient ma présence.

C'était une famille modeste, comme la majorité des familles, mais pas des plus pauvres. Mes camarades paysans chiliens des alentours me proposaient cet endroit, où je pourrais mieux me reposer ; « *ils sont mieux lotis que nous, ils ont leurs bêtes, leur potager, et leurs lits sont meilleurs que les nôtres* », me disaient-ils.

Les messages avaient fonctionné, je savais que je n'allais pas déranger en réveillant tout le monde. Les immanquables œufs et une cassolette de *charqui* m'attendaient, et aussi — et surtout — l'affection que nous avons mutuellement.

La première fois, don L., le maître de maison, m'avait attendu à la fin d'une assemblée au Cruce de los gorriones<sup>64</sup> pour me dire qu'il avait apprécié mon intervention antiraciste et que c'était pour lui une découverte qu'il y ait des jeunes chiliens de la ville pour affirmer qu'il ne devait pas y avoir de différences. La dame nous servait, et écoutait parfois debout à côté de son mari. Juanito, leur garçon d'une quinzaine d'années, assis entre son père et moi, mettait toute son attention à nous couper de l'omelette et à remplir nos verres de *chicha* sans nous interrompre. À chaque fois qu'il me voyait passer, ce garçon sortait sur le chemin pour me bassiner, il essayait de me convaincre qu'il était décidé à entrer au MIR.

Sa sœur aînée, qui vivait encore à la maison, toujours attentionnée et silencieuse avec moi, m'a annoncé que mon lit était prêt. Je dormais dans une petite pièce plus ou moins indépendante, distante d'environ cinq mètres de la *ruca* principale. Je commençais à écrire mes notes pour le lendemain quand la jeune fille est passée me laisser une bassine d'eau tiède et m'a demandé si j'avais besoin d'autre chose.

Ce sont eux qui, la première fois, m'ont proposé ce type d'hygiène. Je n'ai pas accepté tout de suite, mais je me suis ravisé, plus par pitié pour les draps que pour mes pieds. C'est devenu une coutume quasi-cérémonielle. J'en profitais, comme il faisait nuit, pour me laver un peu plus haut que les genoux. Il m'a semblé que la jeune fille était restée derrière la séparation rustique, à « s'affairer », sans doute, vu que « ma chambre » était contiguë d'une sorte d'arrière-cuisine ou de garde-manger. Quand j'ai eu fini de me laver, elle m'a apporté une serviette, elle avait envie de me sécher elle-même ; je n'ai pas osé lui dire non. Quelques instants plus tard, alors qu'elle fourrageait toujours dans l'arrière-cuisine, je lui ai demandé de la pommade ou un pansement pour les ampoules. Tout a commencé progressivement. Des doigts de pieds aux chevilles, et j'ai un peu mal à ce genou-là, et les cuisses... Tout est allé très vite. Cela a fini en ce qu'on appellerait des jeux interdits d'adolescents.

Je n'ai pas beaucoup dormi, j'ai trop pensé, ça avait été un désir mutuel, mais c'était une jeune mapuche. Pourquoi était-elle restée à côté à me regarder ? Aurais-je pu dire non ? C'était une *compañera* de mon peuple. Qu'est-ce qui était correct ? Qu'est-ce que je pourrais dire à mon parti pour qu'ils ne se moquent pas de moi ? Je me taisais, ou je leur disais ? Ni le

---

<sup>64</sup> Littéralement : « le Carrefour des moineaux » (*NdT*).

catéchisme marxiste ni le chrétien ne m'expliquaient comment faire dans ces cas-là. Je me suis levé en rage contre Antonio et le père Azócar, les deux prêtres de la Paroisse Universitaire de Concepción, qui ne m'avaient pas prévenu de tout ça. Qu'est-ce qu'aurait fait Bauchi à ma place ?

Je suis parti tôt et j'ai laissé une note pour le chef du MIR local prétextant une urgence, et disant que « je décrétais » que la réunion sur la morale révolutionnaire était suspendue, de même que toute sanction. Je suis parti chez moi, à Talca, pour deux jours, voir ma famille et ma copine. J'ai décidé qu'à mon retour, un autre activiste allait se prendre deux jours de liberté, et ainsi de suite. Le droit au repos des militants professionnels s'introduisait par la force des choses.

J'ai essayé de ne pas trop penser à ce qui s'était passé, et quand ma rigide conscience me mortifiait, je me rappelais les paroles de Miguel :

— Je ne suis pas au MIR pour prendre soin du derche des camarades, on ne peut pas perdre du temps avec ça.

Mais je me souvenais aussi de ce que j'avais pu être catégorique devant Aurelio, quand je lui avais dit que j'exclurais du MIR quiconque toucherait une jeune mapuche. Comment j'allais faire pour m'exclure moi-même ? « *C'est par la bouche que meurt le poisson* », dit le proverbe. En y réfléchissant à deux fois, j'avais dû tomber dans l'excès en m'exprimant de la sorte.

Avec le temps, dans ma région, je me suis habitué à traiter de façon réaliste le désir de nos jeunes camarades et le mien. J'essayais de répéter dans les réunions ce que disait le chef régional de Concepción : « *Un vrai révolutionnaire doit avoir une compagne* ».

Ou Lucho Vitale qui nous donnait toujours ce conseil : « *Le révolutionnaire doit être accompagné par une femme en toute circonstance* ».

J'ai lutté contre une formulation idéologique qui était en train de se généraliser : « *Le Parti doit toujours passer avant le bien-être personnel* ».

— Ça, c'est ce que disent nos dirigeants de la ville, parce qu'ils mènent une vie plus normale — me disait Pedro, un des meilleurs activistes d'origine universitaire que nous ayons eu à Cautín.

Chaque fois que je le pouvais sans que le Régional s'en aperçoive, j'envoyais mes camarades en vacances pour quelques jours.

J'essayais de ne plus passer par cet endroit, mais c'était obligé si je voulais m'épargner une journée de marche. Parfois, je me pointais tôt, pour ne pas être invité à passer la nuit, mais au même moment, la jeune fille sortait sur le chemin pour rattraper une poule égarée. En plus, le garçon, membre du MCR, était bien informé de mes arrivées. Il aimait me montrer qu'il avait lu *El Rebelde* ou qu'il avait écouté Allende à la radio.

Mes efforts pour éviter la tentation étaient impuissants face à de telles circonstances. Je m'efforçais toujours de me laver et m'essuyer seul ; je n'y parvenais pas souvent. La coutume du lavage de pieds réapparaissait de temps en temps.

Avec la jeune fille, nous ne nous sommes jamais dit un mot, je ne me souviens même pas de son prénom. La famille a-t-elle été au courant ?

J'espère qu'il s'est vécu un peu de tendresse dans cette relation. Je l'espère vraiment. Au moins, de mon côté, il y en a eu.

## Négociations avec Salvador Allende

Notre réunion de Comité régional était presque terminée, nous en étions à l'échange de flingues, de balles, d'information. Les uns sur la partance, les autres debout, à prendre le dernier café.

Nous nous trouvions sur le prolongement de l'avenue Alemania, dans un quartier de classes moyennes, de professeurs, d'employés.

Nous avons revu, comme toujours, les ressources « infra », pour ceux qui vivent en ville dans des pensions, qui n'avait pas payé son loyer, la diffusion d'*El Rebelde*, et, le plus important, évaluer les possibilités de reprises de domaines. Quel était le secteur où le danger serait le plus grand, pour le renforcer en redistribuant les armes et les cadres ? Nous avons atteint un de nos objectifs tactiques pour la période à Cautín : faire arriver la Réforme agraire jusqu'à La Frontera au bénéfice du peuple mapuche. Ce n'était pas prévu pour cette année-là dans le programme de l'Unité Populaire.

Ça a dû être vers les six heures du soir, étant donné que nous, les activistes, nous étions en train de nous préparer pour ne pas rater les cars qui nous ramèneraient à nos régions respectives. Les voitures du GAP<sup>65</sup> cherchaient une adresse. « *Ça doit être la nôtre* », a dit El Belto, qui les connaissait. Un type blond, grand, est arrivé à la porte et est entré de manière désinvolte, saluant affectueusement quelques-uns de nos camarades. Il nous a expliqué la situation en quelques brèves phrases : « *Comme vous le savez, demain est lancée au Stade de Temuco la Réforme agraire pour la région. Le compañero Allende prépare son discours, et il*

---

<sup>65</sup> Suivant les versions, « Groupe d'amis personnels », « Groupe d'appui au Président », ou « Garde armée présidentielle » ; groupe qui a assuré la protection rapprochée de Salvador Allende, tâche qui a été confiée un temps à des militants du MIR (*NdT*).

*m'a dit qu'il ne se risquerait pas à improviser, parce que la question mapuche est complexe et qu'il manque de connaissances. Il propose au MIR de faire cinq pages sur ce que vous connaissez, elles seraient à négocier demain matin, très tôt ».*

— Quel genre de négociation ? — a demandé *Pelucón* Romero.

— Ce que vous voudrez sur la conduite de la Réforme agraire, sa forme et l'installation de mécanismes de pouvoir pour les paysans, en partageant avec les organismes de « l'Agro » ; c'est ce que le *compañero* Allende m'a chargé de vous transmettre. C'est vous qui voyez, *compañeros* — a conclu l'agent du GAP.

Romero s'est retourné et nous a demandé :

— Lesquels d'entre vous ont des engagements tôt demain dans leurs régions respectives ? Ceux qui n'en ont pas peuvent rester ici cette nuit.

Puis il a sorti de sa poche un tube de *Catovitan* et l'a lancé sur la table en disant :

— En général, vous prenez ça pour préparer vos examens. Eh bien demain, nous passons un examen devant Salvador Allende et la paysannerie de Cautín.

On a promis au chef de la garde présidentielle que le discours serait le lendemain, à neuf heures du matin, à l'hôtel Frontera. Notre document ne serait remis qu'après négociation préalable autour de nos revendications.

Nous avons passé toute la nuit à discuter et à écrire, excités pas tant par le stimulant et le café, mais plutôt par le fait de participer au discours de Salvador Allende.

Tout se passait comme si notre arrogance révolutionnaire face aux « sociaux-démocrates » s'était évaporée par magie à partir de la demande du *compañero* Allende.

*Pelucón*, qui avait deviné les raisons de notre excitation, nous disait :

— C'est ridicule ; vous vous défaites les tresses comme des folles parce qu'un socialiste nous demande de l'aide. C'est pas une attitude de miristes, ça.

— C'est pas n'importe quel socialiste — avons-nous répliqué à Romero Paine et moi, qui étions allés ensemble au théâtre écouter Allende quelque temps auparavant, pendant sa campagne présidentielle ; ayant été tous les deux membres de la Jeunesse Socialiste, nous avons voulu voir jusqu'à quel point il nous influençait toujours.

Nous avons pleuré tous les deux, au théâtre, quand Allende décrivait la souffrance de la pauvre femme chilienne d'un bidonville. Jamais auparavant nous n'avions raconté à nos camarades du Comité régional notre participation non autorisée à une assemblée de l'Unité Populaire. Presque sans nous en rendre compte, dans cette ambiance « allendiste », nous nous sommes remémoré ce moment de « faiblesse idéologique ». *Pelucón* nous a tancés : « *Comment est-ce que ce type peut vous impressionner à ce point ?* ».

Cette nuit-là, la recherche d'une qualité de réflexion était unanime. Nous faisons et défaisons nos phrases. L'information devait coller à la réalité. Nous sentions que, dans une certaine mesure, nous représentions à cette occasion notre peuple originaire. Nous nous regardions comme les plus indiqués pour représenter ses conditions de misère, puisque nous étions à ce moment-là les seuls parmi la gauche à vivre avec lui et à partager ses luttes. La possibilité de négocier la conduite de la Réforme agraire depuis la base donnait une solennité historique à ce travail nocturne.

Le *compañero* Allende nous donnait cette possibilité ; il fallait répondre à cette confiance. De temps en temps, Belto somnolait sur le canapé, mais restait néanmoins présent dans la construction de ce projet, de cette petite prise du pouvoir, ou de cette brèche révolutionnaire dans la social-démocratie, comme disaient d'autres. Allongé et sans ouvrir les yeux, il interrompait notre rédaction : « *Nous ne sommes ni économistes ni sociologues, il faut surtout localiser les endroits où est concentrée la misère, la mauvaise qualité de la terre, l'alcoolisme, etc.* ».

Il y en avait un autre qui était parti se reposer dans une pièce contiguë et qui, de temps en temps, criait pour nous rappeler nos principes révolutionnaires :

— Vous êtes en train d'oublier que nous sommes des marxistes-léninistes, et pas des sociologues de la misère ; il n'apparaît pas très clairement pourquoi la pauvreté est si grande. Il faut mettre l'accent sur la différence et la lutte des classes à Cautín, la terre usurpée est le produit de la lutte des classes.

C'est ainsi que nous avons passé la nuit. Quelques sceptiques croyaient qu'Allende allait tout déformer et dénaturer notre discours ; d'autres, plus euphoriques, pensaient que nous allions créer des zones libérées à la campagne, et un autre, carrément utopiste, rêvait que nous étions les petits chouchous d'Allende. Ça lui a valu cette réponse : « *Raconte pas de conneries ; t'as du pot que Pelucón t'ait pas entendu !* ».

Le lever du jour ne nous a pas réveillés de nos rêves révolutionnaires, au contraire. Nous commençons à vivre le Jour J. Il y avait beaucoup à gagner si nous étions astucieux avec Allende.

— Fais attention avec Allende, *Pelucón*, c'est la cervelle la plus fine du continent.

— Pas la peine de me dire ça, les petiots, moi, j'ai été communiste, pas socialiste, je ne pleure pas dans les meetings comme d'autres que je connais.

— Fais gaffe, *Pelucón*, oublie pas que le Président Allende a dormi dans un quatre étoiles, et toi pas du tout.

— Dans des situations exceptionnelles, je trouve des forces exceptionnelles. Je ne remettrai pas notre document tant qu'il n'aura pas signé la Réforme agraire depuis la base et par la base — a-t-il répondu.

Ruperto Romero est parti, et à peine une demi-heure après il était de retour, tête basse, presque honteux. À ce qu'il semblait, ses forces exceptionnelles l'avaient abandonné. Nous n'avions jamais vu *Pelucón* dans cet état. Une autre réalité était venue à sa rencontre, une autre façon d'exercer le pouvoir et l'autorité. Il a sorti ses cigarettes cubaines et nous a demandé un café très fort. Nous avons ramené toutes nos chaises en demi-cercle autour du canapé où était assis notre leader.

— Et le discours, *Pelucón* ? Et le contrat ? Tu avais dit que tu passerais un contrat avec Allende.

C'était Paine qui, apprécié de tous et en particulier de *Pelucón*, pouvait se permettre d'être direct dans son interrogatoire.

— Attendez un peu, laissez-moi respirer ! Bon, je vous raconte tout le film. Il y avait un camarade de garde en bas, dans l'hôtel, qui m'a dit « *Le compañero vous attend à tel étage, dans telle chambre* ». À l'entrée d'un appartement à la porte entrouverte, un autre *compañero* me dit : « *Entre, Ruperto, le Président t'attend* ». Il n'y avait personne dans le séjour, et tout en observant, debout, le luxe de la pièce, j'hésitais à m'asseoir ou pas ; j'ai commencé à préparer notre document dans sa partie finale, celle sur les organes de pouvoir populaire qui conduiraient la Réforme agraire à Cautín. J'ai entendu du bruit dans la salle de bains, la porte s'est ouverte tout d'un coup sans que personne n'apparaisse ; il n'en est sorti qu'une lumière fluorescente accompagnée d'une voix impressionnante : « *C'est vous, Ruperto Romero ?* ». « *Oui, compañero Président* », j'ai dit, et je me suis rapproché un peu, pour être prêt à le saluer dans les formes, comme ça doit se faire entre le chef du MIR de Cautín et un dirigeant socialiste. Allende n'est pas sorti de la salle de bains, je l'ai vu un peu de dos, il arrangeait le

col de sa chemise ou il essayait une cravate. J'ai reconnu son visage dans le miroir où il se regardait. Il ne s'est pas retourné pour me parler ; il ne m'a même pas regardé dans le miroir, il était absorbé par son col de chemise. « *Romero, laissez le document sur la table. Je vous recontacte plus tard* ».

— Et tu l'as fait, *Pelucón* ? Ne me dis pas que tu l'as fait ! Et le contrat ?

— Tu lui as obéi ? Tu lui as laissé le document, et tu es revenu sans négocier ?

— Et qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai encore sa voix qui me résonne dans la tête, son autorité... M'emmerdez pas, ça aurait été pareil pour n'importe quel d'entre vous. Il n'y a eu ni conversation, ni contrat ; je suis revenu aussitôt ; ça a été comme s'il m'avait viré, il a été cassant. Je lui ai obéi sans savoir pourquoi ; peut-être que je ne le saurai jamais.

Quelques-uns d'entre nous se sont installés pour dormir un peu avant de reprendre notre Jour J., qui s'est terminé plus tôt que nous le pensions et de manière inattendue. D'autres échangeaient de la monnaie pour le retour à la campagne. Romero fumait ses *Populares* cubaines dans un coin, et parlait fort, pour lui-même et pour nous : « *Il faut reprendre des domaines ! Il faut relancer de nouvelles occupations ! Avec plus de force que jamais !* ».

Aucun de nous n'est allé au stade voir Allende et les centaines de délégations mapuches qui arrivaient. J'ai écouté le discours avec une famille paysanne. Tous les habitants de la maison ainsi qu'une bonne quantité de militants se sont réunis autour du brasero et de la radio à piles. Les applaudissements, provenant aussi bien du stade que de la pièce, m'obligeaient à des efforts pour reconnaître les phrases et les informations que nous avions pondues pendant la nuit.

Il s'était à peine passé dix minutes que la diversité d'origine sociale, d'identité culturelle et ethnique, d'âge, de sexe, s'était unifiée autour de la voix et des propos du *compañero* Allende. Notre pièce était devenue trop petite. Les nouveaux auditeurs se regroupaient dans le couloir, et même jusqu'aux deux noisetiers de la cour.

Des adolescents, des enfants, des vieillards, des petits propriétaires mapuches, des locataires chiliens, quelques étudiants du MUI, des paysans du MCR et du MIR, des paysans démocrates-chrétiens, tous en train de construire une force vive, une unité autour d'Allende.

Comment expliquer tout ça à Miguel ? À la Commission Politique ? À nos dirigeants de là-haut ?

Peut-être bien que ça n'en valait pas la peine ; ils avaient leurs propres idées sur la Révolution et la réalité sociale.

## Retrouvailles avec l'ambivalence du *compañero* Allende

En faisant un effort de mémoire, et sans avoir l'ambition d'une grande précision dans les dates, les retrouvailles entre notre chef de Cautín, qui avait été si humilié, et le *compañero* Allende ont pu avoir lieu au début de l'année 1972.

On aurait dit que tout se passait comme dans un match retour, comme une espèce de revanche des personnages. Car il s'agissait bien de deux personnages, même s'ils étaient, c'est vrai, de dimension différente.

Quand *Pelucón* Romero avait lancé son cri de guerre comme un Attila blessé par l'humiliation : « *Prenons des domaines, bordel !* », ce n'a pas seulement été une exclamation. C'est devenu une ligne politique, une ligne d'action tactique qui n'était pas difficile à mettre en œuvre, vu qu'elle était toujours présente en nous tous. L'action directe était déjà en train de s'affirmer comme une part constitutive essentielle de l'identité du MIR ; nous avons été ses créateurs, et en même temps c'est elle qui nous a formés. C'était peut-être, en outre, la seule arme qui nous protégeait des secteurs de l'Unité Populaire qui voulaient nous réprimer.

Miguel nous disait toujours : « *vous, vous frappez d'en bas, moi je négocie d'en haut* ». Il négociait avec Altamirano, socialiste, avec Insunza, communiste, avec Allende, Président. Et comme un bon tacticien, également à l'intérieur du MIR. Il a fait monter *Pelucón* Romero à la Commission Politique, et a donné à Andrés Pascal Allende, *Pituto*<sup>66</sup>, une plus grande reconnaissance et responsabilité dans le parti, ce qui rendait plus rapide et facile la relation avec Allende.

---

<sup>66</sup> « Maigrichon » ; il était par sa mère le neveu de Salvador Allende (*NdT*).

Selon les termes du rapport politique interne du MIR, nous devons « frapper les patrons » agraires dans le sud, pas assez fort pour obliger l'Unité Populaire à nous réprimer, mais suffisamment pour l'empêcher de nous oublier. Nous serions la garantie d'une réelle avancée du processus révolutionnaire au Chili. Ce qui est grave, c'est que notre parti, instrument efficace pour ouvrir ou fermer les vannes de la lutte paysanne, en accord avec notre ligne politique, ne croissait pas en qualité. En revanche, il croissait en quantité, grâce précisément au développement de notre agitation, au travers de nouveaux mouvements de masse. Si nous perdions la conduite du mouvement paysan, celui-ci risquait de partir dans n'importe quelle direction, donnant des arguments pour justifier un coup d'État militaire. De fait, nous avons eu plusieurs *compañeros* mapuches tués dans des affrontements, et d'autres *compañeros* blessés.

À ce que disaient nos dirigeants, Allende était l'objet de pressions de secteurs de l'Unité Populaire pour nous réprimer. Les multiples contacts familiaux, sociaux et même politiques que le MIR utilisait pour amadouer Allende n'avaient pas suffi face à ce mouvement paysan auquel nous avions appris à marcher, et qui était à présent en train de nous dépasser.

*Pelucón* Romero a été convoqué à Santiago pour une entrevue directe avec Allende. « *Alors là, ce coup-ci, pas de blague, c'est ma revanche. Il veut que nous contrôlions mieux le mouvement de masses ? On n'a rien sans rien. Je vais lui présenter plus de revendications que l'autre fois, à l'hôtel Frontera de Temuco* ».

Face aux recommandations des uns et des autres, Romero nous répondait : « *Ne vous en faites pas, camarades, il me l'a fait une fois, il ne me le fera pas deux. Je t'en ficherais, moi, du compañero Allende et du compañero Président ! Pour moi, c'est un militant socialiste comme un autre. Je vais le menacer d'une centaine de prises de domaines. J'ai l'air inquiet ? J'ai l'air nerveux ? Je suis tellement sûr de moi que je vais le considérer comme ce qu'il est, un docteur bourgeois* ».

Chacun de nous, chargé d'une région différente, a fait un rapport qui exprimait nos demandes : nombre précis des domaines pris, avec leur nombre d'hectares, et qui n'étaient pas encore expropriés ; noms des patrons séditieux, leurs groupes, leur puissance de feu, la quantité d'incidents où nos *compañeros* militants et membres du MCR avaient été blessés ou tués par différents types de violence. Nous avons demandé des chiffres sur les progrès de la production agricole de nos Centres de Réforme Agraire, et la qualité de fonctionnement de nos Conseils Communaux Paysans. De même,

nous avons décrit la pesanteur bureaucratique dans les organismes de « l'agro », le sectarisme de certains fonctionnaires pour bloquer nos crédits ou d'autres initiatives de nos régions rouge et noir ; nous avons aussi montré le sabotage réalisé par des fonctionnaires *momios* qui avaient réussi à s'infiltrer dans la bureaucratie du Gouvernement populaire.

Finalement, nous avons décrit la qualité des organismes de pouvoir populaire local. Nous avons démontré que nous étions suffisamment formés dans nos localités respectives pour partager les décisions avec la technocratie de la Réforme agraire, et avec le Mouvement Paysan.

Après avoir procédé à une lecture en diagonale de nos demandes, *Pelucón* Romero nous a félicités :

— J'ai de la bonne lecture pour mon voyage à Santiago, on se voit demain au Comité régional ; prévoyez-moi au moins deux heures pour vous faire le rapport de ma rencontre avec Allende.

Romero est revenu de Santiago à l'heure dite, et contrairement à la fois passée, il arrivait cette fois euphorique de son succès.

— Je vous le disais bien, camarades, qu'il fallait me faire confiance ! Tout s'est bien passé. Il m'a reçu très en rogne au début, il me disait que ce n'était pas possible, tout ce désordre et cette violence à Cautín, que c'était nous les coupables, et qu'il fallait tout arrêter. Il était drôlement remonté, le bougre. Mais petit à petit, j'ai réussi à l'amadouer.

— T'as fait comment, *Pelucón* ?

— Raconte, comment tu y es arrivé ?

— Attendez un peu, je vous raconte d'abord comment il m'a envoyé la cavalerie. Il m'a dit que « *rien n'allait déstabiliser son gouvernement, surtout pas des jeunes aventuriers comme nous, tout idéalistes qu'on soit, et que les circonstances pourraient l'amener à prendre des mesures* ». Je l'ai interrompu sèchement, en me levant : « *Des mesures contre les paysans ? Contre le peuple qui vous a élu ? Vous oseriez faire ça ?* ».

— Bravo, *Pelucón*, ça, c'est envoyé ! — s'est exprimé Paine avec enthousiasme.

— Après que je l'ai calmé en lui faisant arrêter son char, il s'est mis à m'expliquer qu'il recevait des pressions de certains secteurs de l'Unité Populaire, qui étaient les composantes principales de son gouvernement : « *Je continue à retenir la pression qu'ils exercent sur moi, mais si la*

*violence et l'agitation continuent à la campagne là où vous êtes, il me sera de plus en plus difficile de les convaincre que vous ne le faites pas par opportunisme ni par stratégie, mais qu'il s'agit plutôt de la force du réveil de la paysannerie, oubliée depuis trop longtemps ».*

— Tu lui as répondu quoi, *Pelucón* ? Et nos demandes ?

— Tout doucement, mon intuition et ma tactique m'ont révélé que c'était le bon moment pour lui montrer tous nos écrits et demandes. On les a lus, on les a analysés. Il a reconnu qu'il avait été mal informé. Il en est même arrivé à s'excuser. Il a découvert que la misère des paysans et la violence patronale pouvaient en arriver à de cruelles extrémités.

— Et nos demandes, *Pelucón* ?

— Il est d'accord, il va les étudier toutes, il va tenir la bride plus serrée au PC, et il va nommer à « l'agro » des fonctionnaires plus proches de nous.

— Tu lui as fait signer, *Pelucón* ? Tu as obtenu une signature, ou quelque chose d'écrit qui l'engage ?

— Mieux que ça, camarades, mieux que ça. Il m'a dit, ému, que maintenant, il comprenait mieux la lutte de classes à Cautín, qu'il se sentait solidaire des Mapuches, qui sont les véritables Chiliens, et qu'il se sentait plus proche de nous que d'autres secteurs de l'UP ; que c'était nous les vrais révolutionnaires.

— Il t'a dit tout ça, *Pelucón* ? Il pense que c'est nous les vrais révolutionnaires ?

— Ça m'étonne pas, je savais bien que c'était un révolutionnaire comme nous, mais il peut pas encore l'exprimer publiquement — a dit un autre camarade.

— Après ça, il s'est « dévoilé » encore plus. Il m'a parlé avec admiration du Che, de Fidel et de Miguel. Il m'a dit que Miguel et le MIR pourraient être l'avenir de la révolution chilienne. Il m'a fait d'autres confidences, en me demandant de garder le secret. Je regrette pour vous, camarades, j'en informerai seulement la Commission Politique.

— Si on est l'avenir de la révolution, qu'est-ce qu'on est pour Allende dans le présent ? — a demandé quelqu'un du groupe, n'obtenant pour toute réponse qu'un bref silence.

— Et j'ai gardé le meilleur pour la fin, camarades. Avant de nous séparer, il m'a dit de manière éloquente : « *Romero, s'il y a de nouveaux affrontements à Cautín, et s'il y a des blessés, ils ne peuvent pas être du côté des paysans, ils doivent être du côté des patrons* ».

— Il t'a dit ça, Romero ? Incroyable, la confiance qu'il te fait. Alors, il est plutôt de notre côté que de celui de l'Unité Populaire.

— Attends, c'est pas tout. Il a sorti d'un tiroir de son bureau une arme de luxe, calibre 38, cadeau du président d'Algérie, et il me l'a prêtée pour quelques mois ; il m'a dit : « *Je ne peux pas vous laisser rentrer dans une région aussi dangereuse désarmé comme vous l'êtes* ». Vous me connaissez, camarades, je m'émeus rarement, mais qu'Allende, soucieux de ma sécurité, me confie un de ses meilleurs souvenirs, je ne pouvais pas le croire. Je voulais le remercier, mais les mots ne sortaient pas.

En même temps qu'il finissait de nous entretenir de sa sensibilité, le *Pelucón* a sorti de sa mallette de voyage l'arme la plus brillante, la plus luxueuse et la plus légère que nous ayons vue. Elle passait de main en main, et repassait encore ; nous examinions ses stries, ses balles, Paine essayait de la démonter, un autre se la mettait à la ceinture et allait se regarder dans le miroir des toilettes. La noble créature a été fourbie pendant plus d'une heure, tandis que Romero nous racontait encore et encore sa rencontre. Il avait appris par cœur chaque mot qu'Allende lui avait dit. Debout, à présent, il gesticulait en se rappelant ses propres répliques : « *Vous auriez vu sa tête quand je lui ai lâché : Vous voulez prendre des mesures contre le peuple qui vous a élu ?* ».

— Ça lui a coupé le sifflet, hein, *Pelucón* ? Qu'est-ce qu'il pouvait te répondre ? Imparable, ton estocade.

Chacun de nous a sorti son agenda pour recevoir Romero dans nos régions respectives, et ainsi raconter aux militants la rencontre avec le Président et exhiber l'arme d'Allende. Nous avons pensé que c'était un bon moyen pour entretenir la motivation de nos militants.

Ce n'est que dans le car de retour vers Cunco, en saluant quelques *compañeros* paysans qui m'ont reconnu et m'ont posé des questions sur le destin de certaines demandes concrètes qu'ils m'avaient aidé à formuler, que je me suis rendu compte qu'en réalité nous n'avions rien obtenu pour eux. Quel boniment en l'air ! Rien que les mots de toujours. Quel engagement écrit avons-nous obtenu pour eux de la part du gouvernement ? Aucun ! Seulement des promesses. *Pelucón* Romero avait été obnubilé par le côté « révolutionnaire » qu'avait montré le Président. Allende jouait-il politiquement de sa propre ambivalence ? Était-il sincère dans ses déclamations révolutionnaires ? On ne pouvait pas le savoir ; la seule

certitude que je découvrais était qu'Allende avait gagné une fois de plus, et que Romero n'était pas le seul à s'être fait avoir, tout notre Comité régional aussi. Nous avons découvert cette fois-là que nous-mêmes ne dominions pas notre propre ambivalence vis-à-vis du *compañero* Allende.

## Le renfort universitaire

San Antonio était une propriété de trois mille cinq cents hectares que nous avons pris dans la région de précordillère de Cunco, vers le sud. Il y avait une forêt primaire et une grande scierie mobile qui décapitait comme un bourreau nos arbres multiséculaires.

Plus de vingt-cinq travailleurs, avec leurs familles respectives, vivaient enfermés à l'intérieur de la propriété. Un peu plus de la moitié étaient les descendants directs de colons chiliens. Certains paraissaient venir des régions blondes d'Europe. Mais leur extrême misère diminuait la possible prétention à se croire supérieurs. Leur existence, comme celle de leurs familles, était celle de n'importe quel Chilien pauvre et comme celle de la majorité de familles métisses de ce domaine. Chacun d'eux laissait voir une fatigue définitive provoquée par des milliers d'heures de travail supplémentaires non payées. Des mains martyrisées et mutilées par de petits et grands accidents du travail.

« *Les gants sont très chers, la sécurité, c'est cher* », disaient les contremaîtres.

Leur état de santé, leur hygiène, la détérioration de leurs maisons, me préoccupaient bien davantage que ceux de mes camarades Mapuches qui vivaient autour de ces domaines. Car ceux-ci étaient moins pauvres que les communautés des environs de Temuco et que les réductions de la côte, ce qui n'a pas empêché beaucoup de ces familles mapuches d'aider à réveiller les travailleurs chiliens ou les locataires de l'intérieur de ces grandes propriétés.

Les raisons pour lesquelles on m'avait envoyé une vingtaine de jeunes étudiants pour cette prise de domaine étaient les mêmes que d'autres fois : démontrer aux paysans qu'ils n'étaient pas seuls — même si ce n'était que pour quelques jours, pendant les vacances, l'unité travailleurs – étudiants existait — et, d'un autre côté, permettre que les jeunes étudiants de première année s'initient à la lutte sociale.

On essayait de convaincre les étudiants du MUI, déjà un peu politisés, de la force du travail de masse du MIR, afin de leur donner envie de demander leur adhésion à notre parti. Pour moi, ils étaient toujours les bienvenus, même si cette fois on m'en avait envoyé beaucoup qui vivaient leur première expérience avec les pauvres de la campagne.

Ils m'ont dit que pour rien au monde ils ne voulaient que je leur donne des leçons comme les « théoriciens de Concepción », parce qu'ils avaient déjà démontré leur combativité dans les rues de Temuco. Il fallait les mettre en confiance pour que la découverte mutuelle entre paysans et étudiants se fasse plus naturellement. Je leur ai fait confiance pendant une demi-journée, et même un peu plus. Mais on s'est vite rendu compte avec le *Maestro*, notre leader charismatique, que la chose risquait de dégénérer si nous ne trouvions pas la manière de changer le comportement des étudiants. Certains envoyaient les paysans leur seller quelques chevaux, disaient qu'ils allaient « surveiller » ou monter la garde, et passaient leur temps à chevaucher à bride abattue. D'autres soudoyaient les gardiens des maisons patronales. Par un accord du comité de prise de domaines, on n'y entrait pas, mais eux essayaient de s'y introduire contre un paquet de *Hilton* ou de *Lucky Strike*. Ils profitaient des luxueuses salles d'eau pour prendre des bains d'eau chaude. Il y avait aussi ceux qui comparaient le domaine occupé avec celui d'un parent ou d'un ami, en entrant dans bien des détails, du coup, les paysans se sentaient comme lors des visites des enfants du patron.

Plus préoccupé que jamais par la coexistence entre paysans et étudiants, leur façon de communiquer et les malentendus qu'elle entraînait, j'ai décidé de sonder les *compañeros* paysans pour savoir si mes camarades étudiants avaient amélioré leur comportement. Je suis allé blaguer avec un groupe de paysans qui se marraient comme des baleines.

Il y a des situations, des petits incidents ou des détails qui, pour de multiples raisons, restent gravés dans la mémoire trente ans plus tard, surtout s'il s'agit du rire simple, naïf, presque enfantin, mêlé d'ingénieuse grivoiserie du paysan chilien.

— Pourquoi vous rigolez comme ça ? — leur ai-je demandé. Racontez-moi la blague, s'il vous plaît.

— C'est pas une blague, *compañero* Julián, Armando vient de nous raconter ce qui lui est arrivé ce matin de bonne heure.

Le *compañero* Armando s'est approché et m'a raconté :

— Je disais à mes camarades, *compañero* Julián, que je me suis réveillé accroché à un nichon de ma femme, et puis je voulais pas le lâcher !

De nouveau, ce rire, spontané et collectif, qui a accompagné le mien et celui du *compañero* Armando.

— Celle-là, elle va vous faire toute la journée — ai-je ajouté.

Le fait de partager ce moment de gaîté m'a permis de présenter mes excuses et de leur parler un peu de nos *compañeros* étudiants qui étaient de braves gars, qui étaient bien jeunes, qui allaient changer, et puis, pour finir, seuls très peu d'entre eux étaient membres du MIR. Je leur ai rappelé que justement notre grand dirigeant étudiant, cadre miriste de haut niveau, allait leur faire un discours l'après-midi, et qu'ils y étaient tous invités.

J'en avais marre d'expliquer au *Pelucón* Romero, notre chef régional, qu'avant que les étudiants arrivent à la campagne, nous devions leur faire suivre des stages de formation politique. Il me répondait que lutter ensemble, étudiants et paysans, ou même seulement vivre côte à côte, c'était suffisant pour se former politiquement.

Les *compañeros* travailleurs du domaine, après de longs mois de démarches auprès du CORA, n'avaient pas encore obtenu l'expropriation définitive. En plus, le patron ne voulait pas vendre la terre à un prix modéré, il faisait toujours appel pour faire monter le prix.

La Direction régionale m'a assuré que le discours de notre dirigeant étudiant de Temuco serait un véritable cours d'éducation politique. Il permettrait en outre aux *compañeros* du MUI d'apprécier le charisme d'un leader du MIR pour communiquer avec la masse paysanne.

Pendant que notre responsable militaire et deux *compañeros* mapuches du MCR montaient la garde à l'entrée du domaine, avec une *Winchester* rouillée et rafistolée avec du fil de fer et quelques grenades artisanales, tout le reste des paysans et de leurs femmes s'est regroupé avec les étudiants, formant un public étrangement scindé pour écouter le dirigeant. D'un côté, la jeunesse universitaire, de l'autre, les *compañeros* avec leurs femmes et leurs enfants.

Notre dirigeant étudiant a bien commencé. Il a abordé les conditions d'existence insupportables des paysans, les méandres de la bureaucratie du gouvernement, l'unité de tous les travailleurs sans terre, et le soutien inconditionnel du mouvement étudiant aux familles dans la prise du domaine.

La difficulté arrive toujours lorsqu'on essaie d'imiter nos grands leaders du MIR ou du mouvement révolutionnaire mondial. Je l'avais prévenu un peu avant :

— Parle calmement, n'imites personne — je lui ai raconté ce qui m'était déjà arrivé à moi : en voulant imiter Luciano Cruz, je m'étais couvert de ridicule dans une manifestation de rue à Concepción.

Comme nous passions notre temps à écouter ou à lire les discours de Fidel Castro, il est arrivé ce qui devait arriver, il a commencé à parler comme lui, oubliant qu'il n'était pas lui. En route vers la catastrophe :

— Quelle grande injustice entre les riches de Cautín et les pauvres de la campagne. Eux, ceux de l'avenue Alemania, non contents de vous exploiter, ils ont des terres en Europe, et vous, vous n'avez même pas un carré pour planter des pommes de terre ; eux, ceux de l'avenue Alemania, ils peuvent éduquer leurs enfants en les envoyant dans des écoles à pas plus de cent mètres ; les vôtres, quand ils peuvent aller à l'école, ils doivent marcher plus de dix kilomètres dans la boue.

Et ainsi de suite. Il comparait, avec une méthode pédagogique répétitive, les contradictions entre les deux classes antagoniques. Il est probable qu'il se soit enthousiasmé à cause des applaudissements, il a perdu le nord, et il était trop tard quand nous avons réalisé ce qu'il était en train de formuler, et le piège qu'il s'était tendu tout seul :

— Eux, les riches de Temuco, ceux de l'avenue Alemania. Ces messieurs ont le droit d'avoir de jolies épouses, blondes, aux yeux clairs, minces avec des tailles de guêpe ; et vous... vous, vos femmes, vos femmes... vos femmes... elles sont...

Sa voix s'est éteinte. Un grand silence s'est fait jusqu'à ce qu'il demande un verre d'eau.

J'en ai profité pour faire intervenir un chanteur universitaire, qu'il nous chante *Guantanamera*<sup>67</sup> avec sa guitare. Il l'a fait très bien, mais il est resté tout seul avec nous. Les paysans et leurs familles sont allés se coucher très tôt, ce jour-là. Notre dirigeant aussi.

<sup>67</sup> Célèbre chanson cubaine, qui est la mise en musique d'un poème de José Martí (1853-1895), dit « l'Apôtre », père de l'indépendance.

## Jamais le premier jour

Quand, depuis l'intérieur du domaine que nous avons pris, je les ai vus avancer vers nos barricades, j'ai averti aussitôt mes camarades paysans de ne pas s'en faire, ce n'étaient pas des fachos, ils venaient en plein jour, désarmés, et à pied.

*Quelques secondes plus tard, du groupe de personnes qui s'approchaient est ressorti le poing levé de don Arturo et son cri de ¡ no pasarán !* avec lequel il se moquait toujours de moi. C'était une délégation de Villa W, que d'autres *compañeros* avaient reconnue en même temps que moi.

— Ça, c'est de la camaraderie ! Vous avez fait près de vingt kilomètres pour venir nous aider.

Comme ils venaient pratiquement du pied du Chacarillas, l'un des nôtres a crié :

— Vive le volcan Chacarillas !

Ce à quoi nous avons répondu à l'unisson :

— Vivent les « *Chacarillanos* » !

Dans notre « région rouge » de domaines occupés, nous préférons les appeler les « *Chacarillanos* », du nom du volcan proche, car nous considérons honteux de les appeler par le nom de leur hameau, qui était celui d'un brigand qui avait volé le bétail et brûlé les maisons des mapuches et des métayers pauvres. Les descendants de ce bandit avaient le pouvoir économique et politique dans toute la précordillère.

Cela faisait déjà deux ans que le gouvernement de Frei avait cédé la place ; il avait semé tant d'illusions et de contradictions dans la campagne chilienne que le fantasme de Ranquil et d'un futur coup d'État militaire circulait parmi nous. Probablement, plus que notre propre force, ce qui nous protégeait d'un massacre était le caractère sincèrement populaire du gouvernement d'Allende. Et cependant, par son action démocratique, ce

gouvernement engendrait de nouveaux problèmes et difficultés. Une Réforme agraire incomplète et retardée suscitait des sentiments de frustration, nous permettant à nous, le MIR, d'accroître notre force de mobilisation.

Le latifundium blessé, bien que minoritaire, a su transformer son cri de douleur en une protestation politique qui attirait à elle des secteurs agraires moins puissants. Des déclarations, des manifestations publiques de grands patrons, des représentations corporatives et politiques ont dénoncé l'agitation miriste et la « collectivisation » agraire étatique. Des organisations paramilitaires de secteurs de bourgeoisie agraire moyenne et naissante se sont étendus dans la campagne de Cautín, et agressaient des domaines occupés en attente de Réforme agraire.

Tout pouvait arriver, étant donné que le désordre et le danger ne venaient pas seulement des patrons qui se réorganisaient, mais aussi de notre propre côté. Les paysans sans terre, sans travail, et les locataires eux-mêmes, poussés par la faim, s'organisaient spontanément. Ils cherchaient à s'opposer au démantèlement patronal du matériel, du bétail, et de toute l'infrastructure existante.

La panique semée produisait des effets efficaces dans des secteurs patronaux qui, dans la première période du gouvernement de l'Unité Populaire, étaient restés dans l'expectative.

Il n'y avait pas besoin d'être putschiste pour se regrouper derrière les plus réactionnaires de l'agriculture chilienne, il suffisait de penser que la Réforme agraire allait sous-évaluer et mal payer leurs terres. Pour résister, on vendait tout et on cessait de produire, comme une armée en déroute qui pratique la terre brûlée.

C'est précisément cette situation de crise et de paralysie qui se développait qui créait chez les paysans une conscience mobilisatrice, primitive, difficile à contrôler. Des attitudes qui s'accompagnaient d'un réveil de valeurs universelles et élémentaires, le droit à la vie, à la santé, aux biens terrestres aussi vitaux pour tout être humain que l'air, le soleil et l'eau. Alors, pourquoi pas la terre ?

Nous pressentions que notre « territoire libéré » était plus en danger que Lautaro ou Imperial, à cause de la faiblesse de notre courant, le MCR, et de la force encore balbutiante de la tendance des Conseils Communaux Paysans.

À ce qu'il semble, dans cette période d'essor de la lutte paysanne, le fait de s'affilier de façon claire et massive à un mouvement révolutionnaire, d'adhérer au MCR et au MIR et de le revendiquer fièrement, était une garantie de protection et de sécurité. On nous craignait, on nous croyait bien armés. Et pourtant, la réalité de notre région était tout le contraire.

Dans ma région, notre adhésion prioritaire à la création de conseils communaux et locaux avait des répercussions au sein du MIR : nous recevions moins de soutien en armes que d'autres endroits inconditionnels du MCR. Malgré cette pression, nous préférions freiner notre avance et consolider au fur et à mesure, plutôt que d'avancer à un rythme accéléré et d'affaiblir nos forces. Les consolider, pour nous, n'était pas tant grossir en nombre de militants du MIR et du MCR, mais faire en sorte que le parti et le MCR s'insèrent progressivement dans une périphérie d'organisations diverses, larges, aussi bien nouvelles que traditionnelles. Nous pensions que le champ de la lutte devait être multicolore et pas seulement rouge et noir.

Dans ces trois domaines occupés, nous nous attendions à une attaque à n'importe quel moment des patrons les plus fascistes. Ces derniers jours, notre état d'alerte était permanent.

Les caractéristiques de la délégation de Villa W se confirmaient alors qu'elle n'était plus qu'à une centaine de mètres : presque tous descendant de colons d'origine européenne, la majorité moustachus, aucun Mapuche, presque aucun métis notoire, tous bien habillés et couverts de ponchos de qualité. Qu'est-ce que peuvent bien venir faire ici mes amis de Villa W ? — pensais-je à voix haute, partageant ainsi ma curiosité avec mes camarades de confiance du MIR et du MCR. L'un de ces camarades m'a dit : « *Ils peuvent pas venir nous aider, ils ont trop de problèmes. Ils viennent plutôt nous demander de l'aide* ».

Certains de mes *compañeros* du MCR qui défendaient les domaines que nous avions pris étaient bien au courant de la situation critique de Villa W. J'envoyais, une fois par semaine, des *compañeros* s'informer sur les conditions de vie de l'endroit. Ç'avait été dans ce hameau que j'avais été reçu pour la première fois par le secteur paysan de cette zone de la précordillère autour du Chacarillas. Ils me tenaient informé du sabotage de la Réforme agraire par les patrons, des paysans expulsés des domaines, et de ce qu'ils devaient faire pour arriver à vivre.

La qualité de l'information, qui augmentait à mesure que le temps passait, démontrait que la tâche de surveiller les saboteurs et les putschistes devenait un devoir pour tout paysan pauvre, quelle que soit sa couleur politique. Le type de tracteur ou de batteuse qui quittait la région, de quel domaine, le jour et l'heure des faits. Le degré de précision était le signe d'un travail d'espionnage anti-patronal qui se développait de manière artisanale. Ces *compañeros* de tendance démocrate-chrétienne n'auraient pas osé organiser un tel travail deux mois auparavant. Quelque chose était en train de se transformer, et à quelle vitesse, dans la mentalité traditionnelle des paysans.

Le rapport de la semaine précédente était surprenant. Il relatait la quantité d'armes, l'endroit où elles étaient cachées, la quantité de munitions, les réunions des patrons fascistes en mentionnant leurs noms respectifs. Que de risques pour réunir une telle qualité d'information ! Un changement profond semblait bien être en train de se produire dans les liens traditionnels qui unissaient ces travailleurs à leurs patrons.

L'arrivée de mes amis de Villa W était un peu comme si ma propre famille venait s'intégrer à la lutte. J'ai ressenti plus que de la joie, aussi un sentiment de crainte de ce qui pourrait leur arriver. Comme les premières communautés mapuches qui m'ont reçu, ce hameau de paysans chiliens m'a marqué pour toujours.

Après un salut chaleureux, ces amis ont ratifié vigoureusement ce que disaient leurs messages : « *le momio est en train de foutre le camp avec toutes les machines, il sait que la Réforme agraire va bientôt arriver, il licencie tout le monde* ».

Un autre *compañero* ajoutait :

— Quand le domaine va nous être remis, on aura plus rien pour le faire marcher. Combien de temps il faudra attendre pour que les fonctionnaires nous débloquent un prêt ? Avec quoi on va manger ?

Ma réponse, jusque-là, était toujours la même :

— Ce domaine-là, il ne faut pas le prendre, il faut attendre l'expropriation officielle ! C'est trop dangereux, toute l'information qu'on a indique qu'ils sont très armés, qu'il y a une forte solidarité entre les fascistes du coin.

J'ai eu beaucoup de mal à croire ce qu'ils me proposaient : la grande prise du domaine de l'un des patrons les mieux armés de la région. Je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à la façon dont s'était produite cette radicalisation, parce que j'étais envahi par des sentiments contradictoires : la reconnaissance d'une grande avancée dans la conscience politique des

*compañeros*, en même temps que de l'impuissance et de la colère devant la décision intransigeante de prendre le domaine cette nuit même. J'ai construit en vain des arguments pour neutraliser une décision dangereusement précipitée. Vain aussi a été l'effort de quelques *compañeros* paysans du MCR pour les prévenir du grave péril qu'ils vivraient cette nuit-là. Dialogue pour et contre la *prise* ; danger de mort si ça se faisait, insécurité et misère si on remettait à plus tard. Devant moi se produisait une transmission fraternelle de la culture de la prise de domaine.

Pendant qu'ils s'expliquaient, je disais à Pedro, mon second :

— Si Villa W, la catholique, en est arrivée à une telle décision de lutte...

J'allais ajouter : « *La raison et l'histoire sont de notre côté* ».

Pedro m'a coupé la parole :

— Ça signifie que Dieu est en train de retourner sa veste en faveur des pauvres.

J'ai répondu dans un murmure :

— Peut-être bien que Dieu, la raison historique et le peuple, c'est la même chose.

Après ce bref échange avec Pedro, je suis retourné à la chaude discussion entre paysans. J'essayais d'être à ce qui se disait, mais je pensais plutôt à comment assumer l'inévitable : un affrontement armé très inégal. Mon silence a permis que de nouveaux paysans entrent dans le débat ; ils commençaient déjà entre eux à planifier la prise du domaine. Ma consommation de cigarettes augmentait tandis que j'allais de long en large, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur du grand cercle de l'assemblée assise par terre. On aurait pu supposer que j'étais déjà en train de dresser dans ma tête le plan de la prise du domaine, mais ce n'était pas le cas.

En général, mes camarades paysans savaient appliquer ce qu'on avait appris dans tant de prises de domaines, mais cette fois-ci, leur solidarité impulsive et le fait de se redécouvrir comme *compañeros* entre gens qui auparavant ne pouvaient pas se voir, ou au moins étaient fort différents, les amenaient à une sorte d'euphorie fraternelle capable de tout. Le slogan « *Personne ne nous barrera le passage* », ils étaient en train de le prendre comme un dogme applicable à toute situation. Plus ils parlaient, et plus ils se prenaient pour une force irrésistible. Ils dressaient des plans en oubliant des détails indispensables, des éléments de la réalité que moi, ingénieur en prises de domaines, je ne négligeais pas. Il me fallait chercher à m'imposer pour être écouté et expliquer les précautions que je croyais indispensables. M'attaquer à leurs illusions n'était guère une tâche de mon goût, mais il n'y

avait pas d'autre solution pour parvenir à agir de façon sensée. Je postulais que la relation entre le parti et la masse était un processus de construction mutuelle, de conduite et d'adhésion propres à une réalité locale. Le mouvement de masses dans son ensemble, le parti, les activistes et le rapport de forces local devaient être évalués en permanence. Dans chaque action, nous jouions notre va-tout. J'étais heureux que, jusqu'à présent, dans ma région, il n'y ait eu aucun mort, ni du côté des patrons ni de celui des paysans. L'humanisme révolutionnaire devait être réactualisé quotidiennement ; mon seul dogme était : « *L'homme nouveau, maintenant. La société nouvelle, maintenant et ici même* ».

Il m'a paru opportun de faire un discours pour célébrer la rencontre de deux secteurs paysans de la région, jusqu'ici éloignés socialement et politiquement. Ça me permettait aussi de les prévenir de ce que nous pouvions vivre quelques heures plus tard. J'ai commencé par leur dire que le Chili n'était pas seulement « un pays de recoins », mais que c'était aussi un pays de discours et de politesse.

Je leur ai rappelé mon expérience récente, en leur racontant que c'était sans doute dans l'hospitalité mapuche que j'avais découvert d'où venait l'habitude chilienne de solenniser des moments de notre existence à travers la parole. À chaque fois que j'en avais l'occasion, j'expliquais à ce peuple métis auquel j'appartenais la nécessité de connaître la provenance de nos valeurs culturelles.

Mon discours s'est centré sur quelques thèmes que j'ai essayé de répéter plusieurs fois, comme je l'avais appris auprès de Luciano Cruz dans la région de Curanilahue et de Carampangue : quelques éléments sur la situation politique nationale et celle de la province de Cautín, le sens de la Réforme agraire, la réalité actuelle du mouvement paysan et l'unité de tous les travailleurs de la campagne.

Je leur ai parlé en particulier d'une forme de racisme envers le Mapuche, fondée en grande partie sur l'ignorance et sur notre propre honte d'être des métis. Je leur ai donné des exemples concrets de préjugés que j'avais repérés chez eux durant les longs mois d'hiver où ils m'hébergeaient dans leur hameau. À la fin, je leur ai dit : « *Avant d'entrer dans la discussion des opérations, je vais vous donner un petit devoir à faire pendant la route du retour, pour que pendant ces vingt kilomètres vous vous rafraîchissiez bien la cervelle, et que vous pensiez à ça : comment c'est possible que vous, locataires et travailleurs d'un des plus grands latifundia de la région, vous vous apprêtiez à prendre le domaine sous la direction d'un commando de*

*jeunes Mapuches du MCR ? Comment vous en êtes arrivés à ce degré de confiance envers eux, si tant est que cette confiance existe réellement ? Qu'est-ce que vous pensez du fait que ces jeunes Mapuches vont risquer leurs vies pour que vous, vous obteniez la Réforme agraire, sans aucune prétention de leur part à en bénéficier aussi ? J'ai fini, compañeros ».*

Après les applaudissements, Pedro m'a dit :

— Tu leur as parlé brutalement, Horacio. T'as été à la limite de leur manquer de respect.

Je lui ai répondu d'un ton qui se voulait éducatif :

— Pedro, quand quelqu'un est sincère avec son peuple, et que toute son action est pour son bien, il peut lui dire certaines vérités. En plus, je peux me permettre un peu d'honnêteté sur ce que je pense d'eux, parce que dans une certaine mesure, je suis des leurs, j'ai vécu avec eux. J'ai dormi dans leurs lits, j'ai aidé plusieurs de leurs enfants à faire leurs devoirs, quelques-uns de leurs bébés m'ont pissé dans les bras. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tout ça, ça compte. Tu as le droit de penser que mon analyse n'est pas très politique, mais c'est aussi pour ça qu'on est venus à la campagne, pour réintroduire l'humain dans la politique, pour créer une rupture dans la façon de faire de la politique. Il faut nous habituer à prendre des risques, à dire toujours à notre peuple ce que nous pensons vraiment.

Nous avons gardé un instant le silence, qui a été rompu par une question bien concrète. Elle venait de quelqu'un que j'appelais don Lolo, le grand-père de tout le monde dans cette prise de domaine, qui avait largement dépassé les soixante-dix ans. Personne ne savait d'où il venait ni comment il était arrivé jusqu'ici. Quand on lui demandait son nom, il répondait de l'appeler grand-père. Il s'était fait aimer de tous. Il parlait peu et collaborait pas mal, toujours à « boulonner », comme il disait.

— *Chicha* de pomme, *muday qui saoule* ou maté, *compañeros* ? C'est tout ce que je peux vous offrir pour le moment ; je sais pas s'il reste un peu de *tortilla*.

Après une petite pause, nous avons repris la réunion. La partie opérationnelle de mon discours, je l'ai faite en forme de conversation et de dialogue. J'étais presque le seul debout, me promenant parmi les *compañeros* qui cassaient la croûte. J'ai commencé par ma principale obsession : prendre le domaine sans violence ; nous ne pouvions pas accepter un massacre, or cette fois-ci, c'était plus probable que jamais.

J'ai expliqué mon désaccord principal avec la stratégie que proposait le MCR de notre « territoire libéré ». Eux évoquaient la possibilité d'abandonner pour ainsi dire les terres que nous défendions, afin de renforcer la nouvelle action. Ils tenaient pour acquis que les patrons n'en profiteraient pas pour tenter une reconquête. Ils tenaient également pour acquis que les camarades du MIR de Temuco et de Santiago arriveraient en renfort ; je les ai assurés que c'était presque impossible, vu que pour arriver jusqu'au téléphone le plus proche, à Cunco, il nous fallait des heures, et qu'ensuite nous ne savions pas s'il y aurait des gens et des armes disponibles.

Mes arguments les ont convaincus. Les meilleurs du MCR et Pedro ont accepté d'assumer la défense des domaines déjà pris ; nous leur avons laissé la quasi-totalité des armes.

J'ai réuni à part les *compañeros* du MCR qui allaient m'accompagner à la nouvelle *prise* de cette nuit et les *compañeros* de Villa W avant qu'ils repartent. Mon idée était de créer une sorte de conscience première de ce que nous allions vivre cette nuit. En un temps très court, je devais faire ce que je faisais ordinairement en des heures de réunions, plusieurs semaines avant la prise de domaine, et avec un Comité de *prise* bien construit à l'avance.

Je leur ai dit qu'il faudrait sans doute désarmer le patron par une opération commando, et se dépêcher de faire intervenir les autorités civiles et les mouvements de masses de la région, le jour même. Après le premier jour, faire venir le maximum de gens le plus vite possible, ainsi que la presse.

Je les ai prévenus que nous devions obtenir une seule discipline et l'unité la plus totale pendant l'action elle-même, qui serait menée à bien par le commando MCR et moi. Avant et après l'action, il y aurait discussion et démocratie ; pendant, il y aurait seulement des ordres et de l'obéissance.

Nous avons demandé aux amis de Villa W d'aller se préparer et de promettre que l'action aurait lieu avec nous au petit matin, qu'ils nous attendraient.

Dans l'objectif de neutraliser une réaction violente immédiate du patron, il fallait démontrer que les paysans n'étaient pas seuls. Le latifundiaire devait voir que c'étaient moi et le MCR qui dirigions le conflit, puisque les possibilités d'attaque et de reprise, d'après nos informations, étaient alarmantes. Mais en revanche, mes amis de Villa W ont tenu à ratifier devant nous la décision définitive qu'ils avaient prise :

— N’oubliez pas, *compañero* Julián : avec vous ou sans vous, avec le MIR ou sans le MIR, le domaine, nous le prenons cette nuit.

— Si jamais pour une raison ou une autre on n’arrivait pas, que ce soit à cause d’une tentative de reprise ou autre chose, ou si vous décidiez de démarrer tout seuls, faites-le au petit matin — ai-je insisté.

Cette dernière recommandation s’appuyait sur le catholicisme du patron.

— Comme ça, au moins, le patron va vous reconnaître avant de tirer. Espérons qu’il n’oublie pas son christianisme. Pour la même raison, vous ne devez pas vous couvrir le visage, il faut qu’il vous identifie ; il a vu grandir quelques-uns d’entre vous.

Sur nos conseils, les *compañeros* de Villa W sont repartis tôt, vers les huit heures du soir, pour avoir le temps de dormir un peu. Un camarade du MCR s’est offert comme guide pour leur montrer quelques raccourcis qui leur épargneraient une heure de route.

Nous aussi, nous avons essayé de dormir, il fallait que nous nous reposions, mais nous étions très excités.

Nous sommes partis à une heure du matin.

Comme toujours, les premières heures de notre trajet pour prendre le domaine se sont passées en souvenirs, en blagues et en éclats de rire. Nous baissions d’un ton quand nous passions près de chez un moyen propriétaire vendu aux grands ou un adversaire de notre mouvement. Dans ce cas, nous étions capables, spontanément, chacun, de nous imposer de longs et douloureux silences. À marcher ensemble vers un danger inattendu, notre cohésion se renforçait, il se créait une bonne camaraderie, comme disaient les *compañeros* du MCR. Par moments, ils m’interrogeaient sur une phrase qu’ils n’avaient pas bien comprise lors d’une assemblée, ou sur un discours d’un de nos dirigeants lu dans *El Rebelde*. À tout instant, me disais-je, on peut faire de la formation politique s’il y a la volonté pour ça.

Après quelques heures de marche, j’ai essayé de les inviter à parler de notre responsabilité dans l’action que nous devions entreprendre peu de temps après. J’ai commencé par leur proposer de réaliser une autocritique collective de notre dernière action, même si cela ne leur plaisait pas. J’ai tenté de leur rappeler les erreurs que nous avons commises, car elles auraient pu nous coûter très cher. Ils m’ont répondu, rigolards : « *Voilà qu’il se met à devenir lourd, le compañero Julián ; on va allonger le pas, pour le laisser en arrière* ». Et en effet, ils le faisaient, éludant ainsi la pensée critique. Ils m’attendaient aux endroits où ils supposaient que je pourrais me perdre.

Plongé dans mes réflexions, j'avais du mal à accepter que le parti que j'avais contribué à construire, d'un côté me pousse à lutter, et d'un autre me désarme presque. Qu'est-ce qu'il y avait derrière cette attitude ? Je préférerais ne pas trop penser à cela ; chaque moment qui passait était vital. Il fallait serrer les rangs, être optimiste et penser aux choses positives que nous avions réussies. Bauchi, qui a toujours cru que ma foi dans le parti était chancelante, me disait à chaque fois que nous nous rencontrions dans la clandestinité : « *Pense à tout ce que nous avons avancé, nous n'étions rien ; c'est ça, le parti dont notre peuple a besoin, il faut continuer à le construire malgré nos défauts* ».

Mon parti. Lequel ? Le premier, celui des années 65-66 ? L'actuel ? Lequel ? Celui de Temuco, celui de Concepción ? Celui de mon groupe local, ici dans la cordillère ? Ou celui de ma base du Comité de prises de domaines que nous défendions ? Ou le mien, le parti idéal que je portais en moi ?

Le MIR paraissait homogène ; moi, j'avais l'intuition de son hétérogénéité inhibée. Je pensais bien connaître mon parti à travers la construction de tant de bases et l'adhésion de tant de militants. Le fait est que mes camarades dirigeants ne m'envoyaient pas d'armes. Des chefs de région, j'étais celui qui avait le moins d'armes, et peut-être celui qui avait « libéré » le plus d'hectares, en cherchant toujours à éviter l'affrontement.

Mes efforts de concentration, pour réduire la marge d'erreur au lever du jour, devaient être ciblés sur eux et moi, les *compañeros* et votre serviteur. Nous devons survivre. Il fallait que je cesse de douter de mon parti. « *Rien sans ton parti, Horacio* », me disait parfois *Pelucón* Romero.

J'essayais de ne pas leur mentir ni de les protéger à l'excès, parce que je savais que je devais leur apprendre à affronter toujours la réalité crue, contrairement à ce que je voyais chez d'autres activistes, qui insistaient sur le fait qu'il y avait des raisons supérieures pour laisser à mi-chemin certaines vérités.

Marcher dans la nuit vers une prise de domaine pouvait être l'occasion d'un bon cours d'éducation politique, des dialogues socratiques libres et amicaux dans lesquels les philosophes, c'était nous tous. Mais cette nuit, ça m'était impossible : l'anxiété paralysait la maïeutique.

Le trajet me paraissait très long, et en même temps j'aurais voulu qu'il le soit encore plus. J'avais du mal à réfléchir et je me sentais très seul dans tout ça. Il me fallait, une fois de plus, me mettre à lutter avec l'intime qui réapparaissait périodiquement en moi, principalement en des moments où l'existence se faisait plus intense. Dans mon introspection, à chaque fois revenait ma famille, ma mère, mes frères, et bon sang, mais qu'est-ce que je fous là ? Mes amis paysans s'en apercevaient :

— Ça y est, il s'est renfermé, le *compañero* — et ils me laissaient à l'écart.

Il y avait, dans ces heures précédant la prise de domaine, un humour permanent qui me dérangeait ; tout le monde se croyait professionnel de la *prise* et tournait tout à la blague. C'était sans doute les nerfs. Dans les moments où ils redevenaient sérieux, je les invitais à partager mes soucis de direction ; je parvenais à leur transmettre mes inquiétudes. Dialogue utile, mais court, car ils recommençaient bientôt à rigoler des « paysans domestiqués », de moi-même, et de la surprise qu'on allait faire au *momio*. Ils se faisaient des illusions, croyant voir arriver nos meilleurs activistes. Moi, je savais que c'était impossible, ils n'étaient pas là, il avait dû y avoir de nouvelles prises de domaines du côté de Temuco. Eux croyaient toujours que les armes allaient nous parvenir. Je ne répondais pas. J'espérais seulement que leur courage et le mien ne faiblissent pas. Parmi eux se trouvaient deux frères mapuches qui se rappelaient ce qu'Allende leur avait dit quand ils avaient été ses gardes personnels durant une courte période. Nous connaissions tous par cœur le dialogue qu'ils avaient eu avec Allende. Nous nous étions habitués à l'entendre avant chaque occupation. Ils étaient revenus de Santiago, parce qu'ils ne supportaient plus de ne pas pouvoir travailler la terre et de ne pas être aux côtés de leurs vieux parents, qui étaient restés seulement avec la fille. Je crois qu'ils avaient une grande confiance en moi et qu'ils m'appréciaient, car le Comité régional ne voulait rien savoir pour leur retour, et j'étais intervenu en opposition frontale ; je considérais qu'on avait besoin d'eux dans leur famille et dans leur réduction à ce moment-là ; j'ai argumenté qu'ils seraient bien préparés en peu de temps pour créer la « masse armée ». Les dirigeants ont accepté ma position, même s'ils la considéraient humaniste chrétienne et non-marxiste.

Chaque prise de domaine signifiait pour moi un effort de préparation qui me coûtait. Je devais m'éloigner du groupe pour cogiter et m'auto-convaincre de la nécessité d'exercer une violence contre des personnes qui ne m'avaient rien fait. Cela me permettait d'éclaircir le rôle que je devais jouer dans la situation concrète que j'avais en face de moi.

Comme je ne trouvais aucune solution logique, ni de référence théorique ou de stratégie militaire, je me référais toujours davantage à une sorte de métaphysique ou de foi dans l'histoire, dans le parti ou dans moi-même. Jusque-là, l'autoréflexion m'avait plutôt réussi, il y avait quelque chose comme une foi dans le processus, dans l'homme nouveau. Un genre de : « *nous sommes capables de tout, parce que nous recherchons le bien de tous* ». Comme si la politique et ma subjectivité avaient convergé dans la recherche d'une solution adéquate. Aurais-je dû, et pouvais-je encore annuler tout ? Les paysans réclamaient d'avancer dans leur lutte, et ça, c'était pour moi comme un ordre. Je ne pouvais pas revenir en arrière, il fallait assumer et croire que tout était possible, bien que très peu de choses dépendent de moi. Je me suis éloigné dans la forêt en disant à mes amis :

— Je vais arroser les arbres — ça les a fait rire. Et tout ça, c'est de votre faute, vous m'avez fait avaler trop de maté.

J'avais besoin d'être seul, les moments cruciaux que nous allions avoir à vivre se rapprochaient, mais je ne savais pas encore comment les affronter. De mon for intérieur remontaient des forces qui m'incitaient à communiquer, avec des références confuses et contradictoires. Le Che, Jésus Christ et mes êtres chers disparus étaient invoqués pour m'aider à me sortir d'affaire. Devant un grand cannelier, j'hésitais entre m'agenouiller pour prier ou m'asseoir pour réfléchir.

Je connaissais mieux qu'eux cette région et je savais que nous n'allions pas tarder à arriver ; mon pouls s'accélérait avec la proximité, et je n'avais toujours rien à proposer. Ma méditation paraissait adressée à une force supérieure dont j'essayais à cet instant de me persuader de l'existence, je devais y croire. Pouvoir éviter le massacre et gagner le domaine. De loin, les murmures et les rires de mes frères paysans du MCR, qui m'attendaient, se mêlaient à ma réflexion. Je ne demandais rien pour moi, tout était pour eux, pour les paysans sans terre, eux méritaient tout. Il fallait qu'on gagne, ils avaient trop souffert. Cette conviction qui me gagnait, il fallait ensuite que je la transmette aux autres, à ceux que j'allais conduire, et aussi à ceux contre qui nous nous dirigeons. Ceux-là, les patrons, c'est de la peur qu'il fallait leur inspirer. Aux paysans, de la confiance et du bon sens.

Je ne sais pas si mes *compañeros*, qui m'attendaient assis sur le tronc d'un arbre abattu, ont remarqué un changement en moi, une confiance absolue que je m'efforçais de montrer. Je ne savais pas ce que nous allions faire sans armes, mais j'étais sûr que quelque chose allait se passer. La nuit s'estompait, pas mes craintes. Sans que j'aie à leur dire un mot, mes camarades se sont rangés respectueusement derrière moi, et dans un silence empreint de gravité nous avons entrepris la dernière partie de notre voyage.

Nous sommes arrivés à la petite école située sur les limites du domaine, et à environ six cents mètres de notre objectif : les maisons patronales, où devaient se trouver les armes des fascistes de la région.

Un petit groupe nous attendait déjà, assis à l'entrée de l'école. Un de mes amis du MCR s'est avancé et m'a dit :

— *Compañero* Julián, les mesures de sécurité.

— Oui — ai-je dit — très bien, avance, et dis-leur d'éteindre leurs cigarettes et de nous attendre à l'intérieur.

Le sourire affectueux et confiant de certains paysans a constitué le meilleur accueil possible. Don Chamelo, secrétaire de l'association des habitants du hameau, a été l'un des premiers à s'approcher pour me recevoir chaleureusement. Il jouissait de considération à cause de son esprit et parce qu'il avait été longtemps sacristain dans les missions des pères capucins de Villarrica. Il a lancé sa première vanne de la journée :

— Avant d'aller plus loin, repentons-nous de nos péchés.

La blague de don Chamelo n'a pas été prise à la blague par tout le monde, parce qu'elle ne l'était qu'à moitié ; quelques-uns l'ont compris et l'ont regardé avec condescendance, en attendant que son rire nerveux s'éteigne. D'autres me regardaient comme des enfants qui attendent de leur professeur une réponse sévère au chahut et le début du cours. Quelle situation ! Comment y faire face ?

J'ai commencé par leur dire que le peu d'armes dont nous disposions, nous les avions laissées là-bas, dans les domaines menacés de reprise. Pour celui-ci, la décision était prise, et nous étions là pour aller jusqu'au bout ; inutile d'y revenir, sauf si c'était eux qui le décidaient.

En même temps que j'exposais nos difficultés, j'ai laissé le revolver, presque un jouet, sur la table, je l'ai vidé et je leur ai montré les trois seules balles qui restaient.

— Et pourquoi vous n'avez pas apporté le vôtre, le grand, *compañero* ?

Ils faisaient allusion à l'*Astra* espagnol. Je leur ai expliqué que, sachant que nous avions des infiltrés, il pouvait flanquer la trouille aux patrons ; si on le laissait là-bas, dans les domaines occupés, il protégerait le Comité de prise dirigé par Pedro.

Je leur ai dit qu'ici aussi, il pourrait y avoir des infiltrés. J'avais prévenu seulement deux *compañeros* du MCR, pour ne pas alarmer le reste des paysans, qu'effectivement nous en avons un. J'ai dit aussi à mes deux camarades de confiance que nous allions surveiller le type, que je connaissais bien, pour que pendant les premiers jours de la prise du domaine il ne puisse pas aller donner des informations. Je me chargerais de l'infiltré pendant la prise elle-même, en lui demandant de rester toujours à côté de moi.

Un paysan très astucieux, m'a dit :

— *Compañero*, si vous nous dites qu'on est désarmés, et que si ça se trouve, on a des infiltrés, je suppose que c'est pour qu'on puisse remettre à plus tard.

J'ai bafouillé :

— Ah non, euh, enfin, si vous voyez les choses comme ça, de toute façon, nous, on est venus, on a tenu nos engagements, on va jusqu'au bout, si vous le décidez.

— Tous jusqu'au bout — disaient quelques-uns ; d'autres tristes et déçus, répétaient à peine « jusqu'au bout ».

Seule une minorité parlait fort ; ils étaient comme poussés par les plus décidés, qui étaient du dehors du domaine et qui n'avaient rien à perdre. Un des *compañeros*, qui avait vécu à la capitale, nous a dit :

— Écoutez tous, moi le *Santiaguino*<sup>68</sup>, je dis toujours ce que je pense. Quand on a décidé d'aller chercher Julián et le MCR, honnêtement, on pensait qu'ils allaient venir presque avec un chargement d'armes. Maintenant, on sait la vérité. Mais imaginez un peu, si nous, on avait cette idée-là, qu'est-ce qu'ils peuvent bien penser, les patrons ?

J'ai eu l'impression qu'ils ne le comprenaient pas. Moi, si, j'ai bien compris, les patrons ne savaient pas que nous étions désarmés, et ils n'auraient pas le temps de le savoir. J'ai fait mien l'argument du *Santiaguino* et je l'ai développé rapidement : si on se mettait à la place des patrons, eux nous craindraient, on pouvait supposer qu'ils avaient une image superlative du MIR, du MCR et de moi-même. Et si nous renforçons encore cette image ?

<sup>68</sup> Habitant de Santiago du Chili (*NdT*).

Si nous devons imaginer quelque chose, il fallait que ce soit vite, et avant que le soleil ne se montre. Sans savoir comment, j'ai remarqué quelques paysans qui se tenaient debout, derrière ceux qui étaient assis ; ils avaient l'air d'épouvantails, du fait qu'on ne voyait pas leurs bras, totalement recouverts par leurs ponchos. L'hypothèse du *Santiaguino* avait libéré ma pensée, et comme une dérivation logique, j'étais en train de m'imaginer une nouvelle situation. J'ai dit à tous, d'un ton autoritaire et avec le sourire de triomphe de celui qui découvre quelque chose d'intéressant et en fait don généreusement :

— Retournez chez vous, et je vous veux de retour dans les dix minutes. Tous avec un poncho, et vous me coupez en deux un manche à balai. Chacun va en cacher un sous son poncho, et vous allez faire semblant d'avoir une mitrailleuse. Puisqu'il court le bruit que dans les prises de domaines du MIR, on est tous armés de mitrailleurs, eh ben on va y aller avec des mitrailleurs ! Espérons que le *trompa*<sup>69</sup> a de l'imagination.

La réponse fut un bruit de chaises déplacées en même temps, comme des enfants qui entendent la cloche de la récréation.

Dans notre plan, j'allais passer devant, frapper à la porte et pointer avec mon revolver ; il semblerait logique que les armes longues soient dissimulées et qu'on ne les sorte qu'en cas de besoin. C'était ce qui se disait, et ce qui s'était effectivement passé en quelques endroits. Alors, après l'avoir apostrophé, je les montrerais de la main et lui dirais :

— Vos travailleurs ont faim, et ils sont prêts à tout.

Les *compañeros* feraient semblant de préparer leurs armes sous leurs ponchos.

À peine dix minutes plus tard, ils étaient presque tous de retour et « bien armés ». Ils observaient mutuellement leurs ponchos protubérants et se conseillaient les uns les autres.

Nous avons réussi à passer toutes les barrières. Tout allait bien, même les chiens ne s'étaient pas réveillés. Je tremblais de l'intérieur, et sans mot dire, je donnais les ordres par gestes ; à eux aussi, je leur avais interdit de parler. Nous avançons sur les genoux, parfois en rampant, il fallait espérer qu'il n'y aurait pas de gardes. Comment pourrait-il imaginer, pensais-je, que ses propres paysans allaient l'attaquer ? Lui, qui se croyait intouchable, l'un des plus grands de la région.

---

<sup>69</sup> « Verlan » de *patrón* (eh oui, ça existe aussi en espagnol !) (NdT).

Nous étions maintenant tout près. Mon idée, c'était de l'engueuler, de l'affronter dans un dialogue, comme je l'avais déjà fait en ville dans un bar. Nous nous étions rencontrés, nous nous étions menacés. Il faudrait que je continue dans le même type d'affrontement verbal, mais cette fois-ci en lui présentant une réalité sans échappatoire, pas une simple menace. Il fallait que j'entre à nouveau dans le côté le plus dur de mon personnage, que je me montre crédible dans cette agressivité simulée.

Ma voix devait être toute en décision et en violence. J'étais persuadé que tout se jouait sur la première impression, lors de la première rencontre avec le patron. Il fallait que je le déstabilise, et que je stabilise mes frères paysans derrière moi. Bref, l'important était de flanquer la frousse à ce type, pour éviter l'affrontement. On était à dix mètres, on entourait la maison en demi-cercle, comme prévu. Tout le monde s'est tourné vers moi, s'est arrêté pour me laisser avancer ; je l'ai fait sans craindre de faire du bruit, la précaution était maintenant inutile, on était au pied du pavillon. J'allais frapper avec la crosse du revolver, mais je me suis ravisé : j'ai préféré le faire avec un caillou, de peur que l'arme ne parte en morceaux. J'ai utilisé aussi mes poings, je l'ai appelé par son prénom et son nom : « B W ! », d'une voix si imposante que j'avais peur qu'elle ne soit pas crédible.

— Tu vas sortir ou tu veux que je vienne te chercher ?

La voix du *Santiaguino* m'a répondu comme un écho :

— Là, ça me botte, *compañero*, allez-y, faut pas mollir !

Quelques-uns faisaient « chut ! ». D'autres rigolaient nerveusement. Mais la grande majorité gardait le silence, en attente de la suite.

J'ai frappé à nouveau, jusqu'à ce que s'ouvre une fenêtre d'en haut, et j'ai entendu une voix ; je n'arrivais pas à déterminer si elle était tremblante ou pas. C'était celle d'un patron qui garde peut-être l'espoir qu'il s'agisse d'un locataire malade, ou de quelqu'un qui a besoin d'un service.

J'ai ôté mon chapeau pour qu'il me voie mieux, et j'ai fait semblant de le saluer, sûr de moi et ironique :

— Comment ça va, B ? Excuse-nous de te réveiller si tôt.

— Julián ? Mais de quel droit ?

Le visant d'en bas avec mon revolver, je lui ai dit :

— Ton heure est arrivée, et les travailleurs... ils ont tous faim — je les lui ai montrés d'un large geste du bras.

Il a suivi des yeux le tracé de ma main. Les paysans ont fait la simulation convenue, quelques-uns en rajoutant un peu. Le paysan qui était juste derrière moi, presque à côté, a fait un geste si théâtral que le manche à balai est sorti de sous le poncho, et qu'il est tombé par terre. J'ai reculé pour le masquer, en parlant en même temps au patron pour distraire son attention de la maladresse.

— Tu as trois minutes pour sortir avec ta famille, nous, on n'a pas de temps à perdre, on a beaucoup à faire.

Ma voix était plus forte que jamais, peut-être trop. La sûreté de soi ne doit pas s'exprimer comme ça. La sonorité de ce qui était presque un cri pourrait révéler des accents de crainte, des signes de faiblesse.

Il s'est fait un silence décisif, quelques secondes intenses. Plus tard, en commentant les faits, des *compañeros* paysans diraient : « *on s'attendait à n'importe quelle sorte de réponse ; s'il s'éloignait de la fenêtre, il pouvait aussi bien revenir avec une arme, et là, on était foutus* ».

Sa silhouette bougeait à peine. Il s'est légèrement tourné vers l'arrière, conversant avec quelqu'un qui ne se montrait pas. Après un bref échange de paroles, et le bruit de multiples voix à l'intérieur, le patron a reparu.

— Julián — sa voix avait changé — tu ne pourrais pas nous laisser dix minutes, au lieu de trois ?

Le ton était timoré, pas celui de la supplication, mais plutôt de la solennité résignée, du respect face à la réalité d'une situation inévitable. Comme pour une sorte de rencontre avec le destin, le calme et le soulagement face à quelque chose qui devait arriver. Peut-être était-il en train de vivre une éventualité qui lui était passée bien des fois par la tête.

— Tu pourrais me donner dix minutes ? — a insisté le latifundiaire.

Je craignais que ma réponse n'apparaisse trop joyeuse et transparente, qu'elle ne soit pas cohérente avec la force dont nous donnions l'apparence. Mais peut-être que lui n'était pas en position de comprendre ; il avait perdu la lucidité du moment. S'il avait su que nous n'étions tous que des épouvantails avec des manches à balai !

— Tu peux prendre vingt minutes ! — ai-je répondu.

Je me suis retourné pour éviter une explosion de joie qui nous aurait trahis. Anticipant la possibilité que plus d'un paysan saute comme un gamin, j'ai lancé d'une voix tonnante et militariste :

— Personne ne bouge de son poste ! Restez en alerte, suivez notre plan et mes ordres ! Notre ennemi n'est pas encore désarmé.

Il fallait que je démontre au patron que ce public n'était pas une masse de spectateurs passifs ou les acteurs d'une farce ; ils étaient de mon côté, et lui était tout seul avec sa famille. De ma voix autoritaire et brutale, j'empêchais toute possibilité qu'il essaie de les convaincre.

Je leur ai interdit de fumer, parce que nous étions observés depuis d'autres fenêtres ; il n'aurait plus manqué qu'ils déposent le manche à balai par terre ou qu'ils le tiennent entre leurs jambes pour allumer leur cigarette ! Je me suis approché de l'un d'entre eux, et je lui ai dit :

— N'oubliez pas, *compañero*, que votre arme est lourde, et qu'elle doit vous gêner.

Les minutes ont passé très vite. Au bout d'un quart d'heure, on a entendu que la famille descendait de l'étage. Le silence et les quelques murmures ont été rompus par l'ouverture de la porte patronale. Ce n'est pas une famille craintive, que j'ai vu sortir, mais une famille humiliée, hautaine et nous défiant presque. Le père calmait les insolences de ses filles, et moi j'essayais de prendre les devants en évitant des réponses inopportunes de paysans, qui pourraient déchaîner une violence incontrôlée. C'était comme se transformer en arbitre de la lutte des classes ! Cette formule pourrait faire rire, mais dans cette situation, je devais éviter toute possibilité de conflit. Des deux côtés, il fallait empêcher les imprévus et les rancœurs passionnelles qui auraient pu produire des agressions physiques.

L'exploitation avait provoqué beaucoup de haine. Nous, les révolutionnaires, nous devons représenter une phase supérieure où n'auraient plus lieu de tels conflits. L'homme nouveau, nous étions en train de le construire ici aussi. Il ne fallait pas le salir avec des accidents ou des injustices. L'une des filles aînées m'a interrompu dans ma réflexion quand, d'une voix intrépide, elle s'est adressée à l'un des paysans en particulier :

— Toi, González, approche ! Avec tout ce que mon père a fait pour vous, tu as le culot de nous faire ça !

J'ai pris conscience de l'énorme faiblesse de l'effectif qui prenait le domaine quand le paysan s'est approché, obéissant, tête basse ; au lieu de tourner son chapeau entre ses mains, il remuait nerveusement le manche à balai recouvert par son poncho. Aucun autre paysan ne réagissait. La voix de la jeune fille a imposé son autorité et un silence troublant que personne n'a rompu.

La jeune patronne impressionnait par sa dignité et son insolence.

— Tu as oublié que tu as pratiquement grandi chez moi ?

— Non, mademoiselle Francisca, je n'ai pas oublié.

— Et c'est comme ça que tu nous remercies ?

C'est le père qui a interrompu cet échange court et intense.

— Réfléchis, ma fille. Tu ne te rends pas compte que pour l'instant il n'y a rien à faire ? Ils sont manipulés.

J'espérais que quelqu'un réplique : « *ici, il n'y a personne de manipulé* » ; j'ai attendu en vain, personne n'a répondu. La jeune fille s'adressait maintenant à tous les paysans :

— De toute façon, on va revenir très vite, et venez donc un peu nous demander du travail !

Dans le but de couper court et de reprendre le contrôle des opérations, je me suis interposé ; j'ai appelé mes amis du MCR :

— Vous, vous allez m'ouvrir toutes les valises et les sacs. Pas d'intrusion dans ce qui ne vous appartient pas, mais vérifiez juste qu'ils n'ont pas d'armes. Trois paysans sous la direction d'un du MCR vont me chercher les armes dans la maison. Vous ne détruisez rien, cette maison va être expropriée par la Réforme agraire.

Je pressais la famille, en essayant de ne pas trop montrer mon arme insignifiante. Ils se sont éloignés sur le chemin, affectés, mais pas vaincus. Nous avons tous entendu l'avertissement qu'un membre de la famille patronale a crié sans se retourner :

— On reviendra, bien plus tôt que vous l'imaginez !

Malgré cette mise en garde, on pouvait pousser un grand soupir, on venait de franchir un sacré pas, et sans pertes.

Maintenant que le danger était passé, j'aurais voulu fêter la victoire comme je le faisais avec ces mêmes amis paysans quand nous gagnions un tournoi de foot. J'aurais voulu leur dire : « *Vous vous rendez compte de l'événement historique qu'on est en train de vivre ? Même sans armes, on a pris un domaine !* ». Mais je savais que je ne le pouvais pas. Je les voyais encore faibles et ambivalents. Le dialogue qu'ils avaient eu avec les patrons leur avait fait du mal, je les ai vus pâlir, et s'excuser presque de ce qu'on faisait. Comment réaliser la prise de domaine la plus dangereuse du coin avec les paysans les moins conscients et les moins sûrs politiquement... C'était sans doute la raison principale pour laquelle je devais cacher mes sentiments et mes émotions.

Cette faiblesse politique qu'avaient montrée les *compañeros*, il était très peu probable d'après mon expérience qu'elle disparaisse facilement. Elle aurait pu n'être que le fruit d'une réaction émotionnelle très forte et incontrôlée, de la rencontre inattendue entre la jeune patronne et le jeune

paysan. Cependant, il n'y avait pas que ça, puisqu'aucun autre paysan n'avait répondu : ils étaient tous paralysés, je ne pourrais pas dire par la peur, mais il y avait quelque chose de très étrange, de fort, de surprenant. Ceux du MCR m'avaient regardé, eux, ils voulaient faire quelque chose. Ils attendaient un ordre ? En tout cas, ils avaient bien fait de ne pas agir, ils savaient que dans les prises de domaine, je donnais la priorité à l'authenticité des locataires.

Toutes ces images du vécu tout récent me passaient par la tête. Fallait-il attendre, ou discuter avec eux pour voir jusqu'où allait cette faiblesse politique ? Ou au contraire intervenir d'urgence pour faire mûrir leur conscience politique ? Était-il possible d'y parvenir en quelques heures ? Je n'étais pas Luciano Cruz. Quelle que soit la solution retenue, il fallait l'accélérer, comme si la reconquête patronale devait se produire le jour même, à n'importe quel moment.

J'aurais aimé me comporter de manière tout à fait démocratique, appeler à une réunion générale et discuter de nos possibilités réelles. Pour moi, c'était là la meilleure méthode de formation politique : remettre en question et problématiser la réalité et notre propre action. Inévitablement, alors, se créent des doutes et se réduisent les illusions, mais on apprend à penser politiquement. Je le faisais dans les situations de calme relatif ; peut-être que ce n'était pas le moment, des gens du MCR en préviendraient peut-être le parti, et je me retrouverais encore convoqué.

Pendant que je rangeais le revolver dans ma ceinture, j'ai commencé à donner des ordres, dans le but d'inspirer confiance et de démontrer aux paysans qu'ils avaient, avec le MCR et moi, des professionnels des prises de domaines. Il ne s'agissait pas là de facteurs formels ou superficiels, tout au contraire, c'était indispensable pour asseoir notre autorité, éviter la dispersion et concentrer nos forces sur le partage des tâches.

Après, j'aurais le temps pour faire ce que préconisait Paulo Freire : « *les faire réfléchir à partir de leurs intérêts et de leurs représentations* ». Pour l'instant, ma responsabilité était autre ; je devais m'affirmer dans un pragmatisme léniniste et dans notre propre expérience. Reconstituer rapidement une seule direction et obtenir l'adhésion inconditionnelle des *compañeros* paysans à toute notre action.

Je leur ai expliqué comment il fallait occuper le terrain, comment nous devons rester constamment en communication durant cette première journée qui pouvait être fatale. Je devais les empêcher d'aller prendre le petit déjeuner chez eux ; il fallait obtenir plus encore de cohésion dans notre

action inachevée. À chaque instant, il fallait rappeler à la collectivité que l'unique objectif était de gagner la terre. J'ai demandé à quelques-uns de s'occuper d'une marmite commune, et un peu plus tard on a envoyé quelques émissaires contacter les réductions et d'autres domaines des environs ; il fallait ramener des gens, des hommes adultes, éviter les enfants et les femmes ; la reprise du domaine pourrait avoir lieu très rapidement.

Je faisais tout mon possible pour disparaître en tant qu'individu, avec mes soucis de famille ou de parti. Je devais être complètement dans le présent, dans l'instant, dans l'importance des détails. Tout était essentiel, ce jour-là. N'importe quelle erreur, le plus petit oubli, pouvaient avoir des conséquences imprévisibles. En plus d'assumer convenablement ma propre responsabilité, je devais rendre possible la responsabilité de mes *compañeros* paysans ; mais au fil de mes années d'activiste rural, j'avais appris combien il est difficile de déléguer le pouvoir et de créer une organisation avec des paysans et des locataires chiliens. Ils étaient habitués à se soumettre aux ordres de grands ou de petits patrons, de fonctionnaires, de prêtres et de dirigeants.

Dans la situation que nous vivions, il était presque impossible de ne pas être pris ni de se prendre pour un petit chef. Pour éviter une tragédie, quelqu'un devait contrôler tout le pouvoir de décision. Il fallait pourtant que je m'efforce de préparer une transition pendant la prise du domaine elle-même et face aux événements qui allaient nous tomber dessus.

Malgré le grave danger qui planait, il semblait que tout était possible, ce jour-là ; de nouveaux sentiments se libéraient entre les gens ; chaque moment était essentiel. S'il est vrai que nous affrontions déjà de graves problèmes depuis moins d'une heure, l'existence avait un autre sens pour nous. La nature, les enfants qui voulaient entrer sur le domaine occupé, les paysans pas engagés jusqu'ici qui commençaient à nous saluer et à s'approcher. Le car qui s'est arrêté juste devant nous avec des douzaines de questions qui surgissaient des fenêtres.

J'ai remis à nos gardes le peu de chevaux qu'il y avait.

Je parcourais à pied la distance entre le pavillon patronal et l'entrée principale du domaine. Combien de fois les patrons s'étaient-ils promenés ici à cheval avec leurs amis ? Et peut-être sans même dire bonjour aux paysans qui travaillaient du lever au coucher du soleil ? Je me posais ces questions comme si je cherchais à oublier le présent.

Dans ces si beaux paysages, vingt ans auparavant, il y avait eu des vols de terres et des maisons incendiées. Les paysans n'osaient pas raconter tout ça. La région avait vécu comme dans un *western*. Les types les plus riches aujourd'hui avaient accumulé leur fortune non seulement par la contrebande, mais aussi par le vol de bétail et l'assassinat. Très peu de gens parlaient de ça, c'était tabou. Une blessure que tout le monde voulait voir cicatriser. Les descendants des criminels et des victimes s'étaient habitués à vivre ensemble et à oublier. Les victimes de ces crimes n'avaient pas seulement été les Mapuches, mais aussi des métayers pauvres, européens et métis.

Le peuple mapuche ? Ça, c'était encore plus lointain et mystérieux dans les représentations des métayers chiliens de la précordillère. D'après les Chiliens, une bonne partie des Mapuches auraient opté pour s'en aller dans la montagne, et vivaient là-bas de pignons de pin et de quelques animaux, comme s'ils avaient choisi par coutume de se contenter de la terre incultivable des montagnes.

Je ne m'attendais pas à ce que, de ces régions, descendent des Mapuches. Les paysans chiliens ne s'étaient guère montrés solidaires envers eux, ils avaient toujours été indifférents aux litiges d'usurpation de terres qu'ils avaient eus avec leurs patrons, ce qui primait, c'était la solidarité entre Chiliens. D'où faire venir des gens ? La région était vaste et peu peuplée. On n'était ni à Lautaro ni sur la côte.

J'avais été si obnubilé par l'attente du soutien que le parti m'accorderait ou pas, que j'en avais oublié le principal, ce qui valait pour n'importe quel type de lutte, ce que disait le commandant Fidel : « *La politique, c'est l'art d'accumuler des forces* ». Je regardais derrière moi, je voyais les grandes étendues de terre au-delà des quinze individus que nous étions, et je me disais : « *mais de quelles forces tu me parles ?* ». Pour bien nous protéger d'une tentative de reprise, il aurait fallu que nous ayons trente gardes et cent cinquante participants. J'ai commencé à me rendre compte que, contrairement à d'autres prises de domaines, la grande victoire n'était pas tant d'avoir réussi, désarmés, à virer les patrons. À quoi ça allait nous servir ? La reprise par les fascistes me paraissait si facile, si évidente... Il n'y avait ni collines, ni marais, ni fleuves, ni montagnes, ni forêt, aucun obstacle naturel pour nous défendre, pour nous replier.

— Compañero — m'a dit un gars du MCR qui arrivait au galop de son cheval — il y a des femmes et des enfants qui veulent entrer.

— Tu sais bien que je n’accepterai jamais ça. Jamais le premier jour. Les reprises du premier jour sont les plus violentes, et ça pourrait bien arriver ici.

— Les femmes insistent, elles disent qu’elles veulent être aux côtés de leurs hommes, et que les enfants peuvent être utiles pour faire des pancartes.

Indigné, je lui ai dit :

— Envoie les mêmes à l’école et les femmes chez elles. Qu’elles arrêtent de déconner, on n’est pas à un tournoi de foot ou à une kermesse. Et fais-toi obéir, dis-leur que je suis très en colère, et que je vais venir moi-même les virer.

Le problème n’était pas résolu, je le savais bien. J’aurais dû utiliser le car pour envoyer rapidement des messagers vers Cunco et Temuco. Je n’avais pas eu non plus la présence d’esprit d’exiger de la famille du patron les clés des véhicules. En les voyant quitter leurs terres, nous étions si euphoriques qu’ils nous aient crus bien armés...

Nous nous étions trop centrés sur la réussite de l’action elle-même ; toutes nos forces s’étaient concentrées sur cet objectif. Comme nous le disait Alejandro, quand tout marchait comme sur des roulettes dans une prise de domaine : « *prise du pouvoir à la perfection, et après improvisation* ».

Je n’avais ni le courage, ni le temps de m’isoler à nouveau pour réfléchir quelques minutes. C’était des moments où on ne pouvait pas éviter la sollicitation permanente des *compañeros*. Je ne pouvais pas me permettre le luxe de rester tout seul à méditer ; il était dix heures et demie, le temps passait vite, et les voitures des patrons aussi ; ils venaient d’un côté et de l’autre, ils s’arrêtaient, ils se croisaient, ils klaxonnaient. Ils échangeaient quelques mots puis repartaient à toute vitesse, comme pour une mission urgente. Ils accéléraient brutalement, comme pour nous dire : « *la lutte ne fait que commencer* ».

Je voyais à présent les choses en toute clarté, j’avais été inconséquent avec ce je critiquais toujours : une prise de domaine ne s’improvise pas ! Je me flattais, aux réunions du Comité régional, de ce que le MIR, dans « ma » région, n’était pas à la remorque du mouvement de masses, et de préparer mes prises de domaines au moins deux ou trois semaines à l’avance.

Maintenant, non seulement j'étais en train de risquer la peau de tant de gens, mais je remettais aussi en cause nos fondements concernant le mouvement large de masses, fondements que nous partagions, dans la région de Cunco, avec des *compañeros* paysans et des professionnels de gauche.

Tout était remis en jeu. Au petit matin, on avait gagné ; à présent, on avait toutes les chances de perdre.

Avec tous ces véhicules qui passaient, on ne pouvait pas se servir des chevaux pour aller demander de l'aide. Comme c'était parti, nous allions devoir traverser les herbages à pied, et pendant ce temps-là, qui donc allait utiliser les chemins pour arriver à temps à la reconquête ? N'importe quel militant du MCR savait que nos déplacements, en situation de danger, se faisaient de nuit, et parfois deux ou trois jours à l'avance, en restant à loger dans les alentours.

Finalement, tout allait de travers. Une victoire apparente était en train de se transformer en une rude défaite. Ce serait la première et la plus dure de ma région. Toute l'idée des conseils paysans, moteurs de la lutte, allait tomber à l'eau. Je voyais déjà les professeurs mapuches me dire : « *Et pourquoi tu ne nous as pas dit avant dans quoi tu allais te fourrer ?* ». Quand je repense au discours que j'avais fait la veille, sur notre « territoire libéré », au moment où nous avons décidé de nous déplacer vers Villa W... J'avais exposé les choses de façon claire, comme elles l'étaient dans ma tête ; j'avais été félicité par tous les *compañeros* ; l'un d'eux m'avait même dit « *merci pour la leçon, professeur* ».

Ce n'était pas la même chose de faire le brave sur son propre territoire, qui était un territoire libre, dont même les carabiniers n'approchaient pas. Et il ne fallait pas oublier le principal, ce que beaucoup de miristes avaient du mal à accepter : notre mouvement paysan se développait avec une certaine tolérance de secteurs du Gouvernement Populaire. Comment aurais-je pu penser que mon message, la force de ma parole, la confiance suscitée chez mes *compañeros* paysans, allaient engendrer des conditions exceptionnelles ? Nous avons en face, prêts à nous affronter, les patrons les mieux armés de la région du Chacarillas.

Curieusement, la même idée que le *Santiaguino* avait lancée dans la petite école a réapparu chez moi : « *l'ennemi ne sait pas à quel point on est faibles* ». Il ne me restait d'autre issue que de me mettre à nouveau à leur place. Ils pourraient bien penser : « *s'ils se risquent à franchir ce pas, le plus grand accompli par le MIR dans la région, c'est parce qu'ils sont très bien armés* ». La différence, c'est qu'on était en plein jour, qu'on voyait nos forces réelles, et que cette fois le facteur surprise serait de leur côté.

Tout d'un coup, j'ai repensé à l'infiltré qui fourrait son nez partout. En plus, c'était lui qui avait laissé tomber son manche à balai de sous son poncho. J'ai appelé un gars du MCR et je lui ai dit de le surveiller, qu'il ne nous fausse pas compagnie. C'était encore plus important maintenant.

— Vous en faites pas, *compañero*, Fermín lui a refile quatre pintes de vin, il va pas tarder à ronfler.

Je suis allé vers l'entrée, pour mesurer où en était l'état d'esprit des *compañeros* après le passage des *momios* en camionnette ; en y arrivant, je suis tombé sur le lieutenant de carabiniers qui prenait des renseignements et qui m'a reconnu. Comme lors de chaque prise de domaine, il y a eu avec lui un échange de paroles, de sympathie réelle ou simulée, peut-être d'ironie. Dialogue qu'il a entamé de la façon suivante :

— Julián, c'est pas la peine d'enfoncer votre chapeau, vous ne passez pas inaperçu. Jouez pas les Manuel Rodríguez<sup>70</sup> avec moi. Vous savez que je connais par cœur tous les livres d'histoire qui parlent des frères Rodríguez, et des Carrera aussi, je me sens un peu des leurs. Je suis sûr, don Julián, que vous saviez même pas qu'il y avait plusieurs frères Rodríguez.

Il a gardé le silence une seconde, la bouche ouverte, et j'en ai profité pour lui répondre :

— Carlos, Eduardo et Manuel Rodríguez, mon lieutenant.

Il m'avait toujours dit, lors d'autres prises de domaines, que je jouais les Manuel Rodríguez, mais que pour Che Guevara, je n'avais pas ce qu'il fallait.

Tandis qu'un sergent prenait des notes, notre conversation continuait. Tout paraissait normal et routinier dans cette rencontre, ce qui a réduit notre anxiété. La jovialité entre le lieutenant et moi, respectueuse et dans les formes, me soulageait un peu, parce qu'elle me laissait croire que la

---

<sup>70</sup> Manuel Rodríguez (1785-1818) et José Miguel Carrera (1785-1821) sont des héros de l'indépendance chilienne. La personnalité haute en couleur du premier lui vaut toujours la faveur populaire (*NdT*).

responsabilité de ce qui pourrait arriver serait partagée. En revanche, je craignais que ses éloges à mon idéalisme, comme il disait, et la sympathie qu'il me manifestait ne troublent encore davantage les paysans. Je devais donc essayer de me positionner comme « son ennemi de classe ».

Je l'ai quitté sans lui dire au revoir et j'ai ordonné aux *compañeros* de lui fournir le maximum de détails sur les conditions d'exploitation dans lesquelles ils vivaient.

Je me suis éloigné en disant d'une voix forte et assurée :

— Et j'espère que, cette fois-ci, le rapport ne penchera pas autant du côté des patrons !

Dans l'ensemble, il me semblait que les paysans avaient l'air moins perdu : certains se montraient un peu plus décidés, comme si les rencontres avec la famille patronale et l'autorité policière, si ambiguës qu'elles aient été, les avaient aidés à se considérer au moins comme des interlocuteurs, ou comme si se découvrait en eux quelque chose de citoyen. Cependant, ils constituaient encore la minorité consciente. D'autres étaient repartis trop loin en arrière ; je les voyais actifs, mais plongés dans un silence craintif ; il me semblait qu'ils étaient la majorité. Il fallait insister, imposer une cohésion qui empêche la bipolarisation. Dans l'urgence, ça ne pourrait se faire que dans le cadre d'une structure défensive MCR. Or, le commando MCR était principalement composé de Mapuches, et certains paysans chiliens avaient du mal à accepter d'être dirigés par des Indiens.

Un autre de mes soucis était l'attitude de deux *compañeras* qui étaient entrées dans le domaine pour me saluer. Je les connaissais bien, elles étaient toutes les deux du Centre des Mères. Elles disaient qu'elles connaissaient bien leurs hommes. L'une d'elles, sortant du groupe, m'a appelé :

— Je vois bien qu'ils sont pas trop fermes, nos hommes. Vous savez, *compañero*, sans leurs femmes et leurs enfants, ils valent pas grand-chose.

Je lui ai confié quelques-unes de mes craintes, ma position par rapport à la présence des enfants et des femmes le premier jour.

L'une des dirigeantes, qui s'exprimait très bien, m'a répondu clairement et fermement :

— Maintenant, on sait très bien dans quoi on est embarqués, vous et nous. Vous savez, *compañero*, je crois qu'il faut continuer à faire semblant jusqu'au bout. Tout le monde sait bien que les premiers jours de la prise du domaine, vous voulez ni femmes, ni enfants, jusqu'à ce que la bagarre soit

gagnée. Et ça, les patrons, ils le savent aussi. Si vous changez de façon de faire, si vous les acceptez le premier jour, tout ce que ça peut vouloir dire pour les patrons, c'est que vous êtes sûr que la bagarre est gagnée, que vous avez plein d'armes.

— Mais vous connaissez le risque, *compañera* ; ici, on n'a pas trouvé d'armes, ils les avaient sorties avant, ou bien on ne les a pas encore trouvées. En revanche, j'ai perdu le compte des camionnettes qui sont passées devant l'entrée, venant de tout un tas de domaines, et toutes pleines d'armes et de gens.

Notre conversation a été interrompue par l'arrivée du « commando des W », qui s'est arrêté pour nous montrer quelques armes que des paysans « domestiqués » et les fils du patron exhibaient là-bas, derrière. L'un des « W » est descendu de cheval, il est allé faire face aux paysans, il les tutoyait et ne les reconnaissait pas comme dirigeants. Les paysans ne répondaient pas, ils devaient avaler leur salive. J'ai écarté un peu mon poncho, pour qu'on sache que j'étais là ; mais en même temps, je leur démontrais que je ne faisais pas grand cas de leur présence. Je devais leur faire savoir qu'ils ne m'intimidaient pas, que j'étais préoccupé par des choses plus importantes que la menace qu'ils prétendaient représenter. Je me suis retourné de manière qu'on voie une partie de mon arme, c'était plus que suffisant ; si je la montrais entière, ils verraient que c'était un revolver *Tala* argentin même pas bon à zigouiller des chats.

Je me sentais revenir à l'esprit du début de la prise du domaine, et la *compañera* du Centre des Mères, très lucide, venait de me conseiller de continuer le même cinéma.

W fils, ne sachant trop à quoi s'en tenir face à notre mutisme et à notre relative indifférence, a eu un moment de silence et d'expectative, et puis il a crié aux paysans :

— Bon, vous avez deux heures pour dégager, parce qu'avec les armes que vous voyez ici, on va vous déloger dans pas longtemps.

Craignant une désertion ou d'autres réactions de soumission des paysans qui étaient en première ligne, à bloquer les portes du domaine, je me suis mis à rugir avec autorité, assez fort pour que les fachos l'entendent aussi :

— Laissez tomber, ne leur montrez pas nos armes et ne répondez pas.

Puis, me retournant vers une grange pleine de paille où on voyait quelques paysans, je leur ai crié :

— Et que personne ne tire, s'il vous plaît, ce n'est pas le moment !

J'ai observé, inquiet, quelques jeunes paysans un peu naïfs qui se sont levés brusquement d'où ils étaient assis, juste devant les patrons, et se sont retournés vers la grange ; aussi surpris que les visiteurs, ils essayaient d'identifier des camarades réellement armés.

Quelques nouveaux instants de silence. Après avoir fouillé du regard dans toutes les directions, les types des camionnettes sont partis sans ajouter mot à leurs menaces. Leur départ, bruyant, accéléré et poussiéreux, valait tous les discours de rage et d'indignation.

Je me suis mis devant le groupe des *compañeros* de l'entrée, les mains expressives, pour calmer d'éventuels cris de victoire ou applaudissements ; une fois de plus, je me trompais : il n'y avait qu'un silence de trouille et d'incrédulité d'avoir réussi à s'en sortir.

S'il fallait croire les menaces patronales, il me resterait environ deux heures pour rétablir la situation. Il fallait, au moins, que je fasse un travail de persuasion pour remonter le moral et créer la confiance. Le dilemme était bien là, même si personne ne le formulait : on s'en va avant l'expulsion, ou on reste et on voit ce qui se passe ?

Ceux que j'avais repérés comme les plus décidés, ou les moins couards, comme aurait dit un chef du parti, se montraient d'accord pour faire confiance :

— Oui, bien sûr, pas de problème, don Julián ; si vous le dites, on fait comme ça.

Ça continuait, nous étions entraînés par la force des choses à ne pas sortir du chemin déjà tracé. Comment en changer, alors que nous n'étions même pas sûrs de l'avoir vraiment choisi ? Il y avait beaucoup d'inertie et de destin dans ce qui était en train de nous arriver.

Une *compañera* m'a dit :

— Vous voyez bien, *compañero*, nos hommes ont besoin de leurs familles pour exprimer leur courage. Laissez-nous entrer, *compañero* Julián, faites-nous confiance.

À vrai dire, dans mon for intérieur, j'étais presque convaincu qu'il ne me restait pas d'autre solution. La dame insistait :

— Ça veut dire quoi, de votre part, tant de protection ? Vous étiez pas là pour protéger nos grands-parents de l'incendie de leurs maisons, vous avez pas pu empêcher non plus les fils des patrons de prendre nos filles de quinze ans ; moi, j'ai perdu trois enfants, et personne m'a empêchée de les remplacer, j'en ai dix. On est comme ça, les paysans, on est habitués à souffrir, habitués à la mort, c'est dans notre nature.

— Ça, *compañera*, je ne peux pas l'accepter, que ce soit « dans votre nature », sans ça, je ne serais pas là.

— Bon, vous acceptez, ou pas, l'entrée de tout le monde, *compañero Julián* ?

Avant d'avoir pu réfléchir à la résolution qu'il fallait prendre, je me suis vu pris dans une foule qui, brisant les barrières sans violence, dialoguait en marchant comme une assemblée en mouvement. Tout le monde discutait, se disait tout comme jamais auparavant. Ces moments dramatiques suscitaient la communication sur tout, depuis le quotidien jusqu'à des amitiés qui se reconstruisaient. Il était en train de surgir une poussée de générosité et d'optimisme. Un paysan, qui avait couru le monde et qui disait qu'il avait appris à marquer des buts en Argentine, est arrivé au domaine avec son équipe complète, dix joueurs plus lui, le goal :

— On peut vous organiser un tournoi, don Julián, ça, ça en attire, du monde !

Tout ce tumulte, pensais-je, ça ressemble à l'installation du marché, les petits matins, à Talca. Pendant que les gens installaient leurs affaires, on parlait, on criait dans un tel esprit de communauté que ça ne s'adressait à personne en particulier, et quand on interpellait quelqu'un, on n'attendait pas la réponse :

*« J'ai arraché les derniers poireaux et les dernières carottes de mon jardin, ça peut toujours rendre service ». « Moi, je pensais pas venir, mais comme ma commère, elles est venue, on a toujours été partout ensemble ». « Juanuca, si tu rentres à la maison, rapporte la grande bouilloire ». « Envoyez plutôt votre gars la chercher, ça sera plus mieux, doña Juanuca. On a besoin de vous pour la pâte des beignets, c'est vous qu'avez le meilleur coup de main ». « Qui qu'a vu Napoléon ? Ce cochon de chien s'est mis à suivre le bus, et pis je l'ai pas revu ».*

L'assemblée a décidé de faire entrer tout le monde, jusqu'aux grands-mères et aux malades ; l'aveugle, qui demandait uniquement qu'on lui remplisse son carnet d'assurance, nous avait envoyé son neveu avec un message disant qu'il était prêt à venir. Les gens entraient de tous les côtés. Ils apportaient des outils de travail pour se défendre. Les couvertures en abondance étaient le signe qu'ils s'apprêtaient à passer la nuit. Certains venaient avec un peu de farine, quelques poignées de sucre et de l'herbe à maté. Tout se passait comme si le domaine avait été pris une semaine auparavant.

J'ai dit tout haut, poussé par le vacarme de la foule :

— Et pourquoi on ne rapporterait pas des guitares ? On allume des feux de camp et on fait la fête dans tous les coins ! On peut même danser du mexicain ; comme ça, on leur montre qu'ils ne nous font pas peur, qu'on n'a rien à faire d'eux. Pour n'importe quel pèlerin, tout ce que ça peut vouloir dire, c'est qu'on est plus armés qu'eux. Ils nous menacent de mort, ont leur répond par la vie, et merde !

J'avais fait mouche. Sans en avoir l'air, j'avais reformulé la seule issue qui nous restait à tous, ce que les gens étaient déjà en train de faire, continuer à vivre joyeusement et sans souci. Il fallait être carrément excessifs dans ce qu'on démontrait.

Un silence, et puis des rires, une euphorie collective, celle qui est produite par l'émotion d'un accord général face à un danger imminent. Si ça marchait, on gagnait tout. On en était arrivés au tout ou rien, où la possibilité de vivre ou de mourir reviennent au même.

Les bûches, le cidre, les patates, les marmites, tout se préparait. Quelques guitares poussiéreuses qui n'étaient pas sorties depuis longtemps, d'autres avec des décalcomanies du Colo Colo, d'autres encore en plastique. Les radios à piles sonorisaient aussi les foyers qu'on a bientôt allumés. On parlait dans tous les coins.

— Passe-moi la paraffine, le bois est vraiment mouillé.

— Oh, ben alors ! Mémé, j'ai un trou à ma chaussette !

— La tronche qu'ils vont faire, les patrons, quand ils vont voir comment qu'on s'amuse !

— Il nous reste une heure pour l'ultimatum.

Fermín est venu me voir :

— Dites donc, *compañero*, vous vous souvenez quand vous nous avez emmenés voir *Spartacus* ? Vous trouvez pas que ça ressemble un peu au film, ce qu'on est en train de vivre ? Tout le monde en train de bosser, unis dans la camaraderie.

— Si — ai-je répondu — ça ressemble pas mal, même si c'était à une époque très lointaine. Mais j'espère que la fin ne va pas être la même.

Il y avait un problème important à résoudre. J'avais maintenant une grande confiance dans les capacités des paysans à lutter physiquement contre les patrons. Mais ce n'était pas la même chose en ce qui concerne l'affrontement verbal avec eux. Dans la confrontation orale, on était perdus. Fallait-il empêcher le dialogue avec Carlos et ses sbires ? Empêcher le dialogue, ça voulait dire l'affrontement : impossible ! Et il y aurait forcément dialogue au début.

L'heure tournait, et nous n'avions toujours pas choisi ceux qui allaient m'accompagner. Personne ne se proposait pour faire face aux patrons. Qui donc, parmi tous les locataires, tiendrait le coup face au jeune patron orgueilleux et autoritaire, à qui jusqu'à ce matin on avait toujours obéi ? L'inertie de la relation patronale continuait à se faire sentir, tout ça était trop récent pour que le changement se soit opéré.

Même si nous trouvions quelqu'un et que nous le préparions un peu pour plus de sûreté, il fallait construire une forme de dialogue qui leur montre qu'on n'avait pas peur d'eux, qu'il y avait quelque chose de puissant dans ce qu'on leur cachait. Ce que nous montrions, en revanche, devait se présenter avec une telle vivacité que ça détourne leur attention de notre infériorité verbale. De toute façon, on ne pouvait pas éviter un dialogue dans lequel il faudrait se montrer plus convaincants que ce matin. Il fallait démontrer que nous dominions la situation. Avec deux gars du MCR et d'autres *compañeros* que je pourrais choisir, parmi les plus battants, est-ce qu'on pourrait s'en sortir ?

La dispersion, la mauvaise organisation ou le danger pouvaient surgir de n'importe quelle circonstance. C'est pourquoi j'essayais d'avoir en permanence les yeux partout à la fois.

À l'intérieur de la maison du patron, il y avait de la lumière. Indigné, j'ai interrogé :

— Qui est entré dans la maison sans mon autorisation ?

Je me suis immédiatement dirigé vers elle. Quand je suis arrivé, il y avait des camarades du MCR qui observaient une espèce de pantomime entre des *compañeros* déguisés en patrons. Dans les dialogues, ils leur balançaient, railleurs, ce qu'ils n'avaient pas été capables de dire le matin.

— Comment vous avez fait pour entrer ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— On cherchait des armes, *compañero* Julián, et un des *compañeros* locataires du domaine s'est mis les habits de son patron, et on en a tous profité pour lui dire ce qu'on avait sur la patate.

— Eh bien, puisque vous en êtes là, on va préparer les *compañeros* paysans qui vont établir le dialogue avec les fachos. Ramenez-moi vite deux volontaires. On va discuter et s'entraîner.

J'en ai profité pour faire passer un message par un militant du MCR qui partait vers l'entrée du domaine :

— Dis aux enfants qu'ils arrêtent de faire des pancartes enfermés dans la grange, qu'ils sortent, qu'ils jouent au foot ou à la ronde ; pas trop près de l'entrée, c'est dangereux, mais qu'on les voie depuis le chemin.

On a aperçu les trois camionnettes de la matinée qui s'approchaient. Au lieu d'avoir laissé tous les hommes devant et les femmes et les enfants autour des feux de camp, les paysans eux-mêmes avaient pris l'initiative de mettre quelques enfants à jouer, insouciant, devant la barrière. Quand le commando armé s'est arrêté devant l'entrée, on a demandé calmement aux enfants de rentrer jouer à l'intérieur « *pour ne pas déranger les visiteurs* ».

En plus, ils avaient mis deux gardes qui avaient l'air armés, avec leur manche à balai sous le poncho. Moi, ils m'ont placé au milieu, à cinq mètres en arrière. Les paysans m'avaient mis là uniquement, disaient-ils, « *pour qu'ils sachent que vous êtes là, compañero* », et ils se payaient ma tête comme quoi c'était tout ce à quoi je servais.

Quelqu'un avait rapporté un flingot qui ne marchait plus, mais qui avait l'air en bon état ; on l'avait laissé négligemment près de l'entrée, appuyé contre un tronc, ce qui laissait supposer qu'on avait des armes meilleures que ça. Ceux qui allaient jouer le rôle de dirigeants se montraient insouciant, les uns jouant aux cartes et d'autres écrivant. Le surprenant dialogue a démarré comme ça :

— Qu'est-ce qui se passe, les gars, vous êtes toujours là ? Vous n'avez pas peur ? À quelle heure vous partez, parce que l'ultimatum touche à sa fin ? Ça ne vous donne rien de rester — a dit un des jeunes patrons en descendant du véhicule.

Ensuite, en se retournant vers la camionnette, il a ajouté à l'adresse de ses hommes :

— Alors, comment ils vont, mes joueurs, pour ce bon petit match qu'on va se faire ?

— Bien, patron — disaient les paysans « domestiqués » en faisant étalage de leurs armes. On attend vos ordres.

Revenant vers nous, le patron a élevé la voix de façon autoritaire :

— Où sont les dirigeants ? Je parle de dirigeants que je connais, de vrais paysans, pas d'extrémistes universitaires — a-t-il dit en me regardant.

Un paysan du MCR lui a répondu :

— Nos dirigeants, ils sont occupés.

— Comment ça, occupés ? Qu'est-ce que ça veut dire ? — a répliqué, indigné, le chef du commando.

— Eh ! Payo ! Ils veulent parler avec vous. Vous pouvez pas vous approcher ? — a fait l'un de ceux du MCR qui s'était chargé de préparer la simulation, en s'adressant à un groupe qui paraissait en train de boire un coup et de taper joyeusement le carton.

— Laisse-nous finir ce pli, mon poussin, c'est qu'on a parié un litre de *chicha* ! — a répondu Payo.

— C'est pas possible ! Si vous voulez nous dire quelque chose, c'est votre dernière chance. Eh, les joueurs de cartes, c'est à balles réelles qu'on va jouer avec vous d'ici un moment ! — a répondu le patron, un peu abasourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Je me suis dit en moi-même, en étouffant un soupir de soulagement : on est sur la bonne voie, le jeune premier vient de dire « d'ici un moment » ; il commençait à douter, c'est donc qu'il nous croyait. Il remettait à nouveau à plus tard. Nous pouvions tous supposer que notre heure n'était pas encore arrivée.

Notre tactique avait l'air efficace.

Un dirigeant paysan, qui semblait affairé à des tâches domestiques à plusieurs bons mètres de la barrière, a déconcerté encore un peu plus le commando de reprise en criant, tout en continuant de laver une marmite :

— Demandez-leur, s'il vous plaît, à quelle heure ils reviennent pour l'expulsion, parce qu'il faut qu'on ait eu le temps de manger.

Un autre gars, qui avait pris un peu trop de *chicha*, a lancé depuis un feu une phrase ironique, un peu amortie par un « chut ! » de femmes qui avaient peur que trop de mise en boîte ne dégénère :

— Et puis après, faudra qu'on fasse la sieste !

Indignés, les jeunes patrons ont vociféré :

— Vous êtes dingues ! Dans une heure, on revient avec le double d'hommes et d'armes !

Ils ont gesticulé avec les mains et répété à leurs hommes :

— Ils sont complètement dingues !

Et, se retournant vers nous :

— Venez pas nous dire qu'on ne vous a pas laissé une chance de faire marche arrière ! Vous pouvez encore sortir de bon gré de ce qui ne vous appartient pas. Et je veux vous dire autre chose : arrêtez de dire du mal de ma famille, j'ai appris qu'on calomnie mes grands-parents !

Curieusement, le jeune patron, ému par ses propres paroles, paraissait improviser un discours sincère pour défendre l'honneur de sa famille.

— Mes ancêtres étaient des gens laborieux, ils ont eu beaucoup de mal à acheter leurs biens, et moi...

Ses paroles ont été interrompues par un ballon de foot lancé par hasard par des gamins qui faisaient des tirs au but. La balle s'est arrêtée aux pieds du patron, et un des garçons lui a dit :

— Don Carlitos, vous pourriez nous renvoyer le ballon, si ça vous dérange pas trop ?

Le patron, bien perturbé, regardait le ballon, nous regardait, essayait de retrouver le fil de son discours.

— Je disais qu'on accuse nos familles honorables...

Il a été à nouveau interrompu par une criailerie joviale et innocente, freinée par la clôture :

— À moi, à moi, don Carlitos, soyez gentil, renvoyez-moi le ballon à moi !

— Nan, à moi, Carlitos, rappelez-vous que c'est moi qui repasse vos chemises !

— À moi, don Carlos, moi, je vous ai sellé la « Chilota » hier !

Le patron, avec une moue condescendante, moitié sourire, moitié grimace, s'est baissé pour attraper le ballon, qui s'était arrêté à côté de son pied droit. Comme sa mitrailleuse le gênait, il l'a décrochée de son bras gauche et l'a laissée par terre, à moins de deux mètres de nous. Il y a eu des mouvements de têtes et des regards fugaces échangés entre nous. Sans cesser de regarder la mitrailleuse, j'ai interposé ma main devant le militant du MCR qui était à ma droite ; ce léger geste de rétention lui a fait comprendre qu'il ne fallait rien faire.

Nous nous sommes tous observés, personne ne s'est précipité, chacun cherchait dans le regard de l'autre l'approbation de sa propre retenue. Le léger sourire de certains a aidé à forger en quelques secondes une lucidité collective. Les paysans « domestiqués » descendaient lentement des camionnettes, aussi surpris que nous du tour inattendu de la situation. Quelques-uns d'entre eux, sans nous quitter des yeux, levaient précautionneusement leurs armes respectives.

Don Carlitos, tournant le dos à son arme abandonnée par terre, a pris la balle à deux mains, comme un gardien de but, a shooté fort en direction de l'herbage d'en face, et l'a encore plus éloignée des joueurs. On a entendu un « Ahhh ! » de déception, et la voix limpide d'une fillette :

— Qu'est-ce qu'il est méchant, don Carlitos !

Avant de monter dans sa camionnette, le jeune homme s'est retourné, menaçant :

— Vous allez le voir, don Carlitos, d'ici un moment ; là, vous verrez bien s'il est gentil ou méchant.

Les camionnettes se sont perdues dans la poussière, et ne sont pas revenues ce premier jour.

Les affrontements avec échanges de coups de feu et blessés, à d'autres endroits de la province de Cautín, avaient isolé les paysans du MIR et du MCR. Dans notre prise de domaine, le fait que les gens aient envahi massivement le terrain tôt le matin, et qu'un « affrontement verbal » ait freiné une expulsion, ont provoqué un réveil et un appui inattendu dans les environs du grand domaine.

C'est ainsi que la solidarité qui a commencé à se créer autour de notre action de ce matin-là a fonctionné plus tôt que d'habitude. Ce n'était pas habituel que les gens viennent aider le premier jour. Tout au contraire, on attendait seulement une forte présence des intéressés directs, des locataires touchés par les conditions de travail ou des ouvriers chassés du domaine.

En général, dans notre lutte à Cautín, après que le danger de reprise soit passé, ou après l'affrontement lui-même s'il avait eu lieu, le terrain commençait à être occupé progressivement par des pauvres ou des petits propriétaires endettés qui cherchaient à bénéficier de la Réforme agraire. Dans les endroits bien politisés, ou bien là où la misère s'était trop accumulée, des Mapuches, des comités de chômeurs et d'extérieurs participaient dès le premier jour de l'occupation. Il n'y avait que dans notre zone du Llaima et de Cunco que nous nous opposions à une occupation massive prématurée, jusqu'à cette prise de domaine où les paysans ont imposé leurs critères.

La situation dans laquelle nous nous trouvions exprimait un nouveau type de participation et d'attitude de la paysannerie. Simultanément, des représentants de tous les secteurs de la paysannerie pauvre de la région, et de toutes les couleurs politiques, ont été présents dès le premier jour.

Qu'est-ce qui pouvait bien avoir conduit de façon abrupte à une participation de travailleurs si divers, venant de dix kilomètres autour du domaine ? Le passage du car, tôt le matin, nous a sans doute aidés, car nous avons su plus tard que des gens qui avaient payé leur billet jusqu'à Temuco sont descendus quelques kilomètres en dessous de la prise de domaine, à telle entrée de domaine ou telle entrée de réduction. Ça pourrait expliquer que, pendant la matinée, il continuait d'arriver des gens d'en bas, juste après le passage du car. D'en haut, vers le volcan, seules les familles patronales se réunissaient, passant d'un côté et de l'autre dans leurs véhicules.

Pendant les trois heures suivantes, les gens de la campagne arrivaient lentement, en une procession laïque, une promenade pour certains, un « *on est passés pour dire bonjour* » pour d'autres. Ils arrivaient en famille ou tout seuls, à pied, à vélo ou à cheval. Les uns entraient et sortaient, les autres restaient à l'extérieur, fumant et bavardant.

Comment comprendre que cette zone, où la paysannerie pauvre la plus politisée était démocrate-chrétienne, accepte du jour au lendemain la conduite d'un parti révolutionnaire ? Mon interrogation a trouvé un début de réponse avec l'arrivée de don Miguel qui, après m'avoir salué aimablement, m'a dit :

— Ça faisait si longtemps qu'on ne s'était pas vus, don Julián. Je me suis dit que le seul endroit où j'allais pouvoir échanger avec vous, c'était la prise de domaine, avant que vous nous faussiez à nouveau compagnie. Ah, don Julián, on ne sait jamais à quel moment vous allez encore disparaître.

— Ça me fait plaisir de pouvoir vous saluer, don Miguel, c'est dangereux, pour un démocrate-chrétien de cœur, de venir dans ces parages.

— « Démocrate-chrétien frériste » de cœur, je continue à l'être, don Julián. La Réforme agraire à laquelle nous aspirons, c'est le Président Frei qui la lancée, si je ne me trompe. À propos de cœur, nous avons toujours votre livre, ce sont mes filles aînées et Carmencita qui nous lisent les contes. Vous vous souvenez, quand vous nous lisiez *Marco, des Apennins aux Andes*<sup>71</sup> ? On pleurait tous, et vous, vous aviez la voix qui tremblait.

— Je garde de très bons souvenirs de ces soirées de lecture en famille ; je suis content que vous continuiez. J'ai déjà salué toute votre petite troupe, don Miguel, vous êtes le seul qui n'a pas grandi. Comme tout le monde a changé ! Dites voir, don Miguel, vous êtes si nombreux qu'à vous tout seuls, vous pouvez faire un feu de camp. N'oubliez pas qu'il faut faire du bruit, qu'on entende des conversations et des rires depuis le chemin. Ne regardez pas les entrées, et ne restez pas silencieux quand arriveront les camionnettes, il faut faire comme si de rien n'était. D'accord ?

L'anxiété du péril imminent diminuait en moi à chaque rencontre fraternelle. La joie et l'affection partagées me donnaient plus de force que la meilleure des analyses idéologiques. Tant de confiance innocente reposant sur moi me préoccupait un peu, mais elle m'aidait à me sentir plus

---

<sup>71</sup> Court récit inclus par Edmundo de Amicis dans son roman *Corazón* (1886) ; une sorte de *Sans Famille* sur fond d'émigration et avec une fin heureuse (NdT).

responsable. Je recherchais volontairement tout ce qui pourrait me donner de la sécurité et de l'optimisme ; je cherchais à être perméable à l'enthousiasme des *compañeros*. La contagion produisait ses effets, parce que ma voix était plus sûre quand je donnais des ordres.

Ce n'était pas seulement une question d'autopersuasion, vu que, devant moi, toute cette petite humanité se préparait pour « la bagarre » si les patrons nous attaquaient. Dans le pire des cas, la majorité constituerait une arrière-garde, une toile de fond, un soutien permanent à la lutte que nous mènerions, nous, les miristes, le MCR, et une minorité de paysans mieux disposés.

J'oubliais par moments le plus important, ce qui aurait dû être mon souci principal : les armes. Les gens pourraient se radicaliser si nous étions attaqués, pourquoi penser seulement à une débandade ? Et si nous étions attaqués et qu'ils me demandaient des armes ? Je n'allais pas leur expliquer, au milieu de la fusillade, famille par famille, que j'avais des divergences politiques avec mon parti, et qu'Ariel pouvait arriver à n'importe quel moment dans la *Land Rover* avec quelques *compañeros* armés, mais que le fait était qu'ils n'étaient pas là. Avec cette réalité-là aussi, il fallait compter, et mon devoir était de ne pas la cacher aux *compañeros* paysans.

Les patrons ont continué à passer devant nous pendant plusieurs heures. Les mêmes camionnettes, et d'autres encore. Mais ce n'était pas pour nous menacer ; elles ne s'arrêtaient plus. Elles ralentissaient un peu, et observaient la foule qui grossissait de minute en minute.

Dans ce qui était en train de se passer, il y avait un air de fête nationale bien chilienne. La seule différence, c'est qu'on n'entendait ni *cuecas* ni *tonadas*<sup>72</sup>, seulement des Mexicains et Palmenia Pizarro<sup>73</sup>. De temps en temps, avec bien du mal, j'arrivais quand même à mettre un Víctor Jara ou un Ángel Parra. J'ai essayé de faire écouter Violeta Parra, mais j'ai entendu avec tristesse :

— Drôlement défraîchie, la dame, elle chante comme la petite vieille qui venait jouer pour les battages, ça fait des années.

<sup>72</sup> Chants et danses typiquement chiliens, même s'il en existe des formes légèrement différentes ailleurs, comme en Bolivie ou en Argentine, par exemple (*NdT*).

<sup>73</sup> Chanteuse chilienne (1941), spécialiste notamment du boléro et de la valse péruvienne (*NdT*).

On ne voyait aucune affiche « La Patrie ou la mort, nous vaincrons. MIR », il y en avait juste une petite de Cuba qui se voyait à peine, faite par un camarade universitaire de Concepción qui l'avait mise en évidence en nous disant :

— Pour que la lutte ne perde pas trop ses couleurs. La lutte de classes est en train de dégénérer, on ne fait plus de politique, ici : cette prise de domaine a l'air d'une fête patronale.

Sur son affiche, il avait mis simplement « ¡ Cuba, sí, Yanquis, no ! ».

Je l'ai invité à nous organiser quelques petits cours d'éducation politique et à nous parler de Cuba, si les gens étaient partants. Le *compañero* avait la manière avec les paysans ; il avait participé à des actions de *pobladores* autour de Concepción.

La multiplicité des pancartes reflétait la diversité des cortèges et représentants de localités. Les pancartes, penchées ou renversées par le vent, fournissaient une occupation supplémentaire pour les enfants et les vieillards :

« *No pasarán* ».

« Le Comité de chômeurs de Freire soutient les *compañeros* ».

« Le Club Sportif de Los Laureles avec les paysans ».

« Vivent les paysans chiliens ! Comité de Petits Propriétaires de Pitrufoquén ».

« Dehors les patrons saboteurs ! ».

« Le Centre des Mères de Las Hortensias soutient le Centre des Mères de Villa W ».

« Centre des Délégués de l'École de Los Lingues ».

« Association des Coopératives Marcial Suazo : nous sommes avec les paysans ».

« Le Centre des Mères de Cunco "Las Viejas Arrejonadas" soutient la prise de domaine ».

« Récupérons la terre. Parti Communiste Révolutionnaire ».

« Centre des Habitants du Bas Lircay. Vivent les paysans chiliens ! ».

« Personne ne nous barrera le passage. MCR ».

« Nous sommes avec le Gouvernement Populaire : Vive Allende ! Vive la Réforme agraire ! Confédération de Ranquil ».

« Association des Preneurs de Cuites Pedro Bastías : Tout est bon à prendre. Prendre ou mourir !<sup>74</sup> ».

<sup>74</sup> Jeu de mots difficile à rendre en français : *tomar* (« prendre ») signifie aussi au Chili « boire » (*NdT*).

« Sporting Club Los Zapallares. Nous soutenons jusqu'à la victoire ! ».

« Coopérative Agricole El Rincón de Lo Figueroa, nous sommes avec la Réforme agraire ».

« Vivent Allende et Chonchol ! Syndicat des Travailleurs Forestiers. Parti Socialiste de Mellipeuco ».

« Vivent les paysans et la Réforme agraire. Confédération Triomphe Paysan ».

Sur beaucoup de poteaux et en haut des granges commençaient à flotter des drapeaux chiliens confectionnés par le Centre des Mères. On voyait aussi quelques drapeaux rouge et noir du MIR et du MCR.

La polémique classique qui avait lieu uniquement dans ma zone — savoir si on mettait ou pas nos banderoles principales, « Personne ne nous barrera le passage ! » et « *No pasarán* » — a recommencé avec mes camarades du MCR et le *compañero* de Concepción.

— Écoutez, *compañeros* — leur ai-je dit — je ne suis pas d'accord pour perdre du temps à aller chercher une banderole qui a circulé dans tant de prises de domaines. Nous avons déjà fait deux pancartes avec ces slogans.

— Oui, mais elles se perdent au milieu de toutes les autres qui sont arrivées. Faut aller chercher les grandes banderoles des autres *prises*. On a toujours fait comme ça, *compañero* Julián. C'est comme ça qu'on nous reconnaît ; c'est comme ça que les gens nous voient ! — insistait un *compañero* du MCR.

— On est des professionnels de l'action directe : si l'un de nous s'absente une demi-journée, ça veut dire du retard dans notre système défensif ! Si encore c'était pour rapporter des armes, je serais d'accord, mais pas pour une histoire de symboles — ai-je répondu, irrité par une discussion qui me paraissait inutile.

— Et si Ariel ou José, ou un autre dirigeant vient nous voir, qu'est-ce qu'ils vont dire s'ils voient si peu de matériel du MCR et du MIR ?

— *Compañero*, je crois qu'ils vont surtout apprécier que nous soyons en vie, bien organisés, et qu'il y ait beaucoup de monde.

En moi-même, je continuais à penser que ce n'était pas encore le moment de dire tout ce que je pensais sur mes divergences tactiques avec certains membres de la direction, sur ce qu'ils attendaient des prises de domaines par rapport à notre stratégie de lutte armée.

J'insistais, devant mes camarades du MIR et du MCR, pour que nous soyons modérés dans nos mots d'ordre, sans donner de raisons de fond, ce qui évitait la confusion qui aurait pu nous désunir.

— Il y a quelque chose d'artificiel à transporter et imposer nos mots d'ordre. Beaucoup de gens ne les comprennent même pas, et vous les leur avez fait écrire dans d'autres prises de domaines — leur disais-je.

— *Compañero* Julián, tu crois qu'il aurait été possible de prendre ce domaine sans nous, le MCR et le MIR, et sans ta direction ?

— Je ne sais pas, c'est probable que si. Ce qui se serait passé après, ça, je n'en sais rien. L'important, pour l'instant, c'est d'assurer ce qu'on a gagné. Par rapport à la banderole « Personne ne nous barrera le passage ! », tu ne te rends pas compte, Nahuel, qu'il y aurait une certaine disproportion entre la façon dont nous avons pris le domaine, la faiblesse qui est toujours la nôtre, et cette banderole ? Il y a quelque chose d'irréel, comme une provocation ! Ça n'a pas de sens, de trimballer une banderole partout, c'est pas très digne. Si les gens d'ici veulent en faire une nouvelle, qu'ils la fassent, vous pouvez les aider s'ils le veulent. Mais ne leur imposez rien. Cette région n'est ni Lautaro, ni la côte, elle a sa singularité et il faut l'accepter, elle n'appartient ni au MIR, ni au MCR, elle appartient au Mouvement Paysan d'ici.

— Vous n'êtes pas très marxiste, *compañero* — m'a dit un gars du MCR.

— L'important, c'est qu'on respecte les idées des gens d'ici — ai-je répondu au *compañero* — ce qui m'intéresse, c'est la quantité et la diversité des gens qui arrivent à cette prise de domaine, et nous devons assumer notre responsabilité.

Juanito, un adolescent aspirant au MCR, perché sur le toit de la grange, a annoncé l'arrivée de gens de l'extérieur qui ne se présentaient pas à la porte principale et qui essayaient d'entrer par un côté.

— Tâche de les identifier, Juanito, et donne nous des détails, c'est ta mission.

En deux ou trois sauts, un jeune du MCR a rejoint Juanito et nous a crié :

— C'est don Alejandro avec ses enfants, *compañero* Julián.

Je m'étais déplacé sur le côté extérieur du chemin, avançant en ligne droite vers l'entrée, ce qui permettait de découvrir les gens de loin. Le *compañero* Alejandro avait déposé une bonne partie de son barda par terre, et avant de se baisser pour passer entre les barbelés, il m'a salué de la main, le bras en angle droit terminé par un poing fermé, et m'a crié avec bonne humeur :

— Voilà les brigades internationales !

Ses deux gamins l'aidaient à écarter les deux rangées de barbelés du bas pour que l'athlétique Alejandro passe sans difficulté. Il avait habitué depuis tout petits ses deux fils, aujourd'hui presque adolescents, à sortir avec lui.

— On fait de la politique en famille — nous disait-il toujours en riant.

Sa silhouette était si connue qu'à un pâté de maisons on pouvait l'identifier grâce au chapeau à bords étroits qu'il portait jour et nuit, hiver comme été. Il ne portait pas de ceinture, mais une large bande de toile, comme les *huasos*<sup>75</sup> du centre du pays. « *Ça tient bien les reins quand on bosse de trop, compañero Julián* ». Son sourire permanent s'apercevait de très loin ; de près, il se transformait en un rire ouvert, montrant un authentique plaisir à la rencontre et découvrant le peu de dents qui lui restaient malgré ses trente-cinq ans.

Quand je n'étais plus qu'à trois mètres de lui, mon salut a commencé par une question directe :

— Comment vous avez su qu'on était en train de faire des « méchancetés » par ici, don Alejandro ?

— C'est le petit vieux de San Antonio, le beau-père de Chamín ; il m'a envoyé un message cette nuit ; il savait très bien que j'allais pas rester chez moi si je connaissais la nouvelle. Depuis que je l'ai empêché de faire sa folie avec son patron, il m'a gardé beaucoup de reconnaissance ; il m'invite aux réunions de préparation de la Réforme agraire ; il insiste pour que je postule au conseil de son domaine. Y en a pas beaucoup, qui admettent qu'on peut être Mapuche et lutter de façon désintéressée... Comment ça se fait que vous ayez laissé entrer tant de gens, *compañero Julián* ? On est que le premier jour.

— Ils se sont laissés entrer tout seuls, *compañero Alejandro* ; j'ai fait ce que j'ai pu pour convaincre les gens, mais ils ne m'ont pas écouté. Alors, je n'ai plus qu'à faire avec. On vous remercie beaucoup de votre présence, on va se sentir plus épaulés.

— Dites voir, *compañero Julián*, les professeurs et les médecins sont furieux après vous, ils disent que vous faites toujours les choses au dernier moment et en cachette. Au cas où vous ne l'auriez pas encore fait, ils ont contacté le sous-délégué, comme ça, au moins, le gouvernement pourra nous protéger.

J'ai expliqué en détail au *compañero Alejandro* comment était née notre précipitation, la pression des gens sur nous, et ce qui pourrait arriver d'ici quelques heures. Avec ses fils, il s'est mis à travailler, à casser du bois, après avoir salué un tas de paysans qui le connaissaient. Depuis environ un an, sur

---

<sup>75</sup> Équivalent chilien des *gauchos* argentins, gardiens de troupeaux à cheval (*NdT*).

ses moments libres, Alejandro circulait à pied pour enraciner à la campagne, à la base, l'idée des Conseils Communaux Paysans. Il était devenu un artisan des conseils paysans locaux et sectoriels de notre région de la précordillère.

Suivant son habitude lors de ses séjours dans les domaines occupés, Alejandro ne vivait pas, comme nous, une attente anxieuse, il ne participait pas aux rencontres d'évaluation qu'on tenait toutes les heures, bien qu'on l'y ait invité à de nombreuses reprises.

— Je préfère en profiter pour parler avec les gens, je veux tout savoir d'eux, et en plus, ils me posent tant de questions... En tout cas, je suis disponible pour le comité de sécurité du domaine, vous me dites ce qu'il y a à faire.

Alejandro continuait à faire à l'intérieur du domaine pris ce qu'il faisait à l'extérieur, créer des liens entre des paysans qui ne se connaissaient pas et qui auraient voulu se connaître mieux. Il s'intéressait à l'existence concrète de chacun d'eux, les distances et les degrés d'isolement entre les uns et les autres, les distances de leurs foyers respectifs par rapport aux chemins praticables et aux écoles. Les endroits où il faudrait faire un *mingaco*<sup>76</sup> pour construire un petit pont, combler les trous d'un chemin, ou s'il fallait aller prendre des nouvelles d'une petite vieille sur une colline, qui était restée seule « *parce que son mari est parti à Río Negro, en Argentine, pour la cueillette des pommes* ».

Il prenait soin de ne pas poser dès le début des questions trop directes. Après avoir gagné le respect de l'autre, il se débrouillait pour guetter le moment opportun :

— De quoi tu vis, *compañero* ?

— Tes enfants ont assez à manger ?

— T'as combien d'hectares pour chacun de tes gamins ?

— Ils sont souvent malades, dans ta famille ?

Il leur apprenait leurs droits, et les possibilités qu'avait chacun en fonction de ses problèmes. Alejandro avait sa propre philosophie, sa méthodologie pour travailler avec les gens.

---

<sup>76</sup> Du quechua et aymara *mink'a*, travail collectif volontaire réalisé par une communauté dans un but d'intérêt général. On trouve aussi la forme *minga* (NdT).

— Vous savez, *compañero* Julián, l'individu ou le groupe, pour moi, c'est la même chose ; pour moi, c'est aussi important d'orienter une personne qu'un groupe de personnes, la conversation est presque la même, il faut apprendre à tous qu'il ne faut jamais rester tout seul, qu'on doit s'épauler les uns les autres. Vous le savez bien, *compañero* Julián, pour que ça marche, le Conseil Communal Paysan...

— « *On a besoin de jambes et de pieds ; les jambes, c'est les conseils paysans locaux, et les pieds, les sectoriels* » — j'ai terminé sa phrase, que j'avais si souvent entendue de sa bouche.

— Ben oui, c'est ça, *compañero* Julián ; si on lance des idées d'unité, elles peuvent pousser du moment qu'on a semé dans le secteur, à la base, ce qui est le plus près de nos foyers, de nos voisins, de notre communauté, de notre vie. Tout se met pas en commun, faut être réaliste, nous, les paysans, on aime bien être indépendants, mais on peut partager tel type de machine, créer des coopératives de consommation par secteur, ou une antenne de santé, ça, oui.

Alejandro ne contrôlait pas sa passion pour la cohésion la plus large, il donnait toujours des conseils et des connaissances à toute personne qui en avait besoin. Les paysans qui l'écoutaient apprenaient rapidement, contaminés par son enthousiasme.

Notre prise de domaine a été un succès. Notre *Land Rover* avec les armes annoncées n'est jamais arrivée. Les patrons, avec les leurs et leurs menaces, n'ont pas insisté non plus. Les gens, toujours plus nombreux, se découvraient, s'entendaient et s'organisaient mieux. Notre présence, celle du MCR et du MIR, est devenue peu à peu superflue. En trois ou quatre jours seulement, même les enfants avaient appris à se soumettre à une discipline d'alerte et de défense permanente. On comptait par centaines les gens qui accompagnaient l'occupation dans la journée, et près de quatre-vingt personnes y passaient la nuit. Des fusils de chasse et des vieux flingots ont rapidement remplacés les fameux manches à balai.

À cause de notre mobilité de professionnels de la révolution, on a dû se déplacer vers d'autres endroits où on avait plus besoin de nous. Plus tard, on a appris que ce domaine pris s'est constitué en un grand centre de Réforme agraire, qui aurait inspiré un vaste projet d'intégration de tous les types de travailleurs de la région. Les crédits des banques, les fonctionnaires et les techniciens de la Réforme agraire, se soumettaient à des discussions et des décisions démocratiques engendrées par les comités locaux et sectoriels. S'il

y avait trop de retard dans l'expropriation de nouveaux domaines pris dans la région, ils programmaient des budgets en excédent qui servaient à faire produire la terre sabotée par les patrons ou enlisée dans les méandres bureaucratiques. Dans les plans de construction de nouveaux logements pour les paysans, ils ont même obtenu la collaboration d'étudiants en architecture.

Le rêve d'Alejandro et de ses amis dirigeants des Conseils Paysans devenait réalité.

De tous ces dirigeants paysans de base, pleins d'abnégation pour réussir l'unité des travailleurs agricoles, Alejandro a été celui que j'ai vu le plus frapper aux portes de moyens propriétaires, et même à celles de certains propriétaires de petits domaines, pour les inviter à cette unité large à laquelle il croyait tant. Quand j'ai eu l'occasion de faire quelques marches avec lui, je lui ai demandé s'il n'en avait pas marre de chercher à convaincre tant de gens égoïstes, accrochés uniquement à la propriété.

— Non — me répondait-il — chaque personne est unique, et en même temps l'être humain est le même quelle que soit sa richesse ou sa pauvreté ; il faut parler à tout le monde, ça n'est jamais perdu.

Je n'ai jamais pu savoir d'où lui venait ce savoir, s'il avait étudié ou pas, s'il avait subi le racisme à l'école comme beaucoup de *compañeros* mapuches. Il ne parlait jamais de lui-même, il n'avait pas le temps.

— Il y a tant à faire ! — disait-il toujours.

Comme j'aurais aimé savoir comment il avait pu se forger une générosité aussi profonde !

Alejandro a été disparu en 1973, avec l'arrivée de la dictature militaire, de même que d'autres membres du Conseil Communal Paysan de Cunco.

J'ai voulu raconter ce qu'il m'a été donné de vivre entre 1966 et 1973, en rapport avec la lutte paysanne, dans les provinces de Concepción, Arauco et Cautín. Mon intention était de parvenir au maximum de sincérité, tout en sachant d'avance que la mémoire est perturbée par le présent, par mes propres valeurs et ma subjectivité. En relisant finalement les événements et les personnes décrits, après avoir procédé à de multiples corrections, parce que je ne suis pas un écrivain, ni un sociologue, ni un anthropologue, mais un lutteur social, je me permets d'affirmer que, par rapport à l'orientation qui m'a été donnée par don Edgardo, le père de Miguel Enríquez, de prendre en compte le rôle joué par les *compañeros* de base et les cadres moyens dans l'action politique, je crois avoir fait mon possible pour suivre les conseils de mon ancien et célèbre recteur. Cependant, inévitablement, parce que ces récits sont les premiers de bien d'autres que je suis en train de rassembler, je m'arrête peut-être trop sur des personnages fondateurs et pionniers, sans lesquels nous ne pourrions pas reconstruire notre histoire. Une grande part de notre lutte de cette époque est marquée par cette minorité de personnes, et par notre admiration et notre adhésion inconditionnelle à leur égard.

L'une de mes préoccupations fondamentales depuis 1966 a été la mésentente entre métayers pauvres et Mapuches, qui s'exprimait principalement — et presque uniquement — par un racisme unilatéral du *huinca* envers le Mapuche, ce racisme étant accentué par une auto-dévalorisation du Mapuche lui-même. J'espère avoir démontré, en ce qui concerne ce sujet, la grande avancée obtenue dans une reconnaissance mutuelle, et souvent dans des actions unitaires entre descendants pauvres d'Européens, métis et Mapuches. Ce processus de croissance de l'unité dans la paysannerie pauvre de Cautín a été obtenu grâce à un travail artisanal d'éducation réalisé par de jeunes universitaires « activistes » et des Mapuches pauvres, qui ont pris pour cela sur le temps consacré à leur subsistance familiale. Une sorte de « nouvelle idéologie » a donné vie et protégé cette progression unitaire : « l'allendisme et les valeurs du Gouvernement Populaire », conçu toujours davantage comme le gouvernement des pauvres.

Le moment culminant de cette force unitaire s'est exprimé dans la constitution des Conseils Communaux Paysans par la base. Ces organismes locaux, sectoriels et provinciaux constitués de paysans de toutes origines sociales, politiques et ethniques, ont commencé à instaurer démocratiquement et légalement le processus de Réforme agraire à Cautín.

Il est nécessaire de signaler qu'en ce qui concerne les divergences internes typiques dans nos partis de l'époque, « hommes de terrain et bureaucrates » ou « militants de la lutte sociale et militaristes », dans le MIR de Cautín, elles se sont manifestées de manière tacite, sans que nous nous en rendions bien compte. C'est seulement en prison, dans la clandestinité ou en exil, après le coup d'État, avec le passage des années, que nous avons pris conscience de telles contradictions. Ma perception a été particulière, du fait que j'étais un « étranger » de Concepción, où il y avait plus de doctrine et d'échange idéologique. J'avais une autre lucidité par rapport à l'excès de discipline et de cohésion de parti de Temuco. Mais cette « clarté », je n'ai pas pu la partager. Je n'ai pas pu aller non plus jusqu'au fond de mes observations critiques ni les divulguer. Il fallait préserver l'unité du parti. Il fallait cultiver la loyauté et la confiance envers nos dirigeants. Sous la « tempête » de l'action, nous étions tous en danger si nous doutions. Je ne peux pas nier qu'il a dû y avoir aussi un manque de conviction dans mes arguments, et un manque de courage pour les défendre.

## Petit lexique des mots espagnols, mapuches ou quechua-aymara les plus couramment utilisés

- Ayllu** (quechua-aymara) : communauté agricole traditionnelle.
- Charqui** (idem) : viande séchée.
- Chicha** (origine discutée) : boisson artisanale légèrement fermentée ; elle peut être à base de maïs, de fruits macérés, etc. Dans le sud du Chili, elle est souvent à base de pommes, sorte de cidre rustique.
- Chulpica** (origine incertaine, peut-être mapuche) : boisson épaisse, à base de vin ou de bière brune et de farine de maïs.
- Compañero(a)** (esp.) : camarade ; coexiste avec *camarada* dans le même sens. Mais *camarada* est plus formel, tandis que *compañero*, plus courant, est aussi plus affectif.
- Corrida de cerco** (esp.) : déplacement de clôture, pour la remettre à sa place initiale et légitime, c'est-à-dire celle d'avant l'usurpation de terres par les grands propriétaires.
- Corrido** (esp.) : type de chanson mexicaine narrative, apprécié dans toute l'Amérique Latine.
- Cueca** (esp.) : rythme populaire sud-américain qui est devenu la danse nationale chilienne.
- Gringo** (esp.) : étranger, d'Amérique du Nord ou d'Europe.
- Guajiro** (esp.) : nom donné à Cuba aux petits paysans sans terre qui ont constitué la force vive de la révolution. Ici, surnom d'un groupe de chômeurs également appelés « les *Fidel Castro* ».
- Huinca** (mapuche) : les blancs, ou en tous cas les non Indiens. (Peut s'écrire aussi *winka*).
- Lonko** (map.) : dirigeant traditionnel mapuche, par reconnaissance des siens.
- Maestro** (esp.) : maître d'école, instituteur. Parfois considéré comme un titre par lequel on appelle l'intéressé (comme « Docteur » ou « Professeur » en France).
- Mapudungún** (map.) : nom de la langue des Mapuches.
- Mingaco, minga** (quech.) : travail collectif volontaire réalisé par une communauté dans un objectif d'intérêt général : réfection d'un chemin, construction d'une grange communautaire...
- Momio** (esp.) : masculinisation populaire de *momia* (momie) ; désigne les plus réactionnaires.

**Muday** (map.) : boisson à base de farine de blé ou de maïs et d'eau ; si on la laisse fermenter, elle s'alcoolise légèrement, c'est alors le *muday qui saoule*.

**Pehuenche** (map.) : désigne les Mapuches de la Cordillère, parfois regardés par leurs frères des terres basses comme des rustiques.

**Peñi** (map.) : frère.

**Poblador** (esp.) : au Chili, habitant d'une *población*, c'est-à-dire d'un bidonville.

**Ruca** (map.) : maison traditionnelle mapuche.

**Santiaguino** (esp.) : habitant de Santiago du Chili ; celui de Saint Jacques de Compostelle est appelé *santiagués*, pour Santiago de Cuba, c'est *santiaguero*, pour Santiago del Estero (Argentine), c'est *santiagueño*...

**Trompa** (esp.) : verlan de *patrón*.

## Table des matières

Avant-propos.....	7
Prologue.....	9
Rencontres. Note du traducteur.....	13
Introduction.....	17
Avertissement.....	21
Première partie. Entre l'Université de Concepción et l'Arauco.....	23
La jeune fille de Santiago.....	25
À la conquête de notre premier grand dirigeant mapuche.....	39
Avec Luciano Cruz et Jorge Fuentes à la campagne.....	51
Deuxième partie. Révolutionnaires professionnels et paysans de Cautín avant l'Unité populaire (1969-1970).....	75
Instituteur du peuple mapuche.....	77
Chamín et son patron.....	87
Un petit négoce du MIR.....	95
Une autre affaire du MIR.....	103
En attendant la guérilla.....	115
Notre première corrida de cerco.....	127
Troisième partie. La période de l'Unité Populaire.....	173
Les « Fidel Castro ».....	175
L'Homme du Nord.....	189
La prise de domaine de Chamín.....	205
Guajirito.....	227
Complicée, la morale révolutionnaire.....	231
Négociations avec Salvador Allende.....	241
Retrouvailles avec l'ambivalence du compañero Allende.....	247
Le renfort universitaire.....	253
Jamais le premier jour.....	257
Petit lexique des mots espagnols, mapuches ou quechua-aymara les plus couramment utilisés.....	303